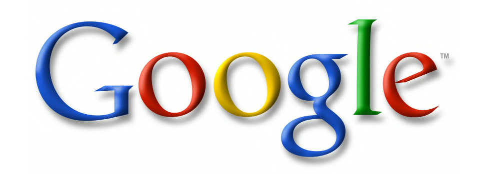






CONSTANTINOPLE

ET

LA TURQUIE

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Gr.-Augustins

CONSTANTINOPLE

ET

LA TURQUIE

TABLEAU HISTORIQUE, PITTORESQUE, STATISTIQUE ET MORAL

DE L'EMPIRE OTTOMAN

PAR LOUIS ÉNAULT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, No 14

1855

J'ai essayé de faire le tableau de l'empire ottoman, de retracer en des pages sincères les progrès rapides de la race d'Osman, ses prospérités fugitives, et son déclin que tout semblait précipiter; puis j'ai voulu présenter le spectacle rare d'une nation qui répare ses ruines et tente de se régénérer. J'ai cru aussi que le moment était bon pour esquisser quelques traits de cette vie intime de la Turquie, longtemps voilée, quand les nœuds d'une alliance étroite, rapprochant deux civilisations longtemps ennemies, vont peut-être unir, jusqu'à les

confondre l'Orient et l'Occident, et reléguer les vieilles mœurs turques au second plan effacé des souvenirs historiques.

J'ai tâché aussi de faire passer sous les yeux du lecteur ce panorama splendide et changeant de Byzance, de Constantinople et de Stamboul, qui depuis deux mille ans a vu se dérouler, entre l'Europe et l'Asie, la trame diverse de tant d'événements merveilleux. Colonie de la Grèce naissante, dernier reflet des splendeurs de Rome évanouie, campement séculaire de la horde asiatique, qui conquiert enfin sa place dans la famille européenne, et pèse de son poids dans notre équilibre, Constantinople a été la capitale du monde et comme le centre de l'univers; aujourd'hui encore les destinées des empires et des peuples semblent liées à la sienne, et nous ressentons le contre-coup de ses agitations.

Ceux dont je parle ne me sont connus ni par le bienfait ni par l'injure, et je n'ai pas eu besoin de m'efforcer pour être juste. Mais je ne me défends pas, je l'avoue, d'une profonde sympathie pour eux.—Je ne la dois pas à leur malheur seulement,

elle m'a été inspirée par leurs vertus hospitalières, par leur générosité qui ne compte jamais, par la gravité de leur caractère, la sérénité pieuse de leur foi en Dieu, et la justice de leur cause opprimée. Peut-être s'y mêle-t-il encore, à mon insu, le sentiment des dangers communs, des mêmes intérêts et d'un égal effort; ne défendons-nous point avec eux les deux plus grandes choses de ce monde : l'indépendance des nationalités et la liberté des consciences?

LOUIS ENAULT.

CONSTANTINOPLE
ET
LA TURQUIE

I

LES ORIGINES.

Les Turcs appartiennent, comme les Huns, à la forte race scythique. Ils apparaissent dans l'histoire dès le ve siècle. Promptement modifiés au contact de la civilisation arabe, ils ne se présentent point à nous sous les traits repoussants des anciens Scythes. C'est, au contraire, une belle race aux yeux noirs et aux noirs sourcils, « si beaux, nous dit Saadi, qu'on donnait le nom de Turcs aux galants et aux amoureux. » Ils habitaient les plaines de *Copchac* dans la Grande-Tartarie.

Plusieurs familles, appartenant à la même race, occupèrent longtemps, dans l'Asie moyenne, le grand carré qui a pour centre le lac Aral, et pour limites, à l'ouest la mer Caspienne, à l'est les chaînes du Bolor.

Plusieurs tribus sortirent de la souche commune, différentes, suivant les lieux, de mœurs et d'habitudes. Sur les bords du lac Aral, le long des rivières qu'il reçoit, on rencontrait les tribus assises et paisibles des laboureurs. Plus loin, les cantons stériles étaient incessamment parcourus par les tribus nomades, chassant leurs troupeaux devant elles.

Dans le courant du IXe siècle, une de ces tribus, sous la conduite de Seldjouk, abandonna les steppes maternelles, se dirigea vers l'orient et pénétra dans le riche pays de Samarkande. Pendant que les troupes de Mahmoud, le premier prince d'Orient qui prit le titre de sultan, se répandaient dans l'Inde, le Mawarannahar tomba en leur pouvoir, ils franchirent l'Oxus, demandèrent et obtinrent des terres dans le Khorassan et embrassèrent l'islamisme.

Bientôt Togrul-Bey, petit-fils de Seldjouk, se fit couronner à Nischabour, et rejeta les Ghaznidides dans l'Inde, après deux victoires. Il avait assuré ses frontières vers l'est. Il se retourna vers l'ouest, envahit le Khowaresm, le Djordjan, l'Irak-Adjimi, et pressa dans Bagdad le khalife Caïem, harcelé de toutes parts, ici par les vizirs rebelles, là par les émirs de Syrie, plus loin par les Fathimites d'Égypte. Togrul-Bey était pieux : dans toutes les villes conquises il élevait un temple au dieu de Mahomet. Cette piété devait recevoir sa récompense. Le khalife se mit sous sa protection et lui délégua la puissance temporelle sur tous les États de l'islam.

Les chroniqueurs de l'Orient nous ont conservé les détails de l'investiture, qui eut lieu à Bagdad. Togrul-Bey, suivi de ses capitaines, qui avaient déposé leurs

armes, entra dans le divan du khalife, il se prosterna et baisa la poussière devant lui, prit place sur un trône qu'on lui avait élevé, et entendit la lecture du firman qui le déclarait, au nom d'Allah, maître suprême de tous les musulmans. Le khalife le ceignit d'une épée magnifique et posa deux couronnes sur sa tête. Puis on le revêtit de sept robes d'honneur et on lui fit présent de sept esclaves nés dans les sept contrées différentes, alors soumises à l'empire musulman. Les hérauts le proclamèrent souverain de l'Orient et de l'Occident.

Animés de l'esprit guerrier, ardents, enthousiastes, facilement vainqueurs des Grecs, auxquels ils enlevèrent l'Asie Mineure, les Turcs-Seldjoukides étendirent leur domination de l'Indus au Bosphore.

La mort surprit Togrul au milieu de ses exploits. Son neveu Aly-Arslan, qui lui succéda, envahit la Cilicie et soumit les Géorgiens. Les plus belles contrées du monde reconnaissaient son empire; il était souverain absolu de toute l'Asie centrale: douze cents chefs lui rendaient hommage, deux cent mille soldats marchaient sous ses drapeaux, quand il fut frappé à mort par le poignard d'un Khowaresmien, au moment où il venait d'attaquer le Turkestan.

Son fils Djelah-Eddin-Malek-Schah fut le plus grand prince de sa race. Malek-Schah, fit fleurir à Bagdad une civilisation jusqu'alors inconnue. Il fonda des colléges, bâtit des mosquées, perça des routes, creusa des canaux, réforma le calendrier persan, dont l'exactitude est supérieure aujourd'hui encore à celle du calendrier grégorien. Son nom, mêlé aux prières publiques, retentissait dans toutes les mosquées de

l'islam, à la Mekke, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à Ispahan, à Reï, à Samarkande, à Bokhara et à Kaschgar. — Un des siens, Suleiman, s'avança jusqu'au Bosphore, conquit tous les pays situés entre la grande Arménie, la Géorgie, la mer Noire, la Méditerranée, l'Albanie et la petite Arménie. Il jetaït ainsi les premières bases de la Turquie d'Asie.

Les Seldjoukides savaient vaincre, ils ne savaient point fonder un empire. A la mort de Malek-Schah, les liens du pouvoir, retenus par sa forte main, se détendirent. Ses provinces se formèrent en principautés indépendantes; les fils de seldjouk s'armèrent pour la guerre civile, et par l'affaiblissement de leur pouvoir, préparèrent une proie à la conquête. C'est alors que les Mogols vinrent s'abattre sur l'Asie.

Les Mogols, comme les Turcs, appartenaient à la grande famille Scythique. Mais, tandis que les Turcs Seldjoukides s'étaient adoucis au contact de la civilisation arabe, les Mogols, au fond de la Tartarie, avaient conservé leurs mœurs primitives, leur vie nomade, l'organisation en tribus, l'obéissance passive et fanatique aux chefs, l'amour du pillage et de la guerre.

Lorsque Gengis-Khan se dirigea vers l'occident et menaça le Mawarannahar, il était déjà maître de la Tatarie et de la Chine septentrionale. Tout plia devant les Mogols. En vain Djelab-Eddin réunit toutes les forces des Seldjoukides; Gengis-Khan s'empara de dix-sept cents lieues de pays, et Djelab-Eddin alla chercher un refuge dans l'Inde. Content de cette première apparition, et chargé d'un immense butin, Gengis reprit le chemin de Caracorum, sa capitale, située près du

désert de Chamo. Djelab-Eddin revint alors de l'Inde, et avec les débris de l'empire paternel se forma un royaume qui s'étendit des sources du Gange jusqu'à Mossoul. Cette nouvelle domination dura peu. Octaï, fils de Gengis, devenu, par la volonté de son père et le consentement des grands, khan suprême des Mogols, fit envahir de nouveau les États de Djelab-Eddin. Le malheureux prince, réduit à prendre encore une fois la fuite, fut assassiné dans le Diarbékir.

A l'époque même des invasions de Gengis-Khan, un autre chef de hordes, Soliman-Schah, fils de Kiya-Khan, prince de Néri, sur les bords de la mer Caspienne, maître du pays de Mérushahjan, et appartenant à la race des Tatars Oquziens, s'avança vers l'Europe à la tête de cinquante mille hommes de sa tribu; il franchit avec eux le mont Elbour et pénétra dans l'Arménie. L'arrivée de Gengis-Khan le fit rétrograder jusqu'aux extrémités de l'Azerbyan. Il n'y resta pas longtemps. Une seconde invasion de l'Asie Mineure fut couronnée d'un plein succès : villes et provinces se soumirent à ses armes. Il poussa ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate, et se noya dans ce fleuve, qu'il voulait faire franchir à son cheval.

Soliman-Schah laissait quatre fils : Ertogrul (l'homme au cœur droit), Sungur-Tekin (le faucon blanc), Fundogdi (le soleil levant) et Dunidar (l'homme à la voix sonore). Ces quatre chefs se partagèrent les richesses et l'armée de leur père ; Sunkur et Fundogdi retournèrent vers la mer Caspienne : leurs destinées inconnues peuvent inspirer la légende, mais n'appartiennent point à l'histoire. Ertogrul et Dunidar plantèrent leurs tentes à Syrmalyzukur, où Dunidar mourut. Ertogrul

resté seul, subjugua tout le pays entre Alep et Césarée, et y établit l'islamisme.

Comme il s'avançait vers l'occident de l'Anatolie, il rencontra deux armées aux prises.—C'étaient, d'un côté, les Turcs Seldjoukides, commandés par Aladin, sultan d'Iconium ; de l'autre, les restes des bandes mogoles de Gengis-Khan et d'Octaï. Les Turcs commençaient à plier; Ertogrul se rappela la parenté des races et la communauté de l'origine, il se rallia aux Turcs et arracha la victoire aux Mogols ; puis, après le combat, s'avançant vers le sultan : « La volonté d'Allah m'a conduit vers toi, lui dit-il, je te baise la main comme à mon protecteur. Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Aladin embrassa Ertogrul, jeta un caftan, ou pelisse d'honneur sur ses épaules, et lui donna en propriété pour lui et les siens la belle vallée de Sugut (la vallée du saule), l'ancienne Leuca, à sept lieues de Dorylée et à douze de Leské. Ertogrul resta toujours fidèle au sultan d'Iconium, il l'éclaira de ses conseils et le soutint de ses armes. Aladin, grâce à lui, parvint à repousser de son empire les derniers Tatars qui ravageaient ses frontières ; Ertogrul enleva Kutahi aux Grecs ; puis, accablé d'années, d'honneurs et de victoires, il se retira dans sa belle vallée, où il vécut ses derniers jours, nourrissant son cœur des préceptes du Koran et pratiquant l'hospitalité antique à la façon des patriarches.—Une nuit, pendant son sommeil, il entendit une voix céleste qui lui disait : « Puisque tu as lu ma parole avec tant de respect, tes enfants et les enfants de tes enfants seront honorés de génération en génération. »

Ertogrul mourut quelques jours après ce rêve mys-

térieux et fut enterré à Sugut, où les hadjis vont visiter son tombeau, ombragé de beaux cyprès et de chênes toujours verts.

Osman, le fils aîné d'Ertogrul, avait vingt-quatre ans quand son père mourut. La couleur de sa barbe, de ses sourcils et de ses yeux lui fit donner le surnom de *Kara*, qui veut dire noir.—Ce nom et cette couleur ont toujours été de bon augure parmi les Orientaux. Quant au nom harmonieux d'Osman, si doux à prononcer, il veut dire *briseur de jambes*. Osman le porta dignement. La personne du fils d'Ertogrul offrait une particularité remarquable : ses bras descendaient jusqu'au-dessous du genou, comme au roi de Perse Artaxercès.

Osman reçut du sultan d'Iconium une sorte d'investiture de vassal. Aladin lui accorda le titre d'émir, et lui envoya les insignes militaires du *Tabl-Alem*, c'est-à-dire l'étendard surmonté du croissant d'argent, le tambour—invention de la musique tatare—et la queue de cheval ; il lui permit de battre monnaie et lui accorda la Khoulbé, ou mention dans les prières publiques. C'est le *Domine salvum* des musulmans.

Les nations ne se passent pas de merveilleux ; l'étrange se retrouve toujours à leur origine. L'enfance des peuples, comme celle des hommes, se berce de récits poétiques ; le mensonge de la fable brode d'ornements la vérité trop nue, et la légende est comme la préface de l'histoire. Nos froides races du Nord ont leur mythologie ; le merveilleux ne pouvait manquer sous ce ciel oriental qui inspire les poëtes. Aristote dit quelque part un mot profond : « La poésie est plus vraie que l'histoire. » Les légendes, les songes prophétiques, si complaisamment rapportés par les historiens

orientaux, au sujet de l'origine de la dynastie ottomane, ne font qu'exprimer poétiquement les préoccupations et les espérances qui remplirent pendant trois siècles l'imagination des Turcs, je veux dire l'envahissement du monde et la propagation du Koran.

L'amour tient une grande place dans les récits de l'Orient. Il enchante le berceau des hommes et le berceau des peuples.

Osman aimait la belle Malkathoun (la femme-trésor), fille du cheik Edébaly. On lui refusa sa bien-aimée !

Osman ne se découragea pas; il connaissait le proverbe oriental qui dit que la patience est la clef du bonheur, et que la résignation dans l'amour obtient la palme comme le martyre. Un soir, sous la tente d'Edébaly (car Osman, s'il était refusé comme gendre, était accueilli comme hôte et comme ami), fit un songe : il crut voir sortir de ses flancs un arbre dont les verdoyants rameaux couvraient la terre entière. Le Caucase, l'Hémus, le Taurus et l'Atlas supportaient ce gigantesque dôme de feuillage. Des racines de l'arbre jaillissaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube. Des villes ornées de mosquées, de tours, de pyramides, de palais surmontés de croissants, se déployaient dans des lointains sans limites. A l'extrémité des branches de cet arbre s'allongeaient des épées nues, dont les pointes se tournaient vers les différentes villes de l'univers, et surtout vers Constantinople. Cette ville, placée entre deux mers et deux continents, ressemblait à un anneau enchâssé entre deux diamants; Osman allait mettre cet anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla : il était temps !

Osman, réveillé, raconta le songe au père de sa bien-aimée.

« Tu seras grand parmi les hommes, dit le cheik Edébaly ; je te donne ma fille. »

Un vieux derviche, qui avait vu quelques jours auparavant un vautour royal planer sur la tête du guerrier, unit les deux époux. Osman, pour récompenser le solitaire, lui fit bâtir une cabane et une mosquée sur le bord d'une rivière.

Le nouvel émir voulut justifier le songe prophétique qui lui avait valu la femme-trésor : il combattit vaillamment à côté d'Aladin, et dompta les chefs de tribus qui s'étaient révoltés contre lui. Mais à l'approche d'une nouvelle horde de Tatars Mogols, le sultan d'Iconium alla demander du secours à l'empereur de Constantinople, qui le fit jeter dans une prison dont il ne sortit jamais. Son successeur, Mazoud II, périt les armes à la main. Les émirs se déclarèrent indépendants.

Osman fit comme eux; la sultanie d'Iconium fut déchirée : chacun prit son lambeau. Osman grossit ses domaines par vingt-sept années de batailles, ou plutôt de victoires. Il était partout : aujourd'hui battant Muzzolo, généralissime des troupes byzantines, et demain portant ses armes au bout de l'Asie Mineure. Après avoir impitoyablement ravagé les bords de la mer de Marmara, il choisit pour résidence Afioum-Kara-Hissar (*la Noire de l'opium*), située à cinquante lieues au sud de Brousse sur une crête du mont Olympe. Les Turcs Osmanlis la mettent encore aujourd'hui au nombre des villes sacrées, parce qu'elle fut le patrimoine primitif du fondateur de l'empire.

Osman mourut à l'âge de soixante-neuf ans, en 1326, à Sugut, où l'on vénère encore son tombeau, non loin de celui d'Ertogrul. Au moment où il allait rendre l'âme, on lui annonce que son fils Ourkhan vient de conquérir Brousse, capitale de la Bithynie. « Allah! Allah! s'écria-t-il, je te rends grâce : je m'endors au bruit d'une grande victoire de mon fils! » Et le chef des Osmanlis mourut en bénissant Allah.

La conquête de Brousse (l'ancienne Pruse) assurait aux vainqueurs l'entière et paisible possession des fertiles contrées qui environnent le mont Olympe.

Osman, comme on le voit, est une grande et poétique figure, à la fois antique et jeune, forte et vivace : elle ouvre fièrement pour sa race l'ère glorieuse des conquérants.

Les Ottomans, qui ont le culte de la reconnaissance, entourent sa mémoire de respect et d'amour. Leurs historiens célèbrent sa modération, sa prudence et sa justice, mais ils élèvent sa bienveillance au-dessus de toutes ses autres vertus. A chaque avénement d'un sultan nouveau, le peuple lui souhaite « la bonté d'Osman. »

Osman fut le fondateur, non-seulement d'une race, mais d'une nation. C'est à lui que les Turcs ont emprunté leur nom; ils ne veulent plus aujourd'hui s'appeler que les *Osmanlis*, les fils d'Osman et ils repoussent comme une injure l'appellation de Turcs, dont on se servait jadis pour désigner les tribus tatares auxquelles ils appartenaient. Ce sont les beaux esprits de Perse qui ont fait tout cela. Ils avaient d'abord employé ce mot de Turc comme un synonyme flatteur, mais depuis le jour où ils eurent peur

du bruit que faisait Suleiman-Schah, Turc voulut dire grossier, ignorant et barbare. Les Turcs eurent la simplicité de les croire sur parole, et changèrent de nom. Il n'y a plus que les autres aujourd'hui qui les appellent Turcs.

Nous avons vu à Constantinople une généalogie en règle, rapportée du reste par le prince de Cantemyre, et qui, par une série non interrompue de soixante-dix patriarches, parmi lesquels se trouvent plusieurs khans, font remonter Osman jusqu'à Takva, fils de Japhet, et, par conséquent, petit-fils de Noé. Nous ne savons ce que pensent de cette généalogie les d'Hoziers de l'islamisme; l'histoire l'enregistre sans la garantir.

II

PREMIÈRES CONQUÊTES : ORGANISATION.

Osman laissait deux fils : un savant, Aladin, et un soldat, Orkhan. Osman choisit le soldat pour son successeur. Les historiens nous ont conservé les paroles du dernier adieu entre le père et le fils. Orkhan se lamentait et disait : « Oh ! Osman, source des empereurs, maître du monde, conquérant et dompteur des nations ! » Et Osman répondait : « Ne t'afflige pas, ô joie de mon âme ! C'est maintenant mon dernier combat, et il est dans la destinée de tous les humains. Je passe à l'immortalité ; toi, vis glorieux et heureux !... Puisque c'est toi que je laisse pour successeur, je n'ai pas à me plaindre du départ. Je t'en conjure, ensevelis dans l'oubli les soucis de cette vie, ô toi, que la félicité couronne ; n'incline pas vers la tyrannie et défends-toi de la cruauté ; cultive la justice et avec elle embellis la terre ! Par tes victoires, réjouis mon âme envolée, et

quand tu auras conquis le monde, propage la religion par les armes. Sois l'ami juste du pays de *Roum* (les chrétiens), honore et enrichis les savants ; ne sois ni fier de tes armées ni orgueilleux de tes richesses. La loi divine est notre seul but : ne marche que dans le sentier d'Allah. Ne t'embarque pas dans de vaines entreprises ou des contentions sans but. Ce n'est pas l'empire du monde que je voulais, mais la propagation de la foi : que ce soit ton œuvre ! Sois également doux et gracieux pour tous. Un souverain ne mérite pas ce nom, quand il ne brille pas par la douceur et la bonté. Que la protection de tes sujets soit ta constante étude. Ainsi toi-même obtiendras-tu d'Allah protection et faveur. » Il parla ainsi, et l'âme d'Osman—refuge des fidèles—s'envola vers les régions de l'éternité.

Orkhan avait trente-cinq ans quand il monta sur le trône, en 1326.

Son premier soin fut de transférer le siége du commandement à Brousse, sa nouvelle conquête. Ce fut le premier Osmanli qui prit le titre de sultan.

Orkhan entretint d'abord des relations amicales avec les émirs Seldjoukides, qui s'étaient formé des principautés indépendantes à la mort de Massoud. Il tourna ses premiers efforts contre les dernières possessions des Grecs dans l'Asie Mineure. Les dissensions de Byzance ne le secondaient que trop. Le vieux Andronic, après avoir abdiqué en faveur de son petit-fils, voulut lui reprendre la couronne, que celui-ci prétendit garder. Les deux compétiteurs concentrèrent leurs forces autour de la capitale et dégarnirent ainsi les provinces. Tout semblait favoriser la dynastie naissante des Osmanlis. En 1328, Orkhan investit subitement Nicomédie, dont

le gouverneur grec, Colojean, s'enfuit en toute hâte. Il fut pris et tué dans le château de Coiunhisar. Orkhan fit présenter sa tête au bout d'un pal aux habitants de Nicomédie. Ils ouvrirent leurs portes et se retirèrent à Constantinople. Le sultan s'empara ensuite de toutes les villes fortes de la Bythinie et emporta d'assaut la place de Nicée, après une défense vigoureuse et un siége des plus opiniâtres.

Andronic, hors d'état de s'opposer aux progrès incessants d'Orkhan, fit un appel aux princes d'Occident, qui lui envoyèrent une flotte. Orkhan essuya une défaite et perdit vingt-cinq navires devant Chio. Il s'en consola en prenant Pergame, l'ancienne capitale d'Atale, ce royal client du peuple romain. Il se rappela alors les paroles de son père et s'engagea par un traité à respecter les possessions asiatiques de l'empereur grec. Il tint parole.

Mais une nouvelle ère s'ouvrit pour les Osmanlis. L'organisation succéda à la conquête.

Orkhan s'était vu substituer par la volonté paternelle à son frère aîné Aladin. Tout en gardant l'empire, il voulut du moins partager fraternellement la fortune de leur père. Aladin refusa obstinément de rien recevoir. « Puisque tu ne veux ni de mes vaches, ni de mes chevaux, ni de mes chèvres, dit le sultan, sois du moins le pasteur de mes peuples : sois mon vizir[1]. Aide-moi à porter le poids des affaires publiques. »

Aladin accepta cette tâche et la remplit noblement. Les deux princes fondèrent un nombre considérable d'établissements publics : des *mosquées*, des *djamis*, ou

[1] *Vizir*, ou plutôt *weizir*, signifie *portefaix*.

temples privilégiés pour le *namaz*, ou prières obligatoires du vendredi, des *medresès*, ou écoles publiques, des *imarets*, ou hôpitaux.

Orkhan ordonna que des inscriptions apparentes, dont la calligraphie orientale sait faire de véritables ornementations artistiques, indiquassent le nom des fondateurs d'un monument et la date de sa construction. Il fit bâtir dans la forteresse de Brousse sa demeure particulière. Les architectes grecs semèrent à pleines mains sur les portiques de la façade les fleurs douteuses d'un art en décadence. Mais les Osmanlis n'ont pas le goût difficile. La porte d'Orkhan reçut le nom de *Sublime-Porte*, qui, dans la langue des chancelleries, a servi depuis lors à désigner la puissance ottomane. Orkhan se tenait souvent devant la porte de son palais, dont, plus d'une fois, le seuil lui servit de siége de justice. Il retira de la circulation l'ancienne monnaie seldjoukide et fit frapper à son nom les coins nouveaux. Il eut soin aussi de distinguer, par la différence de leurs vêtements, les habitants des villes et ceux des campagnes.

Mais les principales réformes du conquérant s'attaquèrent à l'armée. La force militaire des Osmanlis, avant Orkhan, consistait en bandes de cavalerie irrégulière, que l'on convoquait à l'avance, quand on voulait entreprendre une expédition. L'infanterie était comptée pour rien. A vrai dire, elle n'existait pas. Orkhan voulu en constituer une qui devînt la principale force de l'armée. Il divisa en deux classes très-distinctes la masse des fantassins. Le premier corps se composa de soldats régulières que l'on appela *piadés*, et auxquels on assigna une solde et des rations : ils devaient être toujours sur

pied, disponibles et prêts à partir. Le second corps comprit des compagnies irrégulières que l'on appela *azebs* (légers)—nous dirions zéphyrs.—Ils reçurent des rations et pas de solde. Ils ne devaient servir que dans les cas d'urgence. On s'occupa de donner à cette infanterie un habillement uniforme. Orkhan surveilla lui-même les détails de leur coiffure. La coiffure a été de tous temps un des luxes de l'Oriental, qui rase sa tête. Les Grecs répandus dans l'Asie portaient des bonnets brodés de soie et d'or ; les Seldjoukides, des bonnets de feutre rouge entourés de bandes de mousseline bigarrées : c'était le turban. Orkhan donna à ses fantassins des bonnets de feutre blanc, entourés également de bandes de mousseline. Cette coiffure reçut le nom de *berek*.

La cavalerie fut également divisée en régulière et irrégulière. La cavalerie régulière forma, dans le principe, un corps de deux mille quatre cents hommes appelés *sipahis*. On lui donna un étendard rouge sur lequel étaient peints le croissant de Mahomet et le sabre d'Omar—le sabre à deux pointes.—Mahomet avait choisi pour ses drapeaux le jaune, qui est la couleur de l'or et du soleil ; les Fathimites avaient pris le vert, que la nature semble reproduire avec amour ; les Ommiades, le blanc, qui est comme la lumière du jour ; les Abbassides, le noir, image de la nuit. Osman choisit le rouge, emblème du sang qui coule.

A côté des sipahis on créa des akindjy, cavalerie irrégulière, qu'on n'appelait sous les drapeaux qu'en temps de guerre et qui devait vivre de butin. Ces *irréguliers*, terreur de l'ennemi, étaient placés sous la

direction suprême d'un chef qui prenait le titre de *tschaousch*. Plus tard ce mot voulut dire bourreau.

Toutes ces troupes de création nouvelle portaient impatiemment le joug pesant de la discipline. Infanterie et cavalerie se mutinèrent plus d'une fois. Orkhan songea donc à créer autour de lui un corps d'un dévouement sans bornes. Ce ne fut pas à la race seldjoukide qu'il en demanda les éléments. Le sultan, suivant en cela les conseils de son général Kara-Kalil, choisit parmi ses captifs chrétiens les plus jeunes et les mieux faits, et en composa un corps attaché à sa personne et à sa garde. Il commença, par la terreur de la menace ou la séduction des promesses, à les détourner du christianisme. Bientôt il en fit des musulmans. Leur corps fut partagé en chambrées ou en *marmites*, et le grade de l'officier emprunta son nom aux divers emplois répartis entre les employés de la cuisine. Il y eut une *écumoire* et un *premier porteur d'eau*, comme ailleurs il y a des caporaux et des sergents. Les nouveaux soldats furent vêtus d'une veste de drap brun, assujettie autour des hanches par une ceinture d'acier. Ils prirent pour coiffure le *bérek* des *piadés*, mais au lieu de turban le feutre fut entouré d'un léger cercle de cuivre doré qui couronnait le front. Une petite écumoire en bois, fixée sur le devant, faisait l'office de pompon. La coiffure des officiers fut l'*ouskouf*, de feutre blanc, cylindrique et sphériquement arrondi par le haut. L'*ouskouf*, enrichi de pierreries, resta pendant plusieurs siècles la coiffure privilégiée des sultans.

Orkhan voulut donner à sa création nouvelle le caractère ineffaçable et l'éternelle immobilité qui s'attache en Orient à tout ce que la religion consacre.

Il y avait alors dans le monde de l'islam un derviche du nom de Hadji-Begtasch et de l'ordre des extasiés. Il vivait dans un couvent près d'Amasie, aussi vénéré pour sa sainteté que renommé pour ses miracles. Orkhan partit de son palais, accompagné d'un détachement de ses jeunes renégats, et alla demander pour eux au derviche un nom—la troupe n'en avait pas encore—et une bénédiction. Hadji-Begtasch sortit de sa cellule et s'avança au-devant du souverain. Il portait une vaste robe aux manches larges et fendues. Il posa sa main sur la tête d'un jeune soldat, et le bout de la manche flottante descendit jusqu'à ses reins ; et alors, se tournant vers le sultan, d'une voix inspirée, l'œil en feu, le Hadji s'écria : « La milice que tu viens de créer s'appelera yeni-tscheri [1] ; sa figure sera radieuse, son bras redoutable, son sabre tranchant, et sa flèche acérée ; elle sera victorieuse dans tous les combats et ne reviendra jamais que triomphante. » Les yeni-tscheri accueillirent avec enthousiasme les prédictions du derviche ; ils s'appelèrent eux-mêmes les fils de Begtasch, et en souvenir de la manche qu'il avait laissé flotter sur eux, ils attachèrent à leur berek une large bande de feutre qui retomba sur leurs reins. Orkhan leur donna, comme aux sipahis, un drapeau rouge avec le croissant de Mahomet et le sabre d'Omar. Fort de l'appui des janissaires, Orkhan poursuivit plus hardiment ses réformes. Il retira la solde des piadés, qu'il remplaça par des terres érigées en fief. Le titulaire

[1] De ces deux mots turcs qui veulent dire *nouvelle troupe,* avec l'intelligence des langues orientales qui nous caractérise, nous avons fait *janissaires.*

du fief devait toujours être prêt à marcher au premier appel. Le piadé insoumis pouvait perdre son fief. Orkhan divisa tous ses États en *sandgiaks* ou bannières ; un officier supérieur, qu'on appela *sandgiakbey* (seigneur de la bannière), fut mis à la tête de chaque division. Plusieurs divisions réunies formaient la province qui obéissait à un *pascha* [1]. Le pouvoir civil fut représenté par un kadi, ou juge, placé à côté de chaque sandgiakbey et chargé de rendre la justice.

Ces travaux intérieurs ne détournèrent point de l'Europe l'attention intelligente du sultan. Il savait aussi bien que l'empereur ce qui se passait à la cour de Constantinople. Plus d'une fois il intervint dans les querelles de la famille impériale, accordant sa protection tantôt à Cantacuzène, tantôt au jeune Andronic. Devenu veuf de la belle Niloufer, fille de l'émir Yarhissar, il demanda et obtint la main de Théodora, fille de Cantacuzène. Une flotte de trente voiles alla prendre la jeune princesse à Galata, et le chef de hordes mêla le sang bleu des Scythes au sang vermeil des Césars.

Tant que Cantacuzène dirigea l'empire, Orkhan n'essaya pas de s'agrandir aux dépens des Grecs ; mais après que l'empereur, en 1356, se fut dépouillé de la pourpre, Orkhan se crut délié, et les hostilités recommencèrent. Suleiman, son fils aîné, avait été nommé par lui gouverneur de l'ancienne Mysie, qui n'est séparée de l'Europe que par l'étroit canal de l'Hellespont. Les Osmanlis, dans l'espace d'un siècle, avaient opéré plus de quinze descentes sur le continent européen,

[1] *Pascha* veut dire *pied*. Les *paschas* sont comme les *pieds* du souverain.

sans y fonder aucun établissement durable. Comme les pirates danois ou normands, ils se contentaient de ravager. Le jeune Suleiman voulut à son tour franchir le détroit et pousser une reconnaissance sur les terres de l'empire. Il n'avait pas un seul navire. Il abattit des arbres, les réunit au moyen de lanières de cuir, se plaça avec quatre-vingts soldats sur ces radeaux improvisés, et se laissa aller à la dérive. Le courant le porta en quelques heures aux rivages d'Europe. Ses hommes détachèrent les navires amarrés à terre, et que défendirent mal quelques marins endormis, et bientôt sabrés sur leurs ponts. Le détroit fut de nouveau franchi, mais cette fois avec des vaisseaux qui ramenèrent les quatre mille soldats et Amurath, le frère et le lieutenant de Suleiman.

Une brusque attaque fit tomber Gallipoli entre leurs mains. Ils tenaient la clef de l'Europe (1359).

Orkhan envoya des renforts à ses enfants, qui firent de rapides conquêtes dans la Thrace. Suleiman s'établit à Gallipoli, après avoir pris le château d'Épibatos, à dix heures de marche de Constantinople, pendant qu'Amurath ravageait la Macédoine.

Suleiman, dans la même année, tomba de cheval dans une chasse au faucon ; sa chute fut mortelle.

Orkhan éprouva de la mort de son fils une douleur dont rien ne put adoucir l'amertume. Il mourut deux mois après (en 1360) dans un hôpital où il s'était retiré depuis deux ans pour servir les pauvres. Il avait soixante-dix ans. Mélange de charité et d'orgueil, toujours prêt à donner aux pauvres, mais enivré de sa gloire, il avait ajouté à son titre de sultan celui de *Padischa,* qui veut dire *gardien puissant* ou *grand sou-*

verain[1]. Les Turcs ont toujours vanté sa justice et sa clémence; ses conquêtes suffisent à louer son courage.

Orkhan n'avait pas le type de sa race : c'était un visage rose, aux yeux bleus et aux cheveux blonds; de taille moyenne, mais un peu gros. C'est ainsi du moins qu'il nous apparaît dans le portrait que Leunichelebi a copié d'après un original ancien.

Amurath Ier, successeur d'Orkhan, avait déjà le prestige de la gloire avant d'obtenir le prestige de la puissance. Il avait tout ce qu'il faut pour commander à une nation encore à demi barbare. Il était ambitieux, rusé, grand, beau et fort. Il est encore aujourd'hui le héros de la légende musulmane. Les circonstances le servirent. Il avait l'habileté, il eut la fortune. Le khalifat vint à s'éteindre dans la personne de Mostazem, dernier représentant de la suprématie religieuse, que le petit-fils de Gengis-Khan, Houlagou, fit mettre à mort au milieu même de la pieuse ville de Bagdad. Aucun khalife ne lui succéda. Amurath profita seul du crime de Houlagou, et fit reconnaître sa souveraineté aux petits princes répandus dans l'Asie Mineure.

Un seul refusa : le sultan de Caramanie. C'était le plus puissant des émirs qui avaient élevé leur fortune sur les ruines des princes seldjoukides. Amurath brisa sa résistance, prit Angora (l'ancienne Ancyre), et s'empara de la majeure partie des possessions de l'émir.

[1] Les sultans, depuis Orkhan, se sont toujours montrés jaloux de ce titre de *Padischa*. Jusqu'au XVIe siècle ils ne l'ont partagé avec aucun souverain. François Ier le reçut d'eux dans les relations diplomatiques de la France et de la Turquie. En 1690, le cabinet de Saint-James l'obtint pour son souverain, à force d'intrigues et de présents.

Il put alors se regarder comme le maître de l'Asie.

Il tourna ses yeux vers l'Europe et annonça ouvertement l'intention d'en faire une province de l'Islam. Il fit répandre à travers les pays musulmans le bruit de sa piété, et, assurant que la religion serait toujours le but de ses efforts et le résultat suprême de ses conquêtes, il ajouta à son nom le surnom de *Khodavendikar*, qui veut dire *ouvrier de Dieu*. Il confia ensuite les fonctions de grand visir à Kara-Kalil, le commandement des troupes à Lalaschahin, avec le titre de beglerbey, qui correspond assez bien à celui de connétable, et lui donna pour lieutenant un renégat grec d'une habileté consommée, Ewrénos, qui joue un rôle important dans l'histoire des Osmanlis.

Lui-même, à la tête de son armée, il franchit l'Hellespont au commencement de l'année 1361. Il enleva Boutros, place forte voisine de Gallipoli. Chacun de ses pas fut marqué par une victoire.

Lalaschahin mit bientôt le siége devant Andrinople, la seconde ville de l'empire. Amurath campa sur la route de Constantinople. Andrinople se rendit, ainsi que Philippopolis. Lalaschahin et Ewrénos s'avancèrent en vainqueurs jusqu'au pied du mont Hémus. On conclut en 1364 une paix désastreuse pour les chrétiens. Amurath gardait toutes ses conquêtes. Le sultan alla étaler son triomphe à Brousse.

III

LES TURCS EN EUROPE.

Amurath venait à peine de repasser le Bosphore quand une ligue européenne se forma contre lui. Elle comprenait le roi de Hongrie, Uroch V, et les princes de Servie, de Bosnie et de Valachie. L'armée combinée refoula d'abord les Turcs vers Andrinople, mais elle fut écrasée, dans une surprise de nuit, par Hadji-Ilbeki, tschaousch des Akenddyj. Cette coalition détruite ne rassura pas Amurath sur le sort de ses possessions occidentales; il comprit que sa présence était nécessaire de ce côté-ci du détroit, et il transféra le siége de son empire à Andrinople (1365). Ce fut la tête de camp des Osmanlis en Europe.

Le premier soin du padischa fut de faire construire une mosquée; elle porte encore son nom : Mourad-Djami. Ce fut le premier temple d'Allah sur la terre chrétienne de notre continent. Amurath perfectionna

l'institution des janissaires, dont ses prisonniers de guerre lui permirent d'accroître considérablement le nombre. Il fortifia ses armées de deux nouveaux corps. L'un formait une espèce de *train,* chargé des ambulances et des bagages; ce qui permettait aux colonnes de faire des marches expéditionnaires plus rapides. L'autre corps, qui prit le nom de Mosseliman, n'était autre chose qu'une cavalerie détachée dans les provinces à poste fixe; elle y maintenait l'ordre. Le Mosseliman fut pourvu de fiefs. L'empereur d'Orient, qui n'était déjà plus que l'empereur de Constantinople, fit bientôt ses soumissions. Son fils s'agenouilla devant le sultan et demanda la paix. On lui imposa un tribut. La confédération slave, un moment dissoute, avait voulu se reformer. Elle fut vaincue sur tous ses champs de bataille et perdit ses meilleures places. Nissa, le plus fort boulevard des pays slaves, tomba en 1377 sous les coups de Lalaschahin. Ce fut le dernier fait d'armes de cet habile général.

Amurath lui donna pour successeur Timourthas, dont le nom veut dire *pierre de fer.* Timourthas envahit brusquement l'Albanie et la Valachie et s'empara par stratagème de la ville de *Sophia,* capitale de la Bulgarie.

L'empereur de Constantinople, assez incommodé de ce voisinage dangereux, fit le voyage de Rome, et le pape Urbain V essaya d'organiser une croisade nouvelle. Amurath, de son côté, pressa les préparatifs d'une nouvelle guerre et dirigea deux corps d'armée contre l'empire. Le premier, qu'il commandait lui-même, s'avança jusqu'à une journée de Byzance; le second, sous les ordres de Timourthas, franchissant

les chaînes du Rhodope, alla investir Thessalonique, qui se trouvait alors, comme nantissement d'un prêt, entre les mains des Vénitiens. Timourthas la leur enleva (1386.)

Jean Paléologue fit une seconde fois ses soumissions, et s'humilia au point d'envoyer son fils Théodose au sultan, pour qu'il pût apprendre de lui l'art de la guerre.

Amurath fortifiait son pouvoir par des alliances : il ne se contentait pas de savoir vaincre, il savait aussi négocier—s'alliant au besoin avec les chrétiens comme avec les musulmans. C'est ainsi qu'il épousa la fille de Sisman, kral de Bulgarie, tandis qu'il donnait Nesisé, sa propre fille, au sultan de Caramanie, Aladin, et qu'il mariait son fils aîné, Bajazet, à la fille unique du souverain de Kermian. Cette dernière union assurait aux Osmanlis la possession des plus belles provinces de l'Asie Mineure.

Cependant, au milieu même de ses prospérités, des révoltes vinrent inquiéter le repos du sultan. Son second fils, Saoudji, gouverneur d'Andrinople, noua des intrigues avec Paléologue, pour se faire reconnaître sultan à la place d'Amurath. Amurath se présenta devant les soldats mutinés, et par sa seule présence les fit rentrer dans le devoir. Les chefs furent noyés et Saoudji étranglé avec la corde d'un arc, après avoir eu les yeux crevés.

Les émirs d'Asie s'étaient aussi révoltés. Ils avaient à eur tête le prince de Caramanie, Aladin, gendre du sultan. Amurath marcha immédiatement contre lui. On remarquait dans son armée deux chevaliers français, Lemingre de Boucicaut et Renaut de Roye, qui

voulaient voir comment les Turcs se battaient. Le choc eut lieu dans les plaines d'Iconium : il fut terrible. Timourthas, à la tête de la cavalerie, décida la victoire en enfonçant le centre des Caramans. En mémoire de ce fait d'armes il fut fait pascha à trois queues — dignité nouvelle et créée pour lui [1].

Une ligue des peuples slaves rappela bientôt Amurath en Europe.

Lors de l'expédition de Caramanie, le sultan avait emmené avec lui mille cavaliers serviens. Ceux-ci pillèrent le pays conquis. Amurath, grand ami de la discipline, fit trancher la tête à cent des plus coupables. Les autres murmurèrent. Les janissaires en firent un massacre. Ceux qui purent échapper gagnèrent l'Europe et soulevèrent contre la race tatare toute la famille des peuples slaves. Vingt mille Turcs, éparpillés dans les petits cantonnements de la Bosnie, furent égorgés en un jour. Le sultan voulut une vengeance éclatante. Il franchit les Balkans à la tête d'une armée formidable, et battit, à la première rencontre, le kral de Bulgarie. Après une marche de dix jours, le sultan passa la Morawa, un des affluents du Danube, et, inclinant vers l'ouest, entra bientôt dans la vaste plaine qui aboutit aux deux villes de Kossova et de Pristina — à cinquante lieues au sud de Belgrade.

Les confédérés étaient campés dans cette plaine.

Les chrétiens, sous les ordres de Lazare, kral de Servie et généralissime de la confédération, commencèrent

[1] Chez les Turcs, comme chez les Tatars dont ils descendent, la queue de cheval était le symbole et l'emblème du pouvoir : on la portait devant les chefs comme étendard.

l'attaque. Elle devint bientôt meurtrière. Amurath, qui s'était réservé d'abord, s'avança bientôt pour soutenir l'aile droite qui pliait. Elle était commandée par son fils aîné Bajazet. Tout à coup un Servien du nom de Milosch-Kobilowitsch, gendre de Lazare, se présente devant la première ligne des janissaires, saute à bas de son cheval, s'annonce comme transfuge, et veut parler au sultan. On le laisse approcher : il s'incline, baise le pied du padischa, qu'il saisit de la main gauche en l'attirant à lui brusquement, et d'un poignard, qu'il tient à la main droite, le frappe au cœur. Amurath tombe mort.

Cet attentat excite la fureur des Osmanlis. Bajazet à leur tête, et la massue en main, se précipite sur l'armée ennemie et l'écrase. La victoire lui resta et Amurath eut de nobles funérailles.

Lazare tomba au pouvoir des ennemis et fut décapité. Telles étaient alors les lois de la guerre.

Amurath entrait dans sa soixante-douzième année ; les historiens turcs le désignent toujours sous le nom de *Miroir de justice*. Il était assez lettré et se plaisait dans l'entretien des savants. On remarqua la simplicité de ses habits dans une cour adonnée déjà au faste oriental. Il était toujours vêtu de *soph*, sorte de laine fine et douce, réservée aux prêtres à qui l'on ne permet pas la soie. C'est de *soph* que l'on a fait *sophi*, qui veut dire instruit, sage et pur. Ce *sophi* ne fait-il pas involontairement penser au Σόφος des Grecs ?

Bajazet rapporta à Brousse le corps de son père ; il le fit inhumer à quelque distance de la ville, dans un site charmant qu'il avait aimé, près des sources chaudes de Tschekirghé. Il lui éleva un *turbé* de marbre en face de

la mosquée, moitié grecque moitié arabe, qu'Amurath avait fait bâtir. On montre encore appendue, à la muraille du *turbé*, la cotte de mailles sanglante qui défendit si mal le sultan contre le poignard de Milosch.

La même année où Amurath tombait sous le poignard de Milosch-Kobilovitsch, la Perse voyait mourir Hafis, le premier de ses poëtes lyriques. Nous signalons ce synchronisme, parce que, dès cette époque, le mysticisme et la poésie des Persans exerçaient une haute influence sur l'imagination des Osmanlis.

IV

BAJAZET.

Bajazet succéda à son père, et, dès le début de son règne, par la célérité de ses opérations, il mérita le surnom d'*Il-Dirim* (la Foudre), que lui décernent unanimement les écrivains ottomans.

Son histoire commence, comme l'histoire du monde, par un fratricide. Il fit mettre à mort le second fils d'Amurath, Yacoub, qu'entourait déjà la faveur de l'armée. « A l'exemple de Dieu lui-même, qui règne seul et sans rival, dit l'annaliste de l'empire, celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre, le chef des vrais croyants devait, *semblable à Dieu* et délivré de tout rival, s'asseoir seul sur le trône. » Bajazet ne faisait que pressentir et devancer la politique de ses successeurs : Mahomet II proclama publiquement et comme loi de l'empire que chaque nouveau padischa devait immoler ses frères à son avénement. Cette loi, trop fidèlement obéie, en-

2.

sanglanta pendant de longs siècles les marches du trône des sultans. Des prisonniers chrétiens, au nombre de plusieurs milliers, furent ensuite immolés aux mânes d'Amurath.

Après avoir notifié son avénement aux princes d'Asie, le nouveau sultan s'avança vers la Servie, dont la population, indignée des derniers massacres, se souleva contre lui. Bajazet accepta les propositions de paix que lui adressait Étienne, souverain du pays. Étienne payait un tribut et s'engageait à fournir un contingent de troupes qu'il commanderait lui-même ; il donna sa sœur en mariage à Bajazet, qui contraignit cette princesse à embrasser l'islamisme. Lors des fêtes de son mariage, il but du vin publiquement, malgré les prescriptions du Koran. Ce fut le premier sultan qui donna ce scandale, fréquemment imité depuis.

Bajazet se disposait à repasser en Asie; mais, avant de quitter Andrinople, il jeta les fondements d'une superbe mosquée — elle porte encore aujourd'hui son nom — et fit bâtir des *imarets*, sorte d'immenses cuisines, où l'on distribuait à toute heure du jour des aliments aux pauvres. Les *imarets* sont en grande faveur dans tout l'Islam. Il fortifia Gallipoli et y creusa le vaste port où plus d'une fois nos flottes se sont abritées. Dans les premiers jours de 1390, il arrêta une convention avec l'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, qui consentit à doubler l'ancien tribut, à fournir un corps de douze mille auxiliaires, et à livrer comme otage son fils Manuel, associé à l'empire depuis plusieurs années. Bajazet rendit Thessalonique et plusieurs autres places, puis il nomma Ali-Pascha beglerbey, ou gouverneur de ses États d'Europe, franchit ra-

pidement le détroit et se trouva tout d'un coup au cœur de l'Anatolie.

Les émirs de Cappadoce, de Cilicie, de Lydie et des côtes de l'Ionie avaient formé une coalition dont Aladin, prince de Caramanie et beau-frère de Bajazet, s'était déclaré le chef. Le sultan lança contre eux cinq corps d'armée et les écrasa. Tous demandèrent grâce : les uns furent dépouillés de leurs États, les autres virent doubler leur tribut. On remarqua, pendant cette campagne, la forte discipline des armées de Bajazet. Un de ses pages avait pris de vive force le lait d'une chèvre que lui refusait une vieille femme; la femme se plaignit : le page fut éventré. Ce violent respect de la propriété toucha si fort les habitants des provinces asiatiques, qu'ils venaient d'eux-mêmes s'offrir à la domination du sultan, pour éviter les exactions despotiques de leurs princes. Une seule ville fortifiée, Philadelphie, reconnaissait encore en Asie l'autorité de l'empereur grec. Le commandant répondit fièrement aux sommations du sultan. Celui-ci trouva piquant de faire monter à l'assaut de la ville l'empereur même à qui elle appartenait. Ce fut donc Jean Paléologue qui prit sa dernière citadelle pour la remettre à son vainqueur.

Bajazet, après avoir organisé ses conquêtes d'Asie, repassa en Europe et concentra ses forces autour d'Andrinople. A la fin de l'année 1391, il envahit à la fois la Valachie, la Bulgarie et la Bosnie. La Valachie se soumit; son kral se reconnut vassal de l'empire ottoman; ses forteresses reçurent garnison turque. Une autre division d'Osmanlis, sous la conduite d'un renégat arménien du nom de Fisougbey, porta le ravage

au sein de la Hongrie et revint chargée de butin.

Bajazet repassa le Danube et se fixa quelque temps à Gallipoli pour y presser l'armement d'une flotte que construisaient pour lui des ingénieurs italiens. Cette flotte, promptement équipée, sortit bientôt de l'Hellespont, ravagea l'archipel et ramena de nombreux captifs. Les plus jeunes étaient employés comme pages, ou itochoghlans, au service intérieur de la cour; quand ils quittaient ces fonctions, ils recevaient un fief, étaient répartis dans l'administration ou dans les armées; les plus intelligents et les plus beaux étaient promus aux premiers emplois civils ou militaires. C'est à cette époque que la corruption orientale pénétra, avec le beglerbey Ali-Pascha, dans les habitudes des Osmanlis : la nation en fut infestée; on vit revenir, à la honte de la nature, les mœurs de la Perse et de la Médie et les erreurs de la troupe thébaine des Amants et du corps macédonien des Immortels.

Des plaintes nombreuses s'élevèrent aussi contre les juges de l'empire, qui furent accusés de vénalité. Le sultan demanda des preuves : on les fournit. Quatre-vingts prévaricateurs furent enfermés dans une maison remplie de matières combustibles et condamnés à être brûlés vifs. Le sultan résista à toutes les prières et ne se laissa désarmer que par les saillies de son bouffon arabe.

— Je viens demander au Padischa de m'envoyer à Constantinople.

— Et pourquoi faire?

— Pour demander à l'empereur de nous prêter des moines grecs.

— Qu'en feras-tu?

— Des juges.

— Comment cela?

— Puisque nous brûlons les nôtres, il faut bien les remplacer !

La saillie fit son effet : le sultan accorda la grâce des juges et statua qu'à l'avenir ils obtiendraient, comme droits de justice deux pour cent sur les sommes en litige, plus un droit fixe pour la rédaction des actes judiciaires.

Exhorté lui-même au repentir et à la pénitence de ses fautes par le grand cheik Buchara, il renonça au vin, du moins pour quelque temps, et construisit deux mosquées à Brousse, l'une hors de la ville, dans un site solitaire et pittoresque, près du torrent d'Aktschaghlan (le torrent à la blanche écume); cette mosquée, intacte aujourd'hui encore, est un curieux échantillon de l'architecture arabe vers la fin du XIVe siècle. L'autre mosquée, bâtie dans l'intérieur de la ville, devint bientôt la proie des flammes. Outre ces mosquées, Bajazet dota Brousse d'une ceinture de murailles. Il fit aussi construire un fort sur la rive asiatique du Bosphore, à l'embouchure de l'ancien Aritas, aujourd'hui le Gœksa (*eau céleste*); c'est le château d'Anatolie, que l'on appelle aussi le beau château (*kara-hissar*). Ce château, bâti dans une délicieuse vallée, à l'endroit où le Bosphore se resserre, était comme une sentinelle avancée surveillant Constantinople.

Pendant que Bajazet était ainsi occupé de ses affaires d'Asie, Jean Paléologue sentit le besoin de mettre sa capitale en état de défense. Il fit donc élever deux fortes tours, de chaque côté de la *porte Dorée*, par laquelle rentraient jadis les empereurs triomphants—du temps

que les empereurs de Constantinople triomphaient. Les travaux avancèrent avec une activité merveilleuse.

Bajazet fut bientôt informé de ce qui se passait. Il annonça à l'empereur que, s'il ne rasait immédiatement ses deux tours, le sultan allait lui renvoyer son fils Manuel, les yeux crevés. On démolit les deux tours. Sur ces entrefaites, le vieux Paléologue eut le bonheur de mourir. Manuel, retenu en otage à Brousse, échappa à la surveillance des janissaires, franchit le Bosphore, se jeta dans Constantinople, et fit savoir à Bajazet qu'il refusait de lui payer désormais le tribut consenti par les derniers empereurs.

Trois semaines plus tard, Bajazet, à la tête d'une armée de janissaires et de sipahis, était aux portes de Constantinople. Il en fit le blocus; il ravagea les environs et fit bâtir deux nouvelles forteresses en face de la ville, mais de l'autre côté du détroit, et sur la terre d'Asie. La ville se sentait pressée de plus en plus, quand Bajazet fut obligé de la quitter, pour aller au secours de la Valachie, que venait d'envahir le jeune vayvode de Moldavie, Etienne, assisté de Sigismond, roi de Hongrie. Les Balkans sont franchis et le Danube passé; Bajazet tombe sur les Moldaves et les chasse de la Valachie. Lui-même entre dans le pays des Moldaves, tout coupé de ravins et de collines, où sa cavalerie ne peut agir. Il rencontre l'ennemi sous les murs de Niamtz et le culbute. Etienne rentre dans la ville : c'est une forteresse inexpugnable. Mais sa mère l'attend sur les remparts :

— Quoi! lui dit-elle avec une éloquence vraiment spartiate.... je te revois, et tu fuis! Reviens vainqueur, ou ne reviens pas!...

Etienne retourne au combat, surprend les Ottomans en désordre et les taille en pièces. C'est à peine si Bajazet peut franchir le Sereth, un des affluents du Danube, qui le met à l'abri de cette chaude poursuite. La Moldavie et la Bulgarie prirent les armes. Des nuées de paysans harcelaient chaque jour Bajazet, qui atteignit péniblement les Balkans. Comme il rentrait dans Andrinople, on lui apporta d'Asie la nouvelle d'une seconde révolte de son beau-frère Aladin.

D'autres émirs, cette fois encore, s'étaient joints à lui; ils avaient bloqué Brousse, et fait Timourthas prisonnier : c'était le beglerbey des États d'Asie. Bajazet fut bientôt devant Brousse avec des forces considérables. Aladin remit sur-le-champ Timourthas en liberté et envoya sa soumission au sultan. Bajazet ne se laissa point fléchir : il poursuivit le rebelle et lui livra bataille dans la province de Kermian. L'émir fut battu auprès de Kutahia, et pris avec ses deux fils (1392). Bajazet les confia à la garde de Timourthas. Celui-ci fit pendre Aladin. « La mort d'un prince, dit-il à Bajazet en manière d'excuse, est moins regrettable que la perte d'une province. » Bajazet en convint et pardonna cette *vivacité* à son beglerbey. Toutes les possessions d'Aladin furent bientôt conquises et définitivement réunies à l'empire ottoman.

Tant de victoires ne lassaient point ce foudre de guerre; Bajazet mérite son surnom. Il poussa une pointe vers l'est de l'Asie et s'empara des villes de Siwas, de Tokat et de Kaiszarige; il prit aussi, dans le Kastemuni, Ssaniszun, Dschanik et Osmandschik; enfin il arriva aux bords de l'Iris et se rendit maître d'Amasia, la ville au doux nom grec, que toutes les

bouches barbares ont respecté, et qui s'appela toujours Amasia, sous les Damschmesides, sous les Seldjoukides, sous les Isfendiars et sous les Ottomans.

Bajazet n'oubliait pas le dernier échec de ses armes en Moldavie. Vers le milieu de 1394 il envoya Ali-Pascha dans ses possessions d'Europe. La Bulgarie, d'abord soumise, avait bientôt secoué le joug des Ottomans. C'est par elle qu'Ali-Pascha commença ses opérations ; il se rendit maître de la plaine et mit en fuite tout ce qui tenta de lui résister. Le kral du pays, Sisman, courut se réfugier dans Nicopolis, où il pouvait soutenir un long siége. Mais la peur le prit : il sortit de la place, et, accompagné de son fils, il se rendit au camp d'Ali-Pascha, son drap mortuaire roulé autour du cou. Le pascha le garda quelque temps prisonnier, puis le fit mettre à mort. Le fils embrassa l'islamisme. Ali s'empara ensuite de Silistrie, de Viddin, de Sistow et de Nicopolis. La Bulgarie tout entière retomba bientôt sous le joug des Ottomans, qui se trouvaient ainsi campés au milieu des peuples slaves. Le roi de Hongrie s'émut, et chargea une ambassade d'aller à Brousse demander des explications au sultan. Bajazet les reçut dans une salle toute remplie de trophées d'armes enlevées aux Bulgares : il écouta silencieusement leurs doléances, puis, quand ils eurent fini, il leur montra du doigt les dépouilles appendues à ses murailles et les congédia sans avoir même ouvert la bouche.

Sigismond comprit, et prépara la guerre.

La lutte était désormais inévitable entre l'islamisme et la civilisation chrétienne. C'était l'heure d'une nouvelle croisade, moins poétique sans doute, mais non

moins importante que les autres. Le roi de Hongrie appela les princes de l'Occident. La Bavière, la Saxe, l'Autriche, tous les cercles germaniques s'engagèrent à fournir des soldats. Philibert de Naillac, grand maître des Hospitaliers de Saint-Jean, promit de se mettre à la tête de six cents chevaliers de son ordre. Quant à la France, éternel soldat de Dieu, elle fut, comme toujours, la première dans cette levée de boucliers. Elle envoya le connétable Philippe d'Artois, l'amiral Jean de Vienne, le comte de la Marche, cousin du roi, le sire de La Trémouille, enfin une élite de chevaliers. Le duc de Bourgogne offrit son fils aîné, le comte de Nevers, pour conduire le secours qu'il envoyait. Enguérand de Couci servait de guide au jeune prince.

Bajazet, qui avait partout des agents secrets, fut bientôt informé des préparatifs de l'Occident. Il revint en Europe à la tête de toutes les forces dont il pouvait disposer, et, vers la fin de l'automne, il concentra une puissante armée devant Andrinople.

L'armée chrétienne, après plusieurs mois de délibération, résolut d'agir sur la rive gauche du Danube, de réduire les forteresses turques de cette rive, de franchir le fleuve et de marcher sur Andrinople par les Balkans. Orsowa, que défend un des nombreux replis du Danube, fut prise en une semaine. On passa le fleuve : les Serviens n'accueillirent l'armée chrétienne qu'avec une extrême défiance. On mit le siége devant Nicopolis, vaillamment défendue par Thoyand-Bey. Ali-Pascha, qui commandait l'avant-garde de Bajazet, voulut jeter des secours dans la place. Il ne réussit qu'à se faire battre par un détachement de la division française, sous

les ordres du sire de Couci. Le sultan rallia les débris de cette avant-garde dans les gorges des Balkans. Les alliés, après cette victoire, convertirent en blocus le siége, jusque-là meurtrier, de Nicopolis. Il y eut grande liesse au camp, et les quartiers du comte de Nevers eurent toute la licence d'une cour où le souverain est jeune. Bajazet sortit des Balkans le 20 septembre 1396, déboucha dans la Bulgarie, et marcha droit sur Nicopolis. Les alliés ne soupçonnaient pas même son mouvement, que déjà il n'était plus qu'à six lieues de leur camp. Quelques éclaireurs hongrois vinrent les avertir. Le maréchal de Boucicaut voulait faire couper les oreilles à ces trouble-fêtes. Il fallut enfin se rendre à l'évidence; les chrétiens abandonnèrent les opérations du siége et vinrent se ranger en bataille dans la plaine qui s'étend devant Nicopolis, et où se déploient, entre des rideaux de collines, de vastes espaces favorables aux mouvements de la cavalerie.

La division française réclama l'honneur des premiers coups, et alla se placer à une assez grande distance en avant des autres confédérés. Le roi de Hongrie rangea en bataille le reste de l'armée. Bientôt les Turcs s'ébranlèrent. La troupe légère des *azebs* inonda la plaine, appuyée aux flancs par la cavalerie irrégulière des ayengby et soutenue par un corps de janissaires. La première division de l'armée ottomane franchit la ligne des petites collines qui courent de l'est à l'ouest devant Nicopolis. Les chrétiens n'apercevaient même pas la forte réserve commandée par Bajazet en personne, et masquée par les collines. La division française tailla en pièces l'infanterie légère et la cavalerie irrégulière. Elle marcha ensuite sur leurs cadavres à la

rencontre des janissaires. Les janissaires rompirent et furent imprudemment poursuivis par les nôtres, qui tombèrent au milieu de la réserve où Bajazet se tenait immobile, entouré de ses sipahis. Ils ne reculèrent pas. « Dieu nous garde de racheter notre vie aux dépens de notre honneur, s'écria l'amiral Jean de Vienne : il faut se défendre ou mourir. En avant ! » On vit alors six mille hommes en assaillir quarante mille. Par trois fois les chevaliers s'élancèrent contre Bajazet, défendu par un triple rempart de fer. Jean de Vienne et le sire de La Trémouille tombèrent au plus fort de la mêlée ; pas un soldat de cette légion de héros n'échappa à la mort ou à la captivité. La trahison et la peur se mirent dans les rangs de Sigismond. Le croissant triompha partout, et le soir même Bajazet dormit dans la tente du roi de Hongrie.

Bajazet ressentit une joie profonde de cette victoire ; il sautait et dansait devant les siens, « et fist venir, dit la chronique, ses principaux pour jongler et bourder, et il-mesme les mettoit en matière de rire, de jouer et d'esbattre. » Il se fit ensuite présenter les plus nobles de ses prisonniers : c'était le comte de Nevers, prince du sang, les sires de Couci, de Chastellux, Boucicaut, Philippe d'Artois, et tant d'autres. Bajazet ne se prononça pas sur leur sort. Le lendemain, après avoir visité le champ de bataille, il se les fit amener, la corde au cou et les mains liées. On les massacra presque tous. Bajazet pouvait tout après cette bataille gagnée. La chrétienté trembla. Cependant, au lieu de pousser ses victoires, il retourna immédiatement en Asie, laissant à son beglerbey Ali-Pascha le soin d'achever la soumission des Slaves et de ravager le triangle que forment

la Drave, la Save et le Danube. Il emmenait avec lui ceux de ses prisonniers qu'il avait épargnés. Un an plus tard, il les échangeait à Brousse contre une forte rançon et des présents que lui envoyait Charles VI.

En échange des draps écarlates et des toiles blanchies de Reims, des gants de Paris aux belles coutures recouvertes de perles fines, des tapisseries d'Arras et des gerfauts du Nord, le demi-barbare envoya au roi de France des armes teintes de sang, un arc dont la corde était faite de boyaux d'hommes, et un gros tambour. Avant de relâcher ses prisonniers, il voulut leur donner le spectacle d'une de ces chasses où les souverains d'Asie déployaient leur folle magnificence. Un seul trait peut faire juger du reste. On mit en ligne six mille chiens, sept mille oiseaux de proie et quinze mille piqueux ou fauconniers. Bajazet voulut faire étrangler deux mille de ces malheureux pour un faux mouvement. L'histoire a conservé les fières paroles du Padischa au comte de Nevers en le congédiant: « Je pourrais, en te donnant la liberté, exiger de toi le serment de ne jamais porter les armes contre moi ; mais je te remets ton serment. Retourne dans ta patrie, rassembles-y des soldats, et viens m'attaquer de nouveau : je t'attends et je te vaincrai une seconde fois. »

Bajazet, après sa victoire de Nicopolis, envoya quelques-uns de ses captifs en présent aux autres souverains de l'Islam. Le Schah de Perse, le Soudan d'Égypte, le khan des Tatares reçurent des barons et des chevaliers, comme on reçoit maintenant une gazelle, un cheval ou un lion.

Pendant que ses lieutenants envahissaient à l'ouest la Hongrie, et à l'est les bords de l'Euphrate, il pres-

sait les constructions navales des chantiers de Gallipoli et de Ghamlik dans le golfe de Moudaniah. C'est alors qu'il reçut un courrier de l'évêque de Phocide, qui, pour venger ses propres querelles, appelait le sultan en Grèce. « C'est, lui disait-il, un pays de cygnes et de grues où vous aurez les plus belles chasses. » La chasse était toujours la passion de Bajazet. Il se jeta dans la Thessalie, et les deux campagnes de 1397 et de 1398 amenèrent la soumission de l'Attique et du Péloponèse. Cette terre classique des héros fut ravagée une fois de plus par les Barbares. Quarante mille Grecs furent transplantés en Asie et remplacés par des familles turkomanes.

Bajazet n'eut pas le temps de chasser en Grèce, — c'était perdre le plus doux fruit de la conquête — mais il fut rappelé en Asie par l'invasion des princes d'Arménie qui venaient d'entrer, les armes à la main, dans ses nouvelles conquêtes des bords de la Perse. Il courut mettre le siége devant Erzendjan, une des principales villes de l'Arménie, qu'il réunit à ses États.

Faherten, souverain du pays, alla chercher des vengeurs chez les Mogols, alors campés dans les vastes régions de l'Asie centrale.

Bajazet semblait au comble de ses prospérités, et comme dit l'historien Jean Duncas : « L'arbre de sa fortune rompait sous les fruits. » Il n'avait pas l'âme assez grande pour contenir le bonheur. L'orgueil l'aveugla et l'abondance de ses trésors le rendit avare. C'est un vice dont on a rarement accusé les Padischas. Il résolut de s'emparer de Constantinople où il espérait trouver de nouveaux trésors. A défaut de raisons, les prétextes ne lui manquaient pas.

Après la bataille de Nicopolis, il avait doublé le tribut annuel payé jusque-là par les empereurs. Manuel implora pour la deuxième fois les secours de l'Europe. Seuls, les doges de Venise et de Gênes entendirent sa voix. Mais Bajazet les devança. Il franchit le détroit, s'établit dans Andrinople et attaqua Byzance par terre et par mer. Ces tentatives ne réussirent pas : il fut plusieurs fois repoussé; les Grecs reprirent même l'offensive; leurs alliés, Génois, Pisans et Vénitiens, débarquèrent sur les côtes et l'Asie Mineure et s'emparèrent d'Isnik (Nicée) et d'Isnik-Mid (Nicomédie); ils défirent et tuèrent trente mille Turcs. Cette petite armée était commandée par un Français, le maréchal de Boucicaut, ancien prisonnier de Bajazet. Manuel le nomma grand connétable de l'empire.

Bajazet voulut en finir : il réunit des forces immenses autour d'Andrinople, et profitant de l'absence de Boucicaut et de Manuel, qui étaient allés en France chercher des secours, il écrivit une lettre insultante à Jean Paléologue, associé à l'empire et chargé de défendre Constantinople : il le sommait de déposer la couronne et de quitter sa capitale; il lui promettait en échange un pachalik au pied du Taurus.

L'empereur reçut les envoyés dans le cirque, en présence des grands de l'empire et des principaux de la cité, et leur fit cette réponse où respire la grandeur de l'humilité chrétienne : « Dites à votre maître que, faibles comme nous sommes, nous ne connaissons aucune puissance à laquelle nous puissions nous adresser, si ce n'est à Dieu, qui protège les faibles et renverse les puissants; que le Sultan fasse maintenant ce qui lui plaira. »

Cette résignation magnanime n'apaisa point Bajazet, il fit donner l'assaut : vivement repoussé, il bloqua la ville, et construisit d'énormes machines, qui mettaient les assiégeants à la hauteur des murailles. Les tours menaçantes s'élevaient comme par enchantement en face des remparts. Jamais Constantinople n'avait été plus près de sa perte.

Bajazet fut soudainement rappelé en Asie,

Timur-Lenk (Timur le Boiteux) est une des physionomie les plus fières de la galérie sanglante des conquérants. Dans la langue de son pays, *Timur* veut dire fer. Le fer a conquis le monde. Timur était de la race de Berlas, arrière petit-fils de Karatschar Nowian, vizir du fils de Gengis-Khan. Comme Sésostris, comme Alexandre le Macédonien, comme l'autre Alexandre, Iskender-Sulkarnem (Alexandre aux deux cornes), il rêva la domination du monde. Comme le Macédonien, le Tatare fut mêlé au plus haut développement intellectuel de son temps. C'était à la fois l'homme de l'intelligence et l'homme de l'action. L'un représenta la civilisation persane, comme l'autre avait représenté la civilisation grecque. Timur était grand ; sa tête était extraordinairement grosse ; le front était large et élevé ; son teint vif et haut en couleur ; comme tous ceux dont les soucis ou la pensée ont effleuré la tempe précoce, ses cheveux avaient blanchi dès les jours de la jeunesse. On avait remarqué cette particularité chez Sam, cet autre héros de l'histoire, ou de la légende persane. Il portait à chaque oreille une perle précieuse. Taciturne et morose, il était ferme en ses desseins ; jamais il n'abandonna une entreprise ; jamais il ne révoqua un ordre. Il n'aimait ni les poëtes, ni les bouf-

fons; mais il avait un faible pour les légistes, les médecins et les astrologues. Doué d'une puissante mémoire, il ne parlait cependant que trois langues — c'est peu pour un souverain — le persan, le turc et le mogol. Son armée était toujours suivie de sophis et de musiciens dont les discours, et les chants adoucissaient les mœurs farouches. Orphée charmait les lions.

Vassal du Khorassan, Timur se rendit d'abord indépendant et bientôt monta sur le trône de ses maîtres. Il prit pour capitale Samarkande, qu'il fortifia de murailles et qu'il embellit de palais. Souverain par le fait, il se fit proclamer par l'assemblée générale des tribus tatares. Le Cheikh le revêtit des insignes de la souveraineté, lui remit l'étendard aux queues de cheval et le tambour; puis à son nom de Timur il ajouta celui de Gurgan, ou grand dominateur, de Schah-Kiran, ou maître du temps, et de Dschihangirs, conquérant du monde. Il prit pour devise et fit graver sur son cachet ces deux mots : Équité et Salut. Il renversa neuf dynasties et réunit sur sa tête les couronnes de vingt-sept pays. Le monde semblait s'agrandir devant ses pas : il le mesura par ses conquêtes. A l'est, il toucha la muraille de la Chine; à l'ouest, la Méditerranée; au midi, l'Égypte; au nord, le cœur de la Russie. Sévère dans sa vie, sobre dans ses habitudes, il ne déployait sa magnificence que dans les fêtes de ses mariages. Il est vrai qu'il se mariait souvent. On parle encore aujourd'hui dans les harems de Perse des pompes par lesquelles il célébra l'union de son fils Dschenhangis avec la belle Chansade. Je ne dis rien du trône d'or, des riches couronnes, des bracelets, des colliers,

des pierreries et des perles à plein coffre. Les grands de l'empire semaient des perles sur la tête de la jeune épousée; l'air était embaumé de musc et d'ambre, le sol recouvert de tapis et d'étoffes d'or. Les cheikhs, les cadis, les imans, les mollahs sortaient au devant d'elle. La tente où s'accomplit le mariage représentait à l'intérieur la voute bleue du ciel, brodée d'étoiles de diamant : elle était surmontée d'une boule d'ambre, et fermée par des rideaux de drap d'or.

Il y eut dans la vie de cet homme des épisodes de poëme épique.

Pendant une de ses nombreuses guerres, Tokatmisch, khan de la grande Tatarie et son vassal, s'était soulevé contre lui. Timur résolut de le châtier. Après un hiver consacré à la chasse du cygne sur les étangs de Buchara, comme faisaient parfois les princes de la dynastie de Gengis-Khan, Tokatmisch envoya des ambassadeurs; ils passèrent en courant devant Timur, suivant l'usage tatare, touchèrent la terre de leur front, et avec les excuses de leurs maîtres offrirent un tschonkar (oiseau de prix du genre faucon), et *neuf* chevaux de race. Le nombre *neuf* est hiératique chez les Tatares.

Timur accepta les présents, mais ne pardonna point. Il s'avança par Jasi et Sabran jusqu'aux montagnes de Kutschuktayh et d'Ulutayh, monta sur le sommet le plus élevé de ce groupe, et passa tout un jour à contempler l'océan de verdure ondoyant sous le vent dans la steppe immense. Le lendemain il vit ses hordes défiler à ses pieds. Coiffé d'un turban orné de rubis et tenant en main une massue à tête de taureau, comme les anciens rois de Perse, il parcourut succes-

sivement tous ses tomans. Les chefs, tenant la bride de son cheval, s'agenouillèrent devant lui, baisèrent la terre, et récitèrent la khulbé avec toutes les formules de la louange et de la bénédiction orientale. La bataille eut lieu six jours après. Elle fut terrible. Le *surun* couvrit le bruit des trompettes, et le cheikh Bercke, à genoux, la tête découverte, invoqua le ciel et lança de la poussière contre les ennemis, avec cette malédiction : « Ainsi vos visages soient-ils noircis par la défaite ! »

Timur passa sur l'ennemi.

Nous n'avons point à faire l'histoire de ces conquêtes, à la suite desquelles le khan, rentrant dans sa capitale, était reçu par ses filles, ses femmes et ses brus, qui répandaient sur sa tête sacrée des pièces d'or et des pierreries. Il nous plairait pourtant de suivre ses pas rapides jusqu'aux sources du Gange, qu'il rougit du sang de ses adorateurs — jusqu'aux défilés de Kuhmaul, où il chassa les lions, les rhinocéros, les léopards, les perroquets, les paons sauvages et les biches bleues.

Nous avons seulement voulu, par les simples traits de cette esquisse, faire connaître l'homme en face duquel allait se trouver la dynastie des Osmanlis naissante, mais déja vigoureuse.

Les princes de Siwas et d'Ersendschan, dépouillés par Bajazet, s'étaient réfugiés auprès de Timur. Ils implorèrent son secours. Timur se déclara leur protecteur et envoya une ambassade pour demander le redressement de leurs griefs.

C'est à peine si les conseillers de Bajazet purent l'empêcher de mettre à mort les ambassadeurs du khan

tatare. Il les maltraita et les renvoya à leur maître avec une réponse insultante.

Timur entra immédiatement en campagne et envahit le territoire ottoman (22 août 1400.) Il arriva bientôt devant Siwas dont il fit le siége. Siwas était la Sébaste des anciens. Aladin, prince Seldjoukide, l'avait rebâtie et fortifiée. On citait ses puissantes murailles, ses fossés pleins d'eau et ses sept portes roulant sur des gonds de fer. Mais qui pouvait résister à la force de Timur ? Au bout de dix jours la place se rendit. Les musulmans furent épargnés ; les chrétiens furent mis à mort ou réduits en esclavage. Erthogrul, fils de Bajazet et gouverneur de Siwas, eut la tête tranchée.

On apporta cette nouvelle au sultan pendant qu'il pressait avec plus d'ardeur le siége de Constantinople. Il s'élança en Asie. Les chroniqueurs rapportent que, passant auprès d'un pâtre indifférent qui jouait des airs rustiques sur son chalumeau : « Chante, lui dit-il, chante-moi plutôt : Tu ne devais pas laisser prendre Siwas, ni laisser tuer ton fils ! » Timur, après la prise de Siwas, avait fait un mouvement vers le sud pour rencontrer une armée venant de l'Egypte avec laquelle il était en guerre. Il rentra dans l'Asie Mineure vers les premiers jours du printemps. Il y reçut une lettre insultante de Bajazet, qui le sommait, comme un suzerain fait à son vassal, de paraître devant lui. La suscription de l'adresse portait le nom du khan, bien audessous de celui-ci du sultan, qui était en lettres d'or, tandis que l'autre était en caractères noirs. « Le fils de son père est un insensé, » dit Timur en recevant la lettre. Bajazet, dans cette lettre, violait toutes les convenances de l'Orient en parlant du harem de Timur, dont

il voulait, disait-il, séparer le grand khan ; il blessait aussi les usages tatares en envoyant des présents dix par dix, tandis que le nombre neuf et ses multiples étaient seuls admis. Tout annonçait la guerre à outrance. Timur invita les ambassadeurs ottomans à une grande revue de ses troupes. On remarqua surtout le corps d'armée que le prince Mohammed-Sultan amenait de Samarkand. Il avait adopté une couleur pour chaque division. C'est la première trace des uniformes. Tel escadron avait des étendards rouges, des casques rouges, des cottes d'armes rouges, des selles, des chabraques, des lances, des boucliers rouges—un autre avait adopté le blanc, un autre le jaune d'or. On vit aussi paraître deux corps de troupes couverts de cuirasses. L'armée de Bajazet était loin de présenter la même tenue : elle était d'ailleurs mécontente. On la payait mal. Le conseil de guerre—ce que l'on appelle en Turquie *le divan à pied*—engageait le sultan à éviter la rase campagne, et à rechercher plutôt les bois et les défilés. Bajazet n'écoutait personne. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines d'Angora. Bajazet avait une position heureuse. Son camp était assis sur les bords d'une rivière, qui désaltérait ses soldats. Il abandonna cette position pour organiser une grande chasse sur les plateaux arides. Il employa ses troupes à traquer et à rabattre. Il perdit cinq mille soldats qui moururent de chaleur, de soif et de fatigue. Quand il voulut regagner son ancienne position, il la trouva occupée par Timur. Les deux armées se rangèrent au nord-est d'Angora, au pied du mont Stella, sur le même emplacement où Pompée avait défait Mithridate. Les deux armées pouvait compter un million d'hom-

mes. Les deux souverains avaient sous leurs ordres, avec l'élite de leurs généraux, les princes, leurs fils et leurs petits-fils. Timur avait masqué son front de bataille par une ligne de cinquante-deux éléphants, qu'il avait ramenés des Indes. Les deux armées s'ébranlèrent à six heures du matin : les Ottomans au son des tambours et en criant *Allah,* les Tatares au bruit des trompettes et en faisant retentir leur *surun*, sorte de *bardit* de guerre oriental. Timur, sur l'invitation d'un derwisch, descendit de cheval et fit sa prière avant de donner le signal de l'attaque. La désertion se mit bientôt dans les rangs de Bajazet. Les auxiliaires chrétiens — les Serviens d'Etienne — faisaient des prodiges. « Ces derwischs, ces pauvres, n'ont failli en aucun point ! » disait le khan, bon juge du courage. Bajazet, posté sur une colline, tenait ferme à la tête de dix mille janissaires, brûlés par la chaleur et dévorés de soif, comme les chrétiens à la bataille d'Hittin. Enfin il essaya de fuir, mais son cheval s'abattit sous lui, et il fut pris par Mahmud-Khan, arrière petit-fils de Gengis. Le prince Musa, fils de Bajazet, fut fait prisonnier avec son père. Timur jouait aux échecs avec son fils Schahroch quand on lui amena le sultan : il le fit asseoir à ses côtés et le traita avec bienveillance. Il lui donna même une garde d'honneur, commandée par un de ses premiers émirs et de ses parents, Hazan-Berlar.

Une tentative d'évasion rendit le Tatare plus sévère. On redoubla de surveillance ; la nuit, Bajazet reçut des entraves, et comme le mot turc *kafès*[1] veut dire égale-

[1] *Kafès* est aussi le nom que l'on donne aux cellules de femmes dans le harem du Grand Seigneur, et aux litières dans lesquelles on les fait voyageur.

ment *cage* ou chambre grillée, on a imaginé la fable d'une cage de fer, dans laquelle Timur-Lenk aurait traîné le vaincu à sa suite, comme le trophée sauvage de quelque chasse africaine. Cette fable, accréditée par Phranzès le byzantin et par le syrien Arab-Schah, n'a pas été accueillie par les historiens vraiment dignes de foi. Timur avait de trop hautes idées sur le despotisme pour abaisser ainsi la majesté souveraine dans la personne d'un sultan. Il voulait emmener Bajazet avec lui jusqu'à Samarkande : on assure qu'il l'eût ensuite renvoyé dans son pays, mais Bajazet tomba bientôt dans une mélancolie profonde et mourut.

Les soucis de l'ambition n'abandonnèrent pas Bajazet, même à la dernière heure. Trois jours avant de mourir, il demanda au khan de ne point exterminer sa famille, de ne pas dévaster le pays de Roum, et d'épargner ses forteresses, asiles et boulevards de l'Islam.

Bajazet mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quatorze. Egalement célèbre par ses prospérités et par ses revers, il a laissé de longs souvenirs parmi les Osmanlis. On parle encore de ses mosquées, de ses djamis, de ses médrésès et de ses imarets· il aimait les lettres et les savants, quoiqu'il les traitât parfois assez mal, dans ses mauvais moments. C'est à lui que les Turcs doivent la première organisation de leur marine, qui fut un moment la première du monde. Il fit construire plus de trois cents vaisseaux. Nous avons déjà parlé de la promptitude de ses opérations et de la soudaineté de ses mouvements : on le voyait à la fois en Orient et en Occident. C'était la foudre, c'était l'éclair, *il Dirim* ! Il avait le génie organisateur aussi bien que les talents militaires. Mais le caractère n'était pas chez

lui à la hauteur de l'intelligence. Il ne porta ni la bonne ni la mauvaise fortune. Ses irrésistibles colères le jetaient dans tous les excès de la cruauté ; et quant à ses vices, nous ne dirons qu'un mot : il parut immoral aux Turcs. Bajazet ne reçut point en partage la beauté ordinaire des hommes de sa race. Il était disgracieux de sa personne, rude de manière, bègue et borgne.

V

INTERRÈGNE.

Il y eut une sorte d'interrègne après la mort de Bajazet. Son fils Suleiman, suivi des beglerbeys et de l'aga des janissaires, avait repris le chemin de l'Europe. Le petit-fils de Timur, Mersa-Mohammed-Sultan, se mit à sa poursuite.

Le Tatare fut bientôt aux portes de Brousse, qu'il prit et pilla. Les écoles et les mosquées furent converties en écuries ; le harem de Bajazet, ses femmes, ses filles, ses esclaves, les fiancées de ses fils, ses trésors, tout tomba dans les mains du vainqueur. La ville fut brûlée. Pendant que les Tatares ravageaient les possessions asiatiques des Osmanlis, Suleiman, toujours poursuivi, gagna les côtes et prit la mer. Il alla fixer sa résidence au chateau d'Anatolie, bâti par son père. C'est là qu'il reçut les envoyés de Timur. Ils venaient réclamer de lui un tribut, ainsi qu'ils l'avaient fait de l'empereur

de Constantinople. L'empereur et Suleiman payèrent le tribut.

Timur permit au prince Musa de transporter à Brousse, à demi relevée de ses ruines, les restes de Bajazet, son père, déposés d'abord dans le tombeau du cheikh Mahmud-Hairan, près d'Akschehr. Le khan voulut remettre au prince, avant son départ, le caftan d'honneur, la ceinture, le sabre et le carquois garni de pierreries, et un parchemin revêtu de cette empreinte de la main rouge qui est comme le sceau de la souveraineté orientale.

Pendant que Suleiman remplissait ainsi, du vivant de Bajazet, l'interrègne ouvert par sa captivité, son plus jeune frère, Mohammed, à peine âgé de quinze ans, enlevé de la mêlée d'Angora, était conduit dans les montagnes par des agas et des paschas fidèles. Ils gagnèrent bientôt Tokat et Amasia. Cependant Timur, après la mort de Bajazet, reprit la route de l'Orient, et ramena de l'autre côté de l'Oxus les Tatares noirs, colonies de Mongols, établies dans l'Asie Mineure, depuis la première irruption de ces peuples. La sultanie ottomane se trouva morcelée entre les fils de Bajazet. Mohammed se fortifia dans les hauts cantons, autour de Tokat et d'Amasia. Suleiman contracta une alliance étroite avec l'empereur de Constantinople, dont il épousa la nièce : il lui donna son frère et sa sœur en otage et occupa les possessions d'Europe. Un autre fils de Bajazet, Isa, s'assit sur le trône de Brousse, et, comme Suleiman, épousa une Grecque ; enfin, Musa, qui avait partagé la captivité de son père, se déclara indépendant dans la souveraineté de Kutahijé.

Cette division des forces eût amené la ruine de la

puissance ottomane. Il faut que les grands empires reviennent à l'unité. Mohamed, le premier, se mit en mouvement pour attaquer son frère Isa. Il le battit dans une première campagne et pénétra jusqu'à Balekesri; Mohammed lui fit proposer de partager l'Asie : lui, prendrait l'est et le nord, et laisserait à Isa l'ouest et le midi. L'offre fut rejetée : Isa se fit battre une seconde fois près du lac d'Ulabad, puis se retira à Constantinople. Maître de Brousse et de Nicée, Mohammed somma le prince de Kermian de lui livrer Musa et les restes de Bajazet. Le prince obéit. Mohammed épargna la vie de son frère et déposa les cendres de Bajazet dans une mosquée de Brousse, bâtie en son honneur. Le prince Isa avait gagné Andrinople, où il reçut quelques secours de son frère Suleiman. Il regagna l'Asie, se fortifia dans Karasi, fit des courses dans la Karamanie, et se présenta tout à coup, à la tête de dix mille hommes, devant Brousse, son ancienne capitale. Brousse lui ferma ses portes; battu une troisième fois par Mohammed, il se réfugia chez le prince de Karamanie et tenta une quatrième campagne, qui n'eut d'autre résultat qu'une quatrième défaite. Il se réfugia à Smyrne, où son infatigable activité suscita contre son frère une ligue d'anciens émirs, dépouillés par Bajazet et rétablis par Timur; Mohammed fut vainqueur une fois de plus, et Isa disparut de la scène du monde.

Suleiman parut alors. Il n'avait jusque-là connu du pouvoir que les jouissances matérielles qu'il peut donner; retiré dans Andrinople, sa capitale européenne, il contemplait de loin la lutte de ses deux frères en Asie. Il s'était obligé à restituer à l'empire grec Thessalonique et les places situées sur le Strymon, tous les

ports de la mer Noire, depuis Panis jusqu'à Warna. Les victoires de Mohammed sur Isa le réveillèrent de l'ivresse de ses plaisirs. Il fut d'ailleurs rappelé en Asie par la trahison de Dschuneid, gouverneur de Smyrne, qui s'était déclaré indépendant. Suleiman se présenta d'abord devant Brousse, qui lui ouvrit ses portes. Le gouverneur de Smyrne se ligua avec les princes de Kermian et de Karamanie, mais, se défiant de ces nouveaux alliés, il se rendit au camp de Suleiman, la corde au cou, se déclarant hautement coupable, protestant de son repentir, et implorant son pardon. Suleiman pardonna; les princes de Karamanie et de Kermian prirent la fuite et le sultan d'Andrinople entra comme un vainqueur dans Éphèse.

Son armée, sous les ordres d'Ali-Pascha, mit le siége devant le château de Selaseb, dont Ali se rendit maître, ainsi que d'Angora. Mohammed marcha sur Brousse, où Suleiman vivait dans tous les raffinements de la mollesse orientale ; mais, trompé par les habiles manœuvres d'Ali, il fut bientôt obligé de se replier sur Amasia. Suleiman était campé devant Siwrihiszar, quand le prince de Karamanie accourut pour l'attaquer. Vivement repoussé par Ewrenos, lieutenant de Suleiman, il s'allia avec Mohammed. Cependant Musa, un autre fils de Bajazet, passa en Europe pour y attaquer la puissance de Suleiman, au cœur même de ses États.

Suleiman revint en Europe. Les frères ennemis se rencontrèrent à quelque distance de Constantinople. Tous deux avaient eu recours à des auxiliaires chrétiens. Suleiman avait des renforts byzantins; Musa des Serviens et des Valaques. Les Serviens l'abandonnè-

rent; il fut battu, prit la fuite et se retira dans les gorges de l'Hæmus. Suleiman reprit possession d'Andrinople. Ses troupes dévastèrent bientôt la Carniole, où les armes turques pénétraient pour la première fois. Elles enlevèrent de Mættling un riche butin et de nombreux esclaves. La république de Venise conclut avec lui un traité qui, moyennant un tribut annuel de seize cents ducats, assurait la sécurité des possessions vénitiennes en Albanie. Deux prétendants à la couronne de Bosnie, Thwarko et Ostojo, offrirent aussi, chacun de son côté, un tribut de vingt mille ducats pour obtenir l'appui des armes musulmanes. Suleiman prit les ducats et ravagea le pays.

Cependant Musa, revenu de la Valachie, se présenta tout à coup aux portes d'Andrinople. Suleiman était au bain quand on vint l'en instruire. Il récita un vers persan et continua de se faire masser par ses jeunes esclaves. Ewrenos se présenta à son tour. Suleiman le fit jeter à la porte avec des railleries. Hassan, l'aga des janissaires, fut encore plus maltraité. Suleiman lui fit couper la barbe avec un sabre. Les janissaires indignés se révoltèrent; tous les émirs, à l'exception de trois, passèrent à Musa. Suleiman monta à cheval pour gagner Constantinople. Il fut tué dans sa fuite près du village de Dugundschi.

Telle fut la vie orageuse et la triste fin de cet efféminé. Il y a du moins quelque chose en lui qu'il faut louer : ce fut le premier prince ottoman qui encouragea les poëtes nationaux. On compte parmi les beaux esprits de sa cour, Suleiman-Tschelebi, petit-fils de Mahmud, compagnon d'armes d'Orkhan, qui composa le premier *messlud* (sorte de cantate) sur la naissance

du prophète. C'est le plus ancien des hymnes turcs, et il s'est conservé jusqu'à nous. A côté de Tschelebi, on doit citer Azmed, qui composa un poëme épique en vingt-quatre chants, sur la vie d'Alexandre le Grand, et un autre, Ahmed-Ahmed-Dazi, qui chanta le plaisir et la gaieté. Ces sujets étaient beaucoup plus à la portée de Suleiman.

Mussa se vit, après la mort de Suleiman, souverain absolu des Ottomans en Europe. Il débuta par des actes de tyrannie et de cruauté. Il fit brûler vifs tous les habitants du village dans lequel son frère avait été tué. Il envahit bientôt la Servie qu'il pilla, emmenant les jeunes garçons en captivité, et massacrant en masse le reste de la population. Il fit égorger les garnisons de trois châteaux qui s'étaient rendus : on dressa sur les cadavres des victimes les tables d'un festin. Il assiégea Thessalonique, et, à l'exception de Seitun (l'ancienne Lamia), reprit aux chrétiens toutes les forteresses du Strymon. Il envoya son ambassadeur à l'empereur grec pour réclamer le tribut. Cet ambassadeur était Ibrahim, fils d'Ali-Pascha, mort depuis peu. Ibrahim, indigné, effrayé peut-être des cruautés de son maître, conseilla la résistance à l'empereur, et au lieu de reprendre la route d'Andrinople, il se rendit à Brousse, auprès de Mohammed, maître de l'Asie Mineure. Musa entra en Thessalie, s'empara de son neveu Orkhan, fils de Suleiman, qu'on voulait lui opposer, et assiégea Constantinople. Sa flotte fut battue par les Grecs, et les assiégés firent contre lui d'heureuses sorties. Bientôt l'empereur appela Mohammed à son secours. Celui-ci, arrivé à Constantinople, est reçu avec enthousiasme, se fait battre dans deux sorties, et retourne en Asie pour

apaiser la révolte de ses propres États. Il en revint bientôt avec de nouvelles forces et opéra sa jonction avec le kral de Servie. Musa fut obligé d'abandonner la place. Mohammed se présenta devant Andrinople qu'il somma de se rendre. On lui répondit que la ville n'attendait pour ouvrir ses portes que la défaite de Musa. Mohammed franchit les Balkans et arriva, par des marches forcées, au bord de la Morawa. Chaque jour la défection détachait de Musa ou des chefs ou des soldats. Il ne lui resta bientôt plus que sept mille janissaires. Il descendit avec eux des montagnes et les rangea fièrement en bataille devant la forte armée de Mohammed. Hassan, leur ancien aga, qui servait alors Mohammed, s'avança vers eux pour les exhorter à quitter Musa. Celui-ci se jeta sur Hassan, le sabre à la main, et lui fendit le crâne. Un des compagnons de l'aga lui coupa le poignet. Il rentra dans son camp la main pendante. La troupe, jusque-là fidèle, passa sous les drapeaux de Mohammed. Musa s'enfuit vers la Valachie et se noya dans un marais.

Trois têtes de prétendants étaient tombées dans cette guerre de succession, qui déchira l'empire ottoman pendant une période sanglante de treize années. Toute la puissance des Osmanlis se trouva encore une fois réunie sur une seule tête, et les historiens turcs, inclinés devant le fait accompli—c'était écrit !—ne reconnaissent pas plus Isa que Suleiman ou Musa. La liste de leurs souverains place donc immédiatement après Bajazet, Mahommed, son plus jeune fils, que nos histoires chrétiennes désignent généralement sous le nom de Mahomet Ier.

VI

MAHOMET Ier.

Les historiens ottomans ajoutent au nom de Mahomet Ier toutes sortes de qualifications aimables. Le plus souvent ils l'appellent le gracieux seigneur. Il joignait à l'élévation d'un cœur noble les charmes de l'esprit et l'élégance du corps. Il était le premier dans tous les exercices qui demandent la souplesse et la force. On parle encore dans les harems de sa peau blanche, relevée par de vives couleurs, de ses yeux noirs et de ses sourcils qui se rejoignaient,—c'est une perfection orientale,—de sa barbe touffue, de son front découvert, de sa poitrine large et de ses mains fines. Il rehaussait l'éclat de sa beauté par la recherche de sa parure. Ce fut le prince de Galles de la dynastie ottomane. Il enroula le turban jusqu'à la pointe du bonnet, diminuant tour à tour et renflant ses plis nombreux. Il garnit et borda d'hermine le caftan national, il sema de perles et de

rubis le manche du kandjar et la poignée du cimeterre; mais il fut grand surtout par sa générosité, sa justice et sa douceur. On ne loue guère cette qualité chez les sultans, parce qu'on ne l'y rencontre pas. L'allié et presque l'ami des chrétiens, il ne s'occupa qu'à fermer les plaies saignantes des dernières guerres. Il fut, dit l'historien turc, le Noé qui sauva de la tempête des Tatares l'arche de l'empire, assaillie par tant de dangers. Il remit à l'empereur grec les châteaux de la mer Noire, les places de Thessalie et les forteresses de la mer de Marmara. Il entretint les meilleurs rapports avec les Serviens, les Bulgares et les Valaques, avec le duc de Janina, le despote de Lacédémone, et le prince d'Achaïe. « Je donne la paix à tous, disait-il, et je l'accepte de tous. » Tous ne la lui donnèrent pas, et il fut bientôt appelé en Asie par les mouvements du prince de Karamanie et de l'ancien gouverneur de Smyrne, Dschuneid, l'éternel révolté. Mahomet emporta d'assaut les villes fortifiées par Dschuneid, Kyme et Katschadschik, que les Grecs appelaient le château de l'Archange. Smyrne se rendit après dix jours de siége. Le sultan fit raser ses tours et ses murailles : il mit la ville sous la garde de Sisman, fils de Lazare, roi de Servie, qui avait embrassé l'islamisme, et il marcha en personne contre le prince de Karamanie. Il lui prit Koniah. Les princes firent la paix, et Mahomet se dirigea vers le nord pour soumettre la côte de la mer Noire. Le prince de Karamanie viola la paix ; Mahomet revint contre lui : il était devant Angora, célèbre par tant de batailles, quand il fut pris d'un mal inconnu à ses médecins. On alla chercher Sinan, attaché à la personne du prince de Kermian, poëte et médecin.

« Ce mal, dit-il au sultan, c'est la mélancolie : il n'a d'autre remède que le bonheur; soyez heureux pour être guéri; il vous faut une victoire ! » Un des lieutenants de Mahomet, Bajésid-Pascha, remplit l'ordonnance : il battit le prince de Karamanie et sauva son maître. La paix fut encore une fois rétablie et le sultan regagna l'Europe.

Son premier soin fut d'équiper une flotte à Gallipoli contre le duc de Naxos, seigneur des Cyclades, qui traitait les bâtiments turcs en ennemis. Mahomet ravagea les Cyclades et fit croiser contre la marine vénitienne. Quinze galères de la Sérénissime-République parurent bientôt devant Gallipoli. Les Vénitiens venaient en négociateurs; une fausse manœuvre les fit traiter en ennemis. La flotte de Mahomet fut à peu près détruite. On se tua assez de monde de part et d'autre, et on fit la paix l'année suivante (1417.)

Cette même année Mahomet fut appelé à s'immiscer dans les affaires de la chrétienté. Il ne l'avait pas demandé.

Le roi de Hongrie, Sigismond, et Mertsché, prince de Valachie, se disputaient cette province. Dan, cousin de Mertsché, implora le secours des Turcs. Mahomet accourt, bat les Hongrois, impose un tribut à Mertsché et, dans la Valachie même, sur la rive gauche du Danube, en face de Rusdschuk, élève la citadelle de Jerkoki; il fit une irruption dans la Hongrie, la Bosnie et la Styrie, mais ses troupes furent battues, sous les murs de Radkersburg, par le duc Ernest de Styrie et par Sigismond en personne, entre Nissa et Nicopolis.

Pendant ces expéditions en Europe, les hostilités de quelques princes fatiguaient les frontières d'Orient. Le

sultan passa en Asie. Pir-Omar, lieutenant de Kara-Jusuf, prince tatare de la dynastie du *Mouton-Noir*, venait de s'emparer de la ville de Dschanick, sur la mer Noire, une des dernières conquêtes de Mahomet : Mahomet la reprit bientôt. Comme il passait par Iskilib pour se rendre à Brousse, il se trouva au milieu d'une colonie de Tatares, qui s'étaient fixés là depuis l'invasion des Mogols. Il demanda où était leur bey, on lui répondit qu'il était aux noces d'un des siens. « Ah ! vous allez aux noces quand je vais à la guerre, dit le sultan, eh bien ! en Roumélie maintenant ! » Et il fit transporter toute la colonie en Europe, dans la vallée de Konusch, aux environs de Philippopolis, sur la route de Constantinople, au lieu qu'on appelle encore aujourd'hui *Tatabarzari*. Mahomet pouvait espérer une nouvelle paix, quand éclata dans tout l'empire un soulèvement qui faillit emporter l'Islam. La révolte prenait cette fois un caractère religieux. Le chef de l'entreprise n'était autre que le grand juge de l'armée, Bedreddin de Simaw, anciennement attaché à Musa, mais, comblé maintenant des bienfaits de Mahomet. Connu dans l'Islam comme légiste et comme mystique, il voulut élever un nouveau trône sur la base d'un nouveau système de doctrines. Il lui fallait un instrument : il prit un homme du peuple, un Turc grossier, né sur le mont Stylarios, à la pointe du cap Noir, qui ferme au midi le golfe de Smyrne, en face de l'île de Chios. Ce Turc, qui se nommait Bœrckludsche-Mustapha, se posa comme le père spirituel de sa nation. Un juif apostat, gagné par Bedreddin, se mit à la tête des derwischs, qui parcouraient en troupes nombreuses l'Anatolie et la Roumélie, prêchant la pauvreté,

l'égalité et la communauté de tous les biens, à l'exception du harem. La nouvelle secte se montra gracieusement prévenante envers les chrétiens, qu'elle reconnut pour vrais adorateurs de Dieu. Mahomet voulut étouffer cette religion séditieuse, mais ses premiers efforts ne furent pas heureux : un corps d'Osmanlis, sous les ordres de Sisman, fut taillé en pièces dans les gorges du mont Stylarios. Une seconde armée eut le même sort. Le sultan envoya contre eux son fils Mourad, âgé de douze ans, qu'il confia à son vizir Bajésid-Pascha. Une grande bataille fut livrée au pied du mont Stylarios. Tous les rebelles furent tués ou faits prisonniers. Ils se précipitaient d'eux-mêmes sur les sabres, et, les yeux tournés vers Mustapha mis en croix : « Dedar-Sultan (sultan-père), que ton règne nous arrive ! » et ils mouraient comme des martyrs, en scellant leur foi de leur sang. L'autre vicaire de Bedreddin, le juif Torlak-Hukemali, se fit battre à Magousia avec trois mille derwischs vagabonds. On le pendit.

La révolte était donc étouffée en Asie, mais elle était plus dangereuse encore en Europe, où Bedreddin s'était rétiré dans les forêts de l'Hæmus ; il y recevait chaque jour de nouveaux adhérents. Il se fit battre et se laissa prendre tout près de Serès. Il fut pendu, après un *fetwa* demandé au légiste persan Mewlana-Said d'Herat. Tout rentra encore une fois dans l'ordre. Cette révolte de derwischs ne fut, à vrai dire, qu'une parodie mesquine du grand soulèvement des mages persans sous Kobads. En Perse, au lieu même où le despotisme se produit dans sa plus haute expression, Mardek avait présenté au peuple le drapeau de la liberté, de l'égalité, de la communauté des biens. Les prêtres allumèrent

l'incendie de la révolte au feu sacré des autels. On ne put l'éteindre que dans leur sang.

A cette guerre de religion succéda une autre guerre de prétendant.

Un certain Mustapha voulut se faire passer pour le fils de Bajazet, qui avait disparu dans la bataille d'Angora. L'identité du personnage est un problème que l'histoire n'a jamais bien éclairci. Défait dès sa première rencontre, le prétendant se réfugia dans Thessalonique, près de Démétrius-Lascaris, qui tenait la ville pour l'empereur. L'ancien gouverneur de Smyrne, Dschuneid, était encore impliqué dans cette nouvelle révolte. Mahomet demanda les deux fugitifs, que Démétrius lui refusa noblement. Ils furent envoyés à Constantinople, où Mahomet paya à l'empereur une rente annuelle pour leur garde et leur entretien.

Mahomet allait enfin jouir de la paix rétablie dans tous ses États, quand il tomba de cheval, frappé d'apoplexie, au printemps de l'année 1413. La mort ne fut point instantanée. Le sultan manda son vizir Bajésid-Pascha, et lui recommanda ses enfants. Mourad, l'aîné, gouverneur d'Amasia, était alors sur la frontière orientale, qu'il défendait contre la tribu turkomane du Mouton-Blanc. On dépêcha des courriers au jeune sultan, et pour prévenir toute défection et toute révolte, on dissimula soigneusement la mort de Mahomet jusqu'à l'arrivée du nouveau souverain. Cette dissimulation de la mort du sultan devint par la suite une des traditions le plus fidèlement suivies de la politique ottomane.

Mahomet acheva dans ses deux capitales d'Europe et d'Asie, Brousse et Andrinople, les mosquées commencées par ses prédécesseurs.

Lui-même, dans la ville sacrée de Brousse, il en fonda une nouvelle, connue sous le nom de *mosquée verte*. Elle n'a ni portique ni péristyle, mais elle s'élève sur un simple soubassement de marbre blanc. Elle est célèbre dans tout l'Islam, et par la richesse des matériaux et par le fini du travail. La mosaïque et l'arabesque éclatante se disputent ses murailles. La porte seule a coûté quarante mille ducats et trois années de travail. A l'entrée de la mosquée, sous la tribune du sultan, les parois sont revêtues de faïence de Perse dont le vert éclatant a donné son nom à l'édifice. Les coupoles et les minarets étaient également ornés de cette faïence verte qui brillait sous le soleil en dômes et en colonnes d'émeraudes. Le *turbé* de Mahomet, petit monument octogone d'une forme délicate, s'élève au milieu d'un beau jardin tout près de la mosquée.

Mahomet fut le premier des souverains ottomans qui chargea la caravane des pèlerins d'offrir en son nom des présents aux villes sacrées de la Meckke et de Médine. Ces présents devinrent par la suite une obligation dont les Padischa n'osèrent pas s'affranchir.

VII

MURAD II.

Murad II, que les historiens chrétiens appellent Amurath, parvint au pouvoir à l'âge de dix-huit ans. A peine arrivé d'Amasia à Brousse, il se fit ceindre l'épée par le grand cheikh Bochari, son oncle, et reçut l'hommage des janissaires. Il débuta par une paix avec la Karamanie et une trêve de cinq ans avec la Hongrie. L'empereur de Constantinople, Manuel, lui fit demander la remise de ses deux frères puînés. C'était le vœu du sultan mourant que ces deux enfants fussent élevés à Constantinople. Le Padischa fit répondre qu'une pareille demande n'était pas juste et que les princes de l'Islam ne pouvaient être confiés à des giaours. L'empereur fit mettre en liberté l'ancien prétendant Mustapha et Dschuneid, le gouverneur de Smyrne, cinq ou six fois traître. On ouvrit les portes de leur prison de Lemnos

et on les débarqua devant Gallipoli, dont ils firent le siége.

Bajésid-Pascha prit la mer, passa en Europe, rassembla tout ce qu'il put de troupes fidèles, — ou à peu près, — et campa en vue d'Andrinople. Les deux armées se rencontrèrent dans la vallée de Saslidère. Mustapha s'avança hors des rangs et harangua les soldats de Murad, qui désertèrent leurs drapeaux pour se joindre à lui. Bajésid fut fait prisonnier sans combat et eut la tête tranchée. Mustapha, qui avait promis à l'empereur Manuel de lui rendre Gallipoli, les côtes de la mer Noire jusqu'à la Valachie, et toutes les villes de Thessalie jusqu'à Erysos et au mont Athos, refusa d'accomplir cette promesse et prétendit n'avoir vaincu que pour lui. Mahmud et Murad se retournèrent l'un vers l'autre et essayèrent un accord qui ne réussit point. Murad fut plus heureux avec les Génois, qui consentirent à transporter son armée d'Asie en Europe. Mustapha rendit le passage inutile en venant lui-même chercher son rival en Asie. Mais ses troupes l'abandonnèrent pour rejoindre Murad, comme elles avaient autrefois abandonné pour lui le vizir de Murad. — Dschuneid, qui voyait pâlir la fortune de Mustapha, sortit de son camp pendant la nuit, accompagné de soixante-dix de ses serviteurs chargés de ses trésors ; ce qui restait de troupes à Mustapha se débanda. Saisi de terreur, Mustapha se jeta dans une barque et regagna Gallipoli. Il y fut bientôt suivi par Murad, à bord de la flotte génoise. Mustapha prit encore la fuite, traversa Andrinople où il puisa à pleines mains dans le trésor, et de là gagna la Valachie : Andrinople ouvrit joyeusement ses portes. Mustapha, arrêté dans sa fuite, fut ramené aux

pieds de Murad et pendu à une des tours de la ville.

Manuel envoya des ambassadeurs au sultan pour expliquer sa conduite douteuse. Murad ne voulut point les voir et se disposa à marcher sur Constantinople. Son avant-garde ravagea les environs, et lui-même vint bientôt mettre le siége devant la ville. Le grand cheikh Bochari parut dans ses rangs, suivi d'une troupe de séids et de derwischs, qui baisaient ses mains, ses pieds et la bride de sa monture. Arrivé au camp, il se retira sous sa tente de feutre, et consulta le livre des devins pour savoir quels seraient le jour et l'heure favorables de l'assaut. Autour de sa tente, les derwischs, hurlant et l'œil en feu, lançaient l'anathème sur Constantinople. « Où est votre Dieu, Grecs aveugles ? Où est votre Christ ? Où sont vos saints qui doivent vous protéger ? Demain nous prendrons la ville ; nous vous emmènerons comme esclaves ; nous souillerons vos femmes et vos enfants sous vos yeux ; nous unirons vos nonnes à nos derwischs : par notre foi ! ainsi le veut le prophète ! »

Enfin, le cheikh sortit de sa tente et annonça que le lundi 24 août (1422) il monterait à cheval, agiterait son sabre nu, pousserait trois fois le cri de guerre, et que les murailles de la ville tomberaient d'elles-mêmes. C'était un souvenir des livres sacrés et de la chute merveilleuse de Jéricho. L'heure arrivée, le cheikh tint parole.... mais les murs ne tombèrent pas. On livra un furieux assaut qui fut vaillamment repoussé. On cria d'un côté *Allah et Mohammed*, de l'autre, *Christos kai Panagia* (le Christ et la Vierge !) L'assaut se poursuivit jusqu'au coucher du soleil. Tout à coup les Turcs prirent la fuite, comme frappés d'une panique sou-

daine. On assure qu'une femme à la taille majestueuse, drapée dans un vêtement violet, le front hautain et l'œil en feu, avait été vue sur les remparts, et que son aspect avait glacé de terreur l'âme des plus vaillants. D'autres, moins poétiques, disent qu'un nouveau prétendant, qui s'était mis en possession de Nicée, obligea Murad à quitter Constantinople pour marcher contre lui.

Ce prétendant n'était autre que le jeune Mustapha, frère du Sultan. Il s'était déja présenté devant Brousse, soutenu par les troupes du prince de Karamanie et de Kermian. Les habitants de Brousse montrèrent tout à la fois le respect qu'ils devaient au sang d'Osman et la fidélité qu'ils devaient à leur sultan. Ils fermèrent leur porte au prétendant, et envoyèrent au prince cent pièces de riches étoffes pour étendre devant ses pas. Quelques jours après, Mustapha était aux portes de Nicée. C'est alors que Murad leva le siége de Constantinople pour marcher contre ce nouvel ennemi. Mustapha n'était qu'un instrument entre des mains plus puissantes que les siennes; il n'était pas à la hauteur des événements. Murad le fit enlever dans son camp et le pendit à un figuier devant les portes de Nicée.

Pendant que ces événements se passaient en Asie, un lieutenant du sultan, le fils d'Ewrenos, battait les Albanais, pénétrait dans le Péloponèse (1er mai 1423) par l'isthme d'Hexamilon, et prenait Lacédémone, Gardika et Tawia.

Le prince de Sinope avait violé la paix par une attaque sur Boli et Tarakli. Murad marcha contre lui, le défit et lui imposa la paix en exigeant la cession des mines de Kastemuni et la main de sa fille.

L'empereur Manuel était mort.

Murad fit la paix avec Jean Paléologue, son successeur. Les conditions de cette paix furent l'abandon au sultan de toutes les forteresses de la mer Noire, à l'exception de Selymbria et de Derkos, la cession de toutes les places situées sur le Strymon, et le paiement d'un tribut annuel de trente mille ducats. Une trève de deux ans fut aussi conclue avec Sigismond. Assuré du côté de ses possessions européennes, Murad voulut enfin châtier Dschuneid, dont l'esprit remuant troublait depuis vingt années le règne des sultans. A force d'habileté, d'intrigues et d'audace, il était parvenu à se faire reconnaître prince d'Aidin, qu'il gouvernait depuis deux ans. Attaqué par des forces supérieures, battu en campagne, coupé dans ses retraites, traqué dans ses châteaux, il se rendit au lieutenant de Murad. Le cordon en fit justice. C'est un des plus grands traîtres dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il connut tous les excès de la bonne et de la mauvaise fortune, fut tour à tour gouverneur, prisonnier, général, banni, prince souverain, et toujours traître : il périt enfin victime d'une trahison.

Délivré de ce rebelle, Murad passa en Asie et vint résider quelque temps à Ephèse. Il y reçut les ambassadeurs des deux mondes, ceux de Dan, Waiwode de Valachie, d'Étienne, despote de Servie, de Jean, empereur de Constantinople, du doge de Gênes, des seigneurs de Chios et de Lesbos, du chevalier de Saint Jean, maître de Rhodes. La paix fut donnée à toute la chrétienté, excepté à Venise, à qui le sultan ne pardonnait pas d'avoir acheté Thessalonique.

Sous le gouvernement de Murad, la moralité poli-

tique des Ottomans reçut une grave atteinte. On apprit aux peuples le mépris des serments, et la perfidie devint un moyen de gouvernement.

Dschuneid avait été mis à mort au mépris de la parole donnée. Ce premier exemple de trahison officielle fut suivi plus d'une fois.

Quatre frères, chefs de la tribu des Turkomans de Chodscha le Rouge, inquiétaient les cantons d'Amasia et de Tokat. Jurkedsch-Pascha, qui gouvernait l'Asie Mineure, leur écrivit, au nom du sultan, pour les convier à une conférence amicale. Ils vinrent, et après les pompes et la joie menteuse d'un festin, on les jeta dans un cachot et on les brûla vifs, eux et leur suite. Les annales d'Idris rangent ce fait parmi les actes louables qu'il a mission de rapporter. C'est par d'autres trahisons non moins odieuses que Jurkedsch fit tomber entre les mains de son maître le château de Kodschakia et la place forte de Dschanik.

C'est du moins par la force des armes que Murad s'empara de Kolumbaz (la colombe), entre Semendra et Orsowa, sur la rive droite du Danube, et de Thessalonique, dont les habitants, mal défendus par les empereurs de Constantinople, s'étaient rendus eux-mêmes aux Vénitiens. La ville fut livrée à toutes les horreurs du sac et du pillage, et ses nobles églises converties en mosquées.

L'attention de Murad fut attirée sur la Valachie par la révolte de Wlad Drakul, qui renversa et mit à mort le prince Dan, souverain légitime du pays. Murad envoya contre lui des troupes qui n'obtinrent pas de succès. Drakul promit un tribut et obtint la paix. C'est à cette époque qu'il faut reporter l'ambassade de Murad à

Sigismond, récemment élu empereur d'Allemagne. Il y eut entre les deux souverains renouvellement de la paix et mutuel échange de présents. Cette alliance n'était pas sincère, car en même temps qu'il offrait une main au sultan, Sigismond tendait l'autre à son ennemi le prince de Karamanie. Celui-ci, sous prétexte d'un cheval volé, fit à Murad une guerre d'extermination. Murad le battit et prit son fils comme otage. Murad ne se trompa point sur la véritable cause de la guerre, et pour punir Sigismond, il se disposa bientôt à envahir la Hongrie. L'armée turque franchit le Danube, pénétra dans la Transylvanie, saccagea Mediasch, surprit Schæsburg, incendia les faubourgs de Kronstad, et repassa le fleuve, chargée d'un immense butin, et emmenant soixante-dix mille esclaves.

Après un hiver passé dans les fêtes, à l'occasion de son mariage avec la princesse de Servie, Murad, au printemps suivant, recommença les hostilités contre la Servie et la Transylvanie. Le résultat de cette campagne fut une nouvelle défaite des Serviens, un nouveau butin et des prisonniers si nombreux qu'on échangeait deux belles esclaves contre une paire de bottes. Murad, qui avait repris Semendra, mit le siége devant Belgrade. La ville fut bien attaquée par Ali-Bey et bien défendue par le prince Zowan de Raguse.

C'est alors que paraît pour la première fois dans l'histoire Jean Hunyade, fils naturel de Sigismond, plus grand que son père. Il débuta par un exploit en délivrant Hermanstadt, assiégeé par Mesid-Bey, qu'il tailla en pièces, franchit le Danube et tua vingt mille Turcs. Murad voulut venger cet échec. Schehabeddin-Pascha parut bientôt sur les bords du Danube, avec une armée

de quatre-vingt mille hommes. Huniade marcha contre lui avec quinze mille soldats. Les Turcs furent encore battus. On leur tua un grand nombre d'hommes et on leur enleva deux cents étendards et cinq mille prisonniers.

L'année suivante (1443) vit le brillant début de la croisade suscitée contre les Turcs par le pape Eugène IV. Cette croisade, dont Jean Hunyade—les Turcs l'appelaient Janko — fut le chef naturel, avait soulevé les Hongrois, les Polonais, les Serviens, les Valaques et une partie de l'Allemagne. Hunyade, en cinq mois, prit cinq villes et remporta cinq victoires. Après s'être emparé de Sofia, il marcha vers l'Hæmus, au cœur de l'hiver. Murad en fortifia les défilés, presqu'inaccessibles par eux-mêmes ; l'armée chrétienne réussit cependant à les franchir, et le jour de Noël, après mille fatigues et mille dangers, elle apparut sur le versant méridional. Les paysans bulgares se joignirent aux chrétiens et cette fois encore l'armée ottomane essuya une défaite sanglante.

Cependant Murad avait regagné l'Orient, où s'agitait le prince, toujours turbulent, de la Karamanie. Le sultan ruina, pour le punir, Larenda, Iconium et plusieurs autres villes de ses États. Murad, après ces faciles exploits, accorda la paix au vassal remuant, et, de retour en Europe, songea à nouer de meilleures relations avec la Valachie, la Servie et la Hongrie. Une trêve de dix années fut conclue, en juillet 1444, aux conditions suivantes : la Servie et l'Herzegowine seraient restituées à leur maître légitime ; la Valachie resterait sous la suzeraineté de la Hongrie, et le beau-frère du sultan, Mahmud-Tschelebi, payerait une ran-

çon de soixante-dix mille ducats. Le traité, rédigé dans les deux langues, fut juré par les princes chrétiens sur l'Évangile, par Murad sur le Koran.

Murad ne jouit point de cette paix; elle fut empoisonnée par une amère douleur. Il perdit son fils aîné, Aladin, gouverneur d'Amasia, qui venait de faire avec lui ses premières armes dans la campagne de Karamanie.

Murad atteignait sa quarantième année. Pris d'un suprême dédain du pouvoir et voulant goûter en paix sa douleur, il descendit du trône, où il fit monter à sa place Mohammed son second fils, alors âgé de quatorze ans. Pour lui, il se retira dans Magnésie, ne gardant que les trois principautés de Mentesch, de Ssaruschan et d'Aidin, qui correspondaient aux belles provinces que la géographie grecque appelait jadis la Carie, la Mæonie et l'Ionie.

La trève conclue avec les chrétiens pour dix années ne dura pas dix jours. L'histoire est impartiale : elle rejette hautement la faute sur les chrétiens.

Le cardinal Julien (il était des Césarini) oublia le serment prêté sur l'Évangile, et il fit jurer au roi Wladislas qu'il se trouverait, le 1er septembre, avec son armée sous les murs d'Orsowa. On voulait profiter de l'absence de Murad, retenu en Asie, pour ruiner ses possessions d'Europe. On pensait que la parole donnée aux infidèles n'obligeait pas — comme si Dieu n'avait pas entendu cette parole !—Hunyade avait une âme de soldat, qui se prêtait mal à ces subtilités; il résista; on lui promit de le faire roi de Bulgarie L'aventurier se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Le prince de Valachie, Drakul, se réunit à Wladislas et à Jean

Hunyade. On s'avança facilement dans la Bulgarie, à peu près inoccupée. Sunium, Pezech, Kawarna et Warna furent bientôt occupés.

Cependant Murad avait quitté l'Asie à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Il avait franchi le Bosphore sur une flottille gênoise à laquelle il payait un ducat par soldat. L'armée chrétienne était encore sous les murs de Warna quand elle apprit que le sultan était campé à moins d'une lieue d'elle. Cette marche aurait été digne des plus beaux temps de Bajazet.

On livra bataille le 10 septembre 1444.

L'avantage fut d'abord aux chrétiens, et les musulmans plièrent sous la violence du premier choc. Mais ils se reformèrent bientôt. Wladislas, tombé sous son cheval, eut la tête coupée par Chodscha-Chisr, qui la planta au bout d'une pique. Hunyade, cédant au nombre, prit la fuite avec les Valaques. Les Hongrois se barricadèrent dans une enceinte de chariots et de bagages, où ils furent forcés et mis à mort par les Turcs. Ce fut une déroute complète, et l'armée chrétienne fut anéantie. Dieu avait puni le parjure. Pendant toute la bataille, un janissaire avait porté au bout d'une lance le traité violé, fixé à un exemplaire de cet Évangile sur lequel on l'avait juré.

Ayant ainsi rendu la paix à ses États d'Asie et d'Europe, Murad abdiqua une seconde fois et se retira dans ses jardins d'Ionie.

Il n'y resta pas longtemps : des soulèvements intérieurs le rejetèrent une troisième fois sur le trône. Mohammed, qui n'avait que seize ans, ne pouvait contenir les janissaires inquiets ni les vizirs remuants. Murad revint donc à Andrinople, et ce fut Mohammed

qui occupa Magnésie. Mohammed eut peine à porter d'abord le poids de ce sceptre ottoman, qu'il devait plus tard tenir d'une main si ferme. Remonté pour la troisième fois sur le trône, Murad tourna les yeux vers le Péloponèse et l'Albanie.

L'empereur grec, Jean Paléologue, avait obtenu la paix après la bataille de Warna ; mais cette paix ne s'étendait point à ses frères, les despotes du Péloponèse. Ils ne purent tenir devant Murad, qui renouvela à Corinthe le pillage de Memmius. La citadelle de Patras résista plus vaillamment; Murad en leva le siége et rentra dans ses États après avoir soumis tout le Péloponèse, dont il exigea un tribut. Soixante mille habitants furent entraînés en esclavage ; les deux Paléologues, Constantin, despote de Lacédémone, et Thomas, despote d'Achaïe, durent payer une capitation pour les sujets qu'on leur laissa (1446).

Au printemps suivant, Murad recommença contre l'Albanie les hostilités qu'il avait suspendues dix-huit mois auparavant, pour repousser une attaque des Hongrois.

Murad se retrouva encore une fois en présence de Hunyade. Leur dernière bataille fut aussi la plus terrible : elle dura deux jours (19 et 18 octobre 1448). Hunyade n'avait pas voulu attendre le secours que lui envoyaient les Albanais ; il sortit de ses retranchements et prit position sur les bords de la Setniza, qui traverse la plaine de Kossova. La première journée fut incertaine. La brillante valeur de Hunyade suffisait à tous les périls. Mais le second jour, se voyant trahi par les Valaques, il sacrifia les Allemands et son artillerie, et prit la fuite pendant que les siens opéraient un beau

mouvement contre les janissaires. Le massacre des chrétiens fut grand. Les cadavres jetés dans le lit de la Setniza la firent déborder.

Hunyade quitta trop tard pour sa gloire le théâtre brillant de la guerre. Les désastres de Warna et de Kossova ternissent l'éclat de sa renommée : ses compagnons d'armes lui reprochèrent d'avoir fui tandis qu'ils mouraient. C'est de lui qu'on peut dire : « Il fut brave tel jour. »

Scander-Bey, son rival de gloire, le remplaça bientôt dans l'admiration de l'Europe. Sa vie, comme celle d'Hunyade, fut orageuse et romanesque. Il s'appelait Georges Castriota. C'était le plus jeune fils d'un seigneur d'Æmathia : livré tout enfant à Murad, qui venait d'envahir l'Épire, il fut destiné au service intérieur du séraï, circoncis et fait musulman. A dix-huit ans il reçut un fief militaire (un sandschak). Son courage, son esprit d'audace et d'aventure lui fit donner par les musulmans le nom de Skander-Bey, prince Alexandre. En 1443 — il avait alors vingt-neuf ans, — à la suite d'une bataille perdue par les Turcs, il déserta, mais après s'être fait donner par le secrétaire de Murad un ordre pour le commandant de Croja, qui devait lui livrer cette place. Sept jours après sa désertion, il entrait dans Croja, y faisait pénétrer après lui trois cents fuyards et autant de paysans de la Dibra, et massacrait la garnison turque ; en trente jours, il affranchit l'Épire tout entière. Il fut bientôt à la tête de toutes les forces de l'Albanie et de l'Épire ; avec quinze mille hommes, il battit dans la basse Dibra les forces considérables d'Ali-Pascha. Il devint en peu de temps si redoutable aux Turcs, que Murad en

personne marcha contre lui à la tête d'une armée de cent mille hommes. Skander-Bey ne put sauver Sfetigrad ni Dibra, qui tombèrent aux mains du sultan. Cette conquête lui coûta cher : il laissa près de dix mille hommes sous les murs de ces deux villes (1449). Murad, l'année suivante, mit le siége devant Croja, admirablement défendue par son gouverneur Urakontès. Skander-Bey, campé sur les hauteurs, aux environs de la ville, harcelait Murad par de continuelles attaques. Murad, humilié et malade, quitta la place et regagna lentement Andrinople. Il y célébra le mariage de son fils Mohammed avec la fille de Suleyman, prince de Sulkadr. Mohammed était à peine de retour en son gouvernement de Magnésie, qu'il y reçut la nouvelle de la mort de son père, frappé d'apoplexie au milieu d'un festin.

Murad était un singulier mélange de rêverie et d'action. Les nécessités de sa position lui donnèrent une vie pleine d'agitations turbulentes; ses penchants l'inclinaient aux contemplations mystiques. C'est le seul souverain qui ait donné exemple d'une double abdication suivie d'un double retour au pouvoir. Murad a beaucoup bâti : on lui doit la mosquée d'Andrinople, dite la mosquée aux trois galeries. Ce fut la première mosquée ottomane entourée d'une enceinte sacrée (harem). Cinq coupoles à toits de plomb couronnent cette mosquée ; vingt autres petites coupoles s'élèvent sur la colonnade du parvis ; aux quatre angles de ce parvis pointent quatre minarets, dont un seul a jusqu'à trois galeries, auxquelles conduit la triple spirale d'un triple escalier. Murad a aussi fait bâtir une académie et une cuisine publique : il s'occupait à la

fois de l'âme et du corps. N'oublions pas non plus les magnifiques ponts de Murad, construction assez rare dans l'empire ottoman. Nous en citerons trois, celui d'Erkène qui a cent soixante-dix piles; un autre entre Thessalonique et Jenitschir ; c'est un vrai viaduc d'un quart de lieue, jeté sur des marécages; enfin celui d'Angora, dont le péage fut destiné à l'entretien des pauvres de la Mekke et de Médine.

Sous Murad, les cheikhs de l'Islam se signalèrent par leur penchant à la vie contemplative plutôt que par leur activité littéraire. C'est sous le règne de Murad que la poésie turque, affranchie du persan et de l'arabe, prit un plus rapide essor : elle fut surtout représentée par Amadeddin, qui suivit quelque temps la route de l'ascétisme et tomba bientôt dans les doctrines panthéistes du cheikh Schubli, suivant lequel l'âme de l'homme, absorbée en Dieu, se mêlait à la divinité comme la pluie aux eaux de la mer. Ce pauvre poëte finit assez mal : ayant eu l'imprudence de vouloir expliquer le Koran comme une création humaine, il fut condamné à mort par les ulémas et écorché vif.

Les exploits militaires de Murad jetèrent assez d'éclat sur l'empire ottoman pour nous obliger à retracer en quelques mots rapides, empruntés à un historien du temps (Chalcondylas) l'organisation de son armée.

«La Porte du sultan comprend six à huit mille fantassins; il envoie des jeunes garçons captifs en Asie, pour y apprendre le turc deux ou trois ans. Quand ils connaissent la langue, il en place deux à trois mille sur la flotte à Gallipoli, pour s'y former au service de la marine; ils reçoivent tous les ans un vêtement et un sabre. De là ils sont appelés à la Porte du sultan avec

une solde suffisante pour leur entretien, supérieure même à leurs besoins pour quelques-uns. Ils forment la garde intime du sultan au milieu de laquelle il n'est permis qu'aux princes et aux employés du trésor d'établir leurs tentes. Le sultan a une tente rouge, avec deux pavillons couverts de feutre rouge brodé d'or. Dans ce cercle des janitschares il y a encore quinze tentes ; en dehors sont les autres serviteurs de la Porte, les écuyers (mirachors), les échansons (scherabdars), les porte-étendards (mirulaalems), les présidents de la Porte (vézirs), et les messagers du sultan. Comme tous ces officiers, sont rangés encore autour de la Porte trois cents cavaliers d'élite appelés silidhars ; puis viennent encore les gharibs (les étrangers), ainsi appelés parce qu'ils sont amenés d'Asie, d'Égypte et d'Afrique ; ils sont exercés aux armes et reçoivent une solde, tantôt plus forte et tantôt moindre. Après eux suivent les soldats proprement dits, ou ulufedschis, au nombre de huit cents, et deux cents sipahis, les fils des grands, que le sultan choisit dans ses pages. Tel est l'ordre de la Porte. Le commandement supérieur est partagé entre le pascha de Rumili et celui d'Anatoli, auxquels obéit le reste de l'armée, selon les volontés du sultan ; avec eux sont les sandschaks-beys qui, admis au service du sultan, reçoivent, avec des drapeaux, l'autorité sur plusieurs villes, dont les hauts fonctionnaires et les guerriers les suivent en campagne. Dans le camp est observé l'ordre suivant : les cavaliers sont formés par escadrons ; les azebs combattent sous un seul chef. Outre les silahschors (valets d'armes), il y a encore dans le camp des azebs, appelés akkiam, des masses de fantassins employés à entretenir et à débarrasser les

routes et à d'autres besoins. La vue de tels camps est ordinairement imposante, à cause de la symétrie des tentes et de la régularité de tous les services. Les vivres sont abondants, car chacun des grands qui accompagnent le sultan amène ordinairement une grande quantité de bêtes de somme ; quelques-uns, des chameaux chargés d'armes et de grains pour les soldats, d'orge pour les animaux ; d'autres, des chevaux ; d'autres, des mulets ; de sorte qu'il y a plus d'animaux que de soldats ; il y a en outre un corps chargé de l'approvisionnement de l'armée. En cas de nécessité, les vivres sont partagés parmi les meilleures troupes. Le nombre des tentes est de dix mille, plus ou moins, selon les besoins de la campagne. »

« Qui m'aime me suive ! » dit Mohammed en apprenant la mort de son père : et s'élançant sur une jument arabe, il prit la route de Gallipoli suivi d'une faible escorte (1451.)

Il venait d'entrer dans sa vingt-et-unième année.

Arrivé à Gallipoli, le nouveau sultan s'y arrêta deux jours pour attendre sa suite. Ses courriers le devancèrent à Andrinople. Sur la route le peuple sortait des villages, ou accourait du fond des campagnes pour le voir : les vizirs, les béglerbeys, les beys, les ulémas, les cheikhs, vinrent à cheval au devant de lui. A un mille d'Andrinople, ils descendirent de cheval et l'accompagnèrent à pied. Après un demi-mille de marche, ils s'arrêtèrent, firent silence et poussèrent des gémissements. C'était une déploration funèbre sur Murad. Mohammed mit pied à terre, pleura avec eux, puis leur donna sa main à baiser. C'était un fils, mais c'était un

souverain. Le cortége remonta ensuite à cheval et conduisit le sultan jusqu'au seraï. Le lendemain Mohammed reçut les hommages de sa cour.

Comme Bajézid, il débuta par un fratricide.

Son frère Ahmed le gênait; il était né sur la pourpre et de la princesse de Sinope. Lui n'était que le fils d'une esclave. Ahmed fut étranglé dans le harem. On donna sa mère pour concubine à un homme obscur.

Mohammed avait une autre belle-mère, la fille du prince George, despote de Servie : elle n'avait pas d'enfants. Le sultan la renvoya à son père, comblée de richesses et d'honneurs. La paix fut conclue avec tous les États chrétiens. Les seules inquiétudes de guerre venaient du côté de la Karamanie, qui s'était encore une fois soulevée, mais qui fit bientôt ses soumissions. La tranquillité régna donc partout à la fois en Orient comme en Occident.

Cette paix n'était qu'une trève.

Ce fut l'imprudence des Grecs qui la rompit. Les sultans payaient à l'empereur de Constantinople une redevance annuelle de trente mille ducats pour la garde et l'entretien d'un petit fils de Suleiman, le prince Orkhan. Pendant que Mohammed était en Karamanie, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour se plaindre de la manière dont cette pension était payée, et pour demander qu'on la doublât. Mohammed, alors préoccupé de la Karamanie, ne fit qu'une réponse évasive et donna rendez-vous aux ambassadeurs dans sa capitale d'Europe. A peine de retour à Gallipoli, il fit saisir les revenus des villes du Strymon affectés à la pension d'Orkhan, et en chassa les habitants grecs ; puis, sur la rive européenne du Bosphore, il fit construire, en face

du château d'Asie, un château qu'aujourd'hui encore on appelle le château d'Europe. Mohammed choisit pour emplacement le promontoire d'Hermaïon, où s'était jadis élevé le temple d'Hermès. C'est de là qu'assis sur un trône taillé dans le roc, Darius avait contemplé son armée passant la mer. Mohammed, par une singularité architecturale dont on retrouve peu d'exemples dans l'histoire, voulut que les murailles extérieures fussent tracées de façon à représenter les caractères turcs qui forment son nom. Cette calligraphie de pierre était une monstruosité au point de vue du génie militaire; elle n'en effraya pas moins Constantinople qui put y lire une menace de mort. Les soumissions de la cour ne désarmèrent pas le divan; les environs de Constantinople furent pillés comme pays conquis, sans déclaration de guerre, et après quelque rixes de paysans et de maraudeurs, les hostilités sérieuses commencèrent entre les deux souverains. Le château du Bosphore était terminé, et comme il commandait la navigation du détroit, Mohammed l'appela coupe-gorge (Boghaskeron). Le nom ne promettait rien de bon; les Grecs se contentèrent de l'appeler *Laimokopas* (coupeur de flots), parce qu'il brisait le courant comme avait fait jadis le Chien-Rouge (Pyrrheas-Kyon), ou plutôt le rocher à qui les Hellènes avaient donné ce nom, poétique comme une image. Quatre cents janissaires furent postés dans le château avec l'ordre de couler tous les navires qui n'acquitteraient pas le droit de passage établi par le sultan. Mohammed dirigea ensuite une expédition contre le Péloponèse pour occuper ses despotes Thomas et Démétrius, qui auraient pu venir au secours de leur frère Constantin.

Le désir de prendre Constantinople brûlait l'âme de Mahomet II ; c'était son idée fixe : le jour il dessinait ses murailles, marquait les points d'attaque, indiquait l'emplacement des batteries et des machines de siége ; la nuit, il en rêvait !

Mohammed commença d'immenses préparatifs. A prix d'or, il détacha de l'empereur tous ceux qui pouvaient servir ses projets. Parmi les transfuges qu'il avait séduits ainsi se trouvait un fondeur de canons, Hongrois de nation, et du nom d'Orban. Le sultan lui fit couler la plus gigantesque machine dont les annales de l'artillerie aient gardé le souvenir. C'était un canon monstreux. Il fallait sept cents hommes pour le servir et cinquante paires de bœufs pour le traîner. On l'amena à grand' peine devant la porte d'Andrinople, appelée Dschihamuma (spectacle du monde), et on lui fit tirer son premier coup. On crut entendre un roulement de tonnerre à plusieurs lieues à la ronde; la ville entière fut couverte d'un nuage de poussière, et, à la distance d'un mille, le boulet de pierre, qui pesait douze quintaux, s'enfonça dans la terre à la profondeur d'une brasse.

Le siége commença dans les premiers jours de février 1453.

VIII

CONSTANTINOPLE.

Constantinople aura une grande place dans l'histoire. Un instant capitale du monde, capitale de l'empire d'Orient pendant des siècles, elle fut le premier boulevard de l'Europe contre l'Asie.

Aujourd'hui encore, ne jouons-nous pas sous ses murs, avec le sang des peuples, une partie qui a pour enjeu la civilisation, c'est à dire l'avenir du monde ?

Peu de villes eurent une existence aussi longue ou plus orageuse.

On reporte la fondation de Byzance au VIIe siècle avant Jésus-Christ.

L'antiquité, toujours prête à unir les actions divines aux actions humaines pour rendre plus vénérables les commencements des empires, donne un berceau entouré de prodiges au Mégarien Byzas, qui posa, en 656, la première pierre de la ville future. On veut qu'il

ait eu Neptune pour père, et pour mère Koroesse, fille de Jupiter et d'Io.

Quoi qu'il en soit de cette origine, presque divine, la ville naissante s'éleva bientôt aux limites extrêmes de l'Europe, sur ce beau promontoire triangulaire, dominé, comme le sol de Rome, par sept collines inégales, en face de l'Asie, dont la sépare à peine le Bosphore, sitôt franchi. Son port, qui reçoit le Cydaris et le Lycus, fut bientôt le plus beau du monde; les navigateurs apportèrent dans ses eaux les trésors de tous les pays. La *Corne d'or*, c'est la corne d'abondance. Où retrouver une situation pareille? Par le Bosphore, Byzance touchait en même temps au Pont-Euxin et à la Propontide; par l'Hellespont, à la mer Égée, qui lui ouvre les grands bassins de la Méditerranée, parsemée d'îles et d'archipels et baignant tous les rivages de l'ancien monde. Je ne parle pas de la fécondité du sol ou de la beauté du ciel, de la richesse de ses moissons, de cette fécondité vigoureuse de la terre, ou des splendeurs de ce paysage oriental qui éblouirent les Mégariens, sortis des plus pâles régions de la Grèce presque froide. Ils retrouvaient, entre l'Euxin et la Propontide, les plus brillants souvenirs de cette mythologie qui était leur divine histoire:—Hellé, fuyant avec son frère Phryxus la haine d'une marâtre, et traversant, sur le bélier à la Toison d'Or, le détroit qui sépare la Thrace de la Troade. Puis c'étaient encore les Argonautes, à la recherche de cette riche toison, et la première nef, remontant le Bosphore malgré les dieux malfaisants; c'était Pollux terrassant Amyeus sur la rive d'Asie, tandis que les harpies tourmentaient Phinée au pied de la montagne que dominait le temple de Jupiter Urius.

On ne s'établit pas sans violence. Byzas eut à vaincre en même temps qu'il eut à fonder; il tua de sa main Hémus à la tête des bandes à demi sauvage de la Thrace, et repoussa les Scythes, attirés en-deçà du Danube par l'éternel printemps de l'Ionie.

Dinias, prince de Calcédoine, succéda au fondateur: ce fut le Numa de la Rome orientale.

Au bout de deux cents ans, nous retrouvons Byzance dans le plein épanouissement de ses prospérités. Elle a tout ce qu'une ville peut désirer. Elle est riche, forte et belle. Elle a une couronne de tours et une ceinture de remparts, et les grosses pierres de ses murailles sont si étroitement scellées que l'on dirait un immense bloc poli. La ville est décorée de temples grecs; elle a un gymnase, une statue de Byzas, une vaste place où elle peut ranger son armée en bataille; un sénat qui délibère et des comices populaires qui adoptent ou rejettent ses décrets. Cette liberté orageuse ne les sauva pas des Perses, qui les soumirent, chemin faisant, lors de l'invasion des guerres médiques. Ils furent affranchis après Salamine et Platée, et passèrent des Spartiates aux Athéniens, suivant la fortune flottante de la Grèce.

Byzance s'allia de bonne heure avec Rome, dont elle devait recueillir un jour l'héritage impérial. Dans les guerres contre Philippe, père de Persée, contre Antiochus et Aristonique, elle unit ses forces à celles de Rome. Elle donna des soldats à Sylla, à Lucullus, à Pompée et au triumvir Antoine. Enfin le sénat la déclara *ville libre*.

Après la chute de la République, elle reçut des gouverneurs romains, à qui les médailles de la ville dé-

cernent le nom d'archontes; c'était un souvenir de la civilisation grecque.

Quand la querelle de Niger et de Septime Sévère déchira le monde, Byzance tint pour Niger. Ce fut la seule ville d'Europe qui ne voulut pas reconnaître l'empereur. Niger y jeta une garnison forte comme une armée. Sévère l'assiégea trois ans. La résistance fut héroïque comme à Carthage. Les femmes combattaient à côté de leurs fils ou de leurs époux; elles coupaient leurs longs cheveux pour faire des cordes aux arcs et aux machines. Quand les soldats n'eurent plus de traits, ils jetèrent sur les assaillants les statues de leurs héros et de leurs dieux. Le bélier renversa les pierres des murailles jointes par des crampons d'airain. Le vainqueur entra par la brèche: il ne s'adoucit pas dans la victoire. Byzance vit tomber ses derniers monuments; elle perdit sa liberté et jusqu'au nom de ville; ce ne fut plus qu'une misérable bourgade.

Tout à coup la main puissante qui l'avait abattue la releva. Soixante ans plus tard, elle avait retrouvé ses anciennes richesses et brillait d'un nouvel éclat. Gallien, après être entré dans Byzance en allié, la traita en ennemie et massacra sa garnison.

Ce fut le dernier outrage que Byzance reçut de Rome. Constantin songea bientôt à faire de cette ville la capitale de son empire, c'est-à-dire la capitale du monde.

Rome avait, depuis plus de trois siècles, le pressentiment de sa déchéance. On avait dit, rapporte Suétone, que Jules César devait transporter à Alexandrie le gouvernement de la République. On prétend qu'Auguste voulait rebâtir Troie. C'est pour l'en détourner qu'Horace s'écriait :

... Longus inter sæviat Illion
Romamque Pontus...
... Priami Paridisque busto
Insultet Armentum...
... Stet Capitolium,
Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis!

La voix du poëte est parfois l'écho de la pensée d'un peuple.

Dioclétien abandonna pour Nicomédie Rome qu'il trouvait trop libre. Constance-Chlore vivait toujours à York.—Constantin s'établit d'abord à Trèves : il faisait à Rome de courtes, mais fréquente apparitions. En 325 il quitta les sept collines du Tibre pour les sept collines du Bosphore.

Le sénat était toujours resté à Rome : il dut cette fois la quitter pour suivre la personne de l'empereur.

Byzance était, plus que Rome, le centre de l'empire agrandi ; de Byzance l'empereur pouvait surveiller à la fois l'Europe et l'Asie, effrayer la Perse et contenir les barbares répandus entre le Danube et le Tanaïs.

Mais une idée supérieure à cette politique terrestre germait depuis longtemps dans l'âme de Constantin : il voulait bâtir une ville pour lui et pour sa race chrétienne ; à une nouvelle dynastie il fallait une capitale nouvelle.

Constantin était l'homme des visions et des rêves. Un jour, pendant qu'il dormait à l'ombre des remparts de Byzance, il vit en songe le génie tutélaire de la vieille cité. Il lui apparut sous la figure d'une matrone laide et ridée, accablée par les ans et les infirmités. Mais elle fut soudainement changée en une éblouissante jeune fille, pleine de vie et souriant à l'avenir. Elle se tenait

debout devant Constantin ravi. Il plaça sur le front de la céleste beauté le diadème impérial, et s'éveilla, pénétré de confiance et d'espoir.

Rien ne fut négligé de ce qui pouvait contribuer à la magnificence ou à l'éclat de la nouvelle ville. L'empereur, lance en main, et suivi d'un brillant cortége, traça lui-même le sillon qui devait en marquer l'enceinte. Comme on lui fit observer qu'il marchait bien longtemps : « Je suis, dit-il, le guide invisible qui marche devant moi ; je m'arrêterai quand il s'arrêtera. » L'empereur marcha pendant cinq lieues. Ce fut l'étendue de la nouvelle enceinte.

La ville fût bâtie en cinq ans ; elle reçut le nom de Constantinople, et fut placée sous la protection du Christ. On en fit la dédicace le 11 mai 330.

L'antique splendeur de Rome pâlit devant la nouvelle ville ; elle fut décorée de basiliques, de palais, de bains superbes, de fontaines, d'aqueducs et de marchés. Elle eut un vaste hippodrome et des portiques sans nombre. On trouvait des matériaux aussi précieux qu'abondants aux portes mêmes de Constantinople, les bois sur les bords de la mer Noire, et des marbres blancs, aux teintes bleuâtres, dans les îles de la Propontide. On alla chercher partout les merveilles de l'art antique. L'univers fut dépouillé de ses admirations.

On voyait arriver tous les jours les statues des dieux et des déesses. C'était l'Apollon Pythien et l'Apollon de Sminthe ; les trépieds de Delphe et les Muses de l'Hélicon ; le Pan consacré par les villes de Grèce après leur grande lutte contre les Perses. C'était encore la Cybèle des Argonautes, placée sur le mont Didyme, et

la Minerve de l'Inde et l'Amphitrite de Rhodes. On apporta de Rome la colonne de porphyre sur laquelle s'éleva la statue de Constantin, couronné de rayons.

Le palais de César fut bâti sur la pointe même du promontoire, à la place qu'occupe aujourd'hui le vieux séraï, baigné d'un côté par les eaux du Bosphore paisible, battu de l'autre par les flots turbulents de la Propontide. La croix du Christ brilla partout dans la nouvelle ville, sous la voûte du palais, au faîte des monuments et sur le front de l'empereur.

Constantin attira dans sa ville des familles pauvres d'Europe et d'Asie auxquelles il faisait distribuer du blé, de l'huile, de la viande et du vin. Bientôt il n'accorda plus ces libéralités qu'à ceux qui possédaient une maison dans Constantinople. Tout le monde n'eut pas le moyen d'être pauvre. On devint propriétaire pour recevoir l'aumône. La vaste enceinte se trouva trop petite; les maisons s'avancèrent timidement sur pilotis : bientôt la mer, elle-même, fut bâtie. « Lorsque le siége de l'empire fut transféré en Orient, a dit Montesquieu, Rome presque tout entière y passa. Les grands y menèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple. L'Italie fut privée de ses habitants, et Rome à peu près délaissée. L'Italie, qui n'avait plus que des jardins abandonnés, ne pouvait, par aucun moyen, attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir des marchandises de l'Orient, lui envoyait le sien ! »

Constantin donna des terres, des pensions, des priviléges aux familles sénatoriales et de l'ordre équestre qui vinrent de Rome à Constantinople. Il leur rendit sur le Bosphore leurs palais du Tibre. Ils oublièrent

Rome. — Ce sont les historiens grecs qui l'assurent.

Constantinople ne resta pas longtemps la capitale du monde. A la mort de Constantin l'empire fut partagé. Le rôle de Constantinople s'amoindrit : ce ne fut plus que la première ville de l'Orient. Constance, son empereur, n'en prenait pas moins le titre d'*Éternel* et de *Seigneur de toute la terre!* Il termina les remparts de la ville, solidifia les improvisations trop rapides de son père. Constantin avait bâti trop vite, et c'est surtout en architecture que le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui. Constance rassembla de nombreux artistes à Constantinople, et jeta les fondements de la noble basilique de Sainte-Sophie, que Justinien devait terminer avec tant d'éclat.

Julien, qui était né à Constantinople, disait parfois : « Constantin aimait cette ville comme sa fille, Constance comme sa sœur, moi je l'aime comme ma mère et ma nourrice ! » Il augmenta la bibliothèque et construisit un nouveau port, destiné à protéger les vaisseaux contre le vent du midi.

Bientôt Constantinople ressentit le contre-coup des invasions qui menaçaient de toutes parts les frontières du monde romain. Valens avait divisé la ville en embrassant l'arianisme, au moment où les Goths, chassés par les Huns, venaient de traverser le Danube et mettaient le siége devant Constantinople. Ils furent repoussés par l'héroïque défense des habitants. Valens donna de belles citernes à sa capitale. Il lui ammena, par un immense aqueduc, les belles eaux du Cydaris.

Malgré les déchirements des schismes, malgré la présence des Barbares, plus menaçants de jour en jour,

les empereurs augmentaient et embellissaient leur ville.

Un terrible incendie la ravagea au mois de septembre 465.

Huit de ses quatorze quartiers devinrent la proie des flammes. De la *Corne d'or* à la porte Sélivrée, Constantinople ne fut plus qu'un monceau de ruines. Depuis quatre ans Daniel, un stylite de Constantinople, dont on nous a montré la colonne dans la cour du séraï, Daniel exhortait à la pénitence, et prédisait les châtiments du ciel : on ne l'écouta pas. Mais, un jour, on vit errer dans les rues de Constantinople une vieille matrone, qui tenait dans ses mains des torches allumées : c'était le diable ! Il alluma l'incendie, et disparut dans un tourbillon de fumée. La ville brûla pendant huit jours.

Tous ces désastres furent réparés par Justinien. Justinien était un architecte couronné. Il construisait et reconstruisait sans cesse. L'historien Procope n'a point eu trop de six gros livres pour raconter tous ses travaux. Il avait le zèle, il n'avait pas le goût. Le feu et les tremblements de terre avaient endommagé son palais : il le restaura avec un luxe à éblouir l'Asie. Il lui donna des portes en airain massif; il revêtit ses murs des plus beaux marbres du monde. Ici, le vert émeraude de Laconie à côté du porphyre rose d'Égypte ; plus loin, la pierre blanche de Phrygie dont les veines glauques ont les teintes changeantes de la mer. Autour des mosaïques étincelantes il semait à profusion l'argent, l'or et les pierres précieuses. Il ajouta trente-cinq églises à celles que possédait déjà Constantinople.

Mais l'œuvre de sa vie fut la reconstruction de

Sainte-Sophie, dédiée à la sagesse éternelle : Αγία-Σόφια.

Il convia pour ce grand travail les architectes les plus illustres de l'univers : Proclus, Anthémius de Thrace, et les deux Isidore de Milet.

On nous pardonnera quelques détails. Sainte-Sophie est encore aujourd'hui une des gloires de la Stamboul musulmane.

—Je veux, disait Justinien à ses architectes, un temple qui soit vraiment digne de la présence de Dieu.

—Il n'y a que la voûte des cieux qui soit digne de lui ! reprit Anthémius.

—Eh bien, dit l'empereur, imitez la voûte des cieux.

Anthémius jeta sa coupole dans les airs. Ce fut la première forme architecturale vraiment sublime que le catholicisme eût encore trouvée. Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul de Londres, Sainte-Geneviève de Paris ne sont que les imitations éclatantes de Sainte-Sophie.

Dix mille ouvriers travaillèrent à ce temple pendant six années. Souvent au milieu d'eux, vêtu d'une simple tunique de lin, l'empereur les animait par sa présence et les encourageait de ses paroles. On dépouilla le monde pour embellir l'église de la métropole. Le temple du Soleil à Rome céda ses huit colonnes de porphyre, et le temple de Diane à Éphèse ses huit colonnes de vert antique. Le bois n'entra pas dans cette construction ; il ne fut admis que pour les portes, qui furent faites de chêne et de cèdre du Liban. Sainte-Sophie est un carré long qui, à l'intérieur, dessine la croix grecque aux branches inégales. Sa longueur est de deux cent soixante-neuf pieds, sur deux cent quarante-trois de largeur. La coupole s'arrondit à cent

quatre-vingts pieds au-dessus du sol. Son diamètre est de cent quinze pieds. Elle est construite avec les pierres ponces de l'île de Rhodes, cinq fois plus légères que les pierres ordinaires. Le cercle de maçonnerie qui la porte repose sur quatre arceaux, soutenus eux-mêmes par quatre pilastres, appuyés par des colonnes de granit d'Égypte. Vingt-quatre fenêtres éclairent cette coupole, dont l'intérieur est incrusté de mosaïques fines et brillantes. Le trône de l'empereur d'un côté, et de l'autre celui du patriarche, séparaient la nef du chœur. La table de l'autel, magnifique en sa simplicité, était composée de métaux fondus ensemble, et reposait, dans une vaste niche, sur quatre piliers d'or massif. Quatre grands portiques entouraient la cour, incessamment rafraîchie par des bassins d'eau jaillissante, où les Grecs se lavaient le visage et les mains avant d'entrer dans l'église.

La dédicace fut célébrée, le 27 décembre 537, avec une pompe toute religieuse. Le patriarche était sur le char de l'empereur, et l'empereur marchait à pied. Quand il arriva devant la façade, il s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage ! Je t'ai vaincu, Salomon. » Justinien était peu modeste : il fit placer dans une des cours qui entouraient la basilique la statue du roi de Jérusalem, dans une attitude de défaite et d'humiliation, en face de l'œuvre de son rival heureux. C'est là une idée tout à fait byzantine.

Justinien enrichit Constantinople d'une autre statue; c'était la sienne, qui s'éleva sur la place Augustéon. C'était une statue d'airain, équestre et colossale : elle représentait Justinien tenant en sa main gauche le globe surmonté d'une croix; le bras droit, tourné vers

l'Orient, semblait menacer la Perse lointaine; ce qui n'empêcha point Justinien, quelques années plus tard, de payer un tribut à la Perse !

La possession des empereurs d'Orient n'était point assurée. Constantinople subit, en 626, l'outrage d'un nouveau siége, pendant qu'Héraclius combattait les Perses sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. La garnison, unie aux citoyens, parvint à repousser les Avares.

Huit ans plus tard (634), une invasion autrement formidable menaçait Constantinople. Les Arabes, après avoir conquis l'Irak, entraient en vainqueurs dans Jérusalem et se répandaient sur toute la Syrie. En 672, sous le règne de Constantin Pogonat, ils débarquèrent sur le rivage de la mer de Marmara et vinrent camper à l'ouest de la ville. Leur flotte l'enveloppait depuis le château des Sept-Tours jusqu'à l'entrée du Bosphore. Les Arabes étaient commandés par les fils du khalife Mohavia, Kali et Yezid. Le siége dura six ans. La flotte se retirait à l'automne et revenait au printemps. Ce long siége fut levé en 679. Les Arabes avaient perdu une partie de leurs vaisseaux et un assez grand nombre d'hommes. L'hôte et l'ancien ami de Mahomet, Eyoub, fut tué en combattant. On l'ensevelit à la place même où il était tombé : une mosquée a été élevée sur sa tombe; des maisons s'élevèrent alentour; c'est aujourd'hui le faubourg d'Eyoub: il est spécialement habité par les dévots de l'Islam, et il n'est pas rare qu'ils jettent des pierres au *chien de chrétien* qui s'approche imprudemment de la mosquée trois fois sainte.

Au mois d'août de l'année 717, une nouvelle flotte

musulmane de dix-huit cents voiles mouillait dans les eaux de la Propontide. L'expédition était sous les ordres du khalife Soliman. L'empereur Léon III voulut entrer en négociations. Le khalife répondit qu'il ne traitait point avec des vaincus, et qu'il avait déjà désigné la future garnison de Constantinople. L'effet ne suivit pas la menace ; la flotte fut brûlée et l'armée détruite. Le khalife ne survécut point à la ruine de ses espérances, il mourut de chagrin. Ces avertissements d'une ruine prochaine, ces incessantes attaques, parties du Nord ou du Midi, n'arrachaient point Constantinople à ses querelles intestines ; elle se déchirait de ses propres mains. Elle était livrée à la fougue brutale des iconoclastes, quand les Bulgares parurent sous ses murailles, six jours après le couronnement dé Léon l'Arménien (811).

Il arrive parfois au voyageur qui parcourt le Bosphore, ou qui s'arrête sur le rivage de la mer Noire, de rencontrer de petits groupes de cinq à six hommes, aux allures brusques, à la physionomie énergique et dure. Ils sont coiffés d'un bonnet pointu, dont le poil est en dehors ; un pantalon large et grossier s'arrête à mi-jambe, et leurs sandales de cuir se rattachent avec des cordes au-dessus de la cheville ; une peau de chèvre ou de mouton couvre leurs épaules ; si vous les regardez trop longtemps, ils jettent sur vous un œil fauve et soupçonneux : ce sont des Bulgares, débris errants d'une nation qui a fait trembler le monde romain.

Les Bulgares que nous avons vus, plus d'une fois, violemment mêlés aux luttes des Grecs et des Ottomans, venaient de la Tatarie, patrie commune de tant de

Barbares. Au IVe siècle, ils occupaient les bords du Volga. Plus tard, ils s'établirent entre le Don et le Bog, et donnèrent au pays le nom de seconde Bulgarie. Ils ne se livraient point au commerce et ne cultivaient pas la terre; ils vivaient de rapines, mangeaient la chair de leurs chevaux et buvaient le lait de leurs juments. Au Ve siècle, ils avaient plus de quatre mille villages dans les provinces qui forment aujourd'hui le midi de la Russie et de la Pologne. Ils allaient en guerre avec un lourd bouclier, un carquois plein de flèches empoisonnées, et, comme les Gauchos d'Amérique, un *laso* dont le nœud coulant étranglait leurs ennemis. Bélisaire avait refoulé leur invasion en 559; ils reparurent bientôt en deçà du Danube, et ravagèrent plus d'une fois la Thrace et la Macédoine. Nous les trouvons maintenant sous les murs de Constantinople. Le nouvel empereur n'avait pas d'armée; ne pouvant combattre, il négocia. L'empereur et le chef barbare, Crum, se rencontrèrent à l'embouchure du Cydaris, dans la belle vallée des Eaux-Douces d'Europe. Crum mit cinq conditions à la paix qu'il daignait accorder. Il demandait un tribut annuel, une somme d'argent payée à l'instant même, des étoffes de soie, cinquante jeunes filles grecques. Enfin il voulait se donner le plaisir d'enfoncer son épieu sauvage dans la Porte-Dorée, qui voyait passer, à chaque avènement, le triomphe du nouvel empereur couronné.

Il est assez difficile de refuser un homme qui a derrière lui une armée victorieuse. La trahison, cette arme des faibles, vint au secours de l'empereur. Les deux chefs ne s'étaient fait suivre à leur conférence

que par une très-faible escorte: des archers appostés par Léon s'élancèrent sur Crum, assis par terre, et sans défiance; il saute sur son cheval et part au galop; il reçut cependant une flèche dans les reins et mourut bientôt de sa blessure. Les Bulgares se débandèrent en voyant fuir leur chef, et Constantinople fut encore une fois sauvée.

Au milieu de tous ces malheurs, agressions au dehors, et au dedans schismes, hérésies, persécutions, désordres et scandales, Constantinople, par une sorte de prédestination heureuse, allait toujours s'agrandissant et s'embellissant. Les empereurs se ruinaient pour elle, comme pour une maîtresse trop aimée. Les palais et les jardins féeriques s'élevaient comme par enchantement. Sur la place de la Sigma, environnée de portiques superbes, on avait réuni les arbres les plus rares. Au milieu, jaillissait une fontaine dont la gerbe épanouie en perles liquides retombait dans un bassin de marbre, revêtu de lames d'or et d'argent. Souvent on remplissait ce bassin de fruits, et, pour le divertissement de la cour, on le livrait au pillage de la populace. A la porte du palais, deux lions d'or massif rugissaient comme leurs frères du désert.

En 880, le schisme de Photius consomma la séparation de l'église grecque et de l'église de Rome. Photius préparait ainsi la ruine de Constantinople, en détournant d'elle les sympathies religieuses, qui trouvent leur principale force dans la communauté de la foi.

Quelque temps après le schisme de Photius, Constantinople vit entrer dans les eaux de la Corne-d'Or l'avant-garde d'une nation qui, dans l'avenir, se trouvera plus d'une fois mêlée à ses destins. Les Rurikschs, ainsi nom-

niés de Rurick, un de leurs chefs, étaient sauvages entre les plus sauvages. Ils parurent pour la première fois sur le Bosphore en 865, pendant le règne de Michel III. Ils venaient des déserts de la Scythie glacée. Ils étaient grands et robustes. Le sang rouge leur montait aux joues, et ils avaient quelque chose de farouche dans tout leur aspect. Leur vêtement était la dépouille des bêtes de leurs forêts; leur nourriture, la chair grillée de leurs chevaux. Ils adoraient des dieux monstrueux à qui, huit siècles après le pain azyme du Christ, ils sacrifiaient encore des victimes humaines. Montés sur des barques d'une seule pièce, troncs de hêtres ou de sapins creusés, barques grossières et sans pont, qui marchaient tantôt à la rame et tantôt à la voile, ils pénétrèrent dans le Bosphore par les bouches de l'Euxin. Profitant de l'absence des troupes impériales, ils arrivèrent au cœur de la ville. On ne songea pas à les combattre. Tous, peuple, clergé, la cour même, s'avancèrent en long cortége, et au chant des cantiques, vers l'église des Blaquernes. C'était là qu'on avait déposé dans les anciens temps le voile de la vierge Marie, ce *masarah* bleu que portent encore aujourd'hui les femmes de Beit-Léhem et de Nazareth. Le patriarche prit le voile et le trempa dans la mer. Tout à coup les flots émus se soulèvent, la tempête succède au calme, les barques se brisent ou s'engloutissent, et Constantinople est délivrée. L'histoire a ses jours de poésie comme la légende. Quelques barbares échappèrent au naufrage; mais éblouis par le miracle, ils se convertirent au christianisme. Ils puisèrent leur foi nouvelle à une source déjà mélangée d'erreur : ils furent schismatiques en même temps que chrétiens. Ils ne sont pas tombés dans le mal après

avoir connu le bien, et l'éclair de la vérité pure n'a jamais brillé pour eux. Depuis lors, les Rurickschs ont tenté souvent, mais toujours sans succès, de revenir à Constantinople. Ai-je besoin d'ajouter que les Rurickschs s'appellent aujourd'hui les Russes?

Alexis Comnène, pressé de toutes parts, dut se tourner enfin vers l'Europe. A la fin du XIe siècle, l'Occident s'ébranlait pour arracher Jérusalem à l'islamisme. Comnène appela à lui Robert, comte de Flandre. Il lui parlait dans son message des tombeaux des saints apôtres, des richesses de Constantinople, — et des femmes grecques, les plus belles de l'univers.

Bientôt d'innombrables armées sortirent de l'occident. La première croisade alla donc à Jérusalem en passant par Constantinople. Anne Comnène, un bel esprit du temps, n'eut pas le courage d'entreprendre la liste des chefs: «Les noms barbares des Francs gâteraient mon récit!» Après un séjour à Constantinople, trop long et sans résultat, les croisés prirent enfin le chemin de la Palestine.

Les croisés ont voulu du moins nous laisser en passant leur jugement sur Constantinople. Voici ce que je lis dans un de leurs chroniqueurs, Odon de Deuil:

« Constantinople, la gloire des Grecs, riche par sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. A l'angle intérieur est Sainte-Sophie et le palais de Constantin, où est une chapelle qui est honorée pour les saintes reliques qu'elle conserve. La ville est entourée de deux côtés par la mer. En y arrivant (par l'Asie ou par la Propontide), on a, à sa droite, le bras de Saint-Georges (Bosphore), et sur

la gauche une espèce de canal (le port ou Corne-d'Or), qui s'étend jusqu'à deux lieues. Là est le palais des Blaquernes, bâti sur un terrain bas. Cette demeure impériale frappe par sa somptuosité, son architecture et son élévation. Située sur de triples limites, elle offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la campagne et de la ville. Sa beauté extérieure surpasse tout ce que j'en pourrais dire; l'or y brille partout et s'y mêle à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre, industrieusement arrangé (sans doute en mosaïque). Je ne sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau de la perfection de l'art ou de la richesse des matières. On voit aussi sur ce point, à l'extrémité du port, à l'embouchure du Cydaris, d'autres palais superbes, dans lesquels l'empereur et les grands de l'empire passent la belle saison. Sur le troisième côté du triangle de Constantinople apparaît la campagne. Mais ce côté est fortifié par un double mur garni de tours, lequel s'étend depuis la mer jusqu'au palais des Blaquernes. Au bas des murs est un espace vide, où sont des jardins qui fournissent aux habitants toutes sortes de légumes. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces dans la ville, car celle que Constantinople renferme est salée, fétide. Dans plusieurs endroits, la cité est privée de courants d'air; car les riches, couvrant les rues par leurs édifices, laissent aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et des crimes abominables que l'obscurité favorise. Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a autant de maîtres qu'elle a de riches et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat n'y connaît ni la crainte ni la honte. Le crime n'y est

puni par aucune loi et n'y vient à la connaissance de personne. Constantinople excelle en tout; elle surpasse les autres cités en richesses, mais elle les surpasse aussi en vices. Elle est trompeuse, corrompue et sans foi. Cette ville a autant à craindre pour ses trésors qu'elle est redoutable pour ses perfidies et son infidélité. Sans tous ces vices, elle pourrait être préférée à tous les lieux par son climat tempéré, la fertilité de son sol et le passage facile qu'elle offre à la propagation de l'Évangile. Le bras de Saint-Georges ressemble à une mer par l'abondance de ses poissons et à un fleuve par la possibilité qu'on a de le traverser sans danger sept ou huit fois dans une même journée. »

Les rivalités et les haines de famille des derniers Comnène ramenèrent les croisés devant Constantinople. Alexis venait de jeter dans un cachot son frère Isaac, à qui il avait fait crever les yeux. Le fils du vieil empereur arrive à Zara, où se trouvaient les comtes et les barons, prêts à partir pour la Terre-Sainte. Il les supplie, au nom de Dieu, de venger et de secourir son père. Il jure sur l'Évangile de faire cesser le schisme de l'Orient et de réunir l'Église grecque à l'Église romaine. Les croisés se rendirent à ses vœux, malgré la désapprobation formelle du pape Innocent III, qui leur répétait dans toutes ses lettres : « Vous n'avez pas pris la croix pour venger l'injure des princes, mais celle de Dieu ! »

Les croisés, au nombre de vingt mille,—cinq mille Vénitiens et quinze mille Français,—entrèrent dans le Bosphore au mois de juin de l'année 1203. Ils débarquèrent sur l'emplacement de l'ancienne Chrysopolis, là où s'élèvent maintenant, à l'ombre des grands cyprès,

les turbés des musulmans pieux, dans le champ des morts de Scutari. Le marquis de Montferrat fut proclamé chef suprême de l'expédition contre Constantinople. « Il n'y eut cœur si asseuré ni si hardy qui ne frémît, et non sans raison, car oncques si grande affaire ne fust entreprise. Chascun regardoit ses armes. »

Constantinople avait alors plus d'un million d'habitants. Elle était défendue par cent cinquante mille hommes. Le 10 juillet (1703), la petite armée traverse le Bosphore, aborde entre Top-hané et Bekchistach, fond sur les Grecs rangés en bataille et les disperse. Bientôt les Vénitiens assiégent la ville par mer, tandis que les Français donnent l'assaut à ses murailles. Battu pour la seconde fois, dans une sortie malheureuse, l'ursupateur prend la fuite ; le vieil empereur sort du cachot, on lui jette la pourpre sur les épaules, et on l'emporte au palais des Blaquernes. Il ratifia toutes les promesses de son fils.

Les croisés avaient fait les affaires d'Isaac bien plus que celles des Grecs. La haine des Grecs contre les Latins s'accrut de toute la reconnaissance et de toute la générosité qu'ils voyaient déployer à leur empereur. Cependant le patriarche, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, déclara, en présence des croisés et du peuple de Constantinople, « qu'il reconnaissait le pape Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ. » L'indignation des Grecs n'eut plus de bornes. De son côté, le jeune Alexis mécontenta ses alliés pour se rapprocher de ses sujets. On conspire contre lui, il est jeté en prison, et bientôt étranglé par Ducas Mursuffle. Le vieil empereur meurt de désespoir en apprenant l'as-

sassinat de son fils. Rien ne retenait les croisés. Ils emportèrent la ville. Mursuffle prend la fuite; la ville est ravagée et pillée, comme par les Bulgares ou les Rurikschs. « Oncques ne fut si riche saccagement, » dit Villehardouin. Les prêtres latins dépouillaient les églises de leurs reliques. Les chevaliers entrèrent à cheval dans Sainte-Sophie, et burent à leur victoire dans les vases sacrés. Une femme, que Nicétas appelle « une servante du démon, une prêtresse des furies, une boutique d'enchantements, » monte dans la chaire du patriarche, chante des chansons impies et danse dans l'église. Cette ville, le musée de l'univers, vit aussi profaner ses chefs-d'œuvres.

On battit monnaie avec l'or et l'argent de ses statues, avec le bronze de ses colonnes. On vit tomber sous la hache et le marteau les dieux et les héros, Junon et Pâris, Jupiter et Hercule, œuvres de Lysippe, la louve allaitant les jumeaux de Réa, et surtout une Hélène au sourire éternel, au doux visage, calme comme le calme des mers.

« Ainsi, dit en son langage naïf le chroniqueur Villehardouin, ainsi se passèrent les fêtes de Pâques fleuries. »

La magnificence de Constantinople reçut là un coup mortel. Nous préparions l'œuvre des Turcs!

A l'empire grec succéda l'empire latin.

Baudouin, comte de Flandres, descendant de Charlemagne, parent du roi de France, rejeton d'une lignée de héros, fut élu par les croisés empereur de Constantinople. Geoffroy de Villehardouin fut nommé maréchal de Romanie; Thierry de Los, sénéchal; Conon de Béthune, proto-vestiaire; Manassès de l'Isle,

grand-queux; Milès de Braban, bouteiller, et Machain de Sainte-Menehould, grand échanson. Le marquis de Montferrat, chef de l'expédition, eut le royaume de Macédoine et l'île de Candie. Venise eut les Cyclades, les Sporades, les îles de la côte orientale de l'Adriatique, les côtes de la Propontide et celles de l'Euxin. Les États du nouvel empereur comprirent Constantinople, la Bithynie, la Thrace, toute la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, immortalisé par les rêves sublimes de Platon — et les plus belles îles de l'Archipel. L'empire fut divisé en fiefs militaires et jeté dans les liens de la féodalité, odieux à l'indépendance du génie grec. La quinzième partie du territoire fut abandonnée au clergé latin.

L'empire latin n'était point prédestiné à une durée éternelle. Baudouin fut tué dans une rencontre avec les Bulgares, et son crâne cerclé d'or servit de coupe à Joas, leur roi. Parmi les grands feudataires beaucoup retournèrent en France, après avoir abandonné leurs possessions grecques. Souvent ils vendaient au clergé leurs fiefs, qui tombaient en main-morte, au grand dommage de l'empire, qui ne pouvait plus exiger des possesseurs le service militaire. Baudouin eut pour successeur son frère Henri, qui traita les vaincus avec une mansuétude infinie. Il mourut empoisonné. On soupçonna les Grecs.

Enfin, après cinquante-sept ans de luttes sans grandeur, et de défaites sans gloire, les Latins tombèrent dans la nuit du 24 au 25 juillet 1261. Baudouin de Courtenay, alors empereur, monta à bord d'un navire, à l'ancre dans la Corne-d'Or, et alla lui-même annoncer à l'Occident la ruine de son empire. Michel Paléologue,

qui régnait à Nicée, fut acclamé par les Byzantins. La France perdit ses possessions continentales, tandis que Venise garda ses échelles maritimes.

On rapporte qu'un vieillard vénérable, du nom de Tornice, versa des larmes quand on lui annonça la prise de Constantinople par les Grecs, ses compatriotes. «Nous sommes vainqueurs et vous pleurez?» lui dit-on. « Eh ne voyez-vous pas, répondit-il, que l'empire est au pillage? Nous n'avons plus de campagnes, et c'est des campagnes que viennent tous les biens. Nous nous amollirons dans le luxe et les voluptés de Byzance. Les Turcs descendront de leurs montagnes, passeront en Europe et s'empareront de Constantinople.... Voilà pourquoi je pleure! » Les larmes de Tornice avaient raison.

L'empire offrait le plus déplorable spectacle : au dedans l'anarchie, le schisme et la révolte; les provinces soulevées ou pillées; au dehors les invasions incessantes des Turcs, dont la première partie de ce livre a retracé l'histoire; le souverain légitime dans les fers et l'usurpation sur le trône; usurpation cauteleuse et sans courage, qui n'a ni l'habileté pour excuse ni la grandeur pour cause. Une seule chose pouvait sauver Constantinople : sa réconciliation sincère avec l'Occident, sanctionnée et garantie par sa réunion à l'Église de Rome. Le schisme de Photius était rentré dans Sainte-Sophie, en même temps que l'empereur de Nicée dans le palais des Blaquernes. Cette réconciliation, les souverains de Constantinople en sentaient la nécessité, et ils la sentaient sans vouloir l'accomplir. « Mon fils, disait avant de mourir Manuel à Jean Paléologue II, mon fils, notre siècle misérable n'offre

aucun champ à l'héroïsme ni à la grandeur. Notre situation exige moins un empereur belliqueux qu'un économe circonspect des débris de notre fortune. Il ne nous reste pour toute ressource contre les Turcs que leur crainte de notre réunion avec les Latins, et la terreur que leur inspirent les intrépides nations de l'Occident. Dès que vous serez pressé par les infidèles, faites-leur entrevoir ce danger. Proposez un concile, entrez en négociations avec Rome; mais ces négociations prolongez-les toujours, éludez la convocation de cette assemblée, et faites en sorte de ne satisfaire les Latins que par des paroles.» Toute la politique grecque était là.

Jean Paléologue s'embarqua pour l'Italie en 1437, accompagné d'évêques et de sénateurs. Les débats se prolongèrent pendant deux longues années. Enfin on tomba d'accord sur les quatre questions qui divisaient les catholiques et les prétendus orthodoxes : je veux dire l'usage du pain azyme dans la communion, la procession du Saint Esprit (*ex patre filioque*), la nature et les conditions du purgatoire, la suprématie du pape. La réunion des deux croyances fut proclamée au concile de Florence (1437).

Le frère de l'empereur Démétrius et Marc, évêque d'Éphèse, refusèrent seuls de signer l'acte de réunion. Constantinople accueillit avec une indignation profonde la nouvelle de la réunion.

Les efforts du pape (Eugène IV) pour réveiller l'ardeur de l'Occident et susciter une nouvelle croisade, ne purent rien sur la France ou sur l'Allemagne. Nous avons déjà fait connaître l'issue de la ligue hongroise et polonaise.

IX

MAHOMET II.

Constantinople eut du moins le bonheur de ne pas tomber sans gloire. Elle avait pour empereur un héros digne d'un plus grand peuple et d'une meilleure destinée.

Quand Mahomet bâtit son château de Coupe-Gorge, Constantin Paléologue lui fit porter des paroles convenables et modérées. Mahomet se répandit en menaces et en outrages, auxquels Constantin répondit noblement : « Puisque ni les serments, ni les traités, ni la soumission ne peuvent assurer la paix, poursuis tes attaques impies ; ma confiance est en Dieu seul ; il changera ton cœur ou te livrera Constantinople. Je me soumettrai à lui sans murmure ; mais tant qu'il n'aura pas prononcé son arrêt, je remplirai mes devoirs. Je défendrai mon peuple, et je saurai vaincre ou mourir avec lui ! »

Constantin n'avait sous ses ordres, pour résister à

à une armée de cent mille hommes, que cinq mille Grecs et deux mille Génois. Ce n'était pas assez pour se défendre, c'était assez pour bien mourir.

Constantinople a la forme d'un triangle. Le côté méridional est baigné par la mer de Marmara, le côté septentrional par la Corne-d'Or, le nord-ouest regarde la campagne d'Europe. C'est le grand côté du triangle. Le côté de la ville que borde la mer de Marmara a toujours été fortifié avec un soin extrême depuis les Mégariens jusqu'aux Turcs, qui se fortifient peu; il est vrai qu'ils tiennent merveilleusement derrière une bicoque; les remparts de la Corne-d'Or, moins formidables, mais flanqués de hautes tours, et formant une triple ligne de défenses, séparés par de larges fossés, avaient résisté à vingt-neuf assauts depuis Théodose jusqu'à Mahomet. Mahomet attaqua surtout les murs qui regardent la campagne et qui s'ouvrent par cinq portes : la porte Courbée (Égri-Capoussi), la porte d'Andrinople, la porte du Canon (Top-Capoussi), la porte Sélivrée et la porte Dorée, murée aujourd'hui par les Turcs, à cause d'une prophétie annonçant que par cette porte les chrétiens vainqueurs rentreront un jour dans Constantinople. La porte Dorée était un véritable monument; Théodose l'avait surmontée d'une statue de la Victoire. Aujourd'hui encore on y voit de beaux marbres finement sculptés et six colonnes de granit, taillées dans six blocs énormes.

Mahomet avait échelonné ses troupes depuis la porte Dorée jusqu'à la porte de Bois, qui domine la Corne-d'Or et le faubourg sacré d'Eyoub. Lui-même avait dressé sa tente derrière une colline, en face de la porte Courbée; il foudroya la ville avec quatorze batteries.

« La fumée qui s'en échappait, dit Coggia-Effendi, rendait le jour semblable à la nuit sombre, et la face du monde devint aussi obscure que la noire destinée des infidèles. » Le canon d'Orban ne fit pas merveille : il éclata dès les premiers coups, et tua l'artisan qui l'avait fondu..... Mais, continue l'historien turc, « les flèches partant de l'arc, comme des messagères du trépas, annonçaient aux ennemis le jugement du destin, et les balistes envoyaient aux gardiens des tours et des murailles les arrêts du Koran. »

La résistance fut héroïque; l'empereur était partout : chaque nuit rétablissait les ouvrages emportés dans la journée ; les murailles semblaient d'elles-mêmes réparer leur brèche. Après un mois de siége infructueux, on vit enfin s'avancer du fond de la Propontide cinq vaisseaux armés en guerre : un vaisseau grec et quatre génois. Ils attaquent trois cents barques turques rangées en croissant devant le port. La flottille est en partie coulée à fond, et douze mille Ottomans perdent la vie dans cette impétueuse attaque. Les cinq vaisseaux entrent dans la Corne-d'Or. Il y eut un moment d'incertitude parmi les assiégeants. Il fallut tout le zèle des ulémas et tout le fanatisme des cheikhs pour les ranimer. Mahomet résolut de tenter un dernier effort et d'attaquer la ville par le port intérieur ; l'entrée en était fermée par des chaînes de fer et défendue par des vaisseaux. Il résolut de transporter sa flottille par terre, ainsi qu'avaient fait jadis Annibal à Tarente, Auguste dans le golfe d'Ambracie, Nicétas à Corinthe et les Vénitiens au lac Garda. Quatre-vingts navires légers partirent un soir de ce point du Bosphore où s'élève maintenant le palais de Bekschistache, s'a-

vancèrent sur des trucs, derrière le Grand-Champ-des-Morts, gravirent la colline de Péra, et, par les vallons encaissés de Saint-Dimitri, furent lancés dans le port. Cette gigantesque entreprise fut accomplie en une nuit. Grande fut la terreur des Grecs; ils se sentirent perdus.

Une prophétie avait dit : Constantinople tombera quand on verra les flottes *voguer sur la terre*. La prophétie était accomplie à moitié; elle devait s'accomplir tout entière.

La lutte n'en continuait pas moins, désespérée mais toujours ardente. Mahomet fit des propositions de paix. Il offrit à Constantin une principauté en Morée, s'il voulait lui céder sa capitale. L'empereur refusa.

« Eh bien, dit le sultan, Constantinople sera dans peu de jours mon trône ou mon tombeau. »

L'assaut général fut annoncé aux troupes pour le 29 mai (1453).

Mahomet II, à cheval et tenant en main une massue d'or, jura par le Prophète, par l'âme de son père, par ses enfants et par son cimeterre que le Koran triompherait dans Constantinople. Les derviches parcouraient les rangs de l'armée en criant : Heureux ceux qui vont cueillir la palme du martyre! Malheur aux lâches qui songeraient à la fuite! Cependant on n'entendait que ce cri dans les rues, sur les places et dans les églises de la ville : *Kyrie eleison, Kyrie eleison!*

Dans la nuit du 28 au 29, l'empereur se rendit à Sainte-Sophie, se confessa et communia, puis il prit ses armes, monta à cheval et marcha vers les remparts, au milieu des cris de ses soldats : Nous mourrons tous ou nous vaincrons avec vous. Victoire et longue vie à Constantin-Auguste! L'empereur se plaça, avec trois

cents hommes d'élite à la porte du Canon (l'ancienne porte Saint-Romain, aujourd'hui *Top-Capoussi*). L'assaut général commença le 29 mai, aux premières lueurs du jour. L'artillerie foudroyait la ville de tous côtés. A deux heures les Turcs étaient maîtres de la place. Le peuple, épouvanté, courait en foule dans les églises, priant Dieu d'envoyer contre eux l'ange exterminateur qui, selon la prophétie, devait sauver Constantinople à l'heure suprême du péril.

Ce ne fut pas l'ange qui vint; ce fut Mahomet. Il entra à cheval dans la basilique de Constantin, et, foulant aux pieds un monceau de morts, de sa droite teinte sang, sur les fresques à fond d'or où nous en avons vu la trace, il imposa l'empreinte de la main rouge, qui est encore aujourd'hui en Orient le symbole et la marque éternelle de la propriété.

Constantin tomba sur un monceau de morts, défiguré par mille blessures, et, dans cette mêlée héroïque, on ne reconnut l'empereur qu'à la pourpre de sa chaussure parsemée d'aigles d'or. Sa tête, tranchée par un janissaire, fut exposée sur une des colonnes de bronze de la place *Augustéon*, puis envoyée aux gouverneurs des provinces, comme un trophée de victoire.

L'empire d'Orient avait duré onze cent vingt-trois ans.

On dit qu'un nuage de tristesse passa sur le front du conquérant quand il entra dans le palais désolé des Blaquernes; il y crut voir l'ombre indignée du grand Constantin; et le prince de Cantemir rapporte qu'il s'écria, avec le poëte persan : « L'araignée file sa toile dans la demeure des empereurs, et la chouette fait retentir de son chant lugubre les voûtes royales d'Efraisiab. »

Mahomet déshonora sa victoire par la luxure et la cruauté, souillant la couche des femmes, violant l'honneur des enfants. Les historiens turcs lui reprochent plus amèrement d'avoir bu du vin en dépit du Koran. Il fit décapiter le grand-duc Notaras et ses deux enfants, le roi et trois princes de Bosnie; étrangler le fils de Phranza, l'ami, l'historien et le ministre de Constantin ; scier en deux Paul d'Erezzo, gouverneur de Négrepont pour Venise, trois cents Lesbiens et cinq cents Grecs,qui formaient la garnison de Modon. Il fit également mettre à mort les consuls de Venise et d'Espagne, et les plus illustres représentants de la noblesse byzantine. Tout plia devant sa politique, qui n'épargnait point sa propre famille. Il fit tuer son frère encore à la mamelle. Il voulait être seul du sang d'Osman : aussi il éleva le meurtre à la hauteur d'un principe, et décréta le fratricide comme loi de l'État. « Les légistes ont déclaré que ceux de mes illustres fils ou petits-fils qui monteront sur le trône pourront faire exécuter leurs frères, pour assurer le repos du monde. » Ceci est un article du Kanunamé, ou code de Mahomet, rédigé après la conquête. Voltaire a dit que Mahomet II était le prince *le mieux élevé et le plus poli* de son temps. La population grecque de Byzance fut poussée sur Andrinople et sur l'Asie.

Après trois jours de massacre, de pillage et de profanations de toutes sortes, le sultan prit des mesures énergiques pour réparer, reconstruire et repeupler.

Les institutions politiques succédèrent à la conquête.

Le premier soin du Ghazi (vainqueur, c'est le surnom de Mahomet) fut de remplacer le patriarche qui était mort.

L'installation du nouveau dignitaire avait lieu avec un cérémonial tout particulier.

On remettait au nouvel élu un sceptre d'or, garni de pierreries et de perles ; on lui présentait un cheval tiré des écuries impériales, richement enharnaché, couvert d'une housse blanche, sur lequel le premier dignitaire ecclésiastique, entouré de tout le clergé, se rendait du Bucoléon au palais du patriarche, où les archiprêtres lui prêtaient hommage, selon les lois et la coutume. L'empereur, assis sur son trône, ayant autour de lui tout le sénat, la tête découverte, lui remettait la crosse. Le premier chapelain de la cour prononçait la bénédiction ; le grand domestique chantait l'*Hymne* et le *Gloria ;* de l'autre côté, l'inspecteur des lampes entonnait le chœur : *Le roi des cieux*, etc. Les chants terminés, l'empereur se levait, tenant le sceptre dans sa main droite : à sa droite était le César, à sa gauche le métropolitain d'Héraclée. Le nouvel élu s'inclinait trois fois devant toute l'assemblée, et se prosternait aux pieds de l'empereur. Le monarque, élevant son sceptre, prononçait alors ces paroles : « La Sainte-Trinité qui m'a donné l'empire te confère le patriarchat. » Le patriarche recevait sa dignité de l'empereur, puis il lui donnait la communion. Le chœur chantait : *Pour de longues années ce Seigneur !*

Mahomet voulut conserver scrupuleusement les anciens usages. Georges Scholarios, le patriarche élu, fut invité par le sultan à un grand festin, où il reçut toutes sortes d'honneurs. Le sultan lui offrit un sceptre précieux, et le fit accompagner par toute sa cour, non pas jusqu'à Sainte-Sophie, qui venait d'être convertie en mosquée sous le nom d'Aya-Sophia, mais jusqu'à

l'église des Saints Apôtres, qui la remplaçait. On lui remit ensuite un firman portant : Que personne n'eût à le troubler et à l'offenser; que le patriarche fût protégé contre tout adversaire; qu'il restât à jamais libre de tous impôts et de tous droits avec ses archiprêtres.

On assura aux Grecs trois libertés précieuses :

1° Leurs églises ne devaient plus être transformées en mosquées; 2° leurs mariages, leurs sépultures et autres cérémonies religieuses devaient s'accomplir sans troubles; 3° les fêtes de Pâques seraient célébrées avec toutes leurs pompes, et, à cet effet, les portes du Fanar, c'est-à-dire du quartier des Grecs, resteraient ouvertes pendant trois nuits.

Après vingt jours passés dans sa nouvelle capitale, Mahomet se mit en route pour Andrinople, traînant à sa suite un long convoi de butin. Après avoir fait trancher la tête à son grand vézir Chalib, qui avait entretenu des intelligences avec les Grecs, il fit notifier sa conquête au schah de Perse, au soudan d'Égypte et au schérif de la Mekke. De nouveaux tributs furent imposés aux chrétiens de tous les États voisins; une expédition au pas de course contre la Servie eut pour résultat un traité de paix et un tribut de trente mille ducats.

Mahomet rentra bientôt dans sa capitale et s'occupa de l'embellir. La mosquée d'Eyoub fut bâtie, à la place où tomba l'ami du prophète, et le palais qu'on appelle maintenant le vieux Séraï s'éleva comme par enchantement. La paix de Mahomet n'était jamais de longue durée : il rentra bientôt en Servie et s'empara de Novoberda, la plus riche et la plus forte ville du pays. Il fut moins heureux devant Belgrade, qu'il assiégea avec plus de cent cinquante mille hommes et plus de trois

cents canons : sa flotte, croisant sur le Danube, devait intercepter les secours préparés à Szegedin par les Hongrois. Une armée de croisés, sous la conduite de Hunyade, marcha au secours de la place. Bientôt la flotte turque fut dispersée; une troupe déterminée se jeta dans la ville : les Turcs furent repoussés dans un assaut meurtrier, les assiégés firent une sortie heureuse, et les Turs perdirent un nombre d'hommes considérable et tous leurs canons. Le siége fut levé. Ce fut la dernière victoire de Jean Hunyade. Il mourut dans sa gloire quelques semaines plus tard.

Un échec ne détourna jamais Mahomet de ses longs projets : il reprit bientôt l'offensive contre la Servie. Semendra se rendit, ainsi que plusieurs châteaux forts. La Servie tenta vainement de prolonger cette lutte désespérée; elle fut unie à l'empire ottoman en 1459, six ans après Constantinople.

Ce fut bientôt le tour de la Grèce.

L'année suivante, en effet, Mahomet tourna ses regards vers le Péloponèse. Ce malheureux pays avait été deux fois ravagé par les lieutenants de Bajazet et de Murad. Après la chute de Constantinople, un nombre considérable de familles byzantines se réfugièrent en Grèce. Mahomet n'inquiéta point d'abord les deux despotes Démétrius et Thomas, frères de Constantin. Mais ces deux princes ne s'entendirent point entre eux, et leurs querelles, ainsi que la révolte de l'Albanie, secondaient les projets du conquérant.

Le sultan partit de Constantinople le 15 mai 1458, laissa un corps d'armée devant Corinthe, entra dans le Péloponèse et marcha droit sur Phlius, qui avait jadis appartenu à la ligne achéenne; cité vraiment grecque,

où l'on adorait la beauté, la jeunesse et la force, dans les temples d'Hébé, de Ganymède et des Dioscures. Après une campagne d'un an, toute remplie de massacres et de trahisons, les despotes furent chassés, les ducs d'Athènes dépossédés, les villes fortes démantelées et toute la Grèce soumise. Seuls les Vénitiens conservèrent quelques-uns de leurs ports : Coron, Modon, Pylos, Menembasia (Malvasia) et Naupacte, qui devait un jour, sous le nom de Lépante, entrer dans l'immortalité de l'histoire.

La domination grecque était abattue dans le Péloponèse, mais Skander-Bey tenait toujours dans l'Albanie. Mahomet conclut une trève avec lui après la soumission de la Morée, et lui laissa la possession paisible de l'Albanie et de l'Épire, digne prix d'un héroïsme de dix années.

Trois nouvelles conquêtes tentaient l'âme toujours inquiète de Mahomet : Trébizonde, le reste de l'empire byzantin, Sinope, capitale des États des Isjendiars, et Amastris, chef-lieu des possessions génoises. Amastris, que Pline-le-Jeune, charmé de sa beauté, nomma jadis l'Œil-du-monde, n'était défendue que par des marchands. Elle se rendit à la première sommation. On était en paix avec le prince de Sinope, et Mahomet n'avait aucun prétexte pour lui déclarer la guerre. Il fit venir dans son camp le fils de ce prince, le jeune Hassan, et le renvoya bientôt à son père Ismaïl-Bey, avec ce message : « Dis à ton père que je désire fortement sa ville de Sinope, et que je lui donnerai en échange Philippopolis. S'il n'est point satisfait, je serai bientôt moi-même dans sa résidence. » Ismaïl n'était pas assez puissant pour n'être point

satisfait. Une partie de ses domaines était déjà livrée à son frère Kisile-Ahmed. Il s'exécuta de bonne grâce et voulut baiser la main du sultan ; mais celui-ci l'embrassa et l'appela « son frère aîné. » Il lui céda, comme indemnité, Jenilschehr, Ainegiel et Jarhiszar. Mahomet trouva dans le port de Sinope un vaisseau de neuf cents tonneaux qui fut conduit à Constantinople : il en fit construire un trois fois plus grand... qui sombra dans le port avant d'avoir vu la mer. Le sultan marcha ensuite contre Trébizonde, que Mahmud-Pascha observait depuis quelques jours avec sa flotte. Trébizonde, l'ancien *Trapezos* des Grecs, était une colonie de Sinope; elle avait jadis offert un séjour hospitalier aux *dix mille* de Xénophon. Trajan, Adrien et Justinien l'avaient embellie. Trajan en avait même fait la capitale du Pont et de la Cappadoce. Les Goths l'avaient prise et pillée. Après la conquête de Constantinople par les croisés, les Comnènes établirent leur trône à Trébizonde. Mahomet n'eut pas grand'peine à renverser cet empire sans gloire et sans puissance. Quand il arriva devant la ville avec son armée, il somma David de se retirer avec ses trésors et ses serviteurs, ou de s'attendre à tout perdre avec la vie. L'empereur s'embarqua pour Constantinople, et la ville fut occupée par la troupe légère des Azebs et par les janissaires, sous les ordres du sandschak de Gallipoli.

La race souveraine de Byzance fut ainsi abattue en Orient comme en Occident. Écrasée sous la honte et noyée dans le sang, la puissance grecque disparut en Asie comme en Europe, et Mahomet put vraiment s'intituler le dominateur des deux continents et des deux mers.

Mahomet semblait avoir accompli, avec la ruine des Grecs, le grand œuvre de toute sa vie. Il ne jouit pas longtemps de la paix; à peine de retour en Europe, il envahit la Valachie, cruellement opprimée par Wlad, son waiwode, que les Hongrois appelaient *Drakul* (le diable); les Valaques, *Tschepelpusch* (le bourreau), et les Turcs *Kasikluwoda* (le vaivode empaleur). L'histoire n'a pas conservé le souvenir de plus atroces cruautés. Wlad arrosa la Valachie de sang et de larmes. Mahomet avait aidé lui-même à le porter au pouvoir; mais comme il refusa de paraître à Constantinople et de livrer cinq cents jeunes gens, que le sultan lui demandait, la guerre fut déclarée et le territoire envahi. Cette guerre fut menée des deux côtés avec une ardeur et une cruauté sans égales. Drakul se jeta sur la Bulgarie et le ravagea. Le grand vézir s'avança vers le Danube à la tête d'une puissante armée, tandis que Mahomet, conduisant sa flotte, prit par la mer Noire et remonta le fleuve jusqu'à Widin. Les rives furent dévastées. Après diverses rencontres, mais sans qu'il y eût eu de batailles rangées, Mahomet pénétra dans la Valachie.

Un jour il entra dans une belle vallée. Il aperçut vingt mille Turcs et Bulgares empalés ou crucifiés, et abandonnés ainsi à la voracité des bêtes de la terre et des oiseaux du ciel. « Il n'est pas possible, s'écria-t-il, de dépouiller de ses États un homme qui fait de si grandes choses. » Cependant Drakul ne put tenir contre des forces supérieures; il passa en Hongrie, où Mathias Corvin le fit jeter en prison. Son frère Radul, favori de Mahomet, fut mis à la tête du pays; mais Drakul s'échappa, tua son frère et reprit

ses États. Il fut lui-même assassiné deux ans plus tard. Les Turcs, à partir de ce moment, furent les maîtres absolus de la Valachie.

Mahomet, après s'être emparé de Lesbos, s'occupa de travaux intérieurs à Constantinople. Il répara, agrandit et fortifia le fort de Julien, celui qu'on appela longtemps *Kadrigba Limani* (le port des Galères) et bâtit sur l'Hellespont, non loin de Sestos et d'Abydos, les châteaux des Dardanelles. Il défendit, par une tour et une tête de pont sur l'Axicos l'ancienne, ville des Dardanelles, appelée jadis, à cause de sa beauté, la fiancée de la Grèce, enfin il jeta les fondements de la grande mosquée qui porte encore aujourd'hui son nom. L'architecte Christodulos, qui l'avait construite, reçut pour récompense toute une rue de la ville.

L'année suivante une expédition fut dirigée contre la Bosnie qui se soumit. Le roi et ses enfants furent mis à mort, malgré la capitulation jurée, et la Bosnie accrut la liste des provinces conquises. On en fit un Sandschaks ottoman, et trente mille Bosniaques furent enrôlés dans les janissaires. Un coup de main heureux tenté l'année suivante par Mathias Corvin ne sauva pas le pays de sa ruine : elle était consommée.

La fuite d'un esclave turc réfugié chez un Vénitien, et dont l'extradition ne fut point accordée, alluma entre la Porte et la Sérénissime République une guerre de seize années, qui se termina, après d'affreux malheurs, par la conquête de Corinthe, d'Hexamilon et de l'île de Négrepont. Possédée tour à tour par les Athéniens, les Spartiates et les Macédoniens dans l'antiquité, l'empire romain la légua plus tard à Byzance qui la laissa prendre à Venise. Xercès, Antiochus et Mithridate l'avaient

occupée quelques instants. Elle fut pour ainsi dire roulée dans les flots de la conquête jusqu'à l'heure où la main puissante du Ghazi la fixa comme base inébranlable de sa domination dans l'Archipel.

Mahomet trouva le moyen, pendant les trèves de cette guerre, d'anéantir la dynastie remuante et tracassière des princes de Karamanie, rivale plus que séculaire de la race d'Osman.

La guerre civile divisant les sept fils du prince Ibrahim, le dernier souverain du pays, facilita l'accomplissement des antiques projets de conquête, que les Osmanlis n'avaient jamais abandonnés. La paix entre les deux États n'avait été qu'une suite de trèves incessamment violées depuis Murad Ier jusqu'à Mahomet. Mahomet passa en Asie avec toutes ses forces; la maison de Karamanie fut écrasée, et la Karamanie tout entière, à l'exception de Seleské qui résista quelque temps, fut immédiatement soumise. Les deux capitales, Karaman et Iconium, furent ruinées et leur population transplantée à Constantinople.

La bonne foi au XVe siècle ne présidait pas toujours aux relations internationales. On violait un traité dès qu'on n'avait plus d'intérêt à l'observer. La paix jurée par Mahomet et Skander-Bey ne dura que trois ans. Le manque de foi vint des chrétiens : Pie II avait proclamé tout récemment une nouvelle croisade; l'occasion devait tenter un héros; l'ambassadeur de Venise était pressant, le légat du Pape encore davantage. Skander-Bey céda.

Mahomet envoya quatorze mille cavaliers dans l'Albanie avec Scheremet-Bey. Ils furent défaits par Skander-Bey à quelque distance d'Ochri. Trois défaites

nouvelles de ses lieutenants attirèrent Mahomet lui-même en Albanie. Mais il ne fut pas plus heureux, et Skander-Bey le força bientôt à lever le siége de Croja. Les Turcs firent d'énormes pertes dans cette campagne, Mais la mort de Skander-Bey, arrivée dans sa soixante-troisième année, après trente ans de combats pour la foi chrétienne, rendit aux armes de Mahomet leur supériorité accoutumée, et toute l'Herzégovine fut bientôt incorporée comme sandschak à l'empire ottoman.

Mahomet profita de la paix qui suivit la mort de Skander-Bey pour hâter la construction du séraï, sur l'emplacement du palais des empereurs et de l'Acropole de l'ancienne Byzance. Tous les souvenirs semblaient se presser sur ce petit coin de terre. C'est là que s'étaient élevés jadis les temples de Neptune, de Bacchus, de Jupiter, d'Hécate, de Proserpine et de Pallas triomphante. Plus tard les églises de saint Démétrius, de saint Serge, le grand patron de la Russie orthodoxe. Le palais Chalke, les triclines des dix-neuf convives de l'empereur, la salle du trône resplendissante d'or, la salle de porphyre où les Césars naissaient sur la pourpre, tout cela tomba pour faire place à la Sublime-Porte sur laquelle nous lisions, il y a quelque mois, les inscriptions calligraphiques de Mahomet : « Que Dieu éternise l'honneur du possesseur ! Que Dieu consolide sa construction ! Que Dieu fortifie ses fondements ! »

Mahomet s'occupait encore à ces travaux paisibles quand les exploits d'Usun-Hassan (*Hasan le Long*) troublèrent l'Asie.

Hassan était le petit-fils et le troisième successeur de Kara-Juluk (*la Sangsue-Noire*), fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc, cousin de Jusuf, prince du Mouton-

Noir. Les chevaux de Timur-Lenk foulèrent aux pieds le Mouton-Noir, mais Kara-Juluk servit Timur et agrandit son territoire des dépouilles de ses voisins. Son petit-fils Hassan, après une jeunesse mêlée de combats et d'aventures, devint à son tour chef du Mouton-Blanc. Le succès couronna toutes ses entreprises jusqu'au jour où il osa lutter contre Mahomet, en essayant de relever les débris de la maison de Karamanie. Pendant que le sultan se préparait à marcher contre lui, il écrivit à son fils Mustapha, gouverneur de la Karamanie, une lettre que l'histoire a conservée. Nous l'empruntons au recueil de Féridun, parce qu'elle porte la vive empreinte de l'esprit de Mahomet. Usun-Hassan qui, pour ses précédents attentats contre le sultan défunt Ebusaid et le schah Dschihan, mérite la potence et la corde, — et que Dieu le damne — : Usun-Hassan nous a déjà envoyé dans une autre circonstance des lettres audacieuses et pleines d'offenses. Nous lui avons répondu, comme on fait aux fous, par le silence; mais c'est un silence d'une nature telle qu'il change le renard en lièvre; nous nous armons contre lui avec les lions des batailles et avec les bêtes furieuses de la puissance. Comme tu nous as mandé que des malheureux émirs, provoqués par les fils du prince de Karamanie, osaient menacer le pays de l'Islam, pour les repousser je t'ai nommé chef de mes armées, et j'ordonne donc qu'à l'heure du danger tu marches contre eux avec les beglerbeys d'Anatolie et de Roumilie, et qu'avec l'aide de Dieu tu ne négliges rien pour les expulser. Donné dans les premiers jours du mois isufer, l'an 877, dans la résidence de la ville bien gardée de Constantinople (1472)... »

La réponse de Mustapha, après sa victoire, n'est pas pas moins curieuse, comme étude de mœurs turques. N'oublions pas que c'est un fils qui parle à son père.

« Voici le rapport du plus humble des esclaves, qui sera déposé sur la poussière des degrés du trône uni par la conquête, enchaîné par la victoire. Après l'arrivée de l'ordre sublime, les hommes connus comme des scorpions, les parents d'Usun-Hassan, qui, par tous ses attentats, mérite la potence et la corde, les fils d'Omar, et Jusuf avec quelques-uns de ses frères et des beys, se sont portés en avant des fils de Karaman, Pir-Ahmed et Kasim, et ont passé rapidement au-delà de Kaiszarije; ton esclave rangea ses troupes à Konia, et marcha aussitôt avec son armée victorieuse au devant de l'ennemi pour le repousser. Le beglerbey d'Anatolie, mon gouverneur Keduk-Ahmed-Pascha, était à l'aile droite, le beglerbey de Romilie, Mahomet-Pascha à la gauche; le mardi 14 de rebiulewel, les deux armées se disposèrent à la bataille; l'on combattit depuis le matin jusqu'après midi; mais avec le soleil déclina aussi la fortune de l'ennemi. Les chefs de son armée, Jusuf avec ses frères Seinel et Amru, furent pris; les beys les plus renommés, comme Mahomet, Bakir et autres, furent couchés dans la poussière, et leurs têtes coupées seront en dérision à ce monde et à l'autre. Ceux qui ont échappé au sabre ne peuvent plus relever le front courbé sous ce coup, et sont dispersés pour la plupart; le sabre a tranché sur le dos du peuple qui avait choisi l'injustice. Gloire à Dieu, le maître du monde! Cette victoire est une suite de la bénédiction du Padischa, qui est le refuge du monde; et l'on doit espérer qu'Usun-Hassan lui-même, atteint par le glaive de la justice,

sera partagé; que ses restes, privés de linceul et de sépulture, seront étendus sur la terre de destruction, et qu'ils serviront de pâture aux fourmis et aux serpents. Dieu le veuille ainsi! Ce message glorieux est confié au grand écuyer Mahmud, ton esclave; il est suivi par un autre esclave, le grand écuyer Keiwan, qui porte les têtes et mène les prisonniers; ils se prosterneront la face dans la poussière que soulèvent les pieds du cheval de ta sublime personne. Au reste, l'ordre émane de la Sublime Porte.

L'esclave de ta grandeur. »

Mahomet marcha bientôt en personne contre son ennemi; Hassan campé sur l'Euphrate, attira l'avant-garde des Ottomans dans une embuscade et la tailla en pièces. Mais Mahomet remporta, quelques jours après, une victoire complète, non loin d'Ersendschan. Cette victoire ruina pour toujours les espérances d'Hassan, et l'Asie fut pacifiée une fois de plus.

Mahomet, de retour à Constantinople, fit mettre à mort son grand visir Mahmud-Pascha, qui n'avait pas montré assez de zèle dans la guerre d'Orient, et qui s'était réjoui de la mort de Mustapha, gouverneur de la Karamanie. Mahmud-Pascha déploya de grands talents comme homme de guerre, comme administrateur et comme écrivain : on l'avait surnommé *Adeni*, le poëte de l'Eden. Le jeudi de chaque semaine il recevait les poëtes et les savants à sa table, sur laquelle on servait une assiette de riz avec des pois. Ces pois étaient d'or; chaque convive puisait au plat avec sa cuillière, et il emportait ce qu'il ne mangeait pas. « Quiconque jouit des faveurs de la fortune doit avoir l'or à la bouche! » disait-il souvent. On trouva dans son testament ces

quelques lignes nobles et fières : « Je suis arrivé à la porte du sultan avec un cheval, un sabre et cinq cents aspres. Tout ce que j'ai acquis de plus est le bien du Padischa, à la grâce duquel je recommande le sort de mon fils Mohammed-Bey, et le maintien de mes fondations pieuses. »

Mahmud a maintenant le renom d'un saint et d'un martyr parmi les Ottomans. Sa vie et sa mort ont servi de texte aux légendes dorées des Turcs.

Mustapha fut remplacé dans le gouvernement de la Karamanie par son frère, le jeune prince Dschem, une des plus charmantes et des plus gracieuses figures de l'histoire : rien ne devait manquer à sa destinée, pas même la poésie touchante du malheur. Gouverneur de Kastemuni, dès l'âge de dix ans, il développa sous un ciel heureux tous les talents dont il avait le germe en lui. A douze ans, il avait traduit pour son père un poëme romantique persan « Dschemschid et le Soleil; » lui-même il composait des *ghasèles* charmantes; c'était aussi un vaillant lûtteur : il augmenta le poids de la terrible massue d'Aladin le Grand, et brilla dans tous les exercices du corps, si chers aux habitants de la Karamanie. Les peuples portaient légèrement le joug imposé par ses mains fortes et vaillantes.

Les Turcs avaient commencé, dès l'année 1470, leurs excursions dans la Carniole, la Carinthie et la Styrie. Elles se continuèrent régulièrement pendant dix années, au grand dommage des habitants, pillés, rançonnés et emmenés en captivité. Mahomet tournait ses armes contre l'Orient et l'Occident tout à la fois; son cimeterre avait deux pointes. Pendant qu'une partie de ses troupes faisait la campagne d'Albanie et de Molda-

vie, un autre corps d'expédition soumettait la Crimée.

Les Turcs avaient tenté inutilement trois siéges en Europe. Scutari (Albanie), Croja et Lépante. La première de ces villes leur fut cédée comme condition d'un traité avec Venise, la seconde se rendit à Mahomet, Lépante seule resta aux Vénitiens.

En 1479, une armée de quarante mille Turcs pénétra en Transylvanie, sous la conduite de douze Paschas Ils essuyèrent une sanglante défaite à Konger-Mesæ (13 octobre 1479). Cette défaite ne les empêcha pas d'envahir et de ravager la Carniole, la Carinthie et la Styrie.

La flotte ravagea Saint-Maura et Zante, mit le cap sur l'Italie, parut à la hauteur d'Otrante (28 juillet 1479), s'empara de cette ville, considérée comme le boulevard oriental de l'Italie, et y commit les plus atroces ravages.

Ce fut bientôt le tour de Rhodes.

Rhodes est placée à l'intersection, si l'on peut ainsi parler, de la Méditerranée et de la mer Égée, à quelques milles des côtes méridionales de l'Asie mineure. A l'époque des migrations orientales, elle fut comme un point d'arrêt et un port de relâche pour ceux qui allaient de Phénicie en Grèce. Son nom appartient à deux langues. En grec, il signifie *rose*, et *serpent*, en phénicien. Rhodes était célèbre avant Homère, qui parle de ses trois villes : Jalyssos, où les Phéniciens consacrèrent un temple à Neptume ; Atabyros, où les Crétois en élevèrent un autre à Jupiter ; enfin, Lindos, où se trouvait celui de Pallas, fondé par les Danaïdes. La ville qui porte le nom de Rhodes fut bâtie dans les dernières années de la guerre du Péloponèse, par l'architecte qui avait construit le Pirée et la *Longue-Muraille*.

Elle fut prise par la reine de Carie, Artémise II, qui exigea que les habitants lui élevassent une statue, désir de femme et de reine! Plus tard, Rhodes se soumit à Alexandre, mais résista énergiquement à Démétrius le preneur de villes, qui ne la prit pas. C'est en souvenir de cette résistance que fut élevé le fameux colosse qui dominait l'entrée du port. Les matelots turcs nous ont montré les traces de ses pieds. Ce colosse resta debout pendant cinquante-six ans et renversé pendant neuf siècles. Rhodes joua son rôle dans tous les grands drames du monde antique qui eurent l'Asie pour théâtre. Elle s'allia aux Romains contre les rois de Syrie, resta neutre dans leur guerre contre Persée, et résista bravement à Mithridate. Elle prêta ses flottes tour à tour à César et à Pompée, et perdit sa liberté sous l'empereur Claude, qui la rétablit dans ses droits neuf ans plus tard. Elle fut, suivant le langage du temps, réduite en province romaine sous l'empereur Vespasien. Capitale d'un *Théma*, sous Constantin, et siége métropolitain d'un archevêché dont relevaient quatorze évêques, les Arabes y passèrent et n'y restèrent pas. Dans le partage de l'empire grec par les croisés latins, Rhodes tomba aux mains d'un prince italien que l'histoire n'a pas nommé; elle alla de lui aux Génois, qui en furent chassés par Ducas. Elle fit ainsi retour à l'empereur, jusqu'à ce qu'une révolte de son gouvernement l'eût rendue indépendante, pour la laisser ravager par la marine naissante des Turcs.

Au milieu de cette confusion qui semblait livrer l'île à la loi du plus fort, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem enlevèrent Rhodes d'assaut, et rangèrent sous leur obéissance les îles de l'Archipel, Nisiros, Liros,

Kalemnos, Épiskomi, Kos et Simia, rangées autour d'elle comme les fleurons d'une couronne. Les chevaliers ajoutèrent aux défenses de leur capitale et fortifièrent leurs îles. Ils purent ainsi repousser une agression du soudan d'Égypte, et soutenir deux siéges contre les armées puissantes de Mahomet. Le Padischa préparait contre eux une troisième expédition quand il mourut, à l'entrée de la Prairie-Impériale, entre Scutari et Gebise, le jeudi 3 août 1481, à l'âge de cinquante-deux ans, après en avoir passé trente sur le trône.

Mahomet recula dans toutes les directions les limites de l'empire ottoman. Il conquit les deux empires de Byzance et de Trébizonde, enleva plus de deux cents villes, soumit la Servie, la Bosnie, l'Albanie, la Moldavie, la Morée, le Kastemuni et la Karamanie, Négrepont, Céphalonie, Lesbos, Lemnos, Ténédos, Imbros et Tarsos. On l'ensevelit derrière la mosquée du conquérant à Constantinople. Ce fut le premier des Padischas qui dormit dans la terre chrétienne d'Europe.

Mohamet fut grand pour le mal comme pour le bien. Comme Bajésid son aïeul, il avait la détermination soudaine et l'exécution foudroyante. Les circonstances l'ont puissamment servi. Presque toutes ses grandes conquêtes trouvèrent des auxiliaires ou des complices dans les peuples qu'il attaquait, divisés entre eux, trahis par leurs chefs, ou penchant comme les Grecs du Bas-Empire, sur le déclin rapide des décadences. Chaque fois qu'il rencontra un ennemi puissant, il s'arrêta. Hunyade, Skander-Bey et les chevaliers de Rhodes lui résistèrent. Mahomet ne fut pas seulement conquérant, il fut aussi fondateur. Son vaste esprit embrassait tout. Il aimait les lettres, protégeait les savants et jetait de

l'or aux poëtes. Lui-même composait des vers qu'il signait du nom d'*Aouni* (le secourable). Son caractère était profondément dissimulé. C'est lui qui disait, en parlant de sa pensée : « Si un poil de ma barbe la savait, je l'arracherais et je le jetterais au feu. » Ainsi que tous les hommes vraiment cruels, il voilait sa cruauté sous des formes douces et polies. Il prononçait une sentence de mort en souriant et en caressant sa barbe. La corruption de ses mœurs surpassa tous les scandales de la décadence romaine. Sa vie ne fut qu'un long outrage à la nature. Un historien turc a laissé de sa personne un portrait assez curieusement tracé.

« Son nez aquilin était pareil à un bec de perroquet *reposant sur des cerises* (sur un passeport on mettrait plus simplement, nez aquilin, teint coloré); sa barbe noire était aussi épaisse que des fils d'or joints ensemble, et sa moustache ornait ses lèvres, comme des feuilles de *barolie* posées sur un bouton de rose. Ses yeux noirs étaient petits, vifs et brillants. Ses joues, pleines et rondes, étaient nuancées de teintes rouges et blanches. Sa taille était moyenne et bien prise. Il montait à cheval avec une rare perfection, et personne mieux que lui ne savait dompter les plus fougueux coursiers. Il portait le large pantalon, la robe flottante, les brodequins jaunes, terminés en pointe, et son turban, composé d'étoffes de soie de diverses couleurs, avait la forme cylindrique. Le sultan aimait le luxe et la magnificence exterieure; ses vêtements, ses armes, comme la bride, la selle, et les caparaçons de son cheval de bataille, resplendissaient d'or et de pierreries...»

Mahomet aimait beaucoup sa nouvelle capitale, qu'il embellit à sa manière, mais avec un soin jaloux.

Après la conquête de Constantinople, huit des principales églises furent converties en mosquées, et quatre mosquées nouvelles furent élevées par le vainqueur. La plus belle, que l'on appelle encore aujourd'hui Mosquée du Conquérant, reçut dans une de ses salles la première bibliothèque que les Musulmans aient fondée en Europe. Mahomet organisa après avoir conquis. Son kanunamé fut longtemps la loi de l'État. Le kanunamé est divisé en trois parties principales : la première traite du rang des grands de l'empire ; la seconde des usages et des cérémonies ; la troisième des amendes pour les délits et de la rétribution des emplois.

Nous avons déjà fait connaître un de ces kanuns relatifs aux frères de l'empereur, que celui-ci peut faire mettre à mort lors de son avénement. Jamais le mépris de la vie humaine, affiché dans la loi, n'est allé plus loin chez aucun peuple. Un autre kanun règle ainsi le prix du sang qui doit être prélevé par la police : pour un meurtre, trois mille aspres ; quinze cents pour un œil arraché ; cinquante pour une blessure à la tête. Mahomet admet ses principaux dépositaires à la participation de ses tributs. « Si des puissances étrangères envoient déposer des tributs sous mon étrier impérial, mes vézirs et mes defterdars en prendront leur part. »

Mahomet posa l'édifice politique de son empire sur la triple base des lois religieuses, des coutumes et des ordres arbitraires du pouvoir absolu. A partir de son règne, le mot de Porte, si souvent employé dans la langue figurée des Chancelleries, signifia tout à la fois le gouvernement général, la force militaire, et la cour du Padischa. Le Prophète avait eu quatre disciples ; l'Islam regarde les quatre premiers khalifes comme

inspirés ; Osman eut quatre compagnons d'armes ; le trône d'Allah est supporté par quatre anges. Quatre est le nombre sacré par excellence. Mahomet voulut donner quatre colonnes à l'empire : ce furent les vézirs, les kadiaskers, les defterdars et les nischandschis. On appela ces fonctionnaires les *démons*, parce que le Padischa voulait qu'ils eussent une finesse et une activité diaboliques.

Les vézirs, émanation active du souverain, furent comme les administrateurs généraux de l'État ; les kadiaskers furent les juges de l'armée, et comme, à vrai dire, tout l'Islam est sous les armes, ils furent à la tête de l'ordre judiciaire ; les defterdars étaient les teneurs de livres et, pour ainsi parler, les ministres des finances de l'empire ; les nischandschis en étaient les secrétaires d'État.

Mahomet voulait éblouir ses peuples par tous les prestiges de la grandeur et de la magnificence. Il s'occupait soigneusement du cérémonial des fêtes et rédigeait lui-même le programme des honneurs qu'il fallait lui rendre. « C'est ma volonté impériale, dit-il, que pour les fêtes du Beiram il soit élevé une trône sur la place publique, devant la salle du divan, et que là se fasse la cérémonie du baise-main. Mes vézirs, mes kadiaskers et mes defterdars doivent se tenir derrière moi ; mon chodscha (précepteur) est debout devant les vézirs, les kadiaskers et les defterdas ; les oschatuschs me baisent la main, ainsi que les sandschakbeys et les muteferrikas, qu'ils soient soldés ou ne le soient pas. »

L'infatuation du pouvoir personnel troubla plus d'une fois la raison de Mahomet ; cette infatuation, maladie des souverains absolus, éclatait en paroles

superbes, dans les plus petites choses. Les premiers sultans avaient eu des compagnons; lui ne voulut que des esclaves: « Ce n'est pas volonté que personne mange avec ma majesté impériale. Mes illustres ancêtres avaient autrefois admis leurs vézirs à leur table; cette coutume, je l'ai abolie. »

A la suite des quatre dignitaires nommés colonnes de l'empire, il fallut bientôt ranger le Reis-Effendi, chargé des relations étrangères, le Tezkeré-Dik, sorte de maître des requêtes, le Kassidjiler-Kiagassi, ou grand chambellan, et le Tschaousch-baschi, grand maréchal du palais, chargé de maintenir l'ordre dans les séances du conseil. Ces conseils se tiennent dans une salle du séraï. Une petite lucarne, qu'on appelle *l'œil de l'empire*, permet au sultan d'assister sans être vu aux délibérations de ses ministres.

Les Turcs appellent souvent leur Padischa *Fils de l'esclave*, parce que, depuis la conquête, les sultans ont toujours eu des esclaves pour mères. C'est une sorte de loi de l'État que jamais un Padischa ne doit contracter d'unions avec des femmes choisies dans les familles musulmanes. Le harem recruta ses beautés parmi les Grecques, sur les côtes d'Espagne, de Provence et d'Italie, en Russie, en Circassie, en Géorgie, dans la Mingrélie ou la Haute-Arménie. Les enfants mâles des filles du sultan furent mis à mort comme ses frères. Il ne fallait pas que le sang d'Osman, trop généreux dans leurs veines, troublât la paix du monde. Cette vénération profonde pour le sang d'Osman corrompit souvent jusqu'à l'idolâtrie le noble respect des peuples pour leur souverain : ils le déifièrent dans une sorte de culte. Il en arrive toujours ainsi dans les gouvernements théo-

cratiques, quand les sujets n'ont pas une dose de froide raison. Le poëte Kaab-Ben-Sobéir avait dit du premier Mahomet : « Le Prophète est un glaive dont les étincelles se répandent partout ; c'est un glaive courbé à l'indienne, tiré du fourreau par Dieu lui-même. » Bientôt Mahomet fut le très-pur, l'astre de la constellation du patriarchat, le pontife de la phalange des prophètes, le coryphée de la légion des saints. Le sultan, à son tour, prit le titre de roi des rois, distributeur des couronnes aux princes du monde, ombre de Dieu, maître des deux continents et des deux mers, etc., etc. D'après l'opinion des légistes musulmans, le sultan est au-dessus des lois ; aucune loi ne peut l'atteindre. Il est la loi. Il fait mourir qui il veut, détruit ceux qu'il lui plaît, élève les uns, abaisse les autres, selon sa volonté. Il est dificile d'arriver à une formule d'autocratie plus complète. Le caractère théocratique du pouvoir a passé du sultan à sa race, qui semble porter au front le sceau du Koran. A la suite d'une révolte de prétoriens ou d'un soulèvement populaire, il y aura peut-être un changement de personne dans le souverain, mais la dynastie est immuable. Le pouvoir passe toujours aux mains de l'aîné des mâles. Il y a eu de rares dérogations à ce principe, mais quand elles ont eu lieu, les historiens ottomans ont accepté le fait accompli sans protestation : Dieu l'a voulu. Le droit est mort étouffé sous la force.

X

BAJAZET II.

Bajazet II monta sur le trône de son père à l'âge de trente-cinq ans; il ne put appliquer à son frère le kanun fratricide de Mahomet. Dschem était entouré de partisans et d'amis dans son gouvernement lointain de la Karamanie. Bajazet était né avant l'avénement de son père; Dschem, depuis que Mohamed était sur le trône : il se prétendit le seul véritable fils du sultan et voulut disputer à son frère la dignité de Padischa. Il leva une armée dans les provinces voisines de son gouvernement et marcha vers Constantinople. Il défit, à Brousse, les troupes de son frère, et, après son retour, lui fit proposer le partage de l'empire. La tante des deux princes, sœur de Mahomet, suppliait le sultan de consentir à ce pacte de famille. Bajazet répondit par le proverbe arabe : « Il n'y a point de lien du sang entre les rois. »

Malgré ses talents militaires et son éclatante bravoure, Dschem ne put tenir contre toutes les forces de l'empire. Il fut battu dans la plaine de Jénetscher, en Bithynie (juin 1481), et obligé de se réfugier en Égypte. L'Égypte accueillit Dschem avec toutes sortes d'honneurs; il y passa un an, fit le pèlerinage de la Mekke, revint en Karamanie, recommença la guerre et proposa de nouveau la paix qui fut encore refusée. « La fiancée de l'empire, avait répondu le sultan, ne peut être partagée entre deux rivaux. Que Dschem ne souille donc plus les pieds de mon cheval et les pans de mon manteau impérial du sang musulman. Tout ce que je puis faire, c'est de donner à mon frère assez d'argent pour vivre dans une solitude. »

— « Ce n'est pas de l'argent que je veux, répliqua Dschem, c'est un empire! »

Vaincu une seconde fois, le prétendant alla chercher un asile chez les chevaliers de Rhodes. Le grand-maître refusa l'extradition, mais s'engagea, pour cinquante mille ducats par an, à retenir Dschem prisonnier dans une des maisons de l'Ordre. On envoya Dschem en France pour le soustraire au poignard des assassins de Bajazet. Il promena de château en château, avec la gloire de son père, sa beauté, sa mélancolie et ses amours. On accourait de toutes parts pour voir le fils de celui qui avait pris Constantinople. Il passa quelque temps à Nice, ville charmante, disait-il, où l'on reste malgré l'envie qu'on a d'en sortir. Rentré en France, il habita quelques mois un château du Dauphiné, plongé dans la contemplation rêveuse de cette nature fière et sauvage, si nouvelle pour des yeux accoutumés aux lignes onduleuses et molles du paysage asiatique; il y

trouva aussi une consolation dans la pure et profonde tendresse de la belle Hélène de Sassenage; et quand sa vie errante fut arrachée au Dauphiné, où déjà elle prenait racine dans le cœur d'une femme, il emporta du moins avec lui, comme il le dit avec la poésie de son langage, le parfum de sa fleur des montagnes, plus doux que celui des roses de la Karamanie. Le pape Innocent VIII réclama Dschem du grand-maître, son vassal. Aubusson céda son prisonnier, et le pape lui donna en échange un chapeau de cardinal. Dschem refusa d'ôter son turban et de fléchir le genou devant le pape; mais le traitant noblement de prince-prince, il alla droit à lui et le baisa sur l'épaule. Le pape voulut le convertir. « Je n'abjurerai ma religion, répondit Dschem, ni pour l'empire ottoman, ni pour la vie. » Le pape n'insista plus. Innocent mourut et fut remplacé par Alexandre VI. Alexandre proposa au sultan d'assassiner son frère pour trois cent mille ducats. « Tous les hommes sont mortels, répondit le sultan; qu'il vous plaise donc d'aider mon frère à être délivré des misères de ce monde et que, par vos soins, son âme soit transportée dans le séjour céleste. » Les trois cent mille ducats accompagnaient cette lettre. Le pape voulut les gagner, et il fit prendre à Dschem cette fameuse *poudre blanche* dont il se servait avec ses cardinaux. Dschem mourut le 24 février 1495, dans sa trente-sixième année. Une ambassade ottomane vint chercher son corps en Italie. Bajazet ne le craignait plus. On le déposa à Brousse, entre les turbés de ses pères.

Ainsi disparut de la scène du monde ce prince dont les grâces aimables touchèrent, pendant dix années, l'Europe oisive, qui ne fit rien pour lui. Sa destinée

mélancolique détourne un instant les yeux des horreurs violentes qui s'enchaînent en tissu serré dans la trame de l'histoire ottomane à la fin du xve siècle. Il attendrit, il charme et il repose.

Bajazet aimait la paix et le plaisir, comme son père aimait la guerre. Il ne faisait que traverser les camps pour revenir bientôt aux douceurs du séraï. Les historiens ottomans l'appellent le *sofi* (le contemplateur). Mais ce rêveur était loin d'être un sage. Il sortait parfois de ses débauches pour ordonner des meurtres. C'était comme un mélange de Sardanapale, avec moins de grandeur babylonienne, et de Louis XI, avec plus de cruauté, car il avait même la cruauté inutile, — un luxe que Louis XI ne se permit jamais. Deux de ses fils avaient voulu se rendre indépendants dans leurs sandschaks; il fit étrangler l'un et empoisonner l'autre. Il prit aux Vénitiens et incorpora à son empire Lépante, Coron, Modon et Navarin. Politique habile, il noua bientôt avec l'Europe chrétienne des relations vraiment diplomatiques, formula les premières règles des rapports internationaux qu'il voulait avoir avec le monde, et reçut les ambassadeurs de tout ce qui avait rang de puissance. La Russie accrédita près de lui son premier envoyé; c'était un certain Michel Plesttschéïef, digne prédécesseur du prince Menschikoff. Raide, hautain, grossier, ce diplomate en bottes fortes mécontenta tout le monde.

Les guerres de Bajazet furent rarement heureuses; il fut battu dans toutes les rencontres par les Mamelouks d'Égypte; Gonzalve de Cordoue lui prit Égine et Céphalonie, et Pierre d'Aubusson ravagea ses côtes jusqu'à l'entrée des Dardanelles. Lui, cependant, au lieu

de se mettre à la tête de ses troupes, ne demandait qu'à signer des traités de paix. Les janissaires, indignés de ce lâche repos, troublèrent les dernières années de son règne, et, repoussant le choix qu'il avait fait d'Achmet, son fils aîné, ils demandèrent pour sultan Sélim, son autre fils, gouverneur du sandschak de Trébizonde.

Sélim se dirigea sur Constantinople, à la tête d'une armée, sous prétexte de venir rendre hommage à son père. Bajazet marcha contre lui et le défit. Il revint à la tête de nouvelles troupes; les janissaires lui ouvrirent les portes de Constantinople. Peuple, soldats et vézirs se présentèrent au séraï. Le sultan, assis sur son trône, les reçut avec majesté. — Que demandez-vous? leur dit-il. — Notre Padischa est vieux et malade, répondirent-ils, nous voulons sultan Sélim à sa place. Il n'y avait pas à reculer : Bajazet abdiqua en faveur de Sélim. Il demanda pour toute faveur d'aller finir ses jours à Démotica, sa ville natale. Il mourut en route (26 mai 1512). On parla de poison, et on nomma son fils. L'empereur avait soixante-dix ans, il en avait régné plus de trente. Il avait fait soigneusement recueillir la poussière qui s'était attachée à ses vêtements et à ses chaussures dans ses guerres contre les chrétiens, et ordonna qu'après sa mort on répandît cette poussière sur ses joues, afin qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi le feu du ciel.

XI

SÉLIM.

Sélim l'Inflexible (*el Gaouz*) fut parmi les Turcs l'expression la plus terrible du despotisme.... « Pour goûter le plaisir de régner, disait-il quelquefois, il faut régner sans crainte. » Tout ce qui lui faisait ombrage disparaissait. « Puisses-tu être vézir du sultan Sélim ! » était devenu chez les Turcs une formule habituelle d'imprécation. Il ne conservait guère ces grands fonctionnaires plus d'un mois ; le moindre prétexte, un caprice parfois, suffisait pour les faire déposer et livrer au bourreau. Ces malheureux portaient toujours leur testament sur eux, par mesure de précaution : ils espéraient qu'on leur laisserait du moins le temps d'ajouter un codicille. A peine sur le trône, Sélim fit mettre à mort ses deux frères, Achmed et Korkoud, et cinq de ses neveux. Ce n'était là, du reste, qu'un meurtre légal autorisé par les kanuns du conquérant. Sélim

voulut prendre aux chrétiens les églises qui leur restaient dans Constantinople ; il voulut même les obliger à embrasser l'islamisme sous peine de mort.

Le patriarche, averti à temps par le grand-vézir, se rendit au séraï, accompagné des membres les plus influents de son clergé. Admis en la présence du Padischa, ils lui rappelèrent l'engagement qu'avait pris Mahomet de leur laisser la liberté de leur culte et la moitié de leurs églises. On ne put trouver le hatischériff du Ghazi, mais trois vétérans, débris des janissaires de Mahomet, rendirent témoignage en faveur des chrétiens. Ils eurent la vie sauve, mais ils furent dépouillés de leurs églises, que Sélim convertit en mosquée. Il leur donna en échange des églises de bois.

Cette manie de conversion et cette fureur de persécution ne s'éteignit pas dans le cœur de Sélim ; il les tourna vers les schismatiques de sa race. Parmi les nombreuses sectes qui déchirent l'islam, on en distingue surtout deux : les *schiis*, ou schismatiques, et les *sunnis* ou orthodoxes. Les sunnis dominent dans la partie occidentale de l'Islam. Les schiis règnent dans l'Inde et dans la Perse. Une arrière-pensée d'ambition corrompait le zèle de Sélim, car il voulait joindre la Perse à ses États. Il commença par faire égorger des milliers de schiis dans son empire. Les deux souverains se préparèrent à la guerre. Sélim engagea le Scha Ismaïl à revenir à la saine croyance et à lui céder ses États. « Rentre en toi-même, émir Ismaïl, renonce à tes erreurs et marche vers le bien d'un pas ferme. Au reste, salut à qui suit la voie du salut ! »

On échangea pendant quelques mois des messages insultants. Mais Sélim entra bientôt dans la Perse, à la

tête d'une armée de cent quarante mille hommes, et défit Ismaïl dans la plaine de Tschalridan (août 1514), et entra bientôt dans Tébriz, sa capitale. Il eût poussé plus loin ses conquêtes si les murmures et les mutineries des janissaires ne l'eussent ramené vers le Bosphore. De retour à Constantinople, il fit pendre les plus coupables. Le résultat de cette expédition, ainsi tronquée, fut l'annexion aux possessions ottomanes des deux vastes provinces du Diarbékir et du Kurdistan.

Sélim convoita bientôt les belles provinces de Syrie, de Palestine et d'Égypte. Malheureusement elles appartenaient à des coreligionnaires; les mamelouks étaient comme lui de la secte orthodoxe des sunnis; Sélim imagina de les accuser de s'être alliés aux schiis contre lui, et il posa cette question au mufti d'Islamboul :

« Si un Padischa de l'islamisme, faisant la guerre sainte afin d'exterminer les impies (les Persans), rencontre des obstacles par suite des secours que leur prête un autre Padischa, la loi permet-elle au premier de tuer le second et de prendre ses propriétés? » Djemali résolut affirmativement cette question en citant la sentence du Prophète : *Celui qui vient en aide aux impies est lui-même impie.*

La réponse était claire.

Sélim s'avança donc en toute sûreté de conscience à travers l'Asie-mineure, franchit le Taurus, entra dans la Silicie, et vint camper sous les murs d'Alep. Les mamelouks étaient commandés par leur soudan, vieillard octogénaire, du nom de Kanssou-Ghavid. Les deux souverains, après avoir outragé ou mis à mort leurs ambassadeurs, en vinrent aux mains dans la belle

prairie de Dabik, à quelques lieues d'Alep (24 août 1516). Les Osmanlis vainqueurs entrèrent dans Alep. Le Padischa visita la grande mosquée; l'iman, dans sa chaire, le salua comme son souverain, et l'appela le serviteur des deux saintes villes de Médine et de la Mekke. Sélim jeta sur les épaules du prédicateur son cafetan couvert de pierreries. La journée de Dabik, une seule victoire, donna au Padischa la Syrie et la Palestine. Il alla respirer à Damas « le parfum du paradis, » et après avoir fait le pèlerinage de Jérusalem, sainte pour les Musulmans comme pour nous (el Codsi), il traversa les sables mouvants du désert d'El-Arisch et entra en Égypte.

Sélim campa le 20 janvier 1517 à Khankah, non loin du Kaire. Touman-Baï avait succédé au vieux soudan, mort de chagrin après la défaite de Debik. Les Mamelouks, malgré leur éclatante valeur, furent anéantis dans la plaine de Rédania (1517). Cette nouvelle victoire donnait l'Égypte à Sélim. Il jeta une garnison dans le Kaire, sans y entrer lui-même. Touman-Baï rallia ses débris, pénétra dans la ville et massacra la garnison ottomane. Mais il ne put se maintenir dans la ville, que Sélim fit piller et incendier. On lui amena Touman-Baï enchaîné. Sélim n'avait pas appris à pardonner : il fit pendre le soudan devant une des portes du Kaire.

Le gouvernement des Mamelouks circassiens avait duré cent trente-quatre ans. Anciens esclaves, puis fondateurs de dynastie, ils ne disparurent pas complétement dans leur chute sous Sélim. La nouvelle organisation de l'Égypte leur laissa encore les meilleures places dans l'ordre civil comme dans l'ordre militaire. Nous retrouvâmes leur courage au pied des Pyramides,

en 1798. Méhémet-Ali les enveloppa dans les filets d'une basse intrigue, en 1811.

Mohammed-Ebul-Berckiat, trente-quatrième schérif de la Mekke, fit présenter au conquérant les clefs de la Kaaba dans un bassin d'argent. A partir de ce jour, le Padischa fut substitué, comme protecteur et serviteur des deux villes saintes, aux soudans et khalifes d'Égypte. C'était à lui qu'appartenait désormais le soin d'entretenir les pauvres et les cheikhs religieux dans les deux principaux sanctuaires de l'Islam. Si l'on prend garde à l'esprit profondément religieux des Musulmans, on verra que c'était là, pour le Padischa, un singulier accroissement d'influence et d'autorité. Il devenait, pour ainsi dire, le pape de l'Islam, et son autorité spirituelle s'étendait maintenant depuis le Maroc, reculé dans le Maugreb, jusqu'aux Indes orientales. A l'ancien *Mihmel* de l'Égypte, il joignit les *soures* de Constantinople dont il redoubla la magnificence : — c'était le nom des présents destinés aux villes saintes.

Sélim revint à Constantinople par Damas, où il s'arrêta pour recevoir les hommages des tribus arabes du désert de Syrie, qui n'avaient pas encore reconnu assez formellement sa puissance. Sélim organisa en même temps l'administration de sa conquête. Le sultan reçut à Damas une ambassade du schah de Perse, et renouvela la trève avec les Hongrois, et la capitulation de Venise.

Sélim rentra bientôt dans sa capitale d'Europe, et mourut dans le petit village d'Ograschkoï, là-même où il avait livré bataille à son père.

Sélim est une physionomie originale dans la galerie des sultans. Poëte et bourreau, parricide et mystique,

mélange de rêverie et d'activité, se précipitant aujourd'hui dans la mêlée épaisse des batailles, et demain couché sur une natte, les yeux au ciel, noyé dans l'extase du hatchisch, ou écoutant les subtilités des ulèmas, des muftis et des muderris.

Il avait régné huit ans.

Sélim voyant approcher sa dernière heure, se fit lire le Koran. La prière aide l'homme à mourir. Au moment où le lecteur arrivait à ce passage : « La parole du Tout-Puissant est le salut, » il expira.

Quelque temps avant sa mort, il avait dit : Je meurs dix ans trop tôt. Que de choses il me restait à faire ! Je voulais abattre la puissance de la Perse, vaincre Rhodes et la Hongrie, et porter mes armes au delà du Danube. Je lègue à mon fils, avec les royaumes que j'ai conquis, la mission d'agrandir encore l'empire ottoman.

Suleïman accepta le legs.

XII

SULEIMAN LE MAGNIFIQUE.

Suleïman le Magnifique brilla dans une grande et fière époque. Tous les trônes d'Europe étaient alors occupés par des hommes qui ont laissé leurs noms à l'histoire. — Léon X, sous la tiare, Charles-Quint, sous la pourpre impériale, François Ier, chez nous, Henri VIII, en Angleterre.

Suleïman avait vingt-cinq ans. Il était le dixième sultan de sa race, et il ouvrait le dixième siècle de l'Hégire. — Le nombre dix est sacré chez les Ottomans comme le nombre neuf chez les Tatares, et la coïncidence de ce chiffre hiératique, si souvent reproduit, parut comme l'heureux augure du nouveau règne.

Suleïman avait envoyé un ambassadeur au roi de Hongrie pour réclamer le tribut. L'ambassadeur fut mis à mort. C'était une violation du droit des gens. Le sultan déclara aussitôt la guerre à la Hongrie, et prit

Belgrade, qui avait résisté à tous les efforts de Mahomet II. La cathédrale fut convertie en mosquée et consacrée par le sultan lui-même, qui, le vendredi suivant, voulut y réciter la prière. — Plusieurs châteaux forts tombèrent au pouvoir de Suleïman qui fit raser les bois de l'île du Danube.

Belgrade soumise, Suleïman tourna les yeux vers Rhodes.

Rhodes était la dernière colonie des chrétiens en Orient; un poste avancé dans l'Archipel, dominant la Méditerranée et menaçant à la fois la Palestine, la Syrie et l'Égypte. Au contraire, entre les mains des Musulmans, Rhodes devenait une station marine pour les voyages du Kaire et les pèlerinages de la Mekke. Le Padischa débarqua, le 28 juillet 1522, devant la ville, avec deux cent mille hommes et quatre cents bouches à feu. L'attention de l'Occident était puissamment attirée par la lutte de Charles-Quint et de François Ier. On abandonna Rhodes à elle-même. Six cents chevaliers et quatre mille soldats tinrent en échec pendant six mois toutes les forces de l'empire ottoman. Ils ne furent vaincus que par la trahison d'un médecin juif et d'un chevalier portugais. La reddition de Rhodes eut lieu dans la matinée du jour de Noël (1522). Le grand-maître, l'Ile-Adam déposa les armes et alla trouver Suleïman qui l'accueillit avec toutes sortes d'honneurs, et lui promit de respecter à Rhodes le culte chrétien.— Mais il fit mettre à mort un fils et un petit-fils de Dschem, qu'il trouva chez les chevaliers.

Ce fut le premier janvier 1523 que le grand-maître et les deux cents chevaliers qui survivaient au siége firent voile vers l'Occident. Ils abordèrent sur les côtes

napolitaines, non loin des lieux où, s'il faut croire Virgile, Énée aborda lui-même avec les débris de Troie. Quatre ans plus tard, Charles-Quint leur donnait Malte, où ils gardèrent jusqu'à nos jours les traditions de l'antique chevalerie et le vieil esprit des croisades.

Après avoir calmé une révolte de janissaires et terrifié la Perse, Suleïman se retourna vers l'Europe. Le trône de Hongrie était alors occupé par le beau-frère de Charles-Quint, Louis II, et les arrangements diplomatiques portaient que, dans le cas où ce souverain mourrait sans enfants, la couronne de Hongrie ferait retour à la maison d'Autriche. Il était bon pour François Ier qu'un auxiliaire de la force de Suléïman vînt s'opposer à ce développement immodéré d'une puissance ennemie, et quoiqu'il n'ait jamais été prouvé que le roi de France ait attiré le sultan en Hongrie, il faut du moins avouer qu'il avait un intérêt direct au succès des armes ottomanes.

Suléïman se mit en campagne au mois de juin (1526) avec une armée de cent mille hommes. Il ravagea la moitié de la Hongrie avant de rencontrer l'ennemi. Il joignit le roi dans la plaine de Mohacz sur la rive occidentale du Danube. Louis II n'avait guère plus de vingt mille hommes sous ses ordres. Ils furent taillés en pièces ou mis en fuite. Le roi périt en traversant un marais.

Douze jours après cette victoire, Suleïman entrait dans la ville de Bude, capitale du royaume (l'ancienne Sicambria des Romains). Il y célébra les fêtes du Beiram, après quoi il dirigea sur Constantinople cent mille prisonniers de guerre qui furent vendus comme esclaves. Suleïman comptait pour rien la vie des

hommes : il ne comprenait pas la grandeur de la clémence et la sublimité du pardon, il se livra donc à toutes sortes de cruautés contre les vaincus; mais, comme s'il eût eu l'instinct du beau artistique, il respecta, un peu malgré le Koran, les statues d'Hercule, de Diane et d'Apollon qui ornaient le château de Bude. Il en décora même l'hippodrome de sa capitale, au grand scandale des dévots turcs.

Suleïman ne voulut point annexer la Hongrie à ses États; il se contenta de la déclarer tributaire de la Porte, et il lui donna un roi de sa façon, — un magnat du nom de Jean Zapolya.

L'archiduc Ferdinand fit valoir ses droits à la couronne et battit Zapolya dans la plaine de Tokai. Suleïman accourut de Constantinople pour rétablir son protégé. Le 27 septembre 1529, le Padischa campa sous les murs de Vienne. Le siége dura trois semaines. Cinq ou six assauts meurtriers restèrent sans résultat. La garnison commandée par le duc de Bavière, le comte de Salm, le baron de Roggedorf et Georges de Leuchtenberg, fit subir à Suleïman la honte d'un échec que ses armes ignoraient encore. Suleïman ne voulut point reconnaître sa défaite, et de retour à Constantinople, il distribua des récompenses à ses généraux comme après une victoire.

Un instant humilié devant la capitale de l'Autriche, Suleïman n'en conserva pas moins une véritable influence sur toutes les affaires d'Europe. C'est à lui qu'après cette bataille de Pavie, où tout fut perdu *fors l'honneur*, la mère de François Ier s'adressa pour obtenir la délivrance de son fils. « Je viens te supplier, grand empereur, disait la duchesse d'Angoulême, de

montrer ta magnanimité en délivrant mon fils. » Suleïman répondit à la duchesse : « Ta prière a été entendue jusqu'au pied de mon trône, refuge du monde ! »

Le roi de France sortit de prison sans le secours du sultan; mais une fois en liberté il lui renvoya son négociateur, le comte de Frangipani, qui poussa le sultan à une nouvelle guerre contre l'empire. Le sultan n'attendait qu'une occasion pour franchir le Danube; il la trouva bientôt dans les nouveaux démêlés de Zapolya, son vassal, avec l'archiduc; il reparut donc sur les champs de bataille de la Hongrie et s'empara de Gürs après un long siége. Vainqueur sur terre, il était battu par les flottes de Charles-Quint, et perdait Coron, en Morée, et les deux châteaux des Dardanelles, ces clefs de la mer. Il inclina donc assez facilement vers la paix avantageuse que Ferdinand lui proposait (1533). Le pape figura dans ce traité. Suleïman lui donna le titre de père, et celui de frère à l'archiduc. Il ne nous reste plus, dit Clément VII, en acquiesçant douloureusement à ce traité, il ne nous reste plus qu'à supplier le ciel de veiller lui-même au salut du monde chrétien !

La paix conclue avec l'Europe permit à Suleïman de tourner ses armes contre la Perse, qu'il menaçait depuis longtemps. Les Allemands d'un côté, les Persans de l'autre, ont été pendant deux siècles la préoccupation constante de la Turquie. Elle haïssait les uns comme infidèles, les autres comme schismatiques. La colère des deux souverains s'alluma dans les querelles des gardiens de leurs frontières. Suléïman, après une marche victorieuse, arriva devant Tébris, qui lui ouvrit ses portes. Bagdad (la maison du sabbat) se rendit aussi, sans même essayer la résistance. Suléïman

passa l'hiver dans ce beau pays, organisant sa conquête et visitant tous les lieux saints qu'elle renfermait. On sait que la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate est illustrée par la légende islamite. C'est là, dit-on, que reposent à côté d'Adam, de Noé, d'Ézéchiel et d'Esdras, les cendres des six grands imans de la famille du prophète. Suleïman envoya de Bagdad des lettres de victoire à Venise et à Vienne. L'ambassadeur du roi de France vint jusqu'au fond de l'Asie féliciter le sultan de ses triomphes.

C'est de cette époque que datent les célèbres capitulations convenues entre la France et la Sublime Porte. On y régla la liberté réciproque du commerce des deux nations. Les principales échelles du Levant reçurent des consuls de France, chargés seuls de tout ce qui concernait les affaires civiles des nationaux. Il fut stipulé que dans aucun cas, on ne pourrait réduire en esclavage les prisonniers de guerre.

Suleïman avait une flotte; il lui manquait un homme de mer pour la commander, quand il eut la fortune de rencontrer Khaïr-Eddin, célèbre aujourd'hui encore sous le nom de *Barberousse*.

Khaïr-Eddin, né à Mitylène, dans la boutique d'un potier, arriva, par des prodiges d'audace et de témérité, à s'établir, à la place des Arabes, dans la ville d'Alger, dont il fit un nid de pirates. Il envoya bientôt ses soumissions à Suleïman, dont il reçut en échange le sabre, la queue de cheval et le tambour, insignes de la dignité de sandschak-bey. Quelque temps après le Padischa fit venir Khaïr-Eddin à Constantinople, le nomma son capitan-pascha (amiral), et le chargea de compléter et d'équiper sa flotte.

Barberousse sortit de la Corne-d'Or, en 1534, suivi de quatre-vingts voiles. Il ravagea les côtes de l'Italie, terrifia Naples et Rome, puis il mit le cap sur l'Afrique et s'empara de Tunis, gouverné depuis plus de six-cents ans par la dynastie des Béni-Hafs.

Barberousse ne conserva pas longtemps cette conquête, et Charles-Quint replaça bientôt sur le trône l'ancien souverain, qui redevint son tributaire. Barberousse soumit à la Porte toutes les côtes de la Barbarie, plus de vingt îles de l'Archipel, et la forteresse de Castel-Nuovo sur le rivage de la Dalmatie. Venise céda au sultan, par traité, Malvoisie, Napoli di Romani, et les châteaux de Nadin et d'Urana (Dalmatie).

En même temps Suleïman-Pascha, gouverneur d'Égypte, pénétrait dans la mer des Indes, battait les Portugais, s'emparait de la ville de Diu, et domptait les Arabes de la mer Rouge.

Zapolya était mort sur le trône de Hongrie. Ce fantôme de roi avait laissé un fils en bas âge. L'archiduc Ferdinand voulut profiter de la faiblesse du jeune roi pour s'emparer de la Hongrie. C'était braver audacieusement Suleïman. Il accourut en Hongrie, battit Ferdinand, s'empara de Bude, convertit en mosquée sa belle église de Sainte-Marie, prit Valpo, Siklos, Gran Stuhlweissenbourg. La moitié de la Hongrie embrassa l'islamisme. Toute l'Europe demanda la paix au Padischa. Le traité comprit Charles-Quint, le pape, le roi de France et Ferdinand; il fut signé en 1547. Cette même année vit mourir François Ier, Henri VIII, Luther et Barberousse.

A la suite de ces conquêtes, d'horribles drames de famille ensanglantèrent le séraï. Une Circassienne,

dont l'histoire a eu tort de ne pas garder le nom, et Roxelane, cette belle Russe, dont le nez retroussé faisait et défaisait les empires, divisèrent le harem et le divan. La Circassienne, la première, donna un fils au sultan, Mustapha, idole de l'armée et du peuple. Roxelane était mère de quatre princes : Sélim, Mohammed, Bajésid et Dschihanghir. Roxelane obtint l'arrêt de mort de Mustapha, qui fut étranglé dans la tente même de son père. Dschihanghir aimait tendrement son frère ; il se poignarda sur son corps. On présenta ensuite le lacet au jeune fils de Mustapha, le prince Ibrahim, âgé de douze ans. — « Le sultan veut que tu meures, dit l'eunuque. — Cet ordre m'est aussi sacré que s'il venait de Dieu, » répondit l'enfant, et il tendit au bourreau son cou délicat. Quelques années plus tard Suleïman fit aussi étrangler Bajésid et ses quatre fils. Le vide se faisait autour de Sélim.

Ferdinand était mort. Maximilien Ier, son successeur, refusa de payer au sultan le tribut stipulé, il envahit même les États du fils de Zapolya.— Suleïman, âgé de soixante-seize ans, et tourmenté par la goutte, se fit porter en litière découverte à la tête de son armée, et partit de Constantinople au mois de juillet 1566. — Il vint mettre le siége devant Szigeth, place forte sur la rivière d'Almas, défendue par le comte de Zing. Il y mourut deux jours avant la prise de la ville.

Suleïman, que nous appelons *Magnifique*, et les Osmanlis *Législateur*, marqua tour à tour par de grandes choses et des crimes éclatants son règne de quarante-six années. Les Osmanlis conservent de lui le même souvenir que les Hébreux ont conservé de Salomon. — Comme tous les hommes vraiment grands, il

avait la main toujours ouverte pour donner. Il protégea les arts autant qu'un Turc peut les protéger, l'industrie, l'agriculture et le commerce, et jeta de l'or aux poëtes pour les faire chanter. On retrouvait la magnificence de ses habitudes sur sa personne comme dans ses palais. Il avait deux mille chevaux dans ses écuries; sa tente était recouverte de drap d'or, et on y marchait sur des tapis de Perse, moelleux et fleuris comme les gazons dans les jardins du sérai. Suleïman était grand, avec une démarche majestueuse, et un visage expressif dont son teint brun rehaussait encore la mâle beauté. Il parlait en images, comme fait l'Orient. Tout en lui respirait le commandement suprême. Son caftan resplendissait de pierreries; un diamant de Golconde, rayonnant comme un soleil, fixait à son turban une aigrette de plumes de héron, et la housse de son cheval étincelait de rubis, de topazes et d'émeraudes.

Suleïman éleva la puissance ottomane à son apogée. Ses armes firent trembler le monde. Son empire s'étendait depuis le Danube jusqu'au golfe Persique, depuis la Crimée jusqu'à la Mekke, depuis Memphis jusqu'au Maroc.

Sur les rideaux de la litière voilée qui le rapportait au Bosphore, à travers les chemins de la Hongrie, on put lire ces paroles, résumé de toute grandeur et de toute gloire, et qu'il avait souvent répetées : « Toute domination périt. La dernière heure attend tous les humains; mais ni le temps ni la mort ne peuvent atteindre l'Éternel : lui seul est grand! »

Comme beaucoup de grands hommes, comme Salomon lui-même, son glorieux homonyme, Suleïman laissa prendre aux femmes trop d'empire sur son

âme. Les royaumes ne doivent pas tomber en quenouille. Roxelane gouverna; ce fut la première fois que le harem eut une influence politique. Cette influence fit couler le plus pur sang d'Osman.

Les négociations de la Porte avec la France sont un des plus grands événements du règne de Suleïman.

Ces alliances d'un successeur de saint Louis avec un successeur de Mahomet peuvent bien surprendre tout d'abord. Elles ne paraissent pas dans les traditions de la France, et il est permis de s'étonner que les premiers et les plus redoutables adversaires de l'islamisme en Occident aient été aussi ses premiers alliés. Il y a là un problème qui appelle l'attention et l'étude.

Les traités de François Ier avec Suleïman sont plus qu'un fait diplomatique, ce sont des faits politiques de premier ordre, le symptôme d'une transformation dans le droit public européen. Il y a là un changement dans le centre de gravité de l'Europe. La foi religieuse dont l'unité s'est brisée dans la réforme, a perdu son importance souveraine dans les rapports internationaux. L'équilibre des cabinets est substitué à la forte cohésion de la communauté catholique, déchirée par Luther.

Les reproches n'ont pas manqué à cette politique nouvelle. François Ier s'est servi des Turcs pour combattre la maison d'Autriche! il a mêlé les Musulmans aux conflits intérieurs des princes chrétiens! Mais, déjà la république chrétienne avait perdu son caractère de puissante unité; à la direction suprême, à la prépondérance incontestée du Saint-Siége, succédait partout la puissance publique des peuples grandissant, et marchant d'un pas ferme à la conquête d'une destinée

indépendante et personnelle. La défense de cette unité chrétienne n'était plus dans les possibilités morales du Saint-Siége. C'était le mot d'ordre de l'ambition purement humaine de la maison d'Autriche, épuisant vainement les forces de l'Europe à contenir l'Europe même. Ce n'est pas contre l'unité de la foi, c'est contre l'unité de l'empire que François Ier appelait les Turcs dans son alliance. Il les ralliait à la cause de la civilisation européenne. En soutenant aujourd'hui les Turcs, au nom de son équilibre compromis, l'Europe paye une ancienne dette à ceux qui ont travaillé avec nous, sans le savoir, il est vrai, à fonder cet équilibre.

Quand François Ier mêla le croissant d'argent aux fleurs de lis d'or du drapeau blanc, la situation de la France était terriblement critique. Elle luttait seule contre l'Autriche, les Flandres, le Milanais, le royaume de Naples et l'Espagne qui achetait du fer contre nous avec l'or des Amériques. L'empire ottoman était alors au faîte de sa puissance, et Suleïman résumait magnifiquement en lui cette ardeur et cette force qui s'étaient réglées sans s'amoindrir. La Turquie du XVIe siècle était la première puissance militaire de l'Europe. La France à un bout de l'Europe, la Turquie à l'autre : c'était assez pour interrompre l'œuvre poursuivie avec tant d'ardeur par Charles-Quint.

Les premières intelligences avec la Porte remontent à cette bataille de Pavie, où tout fut perdu, *fors l'honneur*. C'est du fond de sa prison de Madrid que François Ier fit demander à Suleïman d'opérer une diversion contre l'empire. Suleïman promit. Mais au lieu d'attaquer l'empire, il attaqua la Hongrie, une proie depuis longtemps convoitée. La Hongrie tomba, avec sa no-

blesse et son roi, à la bataille de Mohacz. Les Turcs étaient aux portes de Vienne; l'empire qui attaquait fut réduit à se défendre, et la France respira.

On a dit plusieurs fois que la France était le soldat de Dieu; elle négocie pour lui, après avoir combattu. A peine sorti de prison, François Ier réclama la liberté des sanctuaires d'Orient. Suleïman déclara... que les chrétiens vivraient tranquilles sous l'aile de sa protection; qu'il leur serait permis de réparer leurs portes et leurs fenêtres, qu'ils conserveraient leurs oratoires et les établissements qu'ils possédaient alors, sans que personne puisse les opprimer ni les tourmenter d'aucune manière...—C'était renouveler les grandes traditions de la politique de Charlemagne.

Mais ces alliances étaient restées incertaines, précaires, sans caractère officiel.—Après l'invasion de la Provence, François Ier se rapprocha ouvertement des Turcs. Une ambassade solennelle fut envoyée à Constantinople; une alliance permanente fut signée entre François Ier et Suleïman. Le signataire de ce traité pour la France fut un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem.

Les négociations secrètes de François Ier avaient amené une diversion de l'empire ottoman en notre faveur; après l'ambassade solennelle, il y eut une coopération active et directe. Les deux pavillons se saluèrent en amis, et flottèrent l'un près de l'autre dans la Méditerranée. La Porte nous donnait une marine, comme la Suisse nous donnait une infanterie.

Le résultat le plus durable de cette alliance fut de nous rouvrir l'Orient, fermé devant nos pas depuis les croisades. La liberté et la sûreté du pavillon français, la juridiction civile et commerciale des consuls seule

reconnue entre les marchands chrétiens; le témoignage des Turcs non admis entre Turcs et Français; la faculté de tester; les successions à l'abri de la confiscation; l'exemption de tout tribut pour les Français qui résideraient moins de deux années dans les États du sultan; —le libre exercice du culte;—la liberté rendue aux esclaves et aux prisonniers,—même rénégats, telles furent les grandes stipulations de ce nouveau traité.

Il fondait la liberté civile et commerciale en Orient.

La France n'avait pas seulement stipulé pour elle: tous ses alliés, sous le nom de Francs, furent admis à la participation des mêmes avantages.

Ce même moment où l'empire turc semble arrivé au faîte de la puissance, dévoile aux yeux attentifs les germes de dissolution qui se développèrent si rapidement sous les successeurs du magnifique Padischa. L'historien turc, Kotschi-Bey, les signale avec une précision digne de Montesquieu. Ainsi reproche-t-il à Suleïman d'avoir ressuscité les anciennes idolâtries de la souveraineté asiatique, qui font du Padischa immobile, une sorte d'idole accroupie dans une châsse éblouissante comme un soleil, recevant de loin les adorations de la cour, ne se mêlant plus, avec son activité personnelle, aux affaires de l'État, et interposant les vézirs entre le gouvernement du peuple et la majesté du sultan. Une autre faute, et les souverains absolus s'y laissent souvent entraîner, ce fut de donner les places au favoritisme bien plutôt qu'au mérite. Le favoritisme ne doit hériter que des charges de cour, et des profits de sa domesticité brillante. Suleïman laissa la corruption s'introduire dans les affaires: c'est là un principe de mort. On vendit les sands-

chaks, on afferma les charges à des traitants : ceci est toujours et partout le commencement de la fin. — Ces prodigalités sans mesure devaient s'éterniser par le changement en fiefs perpétuels des concessions purement temporaires avant lui. Enfin, il jeta la cour dans des excès de faste et de luxe qui devaient bientôt épuiser jusqu'au sang la mamelle tarie de la fortune publique.

XIII

SÉLIM II, MURAD III, MAHOMET III, AKMET Ier.



Sélim, en montant sur le trône, eut d'abord à subir une révolte de janissaires, qu'il n'apaisa qu'avec des présents. Une expédition heureuse contre Chio fut bientôt suivie de la soumission de tout l'Yémen par les armes du beglerbey Belrum-Pascha. La conquête de l'Arabie était donc accomplie pour la seconde fois.

Sélim rompit, sans raison et sans prétexte, la paix signée avec Venise, et se prépara désormais à la conquête de Chypre, qui avait été le rêve de toute sa jeunesse. Il faut l'avouer : c'est son vin qui perdit Chypre. Sélim buvait du vin, il en buvait trop; car il mérita le surnom d'ivrogne (*Mest*). Ses poëtes chantaient le jus pétillant de la vigne. Le Prophète avait dit : « La boisson est la mère de tous les vices, » le poëte disait à son tour : « Cette mère de tous les vices est plus douce que le baiser d'une jeune fille. »

Sélim avait pour favori un juif du nom de Nassy, chargé de son gobelet. Un jour, dans l'épanchement de l'ivresse : « Nassy, dit le Padischa, cette liqueur est exquise, en vérité, et, si mes désirs s'accomplissent, je te ferai roi de Chypre. » — Nassy fit peindre les armes de l'île sur sa maison, avec ces mots pour exergue : « Joseph, roi de Chypre. » — Le juif poussa donc à la conquête de son royaume. Les préparatifs se firent rapidement.

Chypre avait passé des Romains aux Arabes; Baudouin la posséda après eux, et Richard d'Angleterre après Baudouin. Richard l'engagea aux Templiers, dont la tyrannie révolta les habitants; il la vendit ensuite à Guy de Lusignan. Bientôt les Mamelouks la désolèrent, et les Vénitiens, qui s'étaient déjà établis dans ses principales villes, se firent céder l'île tout entière par la belle reine Catarina, la reine de Chypre, veuve du roi Jacques et fille d'un patricien de Venise. L'île fut complétement conquise en un an; Fumagousta, sa plus forte ville, obligée de capituler, fut traitée en pays conquis; un grand nombre de chrétiens furent massacrés, et le gouverneur de la ville écorché vif, après avoir subi toutes sortes d'outrages.

La prise de Chypre et les cruautés qui l'accompagnèrent firent comprendre à l'Europe la nécessité d'une ligue qui pût enfin arrêter les progrès incessants des armes musulmanes; elle eut pour promoteur le pape Pie V : elle fut appelée la ligue sainte. Ce fut la treizième fois que les puissances chrétiennes s'unirent ainsi contre l'ennemi commun. La ligue fut signée le 25 mai 1571, entre le pape, l'Espagne et Venise, et proclamée le 28 juillet. Les escadres des trois puis-

sances firent leur jonction dans le vaste port de Messine. Elles s'avancèrent vers l'archipel, sous la conduite du bâtard de Charles-Quint, don Juan d'Autriche. Les deux flottes se choquèrent dans le golfe de Lépante, où Antoine avait joué et perdu le monde contre un regard de Cléopâtre. Il y eut une terrible mêlée de cinq cent trente vaisseaux. La bataille, commencée à une heure après-midi (7 octobre 1571), se termina vers le soir par la complète déroute des Ottomans, qui perdirent quarante mille hommes et près de deux cents vaisseaux pris ou coulés.

Don Juan, qui avait alors vingt-cinq ans, se vit le héros de l'Europe. Pie V lui appliqua les paroles de l'Évangile : « C'était un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean. » Don Juan voulait marcher sur Constantinople et reprendre aux Turks Rhodes et Chypre; il fut enchaîné par un ordre du roi d'Espagne et l'inintelligence de ses alliés.

Un an après la bataille de Lépante une nouvelle flotte se montrait dans les eaux de la Corne-d'Or. Mais la Turquie avait perdu plus qu'une flotte dans les eaux de Lépante, elle avait perdu l'ascendant moral d'une nation toujours victorieuse.

Le pape Pie V, dans sa reconnaissance, institua, comme souvenir du triomphe de la flotte chrétienne, la fête de Notre-Dame-des-Victoires, que l'église célèbre encore le 7 octobre de chaque année, et aux prières des litanies, il ajouta cette invocation : *Auxilium Christianorum, ora pro nobis.*

La voûte de la mosquée de la Mekke s'écroula le jour même de la bataille de Lépante; cette nouvelle et sa coïncidence avec la défaite des armées ottomanes

jetèrent Sélim dans un abattement profond; il se renferma dans l'intérieur du séraï, où il mourut bientôt en proie à un marasme sombre.

Sélim, qui laissait cinq fils, eut pour successeur Murad III, leur aîné. Le règne des influences était arrivé. Le Padischa fut tiraillé toute sa vie par des favoris ou des femmes. Ses vingt ans de pouvoir ne furent qu'une longue intrigue. Son premier soin fut tout naturellement de faire étrangler ses frères. « J'ai faim, donnez-moi à manger!... » Telles furent les premières paroles que prononça le nouveau sultan. De nouvelles conquêtes dans la Perse, où Osman-Pascha soumit le Daghistan, et où Ferhad-Pascha vainquit le khan de Guberdan, furent les principaux événements du règne de Murad. La Valachie, la Moldavie et la Transylvanie se soulevèrent et massacrèrent leur garnison turque. Déjà le faisceau de la conquête semblait vouloir se dénouer et se rompre. Murad était superstitieux et faible. Un jour, deux galères égyptiennes, entrant dans la Corne-d'Or, saluèrent de leurs canons: la vibration atmosphérique fit voler en éclats les vitres d'un kiosk dans les jardins du séraï. C'est un présage! dit le Padischah, malade déjà et tout épuisé de débauches; il se prit à pleurer, et mourut dans la nuit. Il avait eu cent deux enfants. Vingt princes vivaient encore le jour de sa mort. Dix-neuf furent étranglés le lendemain. L'aîné de ces princes, Mustapha, ne put retenir quelques larmes en tendant le cou au lacet du muet. « Je n'ai connu la vie que pour éprouver la mort. La terre me paraissait belle! Allah! Allah! prends pitié de ton serviteur Mustapha! »

Une révolte signalait toujours un avénement.

Cette fois, les sipahis remplacèrent les janissaires; et comme toujours, l'argent du trésor apaisa les mutins. Mahomet III n'était point un héros : il eût volontiers passé sa vie au fond du séraï, mais la paix fut bientôt troublée par les chrétiens, qui, cette fois, prirent l'offensive. Les Allemands et les Hongrois entrèrent dans les possessions turques (juillet 1595), battirent les troupes du sultan, les chassèrent de Gran, de Wisigrad, de Petrinia et de Bukharest. Une peste et un tremblement de terre contribuèrent à jeter l'effroi dans Constantinople. Mahomet sortit enfin du séraï, et suivi des grands, des cheikhs et des ulèmas, il vint dans l'Hippodrome (l'Et-Meidan) pour offrir au ciel les prières que l'Islam enseigne à l'heure des calamités publiques. On parla tout bas d'égorger les chrétiens de Constantinople. Des juifs et des Grecs abjurèrent; le Padischa lança un hatti-schérif contre l'usage du vin; il fit détruire les cabarets, les maisons de débauches, et jeter les filles à la mer.

L'orgueil du peuple supportait mal les défaites. Constantinople n'en avait pas encore l'habitude. Les provinces, disait-on, sont les fiancées du sultan : malheur à ceux qui les touchent! On força le sultan à se mettre à la tête de son armée, et il partit pour la Hongrie. Au mois de septembre 1596, l'armée campa sous les murs d'Erlau, qui se rendit après avoir obtenu une capitulation. Mais le sultan viola sa parole, et la ville subit toute les horreurs du sac. A quelques lieues d'Erlau, les Turcs rencontrèrent l'armée allemande et hongroise, commandée par l'archiduc Maximilien. Au moment où le choc commença, le Padischa, saisi d'effroi, dit à son grand vézir : « Lala, suis-je bien néces-

faire ici? ne pourrais-je point retourner à Istamboul? — Restez ici, dit le vézir indigné, un Padischa des Ottomans ne tourne pas le dos à l'ennemi. Le Padischa alla se cacher derrière les bagages. La victoire se déclara d'abord pour les chrétiens, mais l'ardeur du pillage les entraîna dans une embuscade, où ils furent taillés en pièce. Mahomet revint triompher à Constantinople, où le peuple le compara au conquérant.

Le triomphe d'Erlau ne fut pas de longue durée. Les Turks perdirent l'année suivante Raab et plusieurs places importantes. Les Ottomans demandèrent la paix à l'Allemagne, et réclamèrent la médiation de Henri IV.

Battus en Allemagne, les Turks ne furent pas plus heureux en Perse, où ils perdirent Tébriz et Bagdad.

L'abus des plaisirs énerva Mahomet. Quand il mourut à l'âge de trente-trois ans, ce n'était plus qu'une ombre d'homme. Akmet, son fils aîné, lui succéda et marcha sur ses traces. Il avait quinze ans à peine. Akmet Ier commença par la débauche et finit par la cruauté. Son règne de quatorze années fut stérile. Les Ottomans enlevèrent quelques places en Hongrie, et mirent la couronne sur le front de Bocskai, dévoué à leurs intérêts, mais ils furent rudement éprouvés en Perse, où Cicala-Pascha fut défait, et Kœsa-Pascha mis à mort par l'ennemi. Ces revers ne vinrent pas seuls. L'Asie fut soulevée par des rebelles, et Constantinople troublée par des mutineries de garnison, et après diverses campagnes mêlées de victoires et de défaites en Hongrie et en Transylvanie, la paix de Sitvatorok (11 novembre 1606) révéla au monde un état de choses tout nouveau. Cette paix fixa les bornes de la domination ottomane en Occident; elle fit disparaître les signes de vasselage,

les tributs annuels apportés par des ambassadeurs; elle établit les relations diplomatiques sur un pied de parfaite égalité, les ambassadeurs turks auprès de la cour d'Autriche durent avoir rang de sandschak-beys. La Transylvanie respira sous le joug à demi relevé des Ottomans; la moitié de la Hongrie fut affranchie de toute redevance. On stipula que les attaques, surprises et irruptions devraient cesser; qu'il y aurait indemnité pour les dommages causés et restitution des captifs, le tout d'après la décision d'arbitres pris dans les deux partis. On observa toutes les formalités diplomatiques en usage dans les chancelleries européennes; l'acte ne fut plus comme autrefois imposé aux plénipotentiaires chrétiens sans qu'il leur fût permis d'en prendre lecture. Il fut au contraire examiné par leurs drogmans, et, après la signature des diplomates turce, envoyé à la ratification du Padischa. Ce traité fut déclaré obligatoire pour les enfants et successeurs des parties contractantes. La paix de Sitvatorok fut signée sous les murs de Komorn, digue infranchissable, que n'avait jamais brisée le flot de la conquête ottomane.

Pendant que le Padischa faisait sur l'île de Cos une tentative qui ne réussissait pas, et promenait son pavillon dans la Méditerranée, sur l'Archipel et dans la mer Noire, les Cosaques surprenaient Sinope, cette ville prédestinée aux surprises, forçaient l'entrée de son port, le plus fort et le plus riche de la côte occidentale de la mer Noire, et après avoir massacré les habitants et pillé la ville, se retiraient en la livrant aux flammes. Ce désastre jeta une mélancolie profonde dans l'âme du sultan. Il n'y survécut point. Il était dans la vingt-huitième année de son âge, et dans la quatorzième

de son règne. C'était un prince faible. Il ne put rien faire et n'osa rien vouloir. L'intégrité de l'empire fut violée sous son règne, et la puissance ottomane humiliée en plus d'une occasion. Disons du moins qu'à son avénement il ne fit pas tuer son frère. On lui doit plusieurs fondations pieuses et l'érection d'une des plus belles mosquées de Constantinople, qui porte encore aujourd'hui son nom. Il révisa et codifia la législation antérieure dans un kanunamé qui subsiste encore.

C'est sous le règne d'Akmet que le tabac s'introduisit dans l'empire ottoman. On sait l'importance qu'il devait prendre un jour dans la vie orientale. Bientôt il passa de là dans toute l'Europe, où le Turc, coiffé du turban traditionnel, devint l'enseigne obligée de toute honnête tabagie. C'est aujourd'hui une nécessité première de la vie turque. On ne veut pas le frapper d'impôt. Le café, le tabac, l'opium et le vin sont condamnés par les légistes, comme les quatre colonnes de la tente de la lubricité et les quatre ministres du diable. Ils sont chantés par les poëtes « comme les quatre éléments du monde du plaisir. »

XIV

MUSTAPHA, OSMAN, MURAD IV, IBRAHIM, MAHOMET IV.

Osman, l'aîné des sept fils d'Achmet, n'avait que douze ans ; il ne succéda point directement à son père. On lui préféra son oncle Mustapha, prince idiot, à qui l'on ceignit pourtant le cimeterre d'Eyoub. Mustapha visita les tombeaux de ses ancêtres, distribua les grandes charges de l'empire à des favoris, et passa ses jours à jeter des petites pièces d'or aux poissons. On le déposa bientôt, et Osman, le souverain légitime, fut reconnu Padischa. Les troupes s'enrichirent et le trésor s'appauvrit de six millions de ducats, distribués en trois mois à titre de joyeux avénement. Un des premiers actes d'Osman fut la conclusion de la paix avec le schah de Perse. Osman, dès sa plus tendre jeunesse, à l'âge où le cœur connaît encore la pitié, se montra cruel comme un vieux tyran. Il fit mettre à mort son frère, Mohammed dont les qualités brillantes

lui portaient ombrage. « Osman ! Osman ! s'écria Mohammed en tombant, je prie Dieu qu'il brise ta vie et ton empire. Puisses-tu être immolé à ton tour, comme tu fais aujourd'hui trancher le fil de ma destinée ! »

Le divan avait d'abord gouverné sous le nom d'Osman. Arrivé à l'âge de dix-huit ans, il se dégagea de toute entrave. Il prépara bientôt une expédition contre la Pologne, sur laquelle il voulait punir les incursions des Cosaques. Les troupes se mirent en marche à la fin de mai, le dernier jour de la lune, et pendant une éclipse de soleil. Le sultan fit mettre à mort, sur sa route, quatre derviches qui avaient effrayé son cheval en s'approchant pour demander l'aumône. C'étaient là de fâcheux augures. La campagne fut désastreuse. Les Ottomans laissèrent plus de quatre-vingt mille hommes de l'autre côté du Dniester. De retour à Constantinople, Osman rejeta la faute sur les janissaires, qu'il essaya de détruire. L'heure n'était pas arrivée. Les janissaires étaient regardés comme le plus ferme rempart de l'islamisme : l'opinion était pour eux. Osman fut vaincu, déposé, puis mis à mort après une lutte violente. — C'était la première fois que les Turcs trempaient leurs mains dans le sang de leurs Padischas. — Mustapha échangea sa prison contre un trône. Des femmes et des eunuques gouvernèrent en son nom. Il fut bientôt déposé pour la seconde fois, et Murad, un des frères d'Osman, lui succéda sous le nom de Murad IV.

Murad IV avait onze ans. Sa mère, Kassemou-Mahpéïker (face de lune), prit en main les affaires du gouvernement.

Les débuts du règne ne furent pas heureux. Les schiis de Perse ravagèrent les frontières orientales de

l'empire, se fortifièrent dans Bagdad et battirent les troupes turques. De son côté, le khan Mohamed-Gheraï se soulevait dans la Crimée, anéantissait les forces du capitan-pascha, et proclamait sa race plus noble que celle d'Osman. C'était une noble race, en effet, issue de Djenghiz-Khan, par les hommes, et de Timur-Lenk, par les femmes.— Les Cosaques, renouvelant l'invasion des Rurikchs du VIIIe siècle, parurent sous les murs du séraï, brûlèrent le village de Bouyouk-Déré, sur la rive droite du Bosphore, et enlevèrent de riches dépouilles. — Le pascha d'Erzéroum, Abasa, leva l'étendard de la révolte sur les bords de l'Euphrate, et désola l'Asie-Mineure, — sous le prétexte vrai ou faux de venger la mort d'Osman. Il fut pris dans sa résidence après une lutte de six années. Le grand vézir Khosrew-Pascha voulut conduire lui-même son prisonnier à Murad. Murad lui fit grâce et lui donna le gouvernement de Bosnie. Murad, sur les instigations de la Russie, déclara (1633) la guerre à la Pologne. Il remit le commandement de l'armée au nouveau gouverneur de Bosnie qui fit preuve d'une grande habileté. Il poussa ses victoires au delà du Dniester, qui avait vu plus d'une fois les revers des Padischas. Murad n'avait pardonné que des lèvres. « La vengeance se diffère, mais elle ne vieillit pas, » disait-il parfois. Abasa fut impliqué dans une affaire d'argent à propos des lieux saints, et condamné à mort.

Il mourut noblement, en baisant le firman qui le condamnait : « Que la volonté de mon Padischa s'accomplisse ! » et, pour parler comme l'historien turc : « Il but l'oubli des misères de cette vie. »

Murad avait reçu les plus heureux dons. Sa consti-

tution énergique bravait toutes les fatigues, et sa rapide intelligence perçait l'obscurité de toutes les affaires. Il était habile à tous les exercices du corps, et personne, dans son empire, ne parlait avec une grâce plus facile. Il étudiait les lois, et souvent dirigeait lui-même l'examen des candidats de la magistrature. Mais le Padischa était surtout un soldat.

Au mois de mars 1635, il s'élança vers les frontières de la Perse, pour reprendre aux schiis les places récemment enlevées. De nombreuses exécutions marquèrent son passage à travers les provinces de l'Asie. Il rétablit la forte discipline des premiers temps dans une armée qui commençait à se désorganiser. Tout plia devant ce bras de sultan qui était aussi parfois un bras de bourreau. Souvent il donnait lui-même le signal des supplices, en ouvrant et en refermant les deux premiers doigts de sa main droite. Il défendit le tabac; le tchibouck méritait le pal. Son courage fit pardonner sa tyrannie, et les Musulmans, relevés dans leur orgueil, pliaient sans honte devant ce vaillant. La capitale de la Perse, Tébriz, tomba et fut réduite en cendres. Erivan fut emporté après quinze jours de siége. Pendant l'assaut, on entendait la voix de Murad qui s'écriait : « Courage, mes loups ! Allons, mes faucons, déployez vos ailes, l'heure de vaincre vient de sonner ! »

C'est après la conquête d'Erivan que Murad ordonna la mort de ses deux frères Suleïman et Bajésid. Ils furent tués au milieu des nuits de fêtes qui célébraient les victoires du Padischa. « L'un tomba du coursier ardent de la vie; l'autre fut livré aux mains du préfet de la justice. Tous deux virent la lune de leur vie, si rapide dans sa marche, éclipsée par la main du trépas. »

Ce Bajésid fut, sous le nom de Bajazet, le héros de la tragédie de Racine où tant de vérités se trouvent mêlées à tant d'erreurs. Murad revint bientôt à Constantinople ; où il fit une entrée véritablement triomphale, le 26 décembre 1635.

Trois ans plus tard il tentait une nouvelle expédition contre la Perse. Il poussa jusqu'à Bagdad, que ses deux vézirs Hafis-Pascha et Kosrew-Pascha avaient attaqué sans succès. Depuis que les Osmanlis avaient perdu cette conquête de Suleïman le Magnifique, l'empire avait été continuellement harcelé par les Persans. Bagdad, que les Orientaux appellent « *la Maison du Salut* et *la Ville des Saints,* » est comme le sanctuaire de l'islamisme, et tout rempli de tombeaux vénérés. La ville était entourée d'une forte ceinture de murailles et couronnée de tours. On la regardait comme le principal boulevard de la monarchie persane, comme l'entrepôt du commerce entre l'Asie-Mineure, la Perse et et l'Inde. Elle était défendue par quatre-vingt mille Persans ; elle fut attaquée par deux cent mille Turks. Murad donna le signal de l'attaque en allumant la mèche du premier canon. La résistance fut opiniâtre, et Murad perdit beaucoup d'hommes. Il reprocha amèrement ses lenteurs au grand vézir Tayas-Pascha. « Plût à Dieu, mon Padischa, répondit celui-ci, qu'il fût aussi facile à toi de prendre Bagdad qu'à tes esclaves de mourir pour ton service. » L'assaut général fut ordonné le 24 décembre. Le grand vézir tomba sur la brèche, « et l'oiseau de son âme alla chanter dans le bosquet des roses du paradis. »

Bagdad ouvrit ses portes le lendemain, cent seize ans, jour pour jour, après la prise de Rhodes. Les

habitants furent massacrés, malgré la capitulation accordée, et plus de trente mille têtes de Persans, *qui ne savaient pas vivre,* furent rasées par le tranchant du glaive, sous les yeux et par les ordres du sultan. Le schah, Sofi-Béharder, qui ne s'était pas montré pendant le siége, demanda une paix dont le sultan dicta les conditions.

Au mois de juin 1639, Murad, monté sur un cheval bardé de fer, les épaules couvertes d'une peau de tigre, et tenant en main sa massue de fer, rentra une seconde fois en triomphateur dans sa capitale. Devant lui les peuples courbaient leur front dans la poussière.

Le Padischa mourut huit mois après (février 1640), âgé de vingt-huit ans seulement, mais épuisé par les excès de l'ivresse et de la volupté. Les historiens turks ont jeté sur ses orgies les fleurs de leur poésie banale : « Dans le dessein, dit l'un d'eux, de rafraîchir les esprits vitaux, et d'appeler la chaleur qui éveille le plaisir, le Padischa se plaisait à faire courir dans la carrière le léger coursier de la boisson du matin, et se plongeait ensuite dans la mer des jouissances du sérai. » Un autre, racontant une maladie dans laquelle on dut le priver de vin, s'exprime ainsi : « Après avoir été séparé quelque temps de la fille de la vigne, qu'il chérissait avec passion, le Grand-Seigneur recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où pétillait la liqueur enchanteresse. » Naïma, le plus indépendant des historiens turks, dit quelque part, après avoir raconté la prise de Bagdad : « Jamais le cercle du monde n'a vu un pareil Padischa. De l'œuf de son sabre sort l'oiseau de la victoire. La tête de l'ennemi tombe au pied de son étrier d'or. Mille ans de vie au vainqueur ! maître puis-

sant de dix-huit mille mondes! que ton épée se repose, fier lion! il n'y a plus rien à punir avec du sang! » Un autre poëte, Djavir, lui disait : « Tu es le pôle vers lequel s'incline l'univers. Le monde frémit devant toi comme l'aiguille de la boussole. Mais le monde ne tremble pas par la crainte d'être anéanti : il tremble du désir d'offrir son esprit en holocauste devant ton trône puissant. »

Celui que les poëtes louaient ainsi a fait périr plus de cent mille hommes dans les tourments. Il lui restait un frère, Ibrahim : c'était le dernier rejeton du sang d'Osman; Murad, deux heures avant d'expirer, demanda qu'on lui apportât la tête de son frère. La Validé le trompa pour garder un héritier à l'empire.

L'impartiale histoire reconnaît que ce monstre fit de grandes choses. Il restitua les frontières orientales de l'empire; il étouffa la révolte des janissaires; il réprima les abus de l'administration, et réorganisa les finances comme l'armée. Il cultiva la poésie juste assez pour savoir si on le louait en bons vers. On ne saurait en dire autant de tous les tyrans qui ont voulu être loués. Il aimait la musique, mais elle le récréait sans l'adoucir. C'est par lui que la musique persane fut introduite dans l'empire, avec Schakouli, talent vanté, qui fut épargné dans les massacres de Bagdad. La tyrannie de Murad ne se borna point aux Ottomans. Elle enveloppa aussi les Européens, Grecs ou Francs, de Péra et de Galata; il les emprisonna, confisqua leurs biens et les fit plus d'une fois périr dans les supplices. Le patriarche de Constantinople, Cyrille, fut conduit au château des Sept-Tours, pieds nus et la corde au cou, puis égorgé. Pendant ce temps les Grecs de Terre-Sainte

chassaient les Franciscains de leurs couvents. Disons à la décharge de l'Europe, contemplant tous ces crimes sans les punir, que Venise frappée à mort se mourait de langueur au bord de la pâle Adriatique, que l'Angleterre pressentait Cromwell et la secousse qui devait renverser les Stuarts. Quant à la France, elle essuyait l'échafaud humide du sang de Marcillac, de Chalais et de Montmorency, et déjà l'on n'écoutait plus la grande voix de Rome !

Murad fut le Néron des Osmanlis ; ils ont aussi leur Héliogabale, qu'ils appellent Ibrahim.

Murad avait jeté son frère dans une prison. Ibrahim en sortit à vingt ans. Nerveux jusqu'au tremblement, impressionnable jusqu'à la faiblesse, il passa du cachot dans le harem, et succomba bientôt sous le poids de sa nouvelle fortune. Il épousa huit femmes et eut quinze cents esclaves. Aux trois félicités du Koran : la *prière*, les *parfums* et les *femmes*, il en ajouta une quatrième, la fourrure des martres-zibelines, dont il faisait les tentures de ses palais d'hiver. Le harem disposa des places de l'État et des revenus de l'empire. Chacune de ses femmes avait une province en partage. Il passait sa vie au fond du sérai, bercé par les chants, effleuré par les danses des odalisques, laissant croître sa chevelure, qu'il couronnait de fleurs et qu'il oignait de parfums, pendant qu'on semait sa longue barbe de poudre de diamants et de perles fines, à la façon des Pharaons. Cette sensualité outrée l'amollit bientôt, et, comme dit l'Écriture en parlant de Salomon, « les femmes lui corrompirent le cœur. » Il n'y a que les fortes intelligences qui puissent supporter les fortes doses du plaisir. La vie des hommes ne comptait pour rien devant Ibrahim;

un soupçon valait la mort; ses caprices tuaient. Il fit étrangler, pour une observation—qui était juste — son gendre Yusuf, le capitan-pascha. Il se fit apporter le cadavre et dit : « Quel dommage! il avait de belles joues! » C'était le mot de Néron devant les flancs d'Agrippine : « Je ne savais pas qu'elle fût si belle! »

Ibrahim fut déposé à la suite d'une révolte de janissaires, après délibération des légistes. La déposition ne suffit point aux mécontents, et, s'appuyant sur un fetva du cheikh-ul-islam : « S'il y a deux khalifes, tuez-en un, » ils l'étranglèrent. — La même année les Anglais, à l'autre bout de l'Europe, décapitaient Charles Ier.

Les révoltés proclamèrent Mahomet IV, fils aîné d'Ibrahim, alors âgé de sept ans. La sultane Validé-Mahpéïker, qui déjà, pendant la minorité de Murad IV, avait administré l'empire, revint aux affaires avec le jeune Mahomet. La position était mauvaise; le trésor était vide. On trouvait le déficit partout. Le divan tripla les impôts et altéra les monnaies. Ce fut l'occasion d'un soulèvement de marchands, que les janissaires mirent bientôt à la raison. La Validé avait les meilleures intentions; mais, dans les moments de crise, c'est à peine si le bras d'un homme est assez fort. Le bras d'une vieille femme ne saurait suffire. La Validé trouva des obstacles dans le séraï même. La jeune mère du Padischa, la Grecque Tarkhan, était à la tête d'un parti qui venait de se former contre la sultane Mahpéïker. Elle fut tuée pendant la nuit par les Itchoglans, qui soutenaient Tarkhan. Mahpéïker fut la première femme qui s'occupa ouvertement de politique en Turquie. Deux mosquées et un karavanséraï portent le nom et conservent

le souvenir de cette sultane, et le peuple de Constantinople parle encore de sa générosité et de ses bonnes œuvres.

L'eunuque Suléïman, qui avait renversé Mahpéïker, fut nommé chef des eunuques blancs, ce qui lui valait en même temps la place de gouverneur du séraï. Il eut une autorité sans bornes. Il en profita pour s'enrichir en trafiquant de tout. La sultane Tarkhan renversa bientôt son complice, qui ruinait l'empire. Il fut remplacé par l'ancien gouverneur d'Égypte, Tarkhoundji-Akmet-Pascha, qu'on alla chercher en prison pour en faire un grand vézir. On présenta le nouveau vézir au Padischa de neuf ans, qui le reçut assez dignement, assis sur un trône d'or. « Fais attention, mon Lala (mon maître), dit le jeune sultan, si tu administres mal, je te ferai couper la tête ! » L'administration de Tarkhoundji fut rigoureuse, mais d'une irréprochable justice. Il mit la terreur au service d'une excellente intention. Le but était bon, le moyen mauvais. Il fut bientôt enveloppé dans les trames ourdies par le capitan-pacha, Dervisch, et peut-être par la sultane. Mahomet le fit venir devant lui. « *Cet ordre est un arrêt de mort*, dit Tarkhoundji en recevant le hatti-schérif ; *j'aurais dû réfléchir*, ajoute-t-il, *que résister à tous et travailler au bien public, c'était me vouer à la ruine. Je recueille le fruit que j'ai semé !* »

Il trouva le sultan au milieu de paschas et de bostandjis. « Mon Padischa, lui dit le vézir, tu n'es entouré que de traîtres. Tu veux ma vie, pauvre enfant ! prends-la ; mais tu me fais mourir injustement. Au dernier jour, mes deux mains tomberont lourdement sur ta tête ! »

Il fut étranglé sous les yeux du jeune sultan. On voulait l'accoutumer à l'idée et au spectacle de la mort.

Au commencement de l'année suivante (1656), les paysans de l'Anatolie et de la Thrace, pillés par leurs Paschas, vinrent apporter leurs griefs à Constantinople. Les sipahis et les janissaires se joignirent à eux, les excitèrent, les armèrent, et ils se présentèrent ensemble à la porte du séraï, demandant vengeance et désignant leurs ennemis. On leur jeta trente têtes qu'ils attachèrent aux branches d'un gigantesque platane de l'Et-Méïdan. C'est au pied de ce platane que Mahmud II extermina plus tard les janissaires.

Le 6 juillet suivant, l'amiral vénitien Moncenigo prit ou coula, à l'entrée des Dardanelles, soixante-dix vaisseaux turcs, et s'empara de Lemnos et de Ténédos. La flotte vénitienne fut battue à cette même place, un an plus tard, et les Ottomans reprirent les deux îles.

Ces succès, le sultan les devait à son nouveau vézir, Mohammed-Képrili. Képrili était fils d'un paysan albanais; la misère le força, jeune encore, à venir chercher du pain à Constantinople. Il débuta dans les cuisines du séraï, et, à force d'intelligence et d'incessante activité, il s'éleva aux premiers postes de l'empire, sans savoir ni lire ni écrire; il était à la fois général et diplomate consommé. On a vu rarement un plus grand maître en l'art de feindre. Personne ne savait si les sentiments qu'il exprimait étaient faux ou sincères. Il avait pour principe que la colère ou l'injure sont inutiles et mêmes dangereuses aux dépositaires du pouvoir suprême, et *qu'il faut tromper ses victimes pour les immoler plus sûrement.*

A son arrivée aux affaires, la révolte était partout, il l'étouffa avec une énergie de compression sans égale. Il ne fut pas moins terrible aux ennemis du dehors. En même temps qu'il faisait égorger, dans Alep, trente Paschas rebelles, il refoulait au-delà du Dniester les Cosaques remuants et remplaçait le prince de Transylvanie, Rakisky, refusant son tribut de quinze mille ducats, par un feudataire qui en paya quarante mille. Tout plia devant cet esprit réformateur, qui voulait réorganiser l'administration, les finances, la flotte et l'armée; un soupçon chez lui devenait une condamnation à mort. Une lettre ambiguë fit pendre le patriarche de Constantinople; ses espions étaient partout et savaient tout. Les ambassadeurs étaient frappés, jetés en prison, exposés dans les rues à toutes sortes d'outrages et d'avanies (le mot est turc). Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 1er novembre 1661. — L'histoire a conservé ses dernières paroles adressées au jeune sultan penché sur son lit de mort : « Mon Padischa, écoute une dernière fois la parole de ton fidèle esclave : ne te laisse jamais gouverner par les femmes, ne confie jamais le sceau de l'empire à un homme avide de richesses; remplis, par tous les moyens possibles, les caisses de l'État; ne laisse jamais ton armée ni ta personne en repos. »

Sa charge de grand vézir fut donnée après lui à son fils Akmet, héritier de ses talents. Il appartenait au corps des ulèmas, qui reconnaissait en lui un de ses plus illustres membres. Il ne suivit qu'un instant le système de terreur si cher au vieux Képrili, et la force chez lui se tempérait par la douceur. Par ses trois beaux-frères, l'un seraskier, l'autre capitan-pacha, et

le troisième kaïmakan, il avait tout l'empire dans sa main. Mahomet, livré aux femmes, adonné au faste, chasseur fougueux, laissait à son vézir une autorité absolue. Il quitta Istamboul pour Andrinople, où il se fit bâtir un palais; ce Padischa, qui s'intitulait dans toutes ses dépêches le dominateur de l'Europe et de l'Asie, le maître de la mer Blanche et de la mer Noire, le glorieux et invincible souverain des hommes, avait un historiographe qui consignait ses hauts faits dans les *Annales* de l'empire. « Le Padischa a tué deux loups dans sa chasse, au sommet des montagnes de la Thessalie; il a franchi à cheval une crevasse qui laissait voir un abîme entre deux rochers, et plusieurs personnes de sa suite sont mortes de froid. En voyant leurs cadavres, le sultan a dit : « Ces gens-là auraient médit de moi, ils ont reçu leur châtiment d'avance! » Sa Hautesse a vu une vache qui mettait bas; elle a converti à l'islamisme le propriétaire de cette vache, et l'a nommé sur-le-champ kapidji (l'un des gardiens du séraï). »

L'empereur d'Autriche avait pénétré dans la Transylvanie (1662), où il s'était emparé des places fortes de Szeklhyd et de Serinwar.

Au mois de juillet de l'année suivante, Képrili sortit de Constantinople en faisant porter devant lui l'étendard du prophète, le sandschack-schérif. La campagne eut pour premier résultat la conquête de Neuhausel, d'Ujiwar et de Serinwar; mais elle se termina par la défaite de Saint-Gothard, où les Turcs eurent à combattre une armée composée de Hongrois, d'Autrichiens et de Français. Les Français, envoyés par Louis XIV, étaient sous la conduite du comte de Coligny et du

marquis de la Feuillade, que les Ottomans appelaient Fouladi (homme d'acier).

Les chrétiens ne recueillirent de leur triomphe d'autre fruit que la gloire, et Képrili se consola de la défaite en prenant Candie aux Vénitiens.

Candie est, comme on sait, la Crète des anciens : « La grasse, la riche en pâturages, la brillante, la féconde et la bienheureuse, » car leurs poëtes et leurs historiens n'ont pas trop de tous ces mots pour la louer.

Cette île charmante, entrecoupée de vastes plaines et de vallons gracieux, arrosée de belles eaux transparentes, berceau flottant de Jupiter abrité par l'Ida, riante patrie de la fable, mère d'Ariane et de Phèdre, où Pasiphaë semble encore aujourd'hui errer dans les montagnes,

« Pasiphae infelix, cur nunc in montibus erras? »

où Thésée tua le minotaure, où Minos jugea les vivants avant d'aller juger les morts, Crète aux cent villes, luttant contre Athènes, succombant devant Rome, échappant à l'empire grec pour tomber aux mains des Sarrazins; revenant à l'empire, passant au marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, fut vendue par lui aux Vénitiens. Venise l'avait conservée jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. En 1644, une flottille maltaise vint se ravitailler dans ses ports après avoir capturé un vaisseau ottoman. Une escadre turque, portant cent cinquante mille hommes sous le commandement de Yusuf-Pascha, s'empara de la Canée (la plus forte place de l'île), après quarante-sept jours de combats (17 août 1645). En 1666, les Vénitiens ne possédaient plus que

la seule ville de Candie, bâtie au IXe siècle par les Sarrazins. — Képrili vint l'assiéger. — Ce siége de deux années fut l'émotion de l'Europe. Louis XIV envoya une escadre et six mille hommes à son secours, sous la conduite du duc de Navailles et du duc de Beaufort. On voyait, dans cette petite armée, un Saint-Paul, un Créqui, un Beauveau, un Fénelon, un Dampierrre, un Castellane, un Sévigné. Un historien turc leur fait l'honneur de cette mention... « Sur ces entrefaites, arrivèrent à Candie six mille pourceaux malintentionnés. » Louis XIV rappela bientôt sa flotte : on n'a jamais trop su pourquoi. Deux mille hommes envoyés par le pape étaient un secours insuffisant, et bientôt ils abandonnèrent les Vénitiens. La ville se rendit et Képrili fournit aux vaincus le moyen de retourner à Venise.

Quelque temps après ces événements, une capitulation signée entre la France et le Divan (janvier 1673) nous donnait en Orient une position nouvelle. Cette capitulation portait « que les droits de douanes fussent diminués de trois pour cent en Turquie pour les arrivages de France, comme ils l'étaient déjà dans les ports du royaume très-chrétien pour les marchandises venant de Turquie ; 3° Que le commerce français avec l'Inde eût lieu en complète franchise par la mer Rouge ; 4° Que le roi de France fût reconnu *seul protecteur des catholiques en Orient ;* 5° Que des églises pussent être construites ou réparées sur toute la surface de l'empire ottoman, sans l'autorisation préalable de la Porte ; 6° Que les Français établis à Péra, à Galata, pussent faire du vin chez eux et le vendre aux chrétiens ; 7° Que les catholiques, allant en pèlerinage à Jérusalem, ne

pussent être inquiétés en aucun lieu de la Turquie; 8° Que *les lieux saints de la Palestine rentrassent en la possession des Latins, attendu que ces lieux saints avaient été conquis par les Français* pendant les croisades; 9° Enfin, que la Turquie ne reçût dans ses ports que des navires portant pavillon français, à l'exception, toutefois, des navires anglais, hollandais et génois. »

Le grand vézir, exalté par la prise de Candie, rêva bientôt de nouvelles conquêtes. Il n'attendit pas l'occasion longtemps. Les Cosaques de l'Ukraine, sous la conduite de leur hetman, Dorozensko, se soulevèrent contre la noblesse polonaise qui les opprimait. Dorozensko implora l'assistance de la Crimée, tributaire de la Porte. Bientôt il invoqua les armées de la Porte même. Képrili vint à lui et le nomma Sandschak-Bey de l'Ukraine, comme si l'Ukraine eût été un pachalik ottoman (1672). La Pologne se plaignit. Képrili alla lui porter sa réponse de l'autre côté du Dniester; il s'empara de Kaminieck, de Lemberg et de Lublin. La Pologne fut ravagée, trente mille chrétiens réduits en esclavage, et la croix du Christ renversée par le croissant de Mahomet. Le 12 septembre 1672, le roi de Pologne, Michel Koribut, signa un traité honteux par lequel il cédait à la Turquie la Podolie et l'Ukraine, s'engageant de plus à payer un tribut annuel et à supporter les frais de la guerre.

L'histoire enregistra ce traité sous le nom de traité de Bucsas.

Le grand maréchal du royaume, Jean Sobieski, souleva la Pologne contre ce traité que la diète n'avait point ratifié; il chassa les Turcs de Lublin et de Lemberg, traversa le Dniester sur la glace, battit les Tatares et leur fit vingt mille prisonniers.

Képrili avait regagné Andrinople après avoir jeté des garnisons dans la Podolie et dans l'Ukraine. Il reprit les armes l'année suivante et se fit battre dans les plaines de Choczim. Sobieski lui tua cinquante mille hommes (11 novembre 1673).

Le roi Michel était mort. Sobieski fut élu à sa place. Sobieski roi se fit sacrer par ses victoires dans deux campagnes glorieuses; mais abandonné de l'Europe en face d'une nation puissante, il dut se soumettre à la paix. La Podolie fut cédée et une partie de l'Ukraine passa en même temps à l'hetman Dorozensko, qui se reconnut tributaire de la Porte (27 octobre 1676).

Képrili mourut trois jours après la signature de ce traité, dans une humble métairie, sur la route d'Andrinople. Un imam du voisinage vint l'exhorter à bien mourir. Képrili étendit sur le Koran sa main défaillante. « Prophète, je saurai bientôt si tu as dit la vérité ; mais, vérité ou non, je meurs avec la paix de ma conscience. J'ai fait à mes semblables tout le bien qui a dépendu de moi, et toujours j'ai repoussé le mal. Je me confie à Dieu. — *Allah! Allah!* souverain des mondes, dit l'imam, fais miséricorde à Achmed-Képrili, l'un de tes meilleurs enfants ! »

Le corps du vézir fut déposé dans le turbé de son père, à Constantinople.

Administrateur habile et intègre, il ne fut pas toujours heureux les armes à la main ; il ajouta cependant à l'empire des Osmanlis la Crète et la Podolie, et rendit l'Ukraine tributaire.

Mais cette domination sur l'Ukraine, conquise par des moyens que la bonne foi désavoue, porta malheur à la Turquie. Dorozensko se jeta bientôt dans les bras

de la Russiè. Le czar Fédor III lui accorda sa protection. La guerre sainte fut déclarée aux *Moscos* (c'est le nom que les Osmanlis donnent aux Russes). L'Ukraine fut envahie par une armée de cinquante mille Russes, Cosaques et Kalmouks. Une campagne de trois ans (1677-1678-1679), vivement poussée par le général Romodanowsky, ruina la domination ottomane sur la rive gauche du Dniester. Le traité qui termina cette guerre ouvrit la mer Noire à la navigation des Russes. C'est un fait immense dans l'histoire des deux nations,

Depuis la mort de Suleïman le Magnifique, la Hongrie était rentrée peu à peu sous le pouvoir de l'Autriche : un royaume important était soumis à un petit archiduché. On sait qu'après la bataille de Mohazc (1526) un arrangement de famille fit passer la Hongrie dans la maison d'Autriche. La Hongrie porta toujours impatiemment ce joug; les deux races sont divisées par des antipathies nationales.

A la fin du XVI[e] siècle, le comte Émerik Tékéli souleva contre l'Autriche toute la portion de la Hongrie qui n'était pas soumise à la Porte. Il résista vaillamment pendant trois ans aux armes de l'empereur Léopold. Enfin, à bout de ressources, il attira sur lui la protection de la Porte. Le sultan le fit roi de la Hongrie moyenne et le déclara son vassal (10 août 1683). « Tous ceux, disait le sultan dans le diplôme d'investiture, qui *frottent* leur front dans la poussière, au seuil de notre sublime Porte, jouissent d'une sécurité parfaite et n'ont rien à redouter de leurs ennemis. »

Le cabinet de Versailles accrédita un ambassadeur près du nouveau roi. Louis XIV continuait la politique de Richelieu et restait fidèle à ses traditions de famille

en s'opposant à l'accroissement de la maison d'Autriche.

Mahomet, en jetant la Hongrie dans le cercle de sa vassalité, violait le traité de paix qui avait suivi la bataille de Saint-Gothard (27 septembre 1664). Les réclamations de Léopold I[er] ne touchèrent pas le divan. Dix mille Ottomans, réunis aux troupes de Tékéli, ravagèrent les possessions hongroises de l'Autriche[1]. La Porte voyait un nouvel horizon s'ouvrir devant elle. Le grand vézir Kara-Moustapha voulait étendre la domination musulmane sur tout ce qui avait appartenu jadis à l'empire romain. Kara-Moustapha embrassait plus qu'il ne pouvait étreindre. Une armée immense et magnifique se mit en marche vers l'Autriche, sous sa conduite. Il se vit tout à coup élevé à la dignité de seraskier. Le faste oriental brillait dans l'équipement des chefs; l'uniforme des simples soldats était chamarré de broderies et de dorures. Les Paschas traînaient leurs harems après eux. Trois cents *arabas* remplis d'odalisques suivirent le Padischa, qui vint jusqu'à Belgrade. Cependant le khan de Crimée, Sélim-Ghéraï, conduisait avec lui ses hordes de Tatares à demi sauvages.

On négligea d'assurer les derrières de l'armée pour se diriger directement sur Vienne (avril 1683). L'empereur abandonna sa capitale pour aller s'enfermer à Lintz. Un mois auparavant il avait signé un traité d'alliance avec le roi de Pologne, Sobieski. Les Turks passèrent bientôt la Raab et culbutèrent les Autrichiens,

[1] Tékéli était le quatrième prince chrétien qui devait sa couronne à la Turquie (les trois premiers étaient les princes de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie).

qui se replièrent sur le Danube du côté de Vienne. L'armée ottomane planta ses tentes sous les murs de la ville, le 14 juillet 1683.

Le siége durait depuis quarante-cinq jours. On avait compté dix-huit assauts et vingt-quatre sorties, au bruit de la cloche d'angoisse (angstern) : toutes les autres cloches de Vienne se taisaient. La ville était à bout de ressources ; le duc de Lorraine, campé derrière la montagne de Cazemberg, avec des forces inférieures, ne pouvait quitter sa position pour attaquer. Sobieski arriva et fit sa jonction avec le duc de Lorraine et les princes électoraux de Bavière et de Saxe. Le roi de Pologne prit le commandement en chef, et le 12 septembre 1683, après avoir entendu la messe, et armé son fils chevalier, il donna le signal du combat. Le soir, il n'y avait plus que des ennemis morts sous les murs de Vienne.

Le lendemain Sobieski faisait une entrée triomphale dans la ville sauvée par son bras. Les femmes venaient baiser ses mains, et lui faisaient toucher leurs petits enfants. Quand le danger fut passé, l'empereur revint dans sa capitale.

Sobieski adressa à Louis XIV son rapport « de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté. » Il envoya au pape les drapeaux de l'ennemi avec ces trois mots de César chrétien : « Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu. » Sobieski et le duc de Lorraine se mirent à la poursuite des Turks, à qui ils tuèrent dix mille hommes non loin de Gran, dont ils s'emparèrent. Gran, depuis Suleïman le Magnifique, était le poste avancé de l'islamisme en Europe. Le séraskier avait fait preuve d'incapacité dans toute cette guerre ; le Padischa le fit étran-

gler à Belgrade (25 décembre 1683). On voit maintenant sa tête et son suaire dans l'arsenal de Vienne.

Sobieski n'avait pas sauvé seulement l'Autriche, il avait sauvé l'Europe.

Innocent XI prêcha la quatorzième croisade contre l'islamisme. Trois nations répondirent à sa voix : l'Autriche, la Pologne et Venise. On résolut d'attaquer la Turquie par trois points simultanément : par la Hongrie, avec l'Autriche; par la Podolie et la Moldavie, avec la Pologne; par la Dalmatie et le Péloponèse, avec Venise.

La campagne de l'Autriche fut une succession de victoires. Wissegrad, Vaizen et Pesth tombèrent tout d'abord entre les mains du duc de Lorraine. Les Osmanlis battus par lui à Hamzaberg, où ils laissèrent douze drapeaux (24 juillet 1684), perdaient le même jour, après la défaite du pascha de Bosnie, Véroviz, en Croatie, qu'ils possédaient depuis cent trente ans. Bude, seul, arrêta le duc de Lorraine. Scausch-Pascha s'y battit comme un lion (septembre 1684).

Les Allemands se remirent en campagne au mois de juillet de l'année suivante. Le duc de Lorraine prit Neuhausel, puis Bude, l'ancienne capitale du pays, dont les Osmanlis avaient fait une ville turque. La ville fut défendue avec une bravoure sans égale. Mais le duc de Lorraine avait une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, l'élite de six peuples, avec une fleur de noblesse: des gentilshommes de France, des lords des trois royaumes, des seigneurs italiens et des grands d'Espagne. Bude tomba quand elle n'eut plus de défenseurs.

Cette perte retentit douloureusement dans le cœur des Ottomans, mais ne les abattit point. « Une contri-

bution extraordinaire pour la guerre sainte produisit des sommes immenses. Stamboul fournit six cent cinquante mille piastres; Brousse, cent mille; Bagdad et Bassorah, cent quarante mille. La moitié des revenus affectés à l'entretien des sultanes, et la plus grande partie du trésor privé de Mahomet IV, furent consacrés à la guerre contre les *giaours.* »

Suleïman-Pascha traversa la Drave avec soixante mille soldats, et dans cette plaine de Mohacz, célèbre par une victoire de Suleïman le Magnifique, il livra bataille au duc de Lorraine. Cette bataille fut une défaite (12 août 1687).

La Turquie, à l'intérieur, ne fut pas moins cruellement éprouvée par l'incendie et la famine.

Cependant les Vénitiens, sous la conduite de Francesco Morosini entraient dans la Dalmatie, y battaient les Turcs et les chassaient de leurs places fortes. Réunis aux Toscans et aux chevaliers de Malte, ils parcoururent la mer Ionienne, prirent les belles îles aux noms poétiques semées sur ses flots. Bientôt la Morée tout entière redevint chrétienne. Le sénat plaça le buste de Morosini dans le palais des doges avec cette inscription glorieuse : « A Morosini le Péloponésiaque, *de son vivant.* » Il vit donc ainsi la postérité commencer pour lui.

Bientôt Morosini détruisit la flotte turque dans le Pirée, dont les lions gardent aujourd'hui la porte de l'arsenal de Venise. Quelques jours après Athènes était prise et réduite en cendres. Nous avons retrouvé les boulets de Morosini dans les flancs du Parthénon.

La campagne des Polonais fut sans résultat.

Les Osmanlis n'étaient pas encore accoutumés au

malheur. Ils se révoltèrent. La tête des généraux tomba sous le sabre des janissaires, et le Padischa, qui n'était déjà plus l'ombre de Dieu sur la terre, fut légalement déposé sur le fetva des ulèmas.

XV

SULEIMAN II. ACHMET II. MUSTAPHA II. ACHMET III.

On donna pour successeur à Achmet non pas son fils, mais son frère, Suleïman II.

Le nouveau Padischa ne put arrêter la marche des Autrichiens qui lui enlevèrent bientôt Lippa-Illok, Peterwardein et la ville d'Erlau. Belgrade eut son tour, et tomba au mois de septembre 1688. Les Osmanlis, qui l'appelaient Maison de la guerre sainte (Dorol-Djiad), ressentirent amèrement sa perte.

La race affaiblie d'Osman n'avait plus maintenant d'autre appui que la famille des Képrili, en qui elle trouva une noble succession de grands hommes. Mustapha-Képrili, grand vézir de Suleïman II, prit en main la cause des chrétiens, et souleva le joug qui les opprimait. Ce fut un des premiers et des plus vaillants promoteurs de la réforme en Turquie; il révisa les lois de finances, réorganisa les forces du pays, s'en-

gagea vis-à-vis de l'ambassadeur de France à restituer les *lieux saints* usurpés de nouveau par les Grecs, malgré les capitulations de 1673.

L'ambassadeur de France poussait à la guerre contre l'Autriche, qui, du reste, continuait toujours. Tékéli tenait la Transylvanie avec une armée hongroise toute dévouée à la Porte. « Tékéli, disait un ambassadeur turc, Tékéli est un chien qui se couche ou se lève, qui aboie ou se tait d'après les ordres du sultan; mais c'est le chien du Padischa des Ottomans; à son premier signe, il peut se changer en lion terrible. »

Les Autrichiens éprouvèrent un rude échec à Zernescht (août 1690), et bientôt Képrili, se mettant lui-même en campagne, reprit Nissa, Widin, Semendria et Belgrade : les Autrichiens furent refoulés au delà du Danube, de la Save et de la Morava. Ce ne fut là qu'un succès passager. Achmet II avait succédé à son frère Suleïman. Le nouveau Padischa laissa le pouvoir aux mains de Képrili qui livra bataille aux Autrichiens non loin de Péterwardein (à Slankamen). Les chefs à cheval parcouraient les rangs en criant : « Courage, du haut du ciel les houris vous tendent les bras. » Cette exhortation n'eut pas l'effet accoutumé; les Turks lâchèrent pied. Képrili, qui n'était plus obéi comme général, combattit en soldat et tomba au premier rang. On ne retrouva pas son cadavre. Les Ottomans assurent qu'il fut enlevé par les anges du trépas Nakir et Moukir.

Le Divan se prépara énergiquement à une nouvelle guerre. Mustapha II, fils de Mahomet IV, à peine sur le trône d'Achmet, publia un hatti-schérif énergique. « Jamais, disait-il, jamais les serviteurs de Dieu n'ont joui d'aucun repos sous les monarques qui se sont

donnés aux plaisirs. Dès aujourd'hui la volupté, l'indolence sont bannies de cette cour. Les infidèles ont envahi les frontières de l'islamisme, et ont traîné les Musulmans en esclavage. Je tirerai vengeance de tant d'outrages! je me mettrai à la tête de mes armées! Mon sublime aïeul Suleïman (que son tombeau exhale sans cesse le parfum de l'encens!) n'envoyait pas seulement ses vézirs contre les chrétiens immondes, il conduisait en personne les champions de la guerre sainte, et sa gloire a rempli la terre! Je ferai comme lui! Salut! et obéissez, croyants, à la voix de votre Padischa! »

On fit d'immenses levées par tout l'empire, et sur terre et sur mer les premiers événements furent des succès. Le nom de Mustapha retentit dans les chaires des mosquées et dans les prières du vendredi, et l'espérance revint au cœur des Ottomans. Ce ne fut qu'une lueur.

Bientôt Pierre de Russie, Pierre-le-Grand prend Azof, à l'embouchure du Don. C'était le boulevard des Padischas contre les Czars. Mustapha, en personne, se fit battre au passage de la Zenta, par le prince Eugène. Son armée fut détruite, et la paix qu'on lui imposa fut un véritable démembrement de son empire. Cette paix, qu'on appelle la paix de Carlowicz, eut lieu à la suite d'un congrès, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. La Russie, la Pologne et Venise y eurent aussi leurs représentants. Les conférences, orageuses et longues, durèrent depuis le 7 novembre 1698 jusqu'au 26 janvier 1699. Voici les principales clauses du traité :

La Transylvanie tout entière et la Hongrie, moins la ville de Témeswar passèrent sous la domination de l'Autriche; la Russie garda la place d'Azof et dix lieues

de territoire aux environs. L'Ukraine et la Podolie furent restituées à la Pologne; Venise conserva la Morée jusqu'à l'isthme, ainsi que la Dalmatie. Disons, pour la gloire de la Porte, qu'au milieu de ses malheurs elle refusa noblement l'extradition de Tékéli, ardemment sollicitée par les diplomates autrichiens. Tékéli mourut six ans plus tard, à Nicomédie, fidèle à sa foi et à sa patrie. Ce fut le dernier des Hongrois.

Mustapha cacha sa honte dans le harem d'Andrinople, où la volupté lui fit oublier la gloire. Mais bientôt les janissaires, forts sous les princes faibles, le déposèrent et mirent à sa place son frère Achmet sur le trône (22 août 1703). Les rebelles massacrèrent le chef de la religion (Cheikh-ul-Islam), Feïzoullah, et le jetèrent aux égouts. Achmet n'était qu'un instrument entre les mains des janissaires, ils le ramenèrent avec eux à Constantinople. Mustapha fut jeté dans un cachot avec ses quatre fils, et bientôt empoisonné.

Ce fut sous le règne sans gloire d'Achmet III, que Charles XII, épuisé par ses victoires, parut pour la première fois en Turquie, après le désastre de Pultawa (juillet 1709). Le grand vaincu s'établit à Bender, dans la Bessarabie, avec une poignée de vaillants, et le comte Poniatowski, dont le dévouement grandissait en même temps que les malheurs de son royal ami. Achmet traita Charles XII en roi. L'hospitalité se retrouve chez les Musulmans comme chez les patriarches. La mère du Padischa s'était vivement éprise de la gloire et peut-être des malheurs du roi de Suède, qu'elle appelait son lion. « Quand verrai-je mon lion dévorer le Mosco? » Achmet aurait bien voulu rester en paix avec Ak-Bïk(la mous-

tache blanche), c'est le nom que les Turcs donnaient à Pierre le Grand. Charles XII avait placé mille hommes en observation sur les frontières de la Moldavie. Les Russes les battirent et pénétrèrent dans la province turque. Quatre-vingt mille Ottomans et quarante mille Tatares se mirent en campagne, surprirent les Russes et les acculèrent sur le Pruth. L'armée était perdue; les généraux turcs se laissèrent séduire et signèrent une paix dont la condition était la restitution d'Azof et le libre retour de Charles XII dans ses États. On eût pu obtenir davantage, mais ce succès suffit pour relever l'espérance des Turcs, et, dans une campagne de huit mois, ils reprirent la Morée aux Vénitiens. La chrétienté s'émut, de nouvelles ligues se formèrent. Les vaisseaux de l'Espagne, du Portugal, de Gênes, de la Toscane, et des chevaliers de Malte, croisèrent dans l'Archipel; le prince Eugène remporta une nouvelle victoire à Péterwardein, Belgrade se rendit, ainsi que Témeswar, la dernière possession ottomane en Hongrie. La paix de Passarowitz, solennellement signée le 21 juillet 1718, enlevait à la Porte Péterwardein, Témeswar, Belgrade, Semendria, et une portion de la Valachie et de la Servie. Elle garda la Morée, mais rendit aux Vénitiens des places importantes en Dalmatie et dans les îles Ioniennes. Le prince Eugène aurait poussé plus loin ses conquêtes; il en fut empêché. Les grandes puissances étaient représentées au traité de Passarowitz, et l'idée de l'équilibre européen commençait à germer dans la cervelle des diplomates. Cette idée-là sauva la Turquie plus d'une fois.

Les troubles de la Perse donnèrent aux Ottomans l'espoir de ressaisir les conquêtes de Sélim 1er et de

Suleïman le Magnifique. Ils se rendirent maîtres d'une portion du pays, et prirent Erivan, Hamadan, Tébris et Kermanschahou. Quelques revers attristèrent ces succès. Les janissaires restés à Constantinople se soulevèrent aussitôt. Achmet, pour les apaiser, leur fit jeter la tête de son grand vézir Ibrahim; il fit mettre à mort les grands dignitaires qui avaient démérité de la populace. Quand la révolte est en chemin, on ne l'arrête pas avec des concessions. Achmet fut déposé (1er octobre 1730), il mourut empoisonné six ans plus tard.

Achmet était né bon, mais faible, et c'est la bonté surtout qui a besoin d'être forte. Il devint cruel par lâcheté. Il aima passionnément les parfums, les pierreries, les femmes et les fleurs. Il créa même un nouvel emploi, celui de maître des fleurs (Scoukdji bachi), il délivra au titulaire un diplôme encadré de roses dorées. «Nous ordonnons, disait Achmet III dans ce diplôme, que tous les horticulteurs reconnaissent pour leur chef le porteur du présent écrit; qu'ils soient en sa présence tout œil comme le narcisse, tout oreille comme la rose, qu'ils n'aient pas dix langues comme le lis; qu'ils ne transforment pas la lance pointue de la langue en une épine de grenadiers, en la trempant dans le sang des paroles inconvenantes; qu'ils soient modestes et qu'ils aient, comme le bouton de rose, la bouche fermée, et ne parlent pas avant le temps, comme l'hyacinthe bleue répand ses parfums avant qu'on ne le désire; qu'ils s'inclinent, enfin, modestement comme l'humble violette. Telle est notre volonté impériale. »

On n'eût jamais su trouver d'expressions trop recherchées pour le gardien chargé de surveiller les fleurs : « ces topazes, ces émeraudes parfumées, tombées du

ciel sur la terre pour charmer et reposer le regard de l'homme dans son court passage ici-bas. » Ainsi parle la rhétorique des chancelleries turques.

Nous aimons mieux la simple et noble inscription de la jolie fontaine du même sultan, où, plus d'une fois, en revenant de Sainte-Sophie ou des grands bazars, nous avons bu dans la tasse d'étain à côté des *vrais croyants :* « Passant tourne la clef de cette source pure et limpide, et prie Dieu pour le sultan Achmet. »

XVI

MAHMOUD Ier. OSMAN III. MUSTAPHA III. ABDUL-HAMID.

Mahmoud Ier, qui venait de succéder au sultan Achmet se vit bientôt sous la dure tutelle de Patrona-Khalil, le chef du dernier complot des janissaires.

« Les grands de la terre te baisent les pieds, ma louve, disait à cette occasion Patrona à sa concubine; tous les esclaves, vois-tu, ne sont pas au bazar; les premiers sont maintenant les derniers. Allons! ma princesse, sois contente! Saisissons la fortune au vol! — La fortune, répondit cette femme avec un triste sourire, la fortune, Khalil, ressemble à une anguille du Bosphore : elle échappe quand on croit la tenir. »

Cette tyrannie de bas étage ne devait pas durer. Le général Tossab-Osman, le grand juge de Roumélie, Paschamak-Djizadé, et le grand chambellan, Ibrahim-Aga, enrôlèrent des égorgeurs qni firent disparaître Patrona et sa bande.

Pendant que la Sublime-Porte était occupée des affaires de la Perse, les Russes leur prirent le Daghistan et plusieurs autres provinces sur les bords de la mer Caspienne. Ce fut la cause d'assez longues querelles. Le khan des Tatares passa sur le territoire russe, et le général russe, Müntz, ravagea la Crimée. Azoff fut repris aux Otomans. La Porte voulut essayer des moyens pacifiques. Elle en appela au cabinet de Vienne, qui déclara la prise bonne.

« L'empereur d'Autriche, dit à ce sujet l'historiographe Soubhi, l'empereur d'Autriche, ce mélange de méchanceté et de ruse, et la czarine, la femme la plus fausse qui ait jamais eu la tête rasée, s'entendent comme le corbeau et la pie : ils se sont jetés sur le parterre des roses des pays bien gardés de l'empire ottoman, et l'ont déchiré avec leurs griffes ; appliquons-leur ce verset du Koran : *Tuez-les comme ils vous tuent ; chassez-les comme ils vous chassent. Amin.* »

On se prépara de part et d'autre à la guerre. Cette guerre, qui dura trois ans, fut glorieuse pour les Turcs ; ils la terminèrent par une victoire près du village de Kessardjek (Krozka) en Servie, le 23 juillet 1739. Le traité de Belgrade, qui ramena la paix, leur rendit Belgrade, Azof et plusieurs places fortes des provinces danubiennes. L'ambassadeur de France, le marquis de Villeneuve, prit une part active à ces négociations. La prépondérance de la France était alors sans rivale à Constantinople. A la suite du traité de Belgrade, nos anciennes capitulations furent renouvelées ; on améliora notre position commerciale dans les échelles du Levant, et notre protection fut plus efficace que jamais pour l'église catholique d'Orient. Louis XV envoya de

magnifiques présents au sultan, et permit à vingt-deux artilleurs français d'aller montrer aux Turcs la manœuvre parfaite de leurs armes. Les bonnes disposition du Divan pour la France ne s'étendaient pas aux représentants des autres puissances. Voici comment l'historiographe Soubhi rend compte d'une audience accordée à M. de Talman, ambassadeur d'Autriche :

« *Le maudit* (M. de Talman) *fut amené au Divan impérial; après qu'il eut courbé son front dans la poussière, il remit ses lettres de créance et les présents dont il était chargé ; on le revêtit d'une pelisse d'honneur hors de proportion avec sa stature; puis, ivre de bonheur, le giaour quitta l'audience du roi des rois, du maître de la terre et de la mer; et, grâce à la disparition de sa personne abjecte, le champ du séraï, brillant comme une émeraude, fut enfin délivré de la souillure que lui imprimait sa présence.* »

Mahmoud était lettré : il aimait le luxe et tous les arts de la vie élégante. Il enrichit Constantinople de bibliothèques, de mosquées et de fontaines.

« Les colonnes de l'une de ces demeures impériales avaient la couleur et la forme des colonnes du palais de *Schéad,* dans le paradis terrestre. Les bibliothèques étaient comme autant de mers de lumières calmant la soif de sciences des ulèmas. La coupole d'une des fontaines, semblables au dôme du ciel, était un diamant taillé, et de ses nombreux canaux s'échappaient les flots de la vie, comme de la bouche des beaux esprits découlent les sources vivifiantes de l'éloquence. »

Mahmoud était aussi un dévot musulman: il remit en vigueur les règles du Koran qui interdisent le vin. Il fit détruire les tavernes et les cabarets.

« La fille de la vigne, l'ivrognerie, n'osa plus se montrer sans voile, et les hommes efféminés de ce temps durent changer contre le verre de cristal rempli de vin, le findjan (tasse à café) de porcelaine. »

Mahmoud édita aussi des lois somptuaires contre les femmes : cette réforme faillit devenir une révolution. Les susceptibilités du scrupuleux Padischah s'éveillaient devant la forme d'un tarbousch, la pointe d'un terlik, ou le pli d'un féredejé: il craignait que le voile trop fin ou le vêtement trop serré ne pussent jeter le trouble dans l'imagination des vrais croyants. Une des plus belles pécheresses de Constantinople, Scheitan Emisnisi (la servante du Diable) fut jetée dans le Bosphore et pour parler comme l'historiographe Isi, « son corps mis à nu eut pour tout vêtement le bleu tissu des ondes de la mer. » Les promenades publiques ne furent plus permises aux femmes ; elles ne purent sortir de leurs maisons que deux jours chaque semaine ; *la plus belle moitié* de la ville fut mise sous la surveillance de la police.

Pendant que Mahmoud préludait ainsi aux réformes qui devaient un jour modifier si profondément la Turquie, un autre réformateur Abdoul-Wehab (le serviteur de celui qui dispose de tout) s'efforçait d'épurer l'islamisme dans l'Arabie et de le ramener à ses points fondamentaux : 1° la croyance en un seul Dieu ; 2° les cinq prières par jour ; 3° l'aumône ; 4° le pèlerinage de la Mecque ; 5° le jeûne du ramazan, et le baïram ou fête des sacrifices.

Les légistes de l'Arabie, de l'Egypte et de la Syrie s'inclinèrent devant cette réforme, mais elle fut condamnée par les ülèmas de Stamboul, et le sang coula de nouveau dans une guerre de religion.

Toutes les réformes de Mahmoud ne portent pas l'empreinte d'une ferme intelligence politique : il eut le tort d'augmenter le pouvoir et l'autorité morale des janissaires, qui avaient plus d'une fois compromis l'empire.

Mahmoud mourut le 13 décembre 1754. Il eut pour successeur son frère Osman III, dont le règne de trois années fut sans malheur et sans gloire.

Mustapha III, fils d'Achmet III, lui succéda en 1757.

Mustapha, en montant sur le trône, laissa le sceau de l'empire à Raghib, Mohamed-Pascha, grand-vézir sous son prédécesseur ; Raghib, politique consommé, s'était fait connaître par la manière énergique dont il avait dompté l'Egypte que les Mamelouks retiraient peu à peu des mains du Padischa. — il contint d'une main ferme les janissaires toujours frémissants. Soldat et administrateur, poëte et savant, il étendait à tout ses soins et sa sollicitude : il conclut avec Frédéric II une alliance offensive contre l'Autriche ; il eût peut-être reconquis les provinces perdues sur le Danube; sa mort interrompit ses projets (1763).

L'empire ottoman avait plus besoin que jamais de l'intelligence et de la force de Raghib, car la guerre entre la Russie et la Porte couvait dans le germe de la question polonaise.

Catherine II, la grande Catherine, sous prétexte de défendre l'indépendance de la Pologne, avait couvert de troupes les bords de la Vistule. En 1764, après la mort d'Auguste III, elle donna la couronne à un de ses favoris, Stanislas Poniatowski.

L'influence de la Russie en Pologne était une menace incessante contre les frontières septentrionales de la

Turquie. Ses efforts, unis à ceux de la France, ne purent empêcher l'élection de Poniatowski. Bientôt Catherine souleva les Valaques et les Monténégrins, sujets de la Porte. L'impératrice construisit des forteresses sur les frontières de l'empire ottoman.

La Russie violait ses engagements; la Porte viola le droit des gens, en faisant jeter dans les cachots des *Sept-Tours* l'ambassadeur russe, M. d'Obreskoff.

Le 26 mars 1769, une nombreuse armée sortit de Constantinople: elle marchait contre les Russes. La populace se jeta sur les chrétiens dans les rues de Constantinople et les massacra. Les ambassadeurs furent insultés.

Catherine avait organisé deux corps d'armée qui couvraient les frontières russes entre le Dniester et la mer d'Azof, sous les ordres du prince Gallitzin et du comte Romanzoff. Une division de vingt mille hommes, commandée par le général Weesemann, campait sur les frontières méridionales de la Pologne.

Le khan de Crimée, Krem Ghiraï, commença les hostilités. C'était un descendant de Djengis-Khan, un vrai Tatare, à demi sauvage. Vêtu de la peau des loups blancs de Laponie, doublée de la fourrure moelleuse des écureuils de la Sibérie, il se jeta sur les provinces russes du Dniester et du Dnieper, et en un mois, il incendia plus de cent villages, et ramena trente mille esclaves chrétiens. Les agents russes le firent empoisonner, et « il s'endormit dans la paix du Seigneur, bercé par les accents d'une mélodie funèbre. »

Les Russes, à leur tour, attaquèrent la Turquie de trois côtés à la fois, à l'est, à l'ouest et au nord. Gallitzin prit Choczin. Romanzoff s'empara d'Yassy et de

Galatz et reçut bientôt la soumission des boyards de la Moldavie. Bukarest se rendit aux Russes. Les agents de Catherine procédaient à de nouvelles divisions du territoire dans la Moldavie et la Valachie, que déjà l'on traitait en pays conquis (1769). Le sultan révoquait ses vézirs ou leur faisait couper la tête. Slatina, sur le Danube, se rendait après la bataille de Geourgewo (1770). Une flotte russe qui sortait de la Baltique, parut dans l'Archipel, sous le commandement du comte Orloff. Après une rencontre dans la rade de Tschschmé (l'ancien Eyssus) l'escadre ottomane, commandée par Hossam Eddin, périt tout entière dans un incendie (6 juillet 1770). Partout les sujets chrétiens de la Porte se révoltent, à l'instigation des agents russes: mais partout la révolte est éteinte dans le sang. La flotte du comte Orloff bloqua les Dardanelles jusque sous les canons de Sestos et d'Abydos. Les défaites des Ottomans se succédaient avec une rapidité désastreuse. Enfin le Divan voulut ouvrir des négociations, et un accord fut signé avec l'internonce d'Autriche.

Le Padischa s'engageait à lui payer onze millions deux cent cinquante mille florins, à lui accorder des priviléges commerciaux dans les mers du Levant, et à lui céder la Petite-Valachie. La cour de Vienne, de son côté, s'engageait à faire rendre au Divan les dernières conquêtes de la Russie, et à maintenir les libertés de la Pologne (déjà partagée dans les projets de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie). Le Divan ne se doutait pas que l'empereur d'Autriche, Joseph II, recevait en même temps de Catherine un autre plan de partage de la Turquie. La Russie devait avoir la Moldavie, la Valachie et la Crimée, — elle n'osait pas dire tout haut : Constan-

tinople.— « Pour ce qui est de la prise de Constantinople, écrivait Catherine à Voltaire, je ne la crois pas si prochaine; cependant il ne faut, dit-on, désespérer de rien! » La Bosnie et la Dalmatie devaient agrandir les États de l'Autriche.

La guerre se poursuivait sur tous les points à la fois, en Bessarabie, en Moldavie, en Valachie, en Crimée, en Bulgarie. Les Ottomans furent battus une seconde fois à Giourgewo, site fatal (mars 1771), et trente jours plus tard à Toulja, sur le Danube. La Crimée fut conquise au mois de juin de la même année par le prince Dolgorouki. Le khan Saïm-Ghiraï se réfugia à Constantinople, et Dolgorouki se nomma lui-même khan de Crimée à sa place, et reçut l'hommage des Tatars. La Turquie n'avait pas un homme; les troupes se mutinaient; les caisses étaient vides et les munitions manquaient.

Le nouveau vézir Mouhsinzadé remit sur pied une armée de quarante mille soldats, et alla s'établir à Schoumla au centre des Balkans. Un armistice fut signé le 10 juin 1771, et un congrès s'ouvrit à Fokschan, au mois d'août 1772. La Russie refusa la médiation des puissances, et se fit représenter par les deux diplomates Orloff et d'Obreskoff; la Porte, par Osman-Effendi, secrétaire d'État, et un imam de Sainte-Sophie, du nom d'Yasengudé. Le congrès ne conclut rien et prolongea l'armistice jusqu'au 22 novembre.

Un nouveau congrès s'ouvrit à Bukarest. Les diplomates russes y posèrent un ultimatum dont ils ne voulurent pas se départir.

« 1° Amnistie pleine et entière pour les populations de la Moldavie et de la Valachie, qui avaient pris les

armes contre la Porte; 2° on traiterait, à l'avenir, ces populations, avec douceur; 3° les Tatares de la Crimée seraient indépendants sous la garantie de la Russie; on leur abandonnerait le droit de nommer eux-mêmes leur khan; 4° le Divan conserverait les droits d'investiture du khan, et les imams des mosquées de la Crimée prononceraient le nom du sultan de Stamboul dans la prière du vendredi; 5° la Russie garderait en Crimée les forteresses de Kertsch et de Yéni-Kalé; 6° les navires russes auraient la liberté de naviguer en tous temps dans la mer Noire et l'Archipel; 7° *la Russie aurait un droit de protection sur les sujets de l'empire ottoman professant la religion grecque.* »

Les ulèmas obligèrent le sultan à continuer la guerre. Les Turcs obtinrent d'abord un avantage marqué près de Rourtschouk (en Bulgarie). Mais ils furent battus trois fois de suite à Bazardjik, à Kara-Sou et à Kaïnardjé.

Des soulèvements intérieurs compliquèrent d'embarras nouveaux la position de la Turquie désespérée. Ali-Bey remua l'Égypte pour rétablir les Mamelouks sur le Nil, et l'Arabe Tabir, après avoir fanatisé les Bédouins de la Syrie, essaya de fonder une principauté indépendante. La Russie soutint les révoltés de son influence et de son or. Le poison et le poignard débarrassèrent la Porte de ces deux ennemis domestiques.

Mustapha mourut au moment où il voulait se mettre à la tête de ses armées.

XVII

ABDUL-HAMID.

Il eut pour successeur Abdul-Hamid, son frère; son fils Sélim n'avait que douze ans.

La Turquie avait besoin d'un homme de guerre : elle trouva un calligraphe. Abdul-Hamid, qui avait quarante-huit ans, passait sa vie à copier le Koran avec de l'encre de couleur.

La guerre continua sans lui sur le Danube, où les Turcs se faisaient battre tous les jours. Romanzoff vint bientôt les cerner jusque dans leur camp de Schoumla. Les officiers turcs firent parvenir au Padischa une délibération signée d'eux, dans laquelle ils déclaraient que la paix était le premier besoin de l'empire. Cette fois les ulèmas consentirent, et le cheikh-ul-islam donna son fetva.

Les propositions de Bukarest furent acceptées et signées à Kaïnardjé, le 21 juillet 1774.

La Porte reconnut l'indépendance politique de la Crimée, de la Bessarabie et du Kouban. La Russie garda Tangarock, Azof, Yénikalé et Kertch; elle se réserva la libre navigation de la mer Noire et de la Méditerranée, exigea le rappel des flottes ottomanes alors dans l'Archipel, et stipula sa protection exclusive sur les rayas professant la religion grecque. Il rendirent la Moldavie et la Valachie. Ce traité, arraché à la faiblesse des Ottomans du XVIII[e] siècle, portait un coup mortel à l'intégrité de leur empire. « Abdoul-Hamid, dit l'historien turc, rentra dans le Séraï, centre glorieux d'où le soleil de la puissance du Padischa répand ses rayons sur le monde, et vint dans le harem, qui « est la nacre où se renferme la perle précieuse de sa personne auguste. »

Les Osmanlis consacrèrent les loisirs de la paix, si chèrement payée, à préparer une nouvelle guerre. Ils réorganisèrent leur armée et équipèrent une flotte. Des intrigues, des révoltes et des usurpations dans la Crimée donnèrent un nouveau prétexte aux hostilités. Le khan Saïm-Ghéraï abdiqua en faveur de la czarine. Aussitôt Catherine déclara, par un ukase, que la Chersonèse taurique, l'île de Taman et le Kouban étaient réunis à son empire. Le peuple s'agita et demanda la guerre contre les *Moscos*. Mais le divan aima mieux ratifier les nouvelles conquêtes, et la Russie compta deux nouveaux gouvernements : le gouvernement du Caucase et le gouvernement de la Tauride. Cette fois encore la paix n'était qu'apparente. Tout à coup la Porte, qui se croyait soutenue par le Prusse et l'Angleterre, somma Catherine de lui livrer la prince de Moldavie, Mavrocordato, tombé en disgrâce, d'évacuer la Géorgie, et de soumettre au droit de visite les navires

russes qui passeraient devant la Corne-d'Or. L'ambassadeur de Catherine fut jeté en prison, et la guerre sainte annoncée dans les mosquées. Elle se rallumait à la fois contre la Russie et contre l'Autriche. Quatre-vingt mille Turcs marchèrent vers le Danube, et la flotte bloqua l'embouchure du Dnieper; un troisième corps s'établit à Oczakoff, sur la rive droite du Borysthène. La campagne s'ouvrit bien. Les premières opérations furent brillantes. Les Autrichiens furent battus dans la Moldavie et dans la Hongrie; mais les revers ne se firent point attendre et ne s'arrêtèrent plus. Choczym vit une nouvelle défaite : le siége de Kilboum fut sans succès; la flotte fut détruite devant l'embouchure du Borysthène, Oczakoff fut emporté d'assaut, et le vieil Abdul-Hamid descendit dans la tombe entouré d'un cortége de malheurs (7 avril 1789).

XVIII

SÉLIM III. MUSTAPHA IV. MAHMOUD II.

Sultan-Sélim, dont la destinée eut toute la poésie de l'infortune, ouvre dans l'histoire ottomane l'ère des réformateurs qui s'inspirent de l'esprit européen. Le Turk farouche, le vieux Turk, qui les méprise et les hait, ne voit pas que c'est à eux qu'il doit la durée de son empire et le maintien de sa race dans le camp du Bosphore.

Sélim, fils unique de Mustapha, ne fut point élevé comme la plupart des princes de sa famille, dans les cages dorées du séraï. Il avait cinq ans à peine quand le Padischah lui fit faire son premier pas dans la vie publique. Au milieu de l'assemblée des grands, des ulèmas et des vézirs, vêtu d'une robe blanche et coiffé d'un turban blanc, de sa voix enfantine, une voix charmante et douce, il prononça les paroles sacrées du

Koran : « Louange à Dieu, maître de l'univers ! Allah ! c'est toi que nous adorons ! c'est toi dont nous implorons le secours ! dirige-nous dans le sentier droit, le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ! » Puis il saisit la main du chef de la loi, et voulut la porter à ses lèvres, quand celui-ci le serra dans ses bras et le baisa sur l'épaule droite.

Sélim, toujours libre dans le séraï, consacra toute sa jeunesse à l'étude ; il tourna toujours sa pensée vers des projets d'amélioration et de réforme. Il demanda des lumières à la France ; il échangea pendant trois ans de nombreuses lettres avec Louis XVI, une autre âme éprise du bien, à qui la force seule manqua pour l'accomplir.

Sélim III avait vingt-neuf ans quand il monta sur le trône ; il signala son avénement par des libéralités et des actes de clémence. Son jeune courage supportait impatiemment les humiliations de la Sublime-Porte. Il leva une armée, qu'il voulut commander lui-même. Ses ministres l'en empêchèrent, et il resta dans le séraï. La guerre n'en fut pas moins résolue, et les hostilités commencèrent au mois de juillet 1789. L'Autriche et la Russie combinèrent leurs forces sous la direction de Souwaroff et du prince de Saxe-Cobourg. Les Ottomans furent battus à Fokschan et anéantis à Ramnik. Ismaïl tomba après une résistance héroïque. L'ennemi se trouva maître de la Bessarabie, de la Valachie et de Belgrade. Malgré tant de désastres la paix avec l'Autriche fut signée à des conditions assez avantageuses. De toutes ses conquêtes l'Autriche ne garda que Choczym (traité de Szistowa, 4 avril 1791). La guerre avec la Russie continua pendant un an, jusqu'à

la paix de Yassy. Catherine ne conserva qu'Oczakoff et le territoire d'Odessa.

Le succès de cette négociation heureuse fut bientôt troublé par les révoltes de la Syrie et de l'Égypte. Passwan-Oglou, à la tête des mécontents, qu'il avait ralliés sur le Danube, se jeta dans Widdin, où il se déclara indépendant. Le divan fut obligé de reconnaître son pouvoir. Bonaparte fit la campagne d'Égypte: c'était tout un royaume qui se détachait de la conquête ottomane. La Porte entra un instant dans la coalition de l'Europe contre la France, mais elle accepta bientôt la paix de Bonaparte et revint à sa neutralité. Sélim s'appliqua de nouveau à ses projets de réforme. Il voulut créer un corps d'armée d'après les lois de la tactique européenne : infanterie, cavalerie, artillerie. Cette milice, instituée en 1802, s'appela *nizam-djérid* (ordre nouveau). On y fit entrer l'élite de la population virile. De violentes résistances forcèrent Sélim à interrompre cette œuvre. Les difficultés diplomatiques rendaient chaque jour la position du sultan plus embarrassée et plus critique. L'influence russe et l'influence française se partageaient le divan. A partir de 1806, Napoléon fut reconnu comme empereur par la Porte, et nous retrouvons notre crédit peu à peu. Le maréchal Sébastiani fit destituer les princes Morousis et Ipsilanti, gouverneurs de la Moldavie et de la Valachie. C'était une déclaration de guerre à la Russie, car ces mutations de woïvodes ne pouvaient s'opérer sans le consentement du cabinet de Saint-Pétersbourg. Le czar Alexandre s'empara de la Moldavie et de la Valachie. Ipsilanti et Morousis furent réintégrés. L'Angleterre exigeait que le sultan entrât dans la coalition et lui

livrât sa flotte. Jamais souverain ne se vit dans un plus cruel embarras. Autour de lui des ennemis menaçants. A l'intérieur des révoltes terribles. Ali à Janina, Czerni-George en Servie, Passwan-Oglou à Widdin, les Mamelucks en Égypte, en Syrie Djezzar, et les Wehabis en Arabie. Il faut une vitalité puissante pour résister à de telles crises.

L'ambassadeur d'Angleterre trouva que le divan ne lui donnait point une assez prompte satisfaction; il s'embarqua et alla rejoindre l'escadre anglaise dans la mer Égée. On apprit bientôt que cette escadre allait franchir les Dardanelles. Le divan n'eût pas demandé mieux que de voir s'éloigner le général Sébastiani. Notre ambassadeur resta à son poste et sut préparer Constantinople à la résistance. L'escadre anglaise croisa dans la Propontide et repassa les Dardanelles sous le feu des châteaux. Constantinople échappa une fois de plus à un redoutable danger.

Il s'en présenta un autre, auquel tout d'abord personne ne prit garde, et qui renversa le sultan.

Il voulut changer l'équipement des servants d'artillerie, ramas d'aventuriers sans foi ni loi. Ceux-ci se révoltèrent, égorgèrent les nizams-djérids, débauchèrent une partie du peuple et des janissaires, et avec l'appui des ulèmas, qui prononcèrent le fetva de déposition, renversèrent le sultan.

Mustapha IV, son successeur, le laissait vivre; mais apprenant qu'une partie de l'armée s'avançait pour le délivrer, il le fit étrangler. On lui passa le lacet au moment où il baissait la tête pour réciter le namaz (28 juillet 1808).

L'armée qui venait pour délivrer Sélim ne trouva

qu'un cadavre. Baïraktar, son général, déposa Mustapha sans le secours des ulèmas, et proclama le même jour Mahmoud II, Padischa des Ottomans. On trouva le nouveau Padischa roulé dans un tapis. On le prit; il ne savait pas trop où on l'emportait. On le mit sur un trône. Il créa immédiatement Baïraktar grand-vézir.

Mustapha-Baïraktar (ce nom veut dire porte-drapeau) était un terrible instrument dans les mains d'un novateur. Il haïssait le vieux parti turc; mais au lieu d'initier peu à peu son pays au progrès qu'il désirait comme le sultan, il voulut le précipiter violemment dans les réformes. Cette violence coûta des flots de sang à la Turquie. Il offrit des hécatombes de victimes aux mânes du dernier Padischa. Il fit tuer tous les instigateurs de la révolte. Vingt femmes furent cousues dans des sacs et jetées vivantes au Bosphore, pour s'être réjouies de la mort de Sélim. L'opinion publique fut heurtée de front. Les nizams-djérids avaient été supprimés par leur fondateur; ils furent immédiatement rétablis sous le nom de sogmens. Baïraktar attira bientôt l'attention de Mahmoud sur les janissaires qu'il voulait détruire. Ceux-ci prirent les devants et portèrent les premiers coups. Le peuple s'arma avec eux. Le séraï fut assiégé par les rebelles, qui demandèrent la déposition de Mahmoud et le rétablissement de Mustapha IV. Mahmoud le fit étrangler; il tomba dans le séraï, à la place même où Sélim était tombé. Mais en même temps Mahmoud envoya aux janissaires un hatti-schérif, dans lequel il les déclarait les plus fermes soutiens de l'empire. Mahmoud était le dernier, l'unique rejeton d'Oman; les janissaires ne voulurent point étouffer la seule espérance de l'empire; ils trem-

blèrent devant leur victoire; ils furent les premiers à rétablir l'ordre, et dans Constantinople apaisée on n'entendit plus qu'un seul cri : Longue vie au sultan Mahmoud!

Mahmoud ne songea d'abord qu'à raffermir sa puissance; mais il n'oublia jamais ses projets de réforme; les entretiens de Sélim, et les conseils de sa mère, les avaient gravés profondément dans sa jeune âme. La mère du Padischa était d'origine française. Une filiation romanesque rattache par des liens de parenté assez étroits le sultan Mahmoud et l'empereur Napoléon III.

C'était une créole de la Martinique, Mlle Aimée Dubuc de Rivery, parente de Joséphine de La Pagerie, aïeule maternelle de l'empereur.

Mlle Aimée de Rivery, destinée à une aussi étrange fortune, vint en France à l'âge de dix ans. Elle fit son éducation à Nantes, au couvent des dames de la Visitation.

A dix-huit ans elle reprit la mer pour gagner la Martinique. Une voie d'eau se déclare; le navire fait naufrage, mais la jeune créole est sauvée et prise à bord par un bâtiment en route pour Mayorque. Ce n'était pas précisément la ligne droite pour aller de Nantes à la Martinique.

Survient un corsaire algérien qui enlève l'équipage et les passagers.

Mlle de Rivery fut conduite à Alger, achetée par le dey et envoyée par lui au sultan. Abdul-Hamid en fit sa favorite, et, par la naissance de Mahmoud, elle devint *validé* c'est-à-dire sultane-mère.

Les janissaires, en épargnant Mahmoud, avaient signé leur arrêt de mort : « Ces coursiers fou-

gueux bondissant en liberté dans les pâturages du désordre, dit Esaad-Effendi, il n'était pas facile de les attacher au piquet de l'obéissance. Ils se considéraient comme les rois du pays, entretenaient le feu sous la chaudière de l'insubordination et limaient le collier de l'obéissance. »

Tout en restant insoumis, ils avaient perdu leur antique valeur, et, à part quelques brillantes mais trop rares exceptions, depuis un siècle ils ne comptaient guère que des défaites. Ils avaient maintenant une infériorité marquée devant la discipline et la tactique européennes. Leurs révoltes mettaient à chaque instant le Padischa en péril. Au point de vue militaire, comme au point de vue politique, leur destruction était juste.

Nous avons, au début de ce livre, esquissé l'histoire de leur création. Hadji-Bektasch l'avait sanctionnée au nom de la religion : ce fut au nom de la religion que Mahmoud les détruisit.

Le 22 mai 1826, le Padischa réunit tous les grands dignitaires de l'empire et fit devant eux le procès des janissaires. Le *Cheikh-Ul-Islam* rendit un fetva motivé, dans lequel il déclarait qu'il était du devoir des Musulmans d'acquérir les sciences militaires pour mieux combattre les infidèles. Toute l'assemblée ratifia et signa ce fetva. C'était la déchéance des janissaires. Six jours plus tard, une ordonnance impériale faisait prendre dans leur odjack les hommes les plus jeunes et les plus forts, que l'on enrégimentait et que l'on instruisait à l'européenne. Les Turcs virent faire la charge en douze temps. La mutinerie sourde des janissaires éclata bientôt. Dans la nuit du 15 au 16 juin, ils se réunirent au nombre de vingt ou trente mille sur

la place de l'Et-Méïdan, renversèrent leur marmites, pillèrent et brûlèrent pendant la nuit. Mais le lendemain une armée tout entière sortit des cours et des casernes du séraï. Le sultan l'enflammait de son ardeur. Debout sur un trône, en présence des soldats, tenant d'une main le sandschak-schérif (l'étendard du Prophète), et de l'autre brandissant un kandjar constellé de pierreries, superbe d'énergie et d'audace : « Jurez tous, sur l'étendard sacré de notre saint prophète, d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis du trône et de la religion ! — Nous le jurons ! répondirent les soldats, en agitant leurs armes. Mort aux janissaires ! longue vie à Sa Hautesse ! »

Autour de lui les imans, les ulémas et les étudiants répétaient ces acclamations et donnaient ainsi à la réforme la sanction de la science, de la loi et de la religion.

C'était le 16 juin 1826.

La bataille commença bientôt à l'Hippodrome et dans les rues de Constantinople. La mêlée fut sanglante, mais les janissaires plièrent partout; ils se réfugièrent dans leurs casernes. L'incendie les y poursuivit. On n'a jamais su le nombre des morts, mais pendant trois jours le Bosphore roula du sang.

Un hatti-schérif, du 17 juin, prononça leur déchéance légale, après cinq siècles d'existence, dont les trois premiers ne furent qu'une succession de victoires : « C'est ainsi, dit Esaad-Effendi, que le sultan Mahmoud (que Dieu entoure son trône d'une gloire immortelle !) purgea le jardin de l'empire des herbes sauvages et inutiles, et l'embellit des fruits d'une organisation nouvelle. »

Les dervischs Bektachis, affiliés aux janissaires, furent abolis comme eux. On rasa leurs tékiés, et les plus remuants d'entre eux furent décapités. Une troisième ordonnance expulsa de la capitale plus de vingt mille Turks, soupçonnés d'être dangereux pour le repos public. Mahmoud lui-même voulut prouver par des signes visibles son attachement aux idées nouvelles et à la civilisation européenne. Il répudia la robe flottante et le caftan étincelant de rubis. On ne vit plus le turban antique des Osmanlis sur la tête du Padischa. Il adopta, et tous les fonctionnaires publics firent comme lui, la botte, le pantalon étroit, la tunique courte et serrée, et pour coiffure, le fez en feutre rouge avec un flot de soie bleue retombant par derrière.

Au dehors, le règne de Mahmoud ne fut pas moins important.

La Turquie se vit attaquée sur plusieurs points à la fois : sur le Danube, par le prince Bagration, avec les Russes; en Moldavie, en Valachie, en Bessarabie, par d'autres généraux d'Alexandre. En Bulgarie, une armée ottomane fut détruite à Battin. Routschouk, Nicopolis et Turnowo tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Nicopolis fut rasée ainsi que Silistrie, dont les ruines relevées arrêtaient les Russes hier encore. Un traité intervint (mai 1812).

La Russie, qui avait alors à répondre à la France, se montra facile avec la Turquie, et elle ne garda de ses conquêtes que les places situées sur la rive gauche du Danube, entre Galatz et la mer Noire.

La Servie, profitant des démêlés de la Russie et de la la Porte, s'était rendue indépendante sous Czerny-Georges. Elle dut faire sa soumission quand la paix fut

signée entre les deux grandes puissances; une amnistie pleine et entière pour la Servie fut même une des conditions du traité. Cette condition ne fut point observée : Koursched-Pascha traita la Servie en pays conquis. Czerny-Georges résista quelque temps avec ses montagnards, mais il fut bientôt obligé de céder au nombre : il demanda un refuge à l'Autriche, qui jeta le noble proscrit dans une prison d'État. La Servie fut dès lors livrée au bon plaisir du sabre turk. Mais un vengeur se leva.

Le dimanche des Rameaux de l'année 1815, Miloch Obrénovitch, rude paysan, entra pendant la messe dans l'église de Takovo. Sa mâle et fière éloquence ralluma la nationalité à demi éteinte dans le sang. Le joug turk fut à jamais secoué.

L'indépendance de la Servie fut reconnue par la Porte. Depuis lors ce petit pays a su garder sa liberté et son honneur; constitutionnel entre deux monarchies absolues, il a des députés qui votent l'impôt, et un sénat qui s'occupe du gouvernement, tempérant ainsi l'autorité de ses princes héréditaires.

L'Albanie eut aussi son insurrection, avec le trop fameux Ali de Tépélen, plus connu dans l'histoire et dans le roman sous le nom d'Ali de Janina. Ali, jadis Pascha, n'était plus qu'un chef de brigands. Il ravagea pendant cinquante ans les rives de l'Achéloüs et du Pénée, et les bords du beau lac Aréchusia, avec le Pinde et Tempé et la vallée de Dodone aux chênes prophétiques. Ce bandit est une des plus étranges figures de l'histoire turque. Il avait quinze ans quand sa mère l'enrôla dans une troupe de brigands. «Va donc filer du lin, lui disait-elle quand il revenait les mains

vides; tu n'es pas un homme!» Il y avait de tout dans cette nature énergique, qui s'éleva, malgré ses crimes, à la dignité de Pascha; cruel jusqu'à la barbarie, débauché jusqu'au raffinement, brave jusqu'à la témérité, jouant son pouvoir contre un plaisir, sa vie contre un caprice, il tint le Padischa en échec pendant des années et ne fut vaincu que par la trahison. On nous a montré son tombeau à Constantinople, dans un des cimetières extérieurs : ce tombeau ne renferme que la tête du Pascha. Il porte cette inscription : «Ici repose la tête du très-célèbre Tépélen, Pascha de Janina, qui travailla pendant cinquante années à l'*indépendance* de l'Albanie.»

Le gouvernement turk est, comme on voit, assez tolérant envers les morts, et les inscriptions funèbres ont partout la même vérité. Haydée, la fille du Pascha, vit fort retirée dans un yali [1] du Bosphore, sans se douter de la gloire que lui a faite un célèbre romancier.

Mahmoud fut moins heureux avec la Grèce, dont la révolte aboutit à une complète indépendance, reconnue aujourd'hui par toutes les puissances dont l'assentiment constitue le droit européen. Nous n'avons point à faire l'histoire de cette guerre de héros, dont les détails sont conservés dans toutes les mémoires. On sait qu'après une série de combats digne des plus beaux jours de la Grèce antique, les ambages de la diplomatie allaient une fois de plus compromettre les destinées de ce malheureux pays, quand le roi Charles X, le dernier des chevaliers, déclara qu'il ne voulait plus

[1] Palais d'été des grands personnages de l'empire.

souffrir les Turks en Grèce. Les dernières garnisons ottomanes durent sortir de leurs places devant le corps expéditionnaire. Notre nom demeure ainsi éternellement attaché à la libération des Hellènes.

Cependant la Russie alléguait de nouveaux griefs. Par un manifeste publié en avril 1828, elle reprocha au sultan d'avoir violé le traité de Bucharest, en dévastant la Servie et en opprimant la Moldavie et la Valachie. La guerre fut donc déclarée à la Porte. Cette fois encore les Russes s'emparèrent facilement de la Moldavie et de la Valachie. Silistrie et Routschouk supportèrent un siége vaillamment poussé, mais la trahison de Yusuf-Pascha rendit les Russes maîtres de Varna (1828).

L'empereur Nicolas organisa pour la campagne suivante une armée de cent soixante mille hommes, dont le comte Diébitsch prit le commandement supérieur. Reschid-Pacha, qui commandait les Turks, n'était pas à la hauteur d'un tel adversaire. Après une victoire sanglante à Kulektscha (dans la Bulgarie), le comte Diébitsch, trompant l'ennemi, passait les Balkans, ainsi qu'avait fait jadis Hunyad, et se présentait devant Andrinople (22 juillet 1829). Andrinople ouvrit ses portes, et les Russes s'emparèrent de la ville sans coup férir.

L'empereur Nicolas fut modéré dans sa victoire, comme s'il eût déja pressenti les résistances de l'Europe. Il pouvait marcher sur Constantinople : il s'arrêta. Le traité d'Andrinople ne donna aucun accroissement de territoire à la Russie. Il y eut bien un redressement de frontière dans la région supérieure du bassin de Kour, où Nicolas retint le district qui renferme la forteresse d'Akulzikė, mais en Europe le

Pruth continua d'être la limite des deux empires. La Moldavie, la Valachie et la Servie conservèrent leurs droits et priviléges *sous la protection de la Russie*. La Porte consentit à payer une forte indemnité au gouvernement et aux sujets russes (cent vingt-six millions de francs). Le Bosphore et les Dardanelles s'ouvrirent pour le pavillon russe, et il fut décidé qu'en Turquie, les Russes, résidant ou voyageant, ne seraient plus justiciables que de leurs ambassadeurs et de leurs consuls. Ce traité fut signé le 14 septembre 1829.

La Turquie eut bientôt à lutter contre un nouvel adversaire, Méhémet-Ali, le Pascha révolté de l'Égypte. Saint-Jean-d'Acre, Damas, Homs, Beiland, Koniah rappellent encore aujourd'hui le souvenir des triomphes de son fils Ibrahim. Du haut de ses victoires, il menaça Constantinople. Mahmoud appela à son secours les antiques ennemis de sa race, les Moscos détestés. La flotte russe jeta l'ancre dans le Bosphore, le 20 février 1833. Un corps de débarquement prit terre à Scutari, et couvrit la ville, contre laquelle Ibrahim marchait toujours : la présence des Russes l'arrêta. La convention de Kutayeh donna à Méhémet-Ali le pachalik d'Adana et le gouvernement de la Syrie. La paix fut ainsi rendue une fois de plus à l'empire d'Osman. Le traité de Hunkiar-Kilessi (8 juillet 1833) reconnut et paya les bons offices de la Russie. La France et l'Angleterre furent exclues de ce traité, dans lequel la Russie s'engageait à défendre la Turquie contre tous ses ennemis intérieurs, tandis que la Turquie promettait à son tour de fermer les Dardanelles à la marine de guerre des autres nations, dans les circonstances déterminées et stipulées par le traité.

Nous approchons des événements contemporains qui restent encore dans le domaine de la politique pure. L'histoire attend. Disons pourtant que le traité de la quadruple alliance entre la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse, contraignit le vice-roi d'Égypte à rétrocéder la Syrie, à l'exception du pachalik d'Adana. Le bombardement de Saint-Jean-d'Acre, par l'amiral Stopfort, réduisit Méhémet à l'obéissance. Il dut rendre l'escadre turque qu'il avait confisquée, et réduire lui-même ses forces de terre et de mer. La vice-royauté d'Égypte et de ses dépendances africaines fut reconnue à lui et aux siens, et le traité du 15 juillet 1841, qui fit rentrer la France dans le concert européen, rendit la paix à l'Orient. On sait pour combien de temps.

XIX

ÉTENDUE ET POPULATION DE LA TURQUIE.

Le sceptre des Osmanlis s'étend aujourd'hui sur trois parties du monde : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. L'empire turk possède une mer à lui tout seul, la mer de Marmara, qu'il enserre de toutes parts ; il développe sur six autres mers ses douze cents lieues de côtes, bordées de golfes et dentelées de promontoires : ce sont l'Adriatique, la Méditerranée, la mer Noire, la mer Rouge, la mer Morte, et une portion du golfe Persique.

Sa population, qui atteint un chiffre de trente-six millions, comprend quatorze races d'hommes répandues dans les plus beaux pays du monde.

En voici le tableau comparatif, que nous empruntons aux dernières statistiques connues :

RACES.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE.
Ottomans.	2,100,000	10,700,000	»
Grecs	1,000,000	1,000,000	»
Arméniens	400,000	2,000,000	»
Juifs	70,000	80,000	»
Slaves	6,200,000	»	»
Roumains	4,000,000	»	»
Albanais	1,500,000	»	»
Tatars	16,000	20,000	»
Arabes.	»	900,000	3,800,000
Syriens et Chaldéens	»	235,000	»
Druses	»	30,000	»
Kurdes.	»	1,000,000	»
Turkomans	»	85,000	»
Tsiganés	214,000	»	»

Sous le rapport religieux, on peut les répartir ainsi :

RELIGIONS.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE.
Musulmans	4,550,000	12,650,000	3,800,000
Grecs	10,000,000	3,000,000	»
Catholiques. . . .	640,000	260,000	»
Juifs	70,000	80,000	»

Environ trois cent mille appartiennent à des sectes diverses, que nous ne saurions ranger sous aucune de ces diverses dénominations.

DEUXIÈME PARTIE

LES REFORMES DU TANZIMAT

ÉTAT ACTUEL DE LA TURQUIE.

I

DES RÉFORMES : LE POUVOIR.

Nous avons conduit jusqu'à nos jours l'histoire de la Turquie,—de la vieille Turquie. Nous avons suivi ses progrès brillants, ses succès inouïs, ses accroissements gigántesques. Nous avons montré son rapide déclin, la désorganisation de ses finances, le désordre de son administration, la faiblesse de ses armées : toute chose en un mot penchant sur sa ruine.

Il nous reste à étudier maintenant un phénomène non moins digne d'intérêt. Nous assisterons au spectacle d'une nation que chacun croyait morte et qui veut revivre. Nous verrons le noble effort d'un peuple qui se régénère, et l'incessant travail d'un gouvernement qui reprend ses bases en sous-œuvre, comme un édifice miné par les ans, prêt à crouler, et qui se rebâtirait soi-même.

Il y a dans la conscience des peuples des instincts

obscurs, infaillibles comme les pressentiments du génie. On l'a dit avec une haute raison, l'avenir de la Turquie est intimement lié à l'avenir de l'Europe. On comprend maintenant si c'est à bon droit que la question d'Orient est depuis deux ans la préoccupation du monde.

Quand un continent s'abîme dans les mers, l'équilibre du globe est ébranlé. Il en est de même dans l'ordre moral et politique, quand un grand État disparaît.

La réforme, en Turquie, a ceci d'étrange et d'heureux, qu'elle est née dans la pensée du souverain. Elle est le résultat de l'étude et de la raison; on a pu la développer lentement et la laisser mûrir : on ne la cueillera qu'à son heure. Le pouvoir n'a donc point eu à se défendre contre les impatiences d'un peuple qui sent ses griefs, s'irrite contre le mal et demande son salut, sans savoir si le salut est dans les mains qui le gouvernent. De là viennent les concessions hâtées, arrachées par la violence, faites par la peur et reprises par la ruse. Rien de pareil en Turquie, car c'est le souverain qui est libéral et le peuple qui est réactionnaire. Le mouvement et la résistance sont déplacés.

Une étude sur le caractère de la réforme en Turquie serait donc difficilement comprise, si l'on n'avait point tout d'abord une idée juste de la souveraineté dans ce pays.

Sa nature n'est pas très-facile à déterminer nettement; le pacte social de la Turquie participe du vague grandiose qui enveloppe tout en Orient, et nulle part ses conditions ne sont bien définies. Qu'on ajoute à cela la puissance des idées préconçues, le long préjugé,

dont ici plus qu'ailleurs l'influence est souveraine, une manière de voir et de juger traditionnelle, qu'on n'examine pas, pour ne point avoir la peine d'en changer, et l'on comprendra quelles erreurs ont dû s'accréditer chez nous à ce sujet.

On a représenté l'autorité du souverain, en Turquie, comme une sorte de despotisme militaire, sans frein, sans contrôle légal, soumettant tout au régime du sabre; d'autres fois c'était un pouvoir sacerdotal, dont le dépositaire, en sa qualité de khalife ou de successeur et représentant du Prophète, régnait de *droit divin*, réunissant la double autorité temporelle et spirituelle, à la fois roi et pontife.

Il est facile de démontrer que c'est là une double erreur.

En principe le pouvoir spirituel n'existe pas dans l'Islam, en dehors ni au delà du Prophète. Mahomet, fondateur d'une religion et d'un peuple, eut la plénitude du pouvoir civil, militaire et religieux. Les sultans n'ont jamais été regardés comme ses successeurs et ses représentants.

Le chef suprême des musulmans doit professer la doctrine du Koran, avoir atteint l'âge de majorité, être sain d'esprit, de condition libre et du sexe masculin. Il est le dépositaire du code sacré et le conservateur des lois canoniques. Il préside à la prière publique, les vendredis et dans les deux fêtes du Baïram. Chargé de la tutelle générale des fidèles, à lui seul appartient de constituer les officiers publics, soit agents du pouvoir exécutif, soit agents du pouvoir judiciaire, d'administrer les finances, de commander les armées, de faire la guerre et la paix, de veiller à la sûreté de l'État et au

maintien de l'ordre public : en un mot de gouverner l'empire.

La personne du souverain doit être sacrée et inviolable ; sa magistrature suprême, sa supériorité absolue sur tout le corps social, le mettent au-dessus des lois pénales, et conséquemment à l'abri de toute peine afflictive.

Il ne doit pas se permettre la moindre innovation dans aucune partie de la législation canonique, moins encore si, par sa nature ou son objet, elle tend à aggraver le sort des peuples, des serviteurs de Dieu confiés à sa garde et à sa protection. (*Code Multèqa.*)

Ni le dogme ni la loi ne donnent le droit divin pour base à l'autorité du chef des musulmans ; ni le texte ni la tradition ne lui accordent de prérogatives dans l'ordre spirituel.

Quant à la souveraineté temporelle du sultan, elle peut se résumer en trois mots : commandement des armées, administration et justice. Le sultan a la plénitude du pouvoir exécutif, il l'exerce directement, sans intermédiaire et sans contrôle. Il n'a pas l'autorité législative, qui est l'essence même de la souveraineté.

A vrai dire, le pouvoir législatif n'existe nulle part en Turquie. La loi fondamentale a tout réglé, tout prévu. « Le sultan obéit à la loi par laquelle le peuple obéit à lui-même, » a dit le poëte Saadi. Mais de même qu'il est le dépositaire unique de la loi et son représentant sans contrôle, le sultan en est aussi l'interprète dès qu'il s'agit de la traduire en réalité gouvernementale. De ce triple pouvoir résulte pour lui la possibilité de modifier la loi, pourvu qu'il n'en altère pas l'esprit. C'est la seule limite devant laquelle il doit s'arrêter.

Cette sorte d'*article XIV*, sous-entendu dans la constitution de la Turquie, donne au sultan une liberté d'action précieuse entre des mains prudentes et fortes. Elle lui permet de se trouver toujours à la hauteur des circonstances et de se modifier avec les besoins du temps. C'est un moyen infaillible, — en Turquie, — de régulariser les révolutions ou de les prévenir. Ni Mahmoud ni le sultan Abdul-Medjid ne s'y sont trompés : tous deux se sont appuyés sur la loi même qu'ils voulaient modifier, et le parti politique progressif qui résume l'esprit nouveau de la Turquie ne veut voir encore aujourd'hui ni dans le tanzimat ni dans le hatti-chérif de Gulkhanè aucune innovation radicale aux anciens principes, mais une réforme basée sur les anciennes institutions de la monarchie, et une réorganisation en harmonie avec les plus sains principes de la tradition. C'est là un des traits distinctifs de la réforme turque, entre toutes celles qui ont bouleversé l'Europe dans nos cinquante dernières années.

On sent tout ce qu'un sultan habile peut trouver de force dans une telle doctrine largement interprétée. Si un premier succès lui donne l'appui moral de l'opinion, plus puissante peut-être en Turquie que partout ailleurs, il peut changer la face de ses États, et contenir le mouvement qu'il a déterminé. Mahmoud l'avait pressenti, et Abdul-Medjid le comprend.

Le 3 novembre 1839 sera la date la plus glorieuse de l'histoire morale de la Turquie. Ce jour-là, en présence du sultan et de toute sa cour, des ulèmas, des cheikhs, des imans, des khatibs, des ambassadeurs, des consuls, des patriarches, des rabbins et de tous les notables de l'empire, réunis dans la *Maison des Roses*, Reschid-

Pascha, ministre des affaires étrangères, lut à haute voix le hatti-chérif émané de la volonté souveraine d'Abdul-Medjid-Khan, qui jetait les bases d'une constitution nouvelle. Le préambule de la nouvelle charte s'exprime ainsi :

« Tout le monde sait, y est-il dit, que dans les premiers temps de la monarchie ottomane, les préceptes glorieux du Koran et les lois de l'empire étaient une règle toujours honorée. En conséquence, l'empire croissait en force et en grandeur, et tous les sujets *sans exception* avaient acquis au plus haut degré l'aisance et la prospérité. Depuis cent cinquante ans, une succession d'accidents et des causes diverses ont fait qu'on a cessé de se conformer au code sacré des lois et aux règlements qui en découlent, et la force et la prospérité antérieures se sont changées en faiblesse et en appauvrissement; c'est qu'en effet, un empire perd toute stabilité quand il cesse d'observer ses lois. Ces considérations sont toujours présentes à notre esprit; et, depuis le jour de notre avénement au trône, la pensée du bien public, de l'amélioration de l'état des provinces et du soulagement des peuples n'a cessé de l'occuper uniquement. Or, si l'on considère la position géographique des provinces ottomanes, la fertilité du sol, l'aptitude et l'intelligence des habitants, on demeurera convaincu qu'en s'appliquant à trouver les moyens efficaces, le résultat, qu'avec le secours de Dieu nous espérons atteindre, peut être obtenu dans l'espace de quelques années. Ainsi donc, plein de confiance dans le secours du Très-Haut, appuyé sur l'intercession de notre Prophète, nous jugeons convenable de chercher, par des institutions nouvelles, à procurer

aux provinces qui composent l'empire ottoman le bienfait d'une bonne administration. »

Les réformes du *Tanzimat* (c'est le nom générique qui les résume dans leur ensemble) avaient surtout pour but de garantir à tous les sujets de l'empire, musulmans ou raïas, la sécurité de la vie, de l'honneur et de la fortune; de déterminer l'assiette régulière et le prélèvement exact de l'impôt; de régler d'une manière fixe le recrutement militaire et le mode du service.

On peut diviser le tanzimat en quatre parties distinctes : le gouvernement général, l'administration proprement dite et les finances, les offices judiciaires, l'armée.

II

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL.

Toute la plénitude de l'autorité se trouve concentrée dans la main du sultan, qui prend le titre de ***Padischa*** des Ottomans. Les racines persanes de ce mot nous donnent ***pad,*** protecteur, et ***scha,*** roi.

Le sultan peut exercer cette autorité ou directement, ou par l'intermédiaire de ses deux représentants : le grand-vézir et le cheikh-ul-islam.

Nous avons raconté l'institution de la charge du grand-vézir. Les attributions de ce haut fonctionnaire sont devenues de plus en plus importantes. Aujourd'hui il est le chef suprême de l'administration; tous les ministres sont sous sa dépendance; tout ce qui va du peuple au sultan, tout ce qui vient du sultan au peuple passe par ses mains. Il préside le conseil, nomme aux emplois, commande les armées.

Sur la même ligne que le vézir et à la même hauteur dans l'ordre du pouvoir, se trouve le *mufti* ou cheikh-ul-islam, dont l'attribution essentielle est l'interprétation de la loi. Sans être prêtre ni magistrat, il est le chef de l'*ulèma*, c'est-à-dire du corps judiciaire et religieux, « c'est un doyen d'école, un garde des sceaux, un grand maître de l'université. » Le cheikh-ul-islam participa jadis à l'autorité législative; son *fetva* était nécessaire pour la validation de tout acte émané de l'autorité souveraine. Ce fetva, il pouvait le refuser, tenir ainsi l'autorité en échec, et jeter dans l'État les perturbations les plus graves.

Aujourd'hui que le pouvoir est fort, le *fetva* n'est plus qu'une formalité, et le mufti qu'un fonctionnaire richement payé.

Le sultan a un conseil privé qui prend le nom de *divan*. Le divan, présidé par le grand-vézir se compose de divers personnages qui prennent tous le nom de *muchirs*, ou conseillers du souverain.

Le grand-vézir et le cheikh-ul-islam, avec les ministres d'État et quelques hauts dignitaires ayant rang de ministres, forment le *conseil privé*.

Voici la liste des ces membres :

Le grand-vézir.

Le cheikh-ul-islam.

Le *seraskier*, ministre de la guerre.

Le *capitan-pacha*, ministre de la marine.

Le grand-maître de l'artillerie, gouverneur général de toutes les forteresses.

Le ministre des affaires étrangères.

Le ministre des finances.

Le ministre du commerce et des travaux publics.

Le *mustechar*, conseiller du grand-vézir, faisant les fonctions de ministre de l'intérieur.

Le ministre de la police.

Le président du conseil d'État.

L'intendant général de l'hôtel des monnaies.

L'intendant général des vacoufs.

Les divers ministères ont autour d'eux des conseils qui élaborent les questions et préparent les projets. Les relations étrangères, par leur nature même, ont moins besoin de ce conseil. Il leur faut la rapidité et le silence : le conseil eût paralysé l'action du ministre; aussi agit-il seul.

Le conseil suprême, institué en 1840, a plus d'une analogie avec notre conseil d'État. Tout ce qui concerne la législation et l'administration intérieure est de son ressort. Le premier jour de l'année musulmane, le Padischa se rend dans le sein du conseil suprême : on lui expose la situation générale des affaires et les travaux de l'année qui finit; il exprime son blâme ou sa satisfaction, et trace lui-même le programme de l'année nouvelle.

Ce conseil suprême peut aussi se constituer en *haute cour de justice*, et connaître des crimes contre l'État, et des abus commis commis par les grands fonctionnaires.

Sous le rapport administratif, l'empire ottoman est divisé en gouvernements (eyalets), subdivisés en provinces (livas). Les provinces comprennent à leur tour deux subdivisions : les districts (cazas) et les cantons (nahiyès).

La Turquie d'Europe, ou Roumélie, renferme, outre les trois provinces tributaires dont nous avons fait

l'histoire, la Valachie, la Moldavie et la Servie, les douze gouvernements ou eyalets de Tchermin (Thrace) de Silistrie, de Widin, de Nissa (Épire) de Yania de Selanik (Salonique), d'Uskuss, de Roumélie (Albanie) de Bosnie, de Belgrade, de Djizaïr (ou des îles) et de Cryt, qui sépare l'île de Candie du gouvernement commun des îles:

La Turquie d'Asie est divisée en quatre grandes sections.

Ier. L'Anatolie ou Asie-Mineure, qui comprend huit gouvernements.

1° Le Khoudavendguiar (Bithynie, Phrygie, Mysie ancienne.

2° Le Kastemouni (ancienne Paphlagonie).

3° L'Aïdin (Isaurie, Lydie, Ionie, Carie, Pisidie).

4° Le Karaman (Lycie, Pamphilie, Lycaonie, Cappadoce, et partie de la Cilicie et de l'Isaurie.

5° l'Adana (Cilicie pétrée).

6° et 7° Bozog et Sivas (partie de la Capadoce).

8° Trabezoun, (Trébizonde).

II°. L'Arménie turque avec les gouvernements d'Erzeroum et de Karbrout.

Le Kurdistan qui comprend les tribus nomades des Achirèt est une des plus récentes conquêtes des Turcs. Les Achirèt n'ont été complétement soumis qu'en 1847.

III° Cham (la syrie), comprend cinq gouvernements.

1° Haleb (Alep) Osroène et Cœlé (Syrie).

2° Saïda (Phénicie et Palestine).

3° Cham (ou la Syrie proprement dite).

Mossoul (Assyrie) et Baghdad (Babylonie).

IV°. Enfin la quatrième section, L'Arabie (Arabistan) renferme les deux eyalets de La Mekke et de Médine.

Nous ne comptons que pour mémoire les Nomades du désert, impatients de tout joug.

L'Afrique (Gharb) comprend la vice-royauté d'Égypte (Misr) et les anciennes régences de Tripoli et de Tunis.

Chaque eyalet a un gouverneur général, qui suspend et révoque tous les fonctionnaires civils de son gouvernement; il peut requérir la force armée; pour tous les cas urgents il peut se concerter et prendre des mesures provisoires avec les juges, les receveurs généraux des finances, et les percepteurs des impôts.

Le gouverneur général est assisté d'un conseil permanent.

La province (ou Liva), est administrée par un Kaïmakam, qui relève directement du gouverneur général.

Les mudirs sont à la tête des districts, dont ils dirigent l'administration et les finances. Ils sont nommés par le gouverneur de l'eyalet, qui est personnellement responsable de leur gestion.

Les, cantons ou nahiyès, sont administrés par un moukhtar, nommé à l'élection, et dont les fonctions tiennent à la fois du percepteur et du maire.

Les finances sont confiées, pour l'eyalet, à un *defterdar;* pour le liva, à un *mal-mudiri*. Ces fonctionnaires sont à la fois receveurs et payeurs, ce qui est un vice dans un système de comptabilité gouvernementale.

III

JUSTICE.

Les Turks ont le sentiment et l'amour de la justice : je ne dirai pas que leurs formes judiciaires soient parfaites, la procédure n'est pas dans l'instinct de tous les peuples ; mais la réforme s'est particulièrement attaquée à cette portion si importante de la souveraineté.

Sous le rapport de la justice, la Turquie est divisée en une haute cour de justice et d'appel, partagée en deux chambres, l'une pour l'Europe, l'autre pour l'Asie. Les deux magistrats qui sont à la tête de ces chambres, nomment à tous les emplois qui ressortissent à leur département, mais leurs nominations sont placées sous le contrôle suprême du chef de l'uléma, le cheikh-ul-islam.

Au dessous de cette cour suprême, vingt-quatre *mevleviets* correspondent à nos cours impériales, et sont

subdivisées elles-mêmes en cazas ou tribunaux de première instance.

Enfin dans les districts et dans les communes, il y a des tribunaux inférieurs, sous l'autorité d'un naïb, qui fait l'office de nos juges de paix.

Nous avons indiqué les interprètes de la loi ; voyons maintenant la loi elle-même.

Nous rencontrons tout d'abord une division fondamentale. Nous voyons en effet d'un côté la loi théocratique, ou *cher'iat,* à la fois religieuse et civile, et de l'autre le *kanoun*, ou loi politique

La première de ces lois est basée sur la religion même, et elle est immobile comme son fondement. La seconde émane du souverain; elle n'a d'autre limite que la première, dont elle doit toujours respecter l'esprit.

Le *cher'iat* descend de quatre sources :

1° Le Koran.

2° La tradition (*sunna*) formée de la réunion des paroles, des préceptes, des pratiques du Prophète.

3° Les explications, ayant maintenant force légale, des quatre premiers khalifes. C'est ce que l'on appelle *l'Idjma-y-ummèt.*

4° Les *kyas* ou recueil des décisions de jurisprudence, rendues par les quatre grands imans.

La compilation du cher'iat, maintenant en vigueur, date du règne de Mahmoud (1824). On la connaît dans l'empire sous le nom de multèqa.

Le multèqa comprend huit codes :

Le Code religieux, le Code politique, le Code militaire, le Code civil, le Code de procédure civile et criminelle, le Code pénal, le Code de commerce, le Code de la chasse.

Nous n'analyserons point ces divers codes, plus volumineux que le *Digeste* réuni au *Bulletin des Lois*, écrits avec une prolixité orientale, et dans un style qui sait rarement donner à la pensée la forme sculpturale du précepte. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire des Turks de dire qu'avec ces lois ils ont mené pendant des siècles une vie brillante et heureuse ; ils ont prouvé une fois de plus que les lois sont peu là où les mœurs sont beaucoup.

Cependant le besoin des temps nouveaux les a rendues insuffisantes. Des réformes générales étaient devenues nécessaires. L'ensemble de ces réformes commence à se découvrir aujourd'hui ; on peut déjà les apprécier ; nous essayerons de les faire juger à nos lecteurs.

Le gouvernement a édicté un Code pénal en 1830, un code administratif en 1846, un code de commerce en 1850.

Voici le préambule et les principales dispositions du Code pénal.

« Il est notoire qu'à la suite de la déclaration du hatti-chérif de Gulkhanè, le 6 de chaban de l'hégire 1255, les sujets de l'empire ottoman ont été gratifiés, sans exception, d'une sécurité parfaite quant à leur vie, leur fortune et leur honneur, et que tous ont été admis à être considérés comme égaux devant la loi.

« Le Code pénal qui va suivre, rédigé par ordre impérial, a pour but de préciser les peines qui vont être infligées à tous ceux qui se permettraient, à l'avenir, de se rendre coupables d'actes contraires aux règlements contenus dans ledit Code pénal, sans égard au crédit ni à la considération des délinquants, etc. »

Ce Code pénal comprend quatorze articles, dont voici les principaux :

Art. 1er. Le Grand-Seigneur s'étant engagé à ne faire périr publiquement ni secrètement, soit par le poison ou tout autre genre de mort, aucun criminel avant que son délit ait été constaté et condamné par la loi, il n'est permis à aucun employé de l'empire, ou à nul autre, de faire périr un individu, quel qu'il soit; un vézir même ne pourra en agir ainsi à l'égard d'un berger, et, en cas d'infraction, il sera lui-même puni de mort. —Tout procès pouvant entraîner la peine de mort sera jugé publiquement devant le cheikh-ul-islam, si le crime a été commis à Constantinople, et il ne pourra être mis à exécution sans avoir été soumis préalablement à la sanction impériale. Si le crime a été commis dans un pays éloigné de la capitale, le procès sera jugé dans le sein du conseil municipal dudit pays, et le jugement définitif porté à la connaissance de Sa Hautesse, qui prononcera l'arrêt en conséquence.

Art. 2. Tout propos séditieux ou provocation à la haine du gouvernement sera puni de un à cinq ans de bagne.—Toute excitation à la révolte sera punie de mort ou du bagne à perpétuité. — Ces crimes ressortissent au conseil de justice, qu'ils aient été commis dans l'enceinte ou en dehors de Constantinople.

Art. 3. Toute injure, voie de fait de la part d'un kavas, officier ou employé quelconque du gouvernement, quel que soit son rang, sera jugée par conseil de justice et punie de l'emprisonnement. Si le crime a été commis dans les provinces, il sera porté devant le conseil du pays.

Art. 4. Sa Hautesse s'étant abstenue d'usurper le bien

et les propriétés d'aucun particulier, il n'est plus permis à personne de s'approprier le bien d'autrui, ni d'engager qui que ce soit à vendre ses propriétés pour s'en emparer injustement.—Tout infracteur à ce règlement sera tenu, une fois son crime dûment constaté, de restituer les biens enlevés à leur propriétaire légitime; en outre, si c'est un fonctionnaire du gouvernement, il sera démis de sa place, et exilé pendant un an hors de la capitale.

Art. 5. Puisque tous, ulèmas, vézirs, officiers des troupes, dignitaires et autres fonctionnaires de l'empire, sont suffisamment rétribués par le gouvernement, toute acte de concussion de leur part sera puni de trois ans de bagne, outre le retrait de leur emploi. —Seront punis de la même peine le concussionnaire et celui qui lui aura fait une offre illicite.

Art. 6. Si le concussionnaire fait partie du département des finances, la peine sera de ciuq ans.

L'art. 7 soumet tous les comptables des deniers publics à des vérifications et à des contrôles qui ont pour but d'assurer la régularité de leur service et l'exactitude de leur état de caisse.

Art. 8. Il y aura à l'avenir trois sortes d'autorité dans chaque province, savoir : la justice exercée par le corps des ulèmas; l'administration ou police exercée par les muchirs, chargés de maintenir le bon ordre; et l'autorité des mohassils, chargés de faire la levée des impôts. Il est du devoir de ces trois autorités de s'aider mutuellement dans leurs attributions réciproques, sans qu'il soit permis à l'une de s'immiscer dans les affaires de l'autre.

Art. 9. Quiconque se refusera à payer l'impôt sera

puni de l'emprisonnement. — Toute rébellion contre les employés de la police sera punie de deux ans de bagne; la rébellion à main armée, de trois ans; si elle est accompagnée de blessures, la peine sera de cinq ans; si ces blessures ont occasionné la mort, il y aura peine de mort.

Art. 10. Les coups et blessures entre particuliers seront punis de trois ans de bagne; suivis de mort, la peine sera également la mort.

Art. 11. Il en est de même pour l'assassinat. Le vol entraîne sept ans de prison.

Art. 13. Seront punis exemplairement, d'après les règlements du présent Code pénal, tous ceux d'entre les mohassils, hakims et gouverneurs militaires qui, dans l'exercice de leurs fonctions, se permettraient des actes contraires aux dispositions ci-dessus énoncées.

Art. 14. Les dispositions contenues dans le présent Code pénal devant être exécutoires à l'égard de tous les sujets ottomans ou raïas sans la moindre exception, c'est-à-dire tous devant participer aux bénéfices qui doivent en résulter, il est en conséquence *du devoir de tout le monde de veiller* à ce que nulle atteinte ne puisse être portée à leur mise à exécution de la part de qui que ce soit, en même temps qu'il est loisible à chacun d'eux de se faire rendre justice.

Deux grands principes sont consacrés dans ce code, l'Europe en a pris acte: je veux dire l'égalité absolue devant la loi, sans distinction d'origine et de croyance; les formes judiciaires appliquées à tous les crimes et à tous les criminels. On aura peut-être remarqué déjà le caractère humain de ce code et son profond respect pour l'honneur et la vie de tous.

Les ordonnances de 1846 relatives à l'administration, peuvent se ranger sous trois chefs :

L'administration générale.

Les employés du trésor.

La police de l'empire.

Nous caractériserons ce code d'un seul mot, en disant que chacune de ces dispositions tend à doter la Turquie de toutes les conditions de moralité dans les agents, d'impartialité dans le gouvernement, qui font l'orgueil et la sécurité des peuples libres.

Le code de commerce est un emprunt presque textuel fait à notre propre législation.

Des ordonnances, annexées à ce code en 1847, constituèrent la magistrature commerciale : un tribunal mixte composé par égales parties de sujets de la Porte et de notables étrangers a paru jusqu'ici réunir toutes les conditions de la bonne justice consulaire.

Cette tentative heureuse est passée maintenant dans les habitudes turques. On trouve les tribunaux mixtes depuis Constantinople jusqu'au Kaire.

La justice pénale a aussi des tribunaux mixtes correctionnels, composés d'après les mêmes principes.

La loi a nettement tracé les devoirs et délimité les attributions de ces tribunaux. Ces tribunaux ne prononcent jamais définitivement sur les faits qui emportent la peine de mort. Elle ne peut être prononcée que sur pièces par la cour suprême de justice, contre les sujets ottomans. S'il s'agit d'un étranger, la cour suprême est obligée d'invoquer l'assistance du consul : elle ne statuera qu'en sa présence et avec son consentement ; la sentence, ne sera même exécutoire qu'après avoir été approuvée et contresignée par lui. Concession trop libé-

rale et qui n'a le plus souvent pour effet que de désarmer la justice.

Quant à la justice turque proprement dite, nous avons déjà fait connaître son organisation générale : il nous reste peu de choses à ajouter sur la composition de ces divers tribunaux.

La haute-cour comprend dix grands juges ou assesseurs, sous la présidence du *cazi-asker* (proprement juge de l'armée).

Les cours d'appel sont sous la direction d'un grand juge, ou *mollah*, et comprennent plusieurs tribunaux de première instance.

Le tribunal de première instance (caza) se compose d'un juge (*cadi* ou *mollah*), d'un mufti, d'un naïb ou juge suppléant, d'un lieutenant civil (*ayak-naïb*) et d'un greffier (*bach-kiatib*).

Le tribunal de district n'a qu'un naïb et un greffier.

Quelle que soit du reste la composition du tribunal, la décision n'appartient qu'au juge seul. A proprement parler, il n'y a pas de compétence. La décision du juge est toujours souveraine, mais le défendeur peut aussi toujours évoquer la cause devant un tribunal supérieur et même devant la cour suprême. Il n'y a point de procédure. Les parties se présentent elles-mêmes devant le juge, munies du fetva que leur délivre le mufti. Elles s'expliquent, font leurs preuves; l'ayak-naïb résume l'affaire, le juge prononce, écrit son jugement au bas de la requête; le gouverneur du liva le fait exécuter et le *gagnant* paie les frais.

Les juges remplissent ainsi les fonctions de notaires.

La justice criminelle est confiée aux *cazas*. Mais alors le juge ne prononce plus seul. Il s'adjoint le gouver-

neur du *liva* et les membres du conseil de province. Les décisions de ce tribunal sont souveraines, et il est chargé lui-même de leur exécution. Mais, si le crime emporte la peine capitale, la condamnation n'est valable qu'après la révision sur pièces par la cour suprême. L'arrêt définitif n'est même exécutoire que quand il est revêtu de la signature du sultan.

Il n'y point de peine infamante. L'infamie est un reste des mœurs barbares, qui l'avaient trouvée dans les dépouilles du monde romain. Elle disparaîtra de nos codes comme la fiction cruelle et inutile de la mort civile. Nous suivrons l'exemple de la Turquie.

Depuis la réforme, la preuve écrite passe avant la preuve testimoniale en matière civile. Dans toute cause, et devant tout tribunal le témoignage d'un chrétien est reçu contre un musulman. C'était le dernier pas à franchir pour arriver à l'égalité absolue devant la justice.

Toutes les charges judiciaires sont révocables : elles sont annuelles. L'année de judicature expirée, on garde le titre, mais on n'a plus la fonction. Les juges sont donc obligés d'improviser leur fortune aux dépens du plaideur. Ils ne sont pas payés par l'État, mais ils perçoivent, comme émoluments, un quarantième de la valeur de tous les objets sur lesquels ils prononcent. Ce droit s'appelle *réçim*. Le greffier et les employés subalternes sont payés par le juge.

Une des grandes qualités de la justice turque, c'est sa célérité. Elle ne s'embarrasse jamais dans les lents détours de la procédure. Ce n'est pas la chicane européenne, à moitié sourde et aux trois quarts aveugle, siégeant dans un antre obscur ; c'est une vierge implacable, jugeant au grand jour, et appuyée sur une épée

nue. Le vézir Charlali Ali-Pascha, dont parle Cantemire, en ses histoires, voilà le modèle du juge, tel que le vieux Turk l'a compris longtemps !

« Lorsqu'il siégeait au Divan, il était impossible de le considérer sans admiration, car il était d'un esprit si vif et si délié, qu'il pouvait faire trois choses à la fois, comme s'il eût été divisé en trois parties. Pour expédier plus promptement les affaires, il faisait lire à la la fois deux requêtes; il entendait chacune des deux causes aussi bien que si elles avaient été répétées trois ou quatre fois, et il prononçait, en conséquence, une sentence convenable. Il écoutait en même temps celle qui se plaidaient devant le casi-asker, et lui renvoyant l'arzi-hal (la requête), lui dictait la décision qu'il devait donner. Il avait un si grand amour pour la justice, que bien des gens assurent qu'il n'a jamais prononcé une sentence injuste. »

Je trouve dans mes souvenirs de voyage un exemple assez piquant de la façon dont les Turks *expédient* les affaires. Jamais le mot n'a été plus juste. Quarante témoins, maintenant en France, peuvent attester la véracité de mon écrit.

Nous arrivions à Séphoris, vers deux heures de l'après-midi, après une longue et pénible marche, par un de ces soleils torrides qui vous dessèchent le gosier,

. . . . Cum spuit ore viator
Aridus.

L'air était embrasé. On respirait du sable chaud.

Une femme passa, portant sur sa tête vaillante une de ces gracieuses amphores, comme on les voit dans les tableaux bibliques, entre les mains de Rébecca à la fontaine.

—Un peu d'eau! demanda une voix défaillante.

On dit que la femme est naturellement bonne, et pour mon compte, je l'ai toujours cru. Celle-ci approcha la coupe des lèvres altérées.

—Pourquoi, dit une voix rude, une voix d'homme, pourquoi donnes-tu à boire à un chien de chrétien?

—Et toi, répondit le chrétien qui savait assez bien l'arabe, pourquoi m'insultes-tu? Ne sais-tu point qu'il faut donner à boire à tous ceux qui ont soif? L'eau ne se refuse point au désert.... Que ta gorge se dessèche!

Cette dernière phrase est est une imprécation arabe qui paraît terrible à des gens qui ont toujours envie de boire. Le Bédouin entra en fureur; il poussa un cri d'alarme, et bientôt tout le village fut sur le pied. On prit fait et cause pour le délinquant: on s'arma de pierres, et il nous fallut opérer un mouvement de retraite sous la mitraille des femmes, des enfants et de ces quelques drôles qui sont toujours, à Séphoris, comme ailleurs, du parti de ceux qui battent les autres.

Notre premier soin en rentrant à Nazareth, où nous étions alors, fut de porter plainte près de l'agent consulaire qui représente la France.

Kabroussy est fils d'un capitaine de l'empire aux Mamelouks d'Égypte, et frère d'un soldat mort en Afrique « dans les blessures de la France, » suivant sa noble expression. Il prit notre affaire à cœur, et nous proposa de nous mener chez le naïb (sorte de juge de paix), pour faire nous-même notre déposition devant lui. Nous n'eûmes garde de refuser : c'était une trop précieuse occasion d'avoir un échantillon de la justice turke.

Il était déjà tard : nous n'en fûmes pas moins admis

immédiatement auprès du juge. C'était un beau vieillard à cheveux blancs, vêtu d'une robe bleue à bandes roses, dont l'œil noir et vif pétillait sous un épais sourcil grisonnant. Il était assis, ou plutôt accroupi dans le coin de son divan, sur une pile de carreaux, fumant délicatement le vingtième tchibouck de la journée, un tchibouck en simple terre rouge, avec un tuyau de jasmin long de six pieds. Nous nous répandîmes autour de lui, en des poses diverses, sur les nattes et sur les coussins.

Le naïb nous écouta dans un impassible silence. Quand nous eûmes fini, il posa solennellement l'index de sa main droite sur ses lèvres, et parut un instant livré à des réflexions profondes.

Il appela son greffier.

Celui-ci, plus vieux encore, accourut d'un pas tremblant, s'agenouilla au milieu du divan, posa une paire de bésicles sur un nez *accentué*, tira de sa ceinture une écritoire qui contenait l'encre, le papier et les plumes, et écrivit quelques lignes chevrotantes, sous la dictée du naïb : celui-ci trempa son anneau dans l'encre, l'apposa, en guise de seing, au bas du papier, qu'il remit tout ouvert à deux cavaliers éperonnés.

Puis, nous congédiant de la main, avec cette dignité superbe et un peu théâtrale qui n'abandonne jamais tout à fait les Orientaux, il nous donna rendez-vous pour le lendemain à midi.

Le lendemain, toute la ville de Nazareth était en émoi. Une escorte de cavaliers venait d'amener à la prison dix cheikhs du village de Séphoris. Je noterai en passant, et comme trait de mœurs, qu'on les avait conduits d'abord à la mosquée pour faire leurs prières,

—c'était un vendredi, et le vendredi est comme on sait, le dimanche des Musulmans.—A midi, nous entrions dans le divan, transformé en salle d'audience. Le naïb nous fit asseoir derrière lui : on nous apporta du café et des pipes.

Bientôt on introduisit les dix prévenus : c'étaient dix hommes d'un âge mûr, graves comme des statues, et incapables vraiment de jeter des pierres aux passants. Je me permis de faire observer à *Son Excellence* qu'elle n'avait devant les yeux aucun des délinquants de la veille.

—Que voulez-vous? répondit le naïb, il faut pourtant bien prendre quelqu'un.... et puisque vous ne connaissez pas les autres, ceux-ci payeront à leur place.

Cette façon d'interpréter le dogme mystérieux de la réversibilité humaine ne laissait pas que de troubler un peu ma conscience naturellement timorée, — mais on ne raisonne point avec un juge sur son siége. Celui-ci adressa aux dix malheureux accroupis devant lui un discours foudroyant. Il leur reprocha amèrement l'énormité de leur crime vis-à-vis d'une nation amie de *notre seigneur le Sultan*... Il parla de la grandeur de la France et de bien d'autres choses encore, que notre consul écoutait avec des signes de visible approbation.

Cependant, un des cheikhs accusés, profitant du moment où l'éloquent orateur, légèrement suffoqué, s'arrêtait pour reprendre haleine, lui tint à peu près ce langage :

« Magnanime cadi, tu parles comme le Koran, c'est certain ; mais pourtant, que Ton Excellence considère que nous ne savons pas encore au juste de quoi il s'agit. Nous dormions tranquillement cette nuit dans nos maisons, quand les cavaliers sont venus nous

prendre. On a donné des coups de pierre aux seigneurs chrétiens : c'est mal... Si les seigneurs chrétiens nous reconnaissent, qu'on nous punisse... Ils sont là, qu'ils parlent! Sinon, qu'on nous renvoie. »

Je n'aurais trop su, je l'avoue, que répondre à cela, mais le naïb est un plus grand clerc! Puisant donc une nouvelle énergie dans la contradiction, il reprocha aux habitants de Séphoris tous leurs méfaits passés, et, entre autres choses, le peu de soin qu'ils mettaient à surveiller leurs femmes et à élever leurs enfants.

— Pour moi, magnanime cadi, reprit le plus jeune des accusés, je suis célibataire et je n'habite Séphoris que depuis fort peu de temps.

—Il ne fallait pas y venir, reprit le juge impatienté, voilà ce que c'est que de fréquenter les méchants... Et, pour éviter toute discussion oiseuse, il déclara les débats terminés; après avoir consulté le Prophète, dans un recueillement de quelques minutes, il condamna les dix cheiks présents à dix jours de prison et à *quatre-vingts coups de bâton*. Les dix cheikhs se levèrent, saluèrent le juge et ne prononcèrent que ces seuls mots : « Dieu est grand ! Qu'il soit fait à son plaisir! » On les ramena en prison.

—Eh bien! êtes-vous contents? et que direz-vous de moi en France?

—Que tes jugements égalent ceux de Salomon, et nous voulons savoir ton nom pour le dire à nos amis, qui le rediront aux leurs.

— *Cheikh Amîn-Effendi*, répondit-il en s'inclinant avec une grâce pleine de majesté.

— Eh bien! cheikh Amîn-Effendi, tu as fait éclater ta colère contre les méchants : c'est bien! Laisse-nous

maintenant faire éclater notre générosité envers des malheureux. Nous sommes les fils d'un Dieu qui pardonne; remets la peine aux condamnés.

—J'y consens! dit le cheikh. Cela dépend de vous : signez la grâce.

Nous signâmes.

—Et les frais? demanda le greffier.

—Vous savez bien, greffier, qu'on ne fait jamais grâce des frais, répondit le juge.

Il faut savoir, pour bien comprendre la portée de cette réponse, que les juges ne reçoivent pas un traitement de l'Etat, mais qu'ils perçoivent un droit sur toutes les affaires qui leur sont soumises : ceci les excite à juger beaucoup.

Les formalités sont plus compliquées quand on juge un grand criminel, et nous avons déjà dit que la sentence n'était exécutoire qu'après avoir été revêtue de la signature du sultan.—Mais, quand elle a reçu cette formalité suprême, les détails matériels du dernier acte n'occasionnent jamais ce déploiement de solennités lugubres que l'on voit chez nous.—Trois ou quatre agents de police vont prendre le condamné dans sa prison,—le poussent devant eux, sans trop savoir où ils vont, et quand ils aperçoivent, à hauteur convenable, un clou dans une muraille, ils y accrochent le lacet que le pauvre diable porte au cou;—puis, ils vont s'asseoir à dix pas de là, fumant et causant tranquillement, pour donner à la mort le temps de venir!

Immédiatement après la justice, nous placerons ici l'examen de l'instruction publique en Turquie. La jeunesse, c'est le printemps de l'année et l'espérance des nations.

IV

INSTRUCTION PUBLIQUE, BIBLIOTHÈQUES ET JOURNAUX.

En Grèce, il y a un proverbe qui dit : Ignorant comme un Turk ! Il est vrai qu'il ne faut pas toujours croire les proverbes grecs quand ils parlent des Turks. La science de l'Orient ne peut pas se comparer à la nôtre. On entre dans un ordre d'idées tout différent. Un trait suffit à faire juger du reste. L'instruction est en honneur en Turquie, les enfants passent de longues années dans les écoles, et cependant il y a fort peu de Turks qui sachent complétement lire ; mais ce n'est pas leur faute, c'est celle de leur écriture.

M. Eugène Boré a nettement résumé cette question : « Quand, dit-il, nous reprochons aux Turks leur ignorance, il est besoin de s'entendre. Sans doute ils ne savent pas ce que nos enfants apprennent sur les bancs de l'école, l'histoire générale, la géographie, les sciences naturelles, etc. Mais ils ne laissent pas d'avoir leur

instruction propre, et ils consument dans l'étude plus de temps assurément que nous n'en employons nous-mêmes. Si leurs connaissances ne sont pas plus étendues, c'est qu'ils ne conçoivent rien en dehors du Koran.... Mais aussi il n'est guère de Musulman qui ne connaisse les dogmes nécessaires de sa religion, les traditions mystiques, les gestes du Prophète, les pratiques imposées par les devoirs de la prière, de la purification corporelle, de l'aumône et du pèlerinage de la Mekke. L'instruction primaire est tout au moins aussi répandue dans l'Anatolie que dans certaines provinces retardataires de la France. Dans chaque paroisse, il y a une école que les enfants fréquentent plus ou moins longtemps, selon les ressources de leurs familles. Le nombre de ceux qui savent lire est considérable; néanmoins, les difficultés qui accompagnent les éléments de la lecture dans le turk, l'arabe et le persan sont incomparablement plus rebutantes que dans le français et dans les langues européennes. Il en est de même pour l'écriture, divisée en une multitude de branches, suivant qu'il s'agit de la transcription du Koran, des actes judiciaires, des lectures, des registres de commerce. C'est une véritable peinture. On conçoit, dès lors, pourquoi le titre d'*ouqoumouch*, décerné à quiconque lit et écrit habilement, l'élève au grade de lettré et de savant dans la société turque, arabe et persane. »

Un firman de 1845, qui fonde une *Université ottomane*, a voulu faire pénétrer dans l'instruction publique les idées de réforme qui travaillent maintenant tout l'empire.

Jusqu'ici l'instruction publique, concentrée aux mains de l'ulèma, avait été exclusivement religieuse et litté-

raire : religieuse surtout. Le sultan veut qu'elle devienne ce qu'elle doit être en effet chez les peuples modernes : le noviciat de la vie publique, la préparation à une carrière utile et pratique.

Au mois de mars 1845, la Porte institua une commission chargée de préparer la refonte complète et la rénovation intégrale des études.

L'instruction primaire a été déclarée obligatoire et rendue gratuite. Elle comprend la lecture, l'orthographe, le calcul, la morale et la religion.

Il y a aujourd'hui à Constantinople environ quatre cents écoles primaires, fréquentées par vingt-cinq mille élèves des deux sexes.

Après quatre ou cinq années passées dans ces écoles, l'élève peut être admis dans les *mektebi rachdiè,* ou écoles de l'adolescence, où il reçoit l'instruction secondaire.

L'instruction secondaire comprend :

La grammaire et la syntaxe arabes;

L'orthographe;

La composition et le style;

L'histoire sainte;

L'histoire ottomane;

L'histoire universelle;

La géographie;

L'arithmétique;

Les éléments de géométrie.

L'instruction est gratuite dans toutes ses parties.

L'entretien des écoles, le traitement des professeurs, pris indifféremment dans les rangs ou en dehors de l'ulèma, jusqu'à ce que des écoles normales aient été partout établies, l'achat même des livres et des instru-

ments de travail à l'usage des élèves, sont à la charge de l'État[1].

L'instruction supérieure a particulièrement fixé l'attention du gouvernement. Plus décidé que jamais à marcher dans les voies de la civilisation occidentale, il envoya ses membres les plus éclairés en France, en Angleterre et en Allemagne, pour y étudier le mécanisme des universités. Des écoles spéciales furent ensuite établies à Constantinople.

La première n'a pas d'analogie en France, et il est peut-être permis de le regretter : c'est une sorte d'*École polytechnique* de la vie civile. On y enseigne les grammaires arabe et persane, la géographie, l'histoire et la *calligraphie*. Que cette dernière partie du programme ne fasse pas sourire : la calligraphie est importante dans un pays où les livres imprimés sont encore rares. Et puis, il y a en Turquie tant d'écritures diverses, que l'on rencontre peu d'hommes qui sachent les lire toutes. Ces écritures sont nombreuses, et chacune est difficile. Nous croyons pour notre compte que c'est un tort et un malheur. Il y a là un véritable obstacle à la diffusion rapide des lumières, parce que cette recherche donne je ne sais quoi de puéril aux hommes les plus graves, parce qu'elle fait d'un poëte un maître d'écriture, et que le temps qu'on passe à former ses lettres est volé aux idées qu'elles devraient exprimer[2].

[1] *Ubicini*, Lettres sur la Turquie.

[2] On sera peut-être curieux de connaître les diverses sortes d'écritures usitées en Turquie.

Il y a le *nessik*, réservé au Koran et aux livres sacrés.

Le *suluz*, consacré aux inscriptions décoratives.

Le *diwani*, dont on se sert pour les actes officiels.

Le *tâlik*, adopté généralement pour les actes judiciaires.

Cette première école se divise en deux sections : l'école de la mosquée d'Ahmed, et l'école de la mosquée de Suleiman.

L'école impériale de médecine a pris, dans ces derniers temps, un remarquable développement : elle a une section préparatoire et une section médicale proprement dite ; elle a même un journal, *la Gazette médicale de Constantinople*.

Mentionnons encore une école impériale militaire, une école impériale de l'artillerie et du génie, une école impériale de la marine, une école d'agriculture, et une école vétérinaire, placée à l'origine sous la direction d'un français ; enfin une école normale.

Le gouvernement turk, en même temps qu'il réorganisait les écoles, augmentait le nombre et la richesse de ses bibliothèques publiques. Les bibliothèques ne manquent pas à Constantinople ; mille environ sont la propriété particulière de certaines mosquées, de colléges ou d'écoles ; on n'en obtient point l'entrée. Quarante s'ouvrent au public cinq fois par semaine. Ces bibliothèques se composent presque uniquement de manuscrits sur vélin, reliés en maroquin rouge, noir ou vert. Le titre est répété sur le dos et sur la tranche des volumes, rangés à plat, dans des armoires vitrées ou grillées. Toutes ces bibliothèques ont des catalogues que l'on communique au lecteur. On peut faire des extraits des manuscrits, ou même les copier. Il y a des gens dont la vie se passe à faire ces copies ;

Le *siakâh*, inconnu partout ailleurs que dans les bureaux de finance.

Enfin le *rek'â*, écriture du commerce et des correspondances privées.

avant l'introduction récente de l'imprimerie dans les États du sultan, c'était une occupation assez lucrative.

La plus célèbre de ces bibliothèques est celle du séraï, qui renferme, outre ses richesses nationales, un assez grand nombre de manuscrits grecs et latins, dont on ignore la valeur vraie. Les Turks ne connaissent guère nos langues classiques, et jusqu'à ces derniers temps, leurs bibliothèques étaient fermées aux chrétiens.

Sur la porte d'entrée de la bibliothèque de la Mosquée *Muhamediè* (Mosquée de Mahomet II), on a placé cette inscription en langue arabe, qui semble répondre victorieusement aux reproches si souvent adressés aux Musulmans d'être les ennemis de l'instruction et des lumières : « *L'étude des sciences est de précepte divin pour les vrais croyants.* » Cette bibliothèque renferme neuf mille manuscrits, et environ douze cents volumes imprimés. On montre parmi ses raretés un manuscrit du Koran en caractères cufiques. Les autres grandes bibliothèques de Sainte-Sophie, de la Sulumaniiè, de l'Osmaniié et d'Abdul-Hamid, possèdent un assez grand nombre de manuscrits arabes, turks et persans. Celle des grands-vézirs Képréli-Ahmed-Pacha et Raghib-Pacha, est plus particulièrement célèbre par ses monuments latins. C'est aussi une des plus élégantes constructions de Constantinople. Elle est bâtie au milieu d'un jardin, non loin d'une fontaine qui murmure dans un bassin de marbre. Quatre petits dômes, soutenus par des arcades de marbre, pyramident autour d'un dôme principal, qui reçoit d'en haut sa lumière; les murs, revêtus de faïence éclatante, offrent partout des inscriptions et des sentences recueillies et graves. Les grands cyprès, où roucoulent les tourterelles, ver-

sent sur les jardins leur ombre et leur fraîcheur.

Quelque temps avant la guerre, le gouvernement avait donné l'ordre de dresser le catalogue général de toutes ces bibliothèques; grâce à ce catalogue, il sera possible d'embrasser d'un seul regard toutes les richesses de la bibliographie ottomane.

La hiérarchie musulmane la distribue en cinq classes, et dans l'ordre suivant :

1° Branche sacrée, ou théologie;

2° Jurisprudence;

3° Philosophie et sciences;

4° Poésie;

5° Histoire.

Nous ne dirons rien des trois premières catégories de cette division. La théologie et la jurisprudence musulmanes sont pour nous sans intérêt : le mouvement moderne a laissé fort en arrière les sciences et la philosophie de l'Orient; mais son histoire a parfois des révélations inattendues et sa poésie est immortellement jeune.

C'est dans la Perse qu'il faut chercher le berceau de la poésie musulmane; c'est la Perse qui fournit ses plus précieux trésors à la bibliothèque poétique de Constantinople. Elle exprime surtout les ravissements de l'extase pieuse, les langueurs brûlantes de l'amour; elle est élégiaque et lyrique, rêveuse et contemplative. L'Orient ne sait pas de noms qu'il égale à ceux de Saadi, de Hafiz, de Djami et de Ferdouci. La poésie turke, dont l'anthologie mentionne plus de deux mille noms, sultans, vézirs, généraux, jurisconsultes, des femmes même, la poésie turque est plus particulièrement didactique, morale, sentencieuse.... et lourde. Elle

contraste singulièrement avec une autre poésie, représentée aussi dans les bibliothèques de Stamboul, la poésie arabe, vive, ardente, entraînante, pleine de geste et d'aventure, et qui s'écrit à coups d'épée.

M. Ubicini, à qui nous devons de récents et louables travaux sur la Turquie, divise les historiens turks en deux classes, les *biographes* et les *chroniqueurs*. Les biographes ont composé des monographies sans nombre sur toutes les individualités saillantes qui peuvent intéresser leur pays. Les chroniqueurs enchaînent la suite des faits dans l'ordre même de leurs dates. On en compte un assez grand nombre. Les citations que nous leur avons empruntées dans le cours de ce livre peuvent donner une idée de leur manière et de leur style : c'est la pompe et l'emphase, c'est l'abus de l'image et l'excès de la métaphore; puis, sous ces défauts, que j'appellerai extérieurs et visibles, il y en a d'autres plus graves : l'absence de critique et de vues générales, le défaut de plan, de perspective et de proportion; la même importance accordée à un détail futile et à un fait capital; enfin, des préjugés aveugles. Mais leur prolixité même, à qui rien n'échappe, les rend précieux : s'ils n'ont pas écrit l'histoire de leur pays, ils ont du moins rassemblé les matériaux avec lesquels on l'écrira.

Inutile d'ajouter que ces chroniques et ces biographies sont toutes manuscrites.

La première imprimerie turke fut établie à Constantinople, en 1727, sous le règne du sultan Achmet III. Bien qu'il y eût depuis longtemps déjà dans cette ville des presses arméniennes, hébraïques et grecques, le nouvel établissement ne fut point accepté sans peine.

On eut à vaincre la résistance du vieil esprit turk, opposé à l'introduction de toutes les nouveautés qui venaient de l'Occident. Il fallut toute l'énergique volonté du sultan, la persévérance du grand vézir Ibrahim, et la coopération du cheikh-ul-islam qui rendit un fetva approbatif, et complétement favorable à la nouvelle mesure. Le hatti-schérif, décrétant l'établissement de l'imprimerie impériale à Constantinople, parut le 5 juillet 1727; il autorisait toute espèce d'impression, excepté celle du Koran et des livres canoniques. On les réservait à l'écriture.

L'imprimerie impériale produisit vingt-cinq volumes en vingt-neuf ans. Il y eut alors une interruption de vingt-sept années, pendant laquelle cessèrent tous les travaux. Rétablie en 1783, par Abdul-Hamid, l'imprimerie impériale a toujours fonctionné depuis lors, et le nombre de ses productions s'est toujours progressivement accru. Presque tous les livres sortis de l'imprimerie turke ont trait à l'enseignement et aux sciences.

La Turquie a des journaux en assez grand nombre.

Le premier journaliste de la Turquie fut un Français, Verninhac, envoyé extraordinaire de la république, qui fit paraître, en 1795, une gazette française, imprimée à Péra, au palais de l'ambassade. Ce ne fut qu'un essai assez infructueux. Je ne parlerai même pas des petits bulletins que l'on distribuait au même palais pendant la campagne de Russie. C'était tout au plus du journalisme d'ambassadeur. Le *Spectateur de l'Orient,* courrier de Smyrne, qui parut en 1825, fut, à vrai dire, le premier journal d'Orient. En 1831, son rédacteur en chef, M. Blacque, fonda le *Moniteur ottoman*, rédigé en français, mais qui n'en était pas

moins le journal officiel du Divan. L'année suivante, parut la *Table des événements*, en langue turke. Aujourd'hui, Constantinople a deux journaux turks, quatre français, quatre italiens, un grec, un arménien, un bulgare. Presque tous ces journaux sont subventionnés, et je dois dire qu'ils s'efforcent de mériter la subvention par l'optimisme de leurs jugements. Outre les journaux de la capitale, on doit citer encore ceux de Smyrne, de Belgrade, de Beyrout et d'Alexandrie.

V

ARMÉE, MARINE.



La nouvelle organisation de l'armée turke date de l'année 1843 et du seraskiérat de Riza-Pacha. On avait depuis longtemps essayé des réformes partielles.

Dès 1786, le Sultan Sélim entreprit de créer un corps de troupes exercé et discipliné à l'européenne. Nous avons déjà parlé du *nizam-djérid* (ordonnance nouvelle) qui organisait à l'européenne un corps de cavalerie et d'infanterie. Le *nizam-djérid* fut emporté dans la même tempête que le sultan Sélim. Il faut avoir la main plus forte pour réformer que pour créer. — Le projet fut repris par Mahmoud, mais avec la dissimulation et la lenteur d'un homme politique qui temporise : les janissaires avaient brisé un des ministres du sultan ; Mahmoud attendit le jour et l'heure pour les briser à son tour. Le monde connaît la sanglante tragédie de *l'Et-*

Meidan. Le lendemain, un manifeste de la Porte annonçait au peuple l'abolition perpétuelle des janissaires et leur remplacement par « les troupes réglées musulmanes, aidées de Dieu. » Bientôt une nouvelle ordonnance supprimait les sipahis, et réglementait uniformément toutes les autres milices. Quatre mois après la mort de Mahmoud, le hatti-chérif de Gulkhané soumettait à des règles fixes et la levée des troupes et la durée du service.

L'ordonnance du séraskier Riza-Pascha (1843) est encore aujourd'hui la véritable loi organique de l'armée turque.

Il y a deux services distincts : le *nizam* ou service actif, le *redif* ou réserve.

L'armée active est divisée en six corps d'armée ou *ordous*, placés chacun sous la direction d'un feld-maréchal ou *muchir*.

Chaque *ordou* se partage en deux divisions, commandées par un *férik*.

Chaque division se subdivise en trois brigades, commandées par des *livas*.

L'ordou entier comprend six divisions d'infanterie, quatre de cavalerie et une d'artillerie.

Chaque régiment présente un effectif officiel de 3,263 hommes. Ses quatre bataillons sont composés à peu près comme les nôtres.

La différence de chaque grade est indiquée par le sabre, et par le *nicham* que l'on porte au cou.

Chaque régiment de cavalerie, qui comprend 934 hommes, se subdivise en six escadrons : le premier et le sixième de chasseurs, les quatre autres de lanciers.

Les régiments d'artillerie comptent 1,300 hommes

qui desservent douze batteries; ces douze batteries se composent de soixante-six pièces de campagne et de quatre obusiers.

En temps de paix, chaque ordou a son cantonnement particulier dans des provinces déterminés, d'où on ne le fait pas sortir.

Signalons encore les corps spéciaux : une brigade du génie, composée de 1,600 hommes; un corps central d'artillerie, composé de quatre régiments; enfin 16,000 hommes de corps détachés dans les régences de Tripoli et de Tunis, ainsi que dans l'île de Crète.

Une récapitulation générale nous donne dans les cadres un total de 170,376 hommes.

La réserve, en Turquie, est plus fortement organisée qu'en aucun pays du monde.

L'ordonnance de 1843 a limité à cinq années la durée du service actif; mais, en sortant du *nizam*, le soldat est incorporé dans le *rédif* pour sept autres années.

Le rédif est une seconde armée organisée comme la première, et gardant les mêmes cadres; les militaires renvoyés dans leurs foyers se réunissent un jour chaque semaine et un mois chaque année, pour les exercices et les manœuvres. Au premier bruit de guerre, le *rédif* rentre dans le *nizam*, et le sultan a deux armées au lieu d'une.

Le budget de l'armée turke s'élève à soixante-neuf millions de francs; l'État pourvoit directement à tous les besoins du soldat, il se charge de l'équipement, de l'habillement et de la subsistance.

Le traitement d'un capitaine (*ruz bachi*) est de 1,380 fr. par an. Celui d'un muchir de 276,000 fr.

Dans les circonstances exceptionnelles, le sultan fait

des levées en masse qui prennent tous les hommes valides. A l'heure du danger, la dette du sang est sacrée. En temps ordinaire, le contingent annuel est de vingt-cinq mille hommes. Le recrutement a lieu par enrôlement volontaire et par voie d'appel. Chaque ordou se recrute séparément dans son district. On ne peut enrôler qu'un fils par famille, et les fils uniques sont exemptés.—Autrefois les musulmans seuls faisaient partie de l'armée ottomane; aujourd'hui, le principe de l'égalité des races, proclamé par le sultan, ouvre la carrière militaire à tous les sujets de l'empire.

Outre son armée régulière, la Porte peut encore demander un contingent de cent vingt mille hommes à ses provinces, Valachie, Bosnie et Herzégovine, Haute-Albanie, Serbie, et à la vice-royauté d'Égypte.

Enfin les troupes irrégulières, qui comprennent les gendarmes, les gardes-champêtres, les volontaires, réfugiés et autres, et les Tatares de la Dobrudja et de l'Asie-Mineure, s'élèvent au chiffre de 87,000 hommes.

Cet ensemble, qui nous donne un total de plus de cinq cent mille hommes, fait de la Turquie une puissance militaire du premier ordre. Après le spectacle auquel l'Europe étonnée assiste depuis deux ans, nous n'avons point à parler de la valeur de ces troupes.

La marine turke, jadis la plus puissante de l'Europe, a reçu à de longs intervalles trois chocs vraiment terribles : à Lépante, dans le golfe de Tchesmè (1770) et à Navarin (1827).

Elle a tenté chaque fois des efforts héroïques pour recouvrer sa puissance. Mais on n'improvise pas une

marine. La flotte ottomane, au commencement de la guerre actuelle, était composée de :

2 vaisseaux à 3 rangs de 130 et de 120 canons.				
4	— 2 rangs	90	à	74
10 frégates à voiles		60	à	40
6 corvettes	—	26	à	22
14 bricks	—	20	à	12
16 cutters, schooners, etc.		12	à	4
6 frégates à vapeur de		800	à	450 chevaux.
12 corvettes et bâtiments inférieurs.				

L'état-major comprend cinq amiraux, trois vice-amiraux, sept contre-amiraux.

Chaque vaisseau de ligne reçoit un commandant en premier et un commandant en second; une sorte de major, nommé khodja, seize officiers, un médecin, deux chirurgiens, un aumônier, et un équipage de huit à neuf cents hommes. L'école navale de Khalki, dans l'île des Princes, tient toujours cent vingt élèves en réserve pour remplir les vides dans le cadre des officiers.

VI

FINANCES.

On l'a dit avec raison : c'est souvent par leurs finances que les gouvernements périssent. Il a suffi chez nous des *quarante-cinq* centimes pour porter un coup mortel à la république naissante. La mauvaise administration des richesses de l'État semble avoir été de tout temps le vice de l'Orient, et aujourd'hui même, malgré de nobles et généreux efforts, la Turquie est loin encore du but qu'elle se propose : une marche déterminée dans des opérations connues à l'avance ; des vérifications lucides et immédiatement possibles, dès qu'on les exige ; enfin une comptabilité régulière.

Les revenus de la Turquie varient de 150 à 172 millions de francs : on peut les décomposer ainsi :

	En piastres.	En francs.
Dîmes	220,000,000	50,600,000
Impôts foncier.	200,000,000	46,000,000
Capitation (*kharadj*)	40,000,000	9,200,000
Douanes	86,000,000	19,760,000
Impôts indirects.	150,000,000	34,500,000
Tribut de l'Égypte	30,000,000	6,900,000
— de la Valachie	2,000,000	460,000
— de la Moldavie. . . .	1,000,000	230,000
— de la Serbie.	2,000,000	460,000
	731,000,000	168,000,000

Sur ce budget de 168 millions, une portion très-minime (8 millions environ) est fournie par les provinces tributaires. Les 160 millions restants présentent la quotité de l'impôt dans la Turquie proprement dite, c'est-à-dire sur une étendue de territoire qui est plus du double de la superficie de la France[1].

La perception de l'impôt donne prise à plus d'un abus. La plupart des contributions se prélèvent en nature, et le gouvernement a recours au fermage, moyen ruineux et pour lui et pour les contribuables. Il y a des fermiers et sous-fermiers presque à l'infini ; chacun épuise de son mieux la substance de l'État, et s'enrichit aux dépens de tous.

On a décomposé ainsi le budget des dépenses :

	En piastres.	En francs.
Liste civile du sultan	75,000,000	17,250,000
Liste civile de la sultane mère et des sœurs mariées du sultan.	8,400,000	1,932,000
Armée	300,000,000	69,000,000
Marine	37,500,000	8,625,000
Matériel de guerre, artillerie et forteresse	30,000,000	6,900,000

1 *Ubicini*, L. C.

	En piastres.	En francs.
Traitements des employés dans tout l'empire et dans toutes les branches de l'administration.	195,000,000	44,850,000
Affaires étrangères, ambassades, consulats	10,000,000	2,300,000
Dotation du trésor, appellée *khazinéï nafia,* pour dépenses d'utilité publique, routes, pavages, encouragements à l'agriculture, etc.	10,000,000	2,300,000
Subvention à l'administration des vacoufs pour l'entretien des établissements qui en dépendent.	12,000,000	2,875,000
Service des arrérages des rentes viagères (*sehim*).	4,000,000	920,000
Rente viagère payée par le trésor, en compensation des anciens fiefs (*timars, siamèts,* etc.), aux propriétaires qu'il en a dépossédés. . . .	40,000,000	9,200,000
Subvention à la Banque ottomane	30,000,000	6,900,000
	751,000,000	173,052,000

La Porte a jusqu'ici tenté des mesures partielles et insuffisantes pour rétablir ses finances. Elle a retiré les nichans, supprimé l'ordre ruineux du Nichani-Iftikhar, et décrété une taxe extraordinaire. Quand la guerre est venue la surprendre et l'interrompre, elle préparait d'autres mesures : la mise en régie de la généralité de l'impôt, une répartition plus équitable en différents cas, l'abolition d'immunités injustes, la suppression des corporations et des monopoles.

Une réforme non moins indispensable, et qui se trouve déjà dans la pensée du gouvernement, c'est la

suppression des *vacoufs*, ou biens de main morte, possédés par les mosquées, ou en leur nom. L'État se chargerait de l'amortissement à un taux raisonnable pour les biens que les mosquées possèdent en propre; il assurerait, comme on l'a fait chez nous, le service du culte, et quant à ceux qui possèdent au nom des mosquées, il leur donnerait de nouveaux titres : une masse de biens considérable rentrerait ainsi dans la circulation libre et payerait sa quote-part de l'impôt auquel elle échappe.

Il y a dans ce moment une question pendante à Constantinople, du plus sérieux intérêt : ce n'est pas seulement une question de finance, c'est une question de principes et de souveraineté.

Jusqu'en 1840, les chrétiens domiciliés en Turquie ont possédé, sans payer aucun impôt au trésor, des immeubles considérables. Il est vrai que le gouvernement ne leur reconnaissait pas un droit de propriété directe. Mais la possession et la jouissance gratuite n'en étaient pas moins un fait. Dans le seul rayon de Constantinople, les propriétés ainsi enlevées à l'impôt atteignent une valeur de près de quatre cent millions. En 1840 le gouvernement voulut faire cesser cet état de choses anormal et soumettre à l'impôt foncier les possessions chrétiennes : il rencontra d'abord une assez vive opposition. On protesta. On invoqua les ordonnances des rois de France, les capitulations consenties, et la prescription née d'une tolérance immémoriale. Enfin des commissions mixtes sont parvenues à s'entendre sur le principe de l'impôt. On espère que de son côté le divan, si accessible maintenant aux idées de progrès, reconnaîtra le droit absolu de propriété des chré-

tiens, qui se trouveront ainsi placés sous l'empire du droit commun.

Ces diverses réformes se poursuivaient activement quand la guerre présente a éclaté; elle les ajourne sans les renverser. Une paix forte ne pourra que hâter leur essor nouveau. Le prestige qui s'attache toujours aux victorieux ferait évanouir les dernières résistances devant la volonté du sultan.

Les réformes tentées si audacieusement par Mahmoud et poursuivies avec une si énergique persévérance par son fils Abdul-Medjid, ont été l'objet des appréciations les plus diverses. Elles n'ont échappé ni au dénigrement systématique de ceux qui voulaient tout blâmer, ni à l'enthousiasme par trop lyrique de ceux qui veulent louer toujours. Selon les uns, le tanzimat a pris, pour ainsi parler, la Turquie par la main et l'a fait monter tout à coup au rang des nations organisées pour l'avenir. Du jour au lendemain elle est entrée dans le concert européen de la civilisation. Selon les autres, au contraire, le tanzimat a pris à la Turquie ce qu'elle avait, sans lui donner ce qu'elle n'avait pas : il l'a dépouillée de sa force antique et l'a désarmée devant le monde.

Ces deux jugements sont trop extrêmes pour être vrais.

Il est impossible de méconnaître la pensée noble, sociale et vraiment humaine qui anime le tanzimat; mais, en fait de réformes politiques, il faut toujours distinguer soigneusement ce que l'on a voulu et ce que l'on a pu. En Turquie, tout est commencé et rien n'est fini. Il y a eu plus de changements sur le papier que dans les mœurs; la révolution sortie du séraï s'est arrêtée plus d'une fois sur le seuil du bureau d'un

fonctionnaire. En maintes circonstances, on a tenté d'étouffer le progrès sous le poids toujours retombant des vieux abus. Il faut plus d'un jour pour détourner une nation de sa routine séculaire. Les Ottomans sont moins emportés que d'autres par l'esprit d'innovation, qui semble un des traits propres de l'âge moderne. Dans une réforme, ils voient surtout un changement; et, par nature, bien plus encore que par religion, ils sont ennemis de tout changement. Les Ottomans sont faits pour l'activité oisive du commandement; c'est un peuple destiné à être servi; il donne des ordres et ne s'inquiète pas assez de savoir comment on les exécute. Ce n'est pas ainsi que les réformes prennent racine et fructifient dans un sol tout encombré de plantes parasites, tout empoisonné de semences ennemies. Pour que l'œuvre se fasse il faut qu'on y mette la main; les nations aujourd'hui ne peuvent plus être sauvées que par elles-mêmes; il ne leur est pas loisible de passer procuration à des voisins plus ou moins complaisants. A Constantinople, sous la pression européenne, les changements indiqués par le tanzimat ont subi déjà un commencement d'exécution; mais dans l'Asie, loin du maître, les résistances se sont organisées; on a baisé le firman de Gulkanè, mais on l'a traité comme une *lettre morte*, et, après un temps d'arrêt insignifiant, on a repris les anciens errements. La perception des impôts n'est pas plus régulière, et les diverses opérations de finances donnent lieu à toutes sortes d'exactions chez les agents subalternes; chez les supérieurs, les exemples de concussion ne sont pas beaucoup plus rares que par le passé. Quant aux formes nouvelles de la justice, il est vrai qu'elles ont été solennellement proclamées

dans les tribunaux; mais quelques-unes de leurs dispositions soulèvent d'invincibles répugnances. A Damas, quand un chrétien doit prêter serment en justice, il faut mettre une armée sur pied pour assurer la police de l'audience. Si l'on ajoute à ces divers motifs le trouble inséparable d'une guerre qui met en question l'existence même des Ottomans comme nation, on comprendra trop aisément que l'heure n'est pas encore arrivée pour la Turquie de goûter les fruits de la réforme. Mais cela ne prouve rien contre la réforme même. La réforme en soi est juste et morale; si la Turquie ne pouvait y ployer sa vie, la Turquie ne serait pas digne de vivre. Le malaise même qu'elle éprouve aujourd'hui doit être pour nous comme un symptôme heureux. Il en est d'elle comme d'un malade dont la sensibilité s'est émoussée dans de trop longues douleurs: il ne sent pas ses maux et il continue à mourir doucement, sans même s'apercevoir qu'il meurt. Pour le sauver, il faut secouer sa torpeur et faire passer à l'aigu le mal qui s'endormait dans les langueurs de l'état chronique. — Je ne saurais trouver une comparaison plus juste pour peindre ce qui se passe maintenant en Turquie. — A part l'intérêt politique que nous pouvons avoir dans la question, il y a là aussi un phénomène psychologique digne de l'attention du monde. Et qu'on ne me dise pas que les remèdes énergiques emportent parfois le malade avec la maladie : ce n'est pas là une raison. Les nations ne meurent que quand elles ne méritent plus de vivre.

VII

LA SOCIÉTÉ RELIGIEUSE.

Les résistances contre la réforme, Abdul-Medjid, comme Mahmoud son père, les rencontre surtout dans la société religieuse, dans le corps de l'ulèma et dans les derwischs.

Les ulèmas sont les docteurs de l'islamisme.

La théologie pas plus que la politique du Koran ne sont choses toujours claires. Le peuple a besoin d'intermédiaires; il faut des interprètes à la loi. Mahomet a laissé des lacunes qu'il faut combler; les cérémonies du mariage et des funérailles exigent certaines formalités, sont accompagnées de certains rites qui ne sont point familiers à la foule des croyants. L'ulèma supplée à tout. C'est l'intermédiaire naturel entre le ciel et la terre.

Les khalifes qui, à l'origine, avaient réuni tous les pouvoirs dans leur forte main, se démirent bientôt des fonctions judiciaires et sacerdotales en faveur des

membres de l'ulèma. Le chef de l'ulèma fut presque aussi puissant que le sultan.

On connaît le caractère profondément religieux des Musulmans. Les khalifes, pour assurer la plus prompte exécution de leurs ordres, avaient coutume de demander à l'ulèma une déclaration de *conformité* de leurs décisions avec le Koran, qu'ils devaient toujours respecter. Cette déclaration s'appellait le *fetva*. Par le refus du *fetva*, un mufti pouvait paralyser l'action d'un sultan timide. Le souverain était au-dessous du prêtre. Derrière le *mufti* ou *cheikh-ul-islam* se range le corps de l'ulèma, discipliné par une hiérarchie puissante. Le corps entier se subdivise en deux branches : la branche religieuse, qui comprend les ministres du culte, et la branche judiciaire, qui comprend les interprètes de la loi et les juges. La branche judiciaire est la plus riche, la plus puissante et la plus influente. « Le clergé, dit M. de Hammer, en tant que par ce nom l'on désigne les ministres du culte, ne jouit peut-être nulle part de moins d'influence qu'en Turquie. Les jurisconsultes, au contraire, n'ont dans aucun royaume, la Chine exceptée, plus de considération, et n'exercent plus de pouvoir dans les affaires politiques. »

Nous avons parlé précédemment des juges.

Les interprètes de la loi, qui portent le nom générique de *muftis*, forment un corps d'environ deux cents membres, répandus dans les divers tribunaux de la Turquie : leur fonction se borne à donner aux plaideurs ce qu'on appellerait en droit romain « *la formule*. » Ils répondent à la question de droit qu'on leur pose, mais sans préjuger de son application adéquate au fait : ceci ne les regarde pas. Ils écrivent leur

formule sur une feuille de papier, longue de neuf pouces, large de quatre : on la leur paye vingt paras. Ce n'est pas tout à fait trois sous de France.

Les ministres du culte, ou *imams* (ce nom veut dire *conducteur*, celui qui marche devant), se subdivisent en *cheikhs*, chargés de la prédication; en khatibs, chargés de lire, au nom du sultan, la prière officielle du vendredi; en *imams* proprement dits, qui président aux cérémonies du mariage et des funérailles; en *muezzins*, chargés d'annoncer la prière; en *cayims*, espèce de custodes, chargés du soin matériel de la mosquée.

L'ulèma, comme tout ce qui s'appuie sur des pratiques, comme tout ce qui ne puise sa force que dans la connaissance exclusive des formules, l'ulèma est hostile au progrès, qui serait sa ruine, et comme il se défend par une hiérarchie puissante, et qu'il dispose des immenses richesses des mosquées, il organise contre la réforme une résistance opiniâtre. Il rencontre deux auxiliaires dans l'esprit défiant et lent d'une bourgeoisie immobile et dans le fanatisme que l'ordre des derwischs inspire au peuple par l'excentricité de sa vie et ses prédications folles.

Mahomet avait dit : *Point de monachisme dans l'Islam.*— Mais trente ans après sa mort, on lui emprunta une autre maxime : « *La pauvreté est ma gloire.* » Bientôt le khalife Ali renonça volontairement aux biens de ce monde; le goût des Arabes pour la vie contemplative entraîna un assez grand nombre d'hommes à la suite d'Ali ; ils le reconnurent pour chef. Leur association reçut le nom de Safashabi ou les Purs. Les derwischs entraient dans l'Islam, malgré la parole du

fondateur. Leurs premières années se passèrent dans la pratique de la bienfaisance, dans l'exercice des vertus sociales. Ali avait toujours devant les yeux la parole du Prophète : *Le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables ;* mais bientôt les derwischs sortirent de la vie active pour se plonger dans les molles délices du rêve. En même temps que la règle se relâchait, le nombre des adeptes allait s'augmentant toujours. Les derwischs se répandirent de la Méditerranée à la mer Rouge, du Gange au Bosphore. On en compta soixante-douze ordres en Arabie, en Perse et en Turquie. L'empire ottoman en comptait trente-six pour sa part. Douze étaient plus anciens que lui ; les vingt-quatre autres ont été fondés depuis la fin du XIII[e] siècle jusqu'au XVIII[e]. A cette époque, leur principale couvent était à Cogni, dans l'Anatolie; chaque année, leur assemblée générale en réunissait près de huit mille. Parmi les cheikhs de ces ordres divers, il faut citer Oweis, né dans l'Yémen, à qui l'ange Gabriel ordonna de renoncer au monde, trente-sept ans après la mort du Prophète. Ses sectateurs se faisaient arracher toutes les dents en souvenir des deux dents que Mahomet avait perdues à la bataille d'Ohod ; Abdul-Kadir-Gilani fleurit à Bagdad, où il dort dans un turbé de marbre, qu'entourent les dépouilles de tous les grands mystiques de l'Orient ; Seid-Almed-Rufaï avalait des charbons ardents, et s'imposait les plus cruelles tortures. L'origine de ces mystères remontait jusqu'à l'Indien Baba-Reten, qui vécut, dit-on, cinq cents ans et connut toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; c'est lui qui apporta de l'Inde l'opiat de haschisch, — l'extase en pastille ; — un autre cheikh,

Ebul-Hasan-Schaseli, découvrit les vertus précieuses de la fève de moka ; Hadschi-Begtasch donna un nom aux janissaires. C'était sous le règne d'Orkan, qui eut toujours pour les derwischs une vénération profonde. Un jour, il invita l'un d'eux à s'asseoir sur son trône. Un de leurs cheikhs commandait un régiment ; huit derwischs, logés dans les casernes des janissaires, priaient Dieu jour et nuit pour le succès de leurs armes. Il y en a dont l'importance fut telle qu'ils portèrent le titre de Pascha.

Ils ne tardèrent pas à devenir dangereux, dans l'ordre religieux d'abord, puis dans l'ordre politique. Le panthéisme se formula dans leurs doctrines ; Dieu fut assimilé à la matière ; la raison individuelle put interpréter seule le Koran ; enfin on arriva au matérialisme. Bientôt le derwischisme se posa devant le siècle : ce ne fut plus une doctrine pure ; ce fut une institution. Il y eut deux degrés dans l'enseignement ; après l'initiation, l'adepte, qui ne vit plus dans le Koran qu'une lettre morte, fut affranchi de toute loi, hors l'obéissance aveugle et la soumission absolue à son cheikh. « Quoi que vous fassiez, quoi que vous pensiez, ayez toujours votre chef présent à l'esprit. » Du reste, parmi les pratiques extérieures, rien ne fut oublié de ce qui pouvait frapper l'imagination mobile et impressionnable du peuple, les chants frénétiques, les valses enivrantes, les macérations du jeûne, les tortures publiques, le sang répandu, la chair déchirée, enfin le martyre volontaire se prolongeant pendant toute une vie. Ajoutez à cela, pour parler au cœur et à l'âme, la grâce et l'éclat des plus grands noms poétiques de l'Orient, Hafiz, Saadi et les autres, dont les ghazèls, qui flottent du

mysticisme à la sensualité, tour à tour s'embrasent de désirs voluptueux, ou respirent les plus purs ravissements de l'extase ; l'adoration de la créature se voile sous l'adoration de Dieu, et la glorification de l'esprit devient l'apothéose de la matière. Plusieurs fois les derwischs émurent et troublèrent l'empire. Les sultans, qui voulurent les écraser, rencontrèrent les janissaires sur leurs pas ; l'ambition rivale des ulèmas les combattit vainement au nom du Koran. Ils résistèrent aux ulèmas comme aux sultans.

Quand Mahmoud eut supprimé les janissaires, il se retourna vers les derwischs : les derwischs tremblèrent, « *dévorés d'angoisses et le dos appuyé contre le mur de la stupéfaction.* » Mahmoud hésita. Aujourd'hui encore le derwisch tient l'âme du peuple. Un derwisch arrête par la bride le cheval du sultan ; il entre dans la salle d'audience d'un ministre, il l'insulte; si l'audace va trop loin, et qu'il faille un châtiment pour la dignité du pouvoir et la moralité de l'exemple, le peuple prend parti pour le derwisch, et s'incline devant ses misérables restes, comme un chrétien devant la tombe sacrée d'un martyr.

Il y a là un obstacle à franchir avant de passer outre.

Cette opposition assez violente que la réforme turke concentre dans la société religieuse née de l'islamisme, s'appuie-t-elle sur quelque chose de positif ? a-t-elle son fondement dans le dogme même ?

Nous ne le croyons pas.

Quand on étudie attentivement la pensée de Mahomet, on peut, malgré l'obscurité de son exposition et l'incohérence de ses développements, on peut extraire du Koran un rationalisme assez éclectique, et faire

aboutir le mahométisme au déisme pur. Le Koran, à nos yeux, est une philosophie plutôt qu'une religion, et s'adresse à la raison plutôt qu'il ne s'impose à la foi; il laisse en paix les facultés mystiques de l'âme humaine, si vivement surexcitées par les derwischs. C'est peut-être un tort, la foi est une des plus impérieuses nécessités de l'humanité. Quand il a posé le dogme de l'unité de Dieu comme base inébranlable de son système, le Koran fait assez bon marché du reste. « Celui qui a dit : Il n'y a qu'un seul Dieu, celui-là est entré dans le paradis. » Et ailleurs : « La vertu ne consiste point à ce que vous tourniez vos visages du côté du levant ou du couchant; vertueux sont ceux qui croient en Dieu et au jour dernier, au Livre et aux prophètes; qui donnent pour l'amour de Dieu des secours à leurs proches et aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs et à ceux qui demandent; qui rachètent les captifs, qui observent la prière, qui font l'aumône, remplissent les engagement qu'ils contractent, se montrent patients dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violences. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur. » (*Koran*, ch. II, v. 172.)

On retrouve cette doctrine éparse dans le monde, aussi bien dans les écoles que dans les sanctuaires; elle fait partie de ce fonds commun d'idées qui n'appartient point en propre à telle ou telle communion, mais qui est comme le patrimoine indivis du genre humain. Si le dogme de Mahomet vient ainsi aboutir au déisme, si la dernière analyse de son œuvre ne donne que cette conséquence, acceptée par la conscience de tous les peuples qui marquent dans la civilisation, sa doctrine ne s'oppose au triomphe d'aucun progrès.

D'autre part, sa discipline extrêmement simple ne crée aucun obstacle aux évolutions humaines. Ce que les nations occidentales ont si longtemps regardé comme l'empêchement le plus réel du progrès, qui pour elles était surtout le changement, je veux dire la séparation des castes immuables, n'existe point en Turquie. La société musulmane n'est qu'une vaste démocratie, sous le *principat* d'un seul, pour parler comme Tacite. Cette égalité, non-seulement dans le droit, mais dans la dignité même de l'individu, et dont le *hammal*, qui porte votre sac de nuit pour trois piastres a le sentiment comme le vézir qui vous accorde une audience, Mahomet l'établit dans l'Islam sur les ruines des petites oligarchies arabes. Ce sentiment profond d'égalité a deux conséquences : le choix du souverain peut aller chercher le mérite et le courage, qu'il élève aux plus hauts emplois, sans jamais froisser l'opinion publique. On fait un ministre d'un chamélier, un amiral d'un caidji qui tenait la rame hier encore, sans que l'on songe même à trouver la chose extraordinaire ou choquante. Il en résulte aussi une charité sympathique et efficace, que le malheur ne sollicite jamais en vain. La Turquie est le pays du monde où il y a le moins de pauvres et le plus d'hommes généreux. Le Musulman a toujours la main ouverte.

La doctrine du Koran, la plus fatale au progrès, dans l'ordre politique plus encore peut-être que dans l'ordre moral, c'est le dogme si formellement exprimé de la prédestination.

« L'élu comme le réprouvé est prédestiné au bonheur ou au malheur éternel, étant encore l'un et l'autre dans le sein de leur mère. » Et, ce qui est peut-être plus

grave au point de vue politique, c'est cette autre sentence : « Chaque nation a son terme. Quand le terme est arrivé, les hommes ne sauraient ni le reculer ni l'avancer. »

C'est aller presque aussi loin que saint Augustin dans la voie terrible et désespérée du fatalisme.

Quelques théologiens de l'Islam se sont efforcés de combattre la prédestination, comme incompatible avec la justice de Dieu. On a composé de gros livres pour démontrer que le Koran ne paralysait point le libre arbitre; mais pas plus chez les Musulmans que chez nous, on n'est parvenu à établir par une démonstration rationellement satisfaisante l'accord logique de la prescience divine et de la liberté humaine. Ce fatalisme d'ailleurs trouve un auxiliaire trop complaisant dans la nonchalance apathique du caractère oriental. Il est doux de justifier son malheur avec un mot pieux : *Allah kérim!* (Dieu est le plus grand!) et de se consoler de sa ruine en disant : C'était écrit. Ce *kismet*[1] d'ailleurs ne s'appuie-t-il pas naturellement sur la résignation à Dieu, qui est le fond même de l'Islam et sa dernière pensée?

Aujourd'hui cependant les docteurs de l'Islam réduisent le *kismet* à trois points. Ils déclarent que la prédestination ne regarde que l'état spirituel; qu'elle n'embrasse pas tout le genre humain, mais seulement une partie des mortels prédestinés; enfin, et c'est là le grand intérêt de la question, qu'elle n'a aucun rapport à l'état civil et politique d'un peuple. Disons-le pourtant : cette interprétation sage n'est pas encore sortie

[1] *Kismet* est le nom qu'on donne à la doctrine fataliste des Ottomans.

des livres de quelques docteurs pour se répandre dans l'âme du peuple. En Orient les idées nouvelles font leur route lentement. Le divan le sait bien, et chaque fois qu'il a dû prendre une mesure nouvelle, alors même qu'il n'a pas rencontré une opposition décidée, il s'est heurté à une résistance inerte et découragée. Le gouvernement tourne la difficulté quand il ne peut pas l'aborder de front. Il y a tant de choses dans le Koran, que des disputeurs un peu habiles sont toujours sûrs d'y trouver le *pour* et le *contre* sur chaque question. Lorsque la Porte veut tenter quelque réforme, elle consulte les textes, et, s'ils restent muets, fouille les *hâdis*. Avec un peu de bonne volonté,—les docteurs n'en manquent pas,— on finit toujours par trouver un argument en faveur des changements proposés. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quand on voulut établir les quarantaines dans les échelles du Levant, l'opinion se montra vivement choquée. Mahmoud lui-même hésitait. Enfin un des conseillers trouva un argument irrésistible : « Au temps du Prophète, dit-il, une ville du Hedjaz était en proie à la peste. L'envoyé de Dieu, interrogé sur ce qu'il convenait de faire, répondit : Que personne de ceux du dehors n'entre dans cette ville; que personne de ceux du dedans n'en sorte. Le salut d'une seule créature ne doit pas être risqué sans nécessité. » Ce hadis, rappelé à propos, leva tous les scrupules, et le fetva qui autorisait les quarantaines fut rendu. L'ordonnance relative à la formation des nouvelles milices était basée sur des motifs à peu près semblables : « La victoire, dit à ce sujet l'historien du massacre des janissaires, Esaad Éfendi, est une perle attachée au fil des décrets du ciel; il est néanmoins

reconnu par les hommes religieux et par les sages que, dans ce monde, le succès dépend du choix des moyens. *Prenez bien vos mesures et fiez-vous à Dieu,* a dit le Prophète. La marche naturelle des choses, telle que la Providence l'a réglée, est que les effets soient en rapport avec les causes. Pour obtenir l'avantage dans les combats, il faut, sans doute, chercher d'abord à se rendre la Divinité favorable, mais il est indispensable aussi d'avoir une armée docile à l'ordre de ses chefs. C'est là le sens de ce mot du Prophète : *La guerre est au plus fin*[1]. »

[1] *Ubicini.* (L. C.)

VIII

SOCIÉTÉ CIVILE. CONDITION DES FEMMES.

Nous avons fait voir que les distinctions aristocratiques n'existent point en Turquie, où il n'y a ni noblesse, ni classes privilégiées, ni transmission de titre héréditaire. Il n'y a même point à proprement parler, de nom de famille. Tout commence et tout finit à l'individu.

Il n'y a de descendance reconnue que dans la maison de l'empereur, de même qu'il n'y a d'autre hiérarchie sociale que celle des fonctionnaires publics. L'annuaire officiel de 1850 les a classés ainsi :

EMPLOI DE L'ÉPÉE (*seïfiè*).	DIGNITÉS DE LA LOI [1] (*ylmiè*).	Gouvernement et Administration.	EMPLOIS DE LA PLUME (*kalemiè*).	PALAIS impérial (*mabeïn*).
Le Grand-Visir.—Le Cheikh-ul-Islam. Les Ministres et les Membres du Conseil privé.				
Feld-Maréchal (*muchir*).... (avec le titre de pacha)	Les deux *kasi askers*, présidents des deux chambres de la Cour suprême.	*Vizir* [2].	Fonctionnaires du rang supérieur (*rutbei bala*)	Le grand maître du palais.
Général de division (*ferik*).. (avec le titre de pacha)	Grands juges de 1re classe (Constantinople) (avec le titre de molla)	*Miri-miram* (émir des émirs)	Fonctionn. du 1er rang.	Le grand chambellan.
Général de brigade (*liva*)...	Grands juges de 2e classe (des villes saintes) (avec le titre de molla)	*Miri ulumèra*	— du 2e rang.	Le gr. écuyer (*slabli amirè*)
Colonel (*mir-alaï*) .... (avec le titre de bey)	Grands juges de 3e classe (des quatre villes) (avec le titre de molla)	*Capoudji-bachi* (chambellans)........	— du 3e rang.	
Lieutenant-colonel (*caïmacam*) .... (avec le titre de bey)				
	Grands juges de 4e classe (*makredji*)... (avec le titre de molla)	....	— du 4e rang.	
Chef de bataillon (*bin-bachi*)......	Grands juges de 5e classe (*devriiè*)..........	....	— du 5e rang.	
Adjudant-major (*kolassè*)	Juges ordinaires de 1re classe.......... (cadis)		*Khojeguian* [3] [les maitres].	
Capitaine (*ius-bachi*).............	Juges ordinaires de 2e classe........... (cadis)			

[1] Tous les employés de la magistrature et de la bureaucratie portent le titre d'*efendi*, corruption du grec *aphtendis* (qui agit de sa propre autorité). Ce même mot s'emploi dans le discours, quelle que soit la personne à qui l'on s'adresse, et correspond alors à *monsieur*.

[2] Cependant *vizir* est un peu moins que *muchir*. Ce titre, comme ceux de *mir-miran*, *miri-ulumera*, etc., est purement honorifique et correspondait à d'anciens grades du palais impérial, alors que le gouvernement des provinces était entre les mains des pages et des officiers du Séraï.

[3] *Khodjeguian* est un titre de chancellerie qui se donne aux employés inférieurs du divan.

Du reste, ces fonctionnaires ne peuvent en aucune façon être assimilés à ce que nous appelons l'aristocratie, dont ils n'ont ni l'hérédité ni les priviléges.

Le vrai Musulman a pour le fonctionnaire public une sorte de dédain, qu'il ne prend même pas la peine de dissimuler : il le regarde volontiers comme un esclave qui porterait des chaînes d'or.

Jusqu'à la réforme, cette opinion était assez juste, et la déconsidération du pouvoir était méritée. Les fonctionnaires n'étaient que les esclaves du sultan; tandis qu'il avait un profond respect pour la vie du dernier Ottoman de son empire, il faisait tomber sans scrupule la tête d'un vézir : les fonctionnaires, de leur côté, de même qu'ils avaient la bassesse de l'esclave, en avaient aussi les vices, la fourberie et l'avidité. Ils se hâtaient, comme des gens qui ne sont pas sûrs de l'heure. Ils ne se contentaient pas de *tondre* le mouton populaire, ils *l'écorchaient*. Les historiens rapportent des exemples d'une rapacité incroyable.

Les temps sont changés. Les fonctionnaires de tout rang sont rentrés aujourd'hui sous le droit commun. Ils ont la garantie des lois, comme tous les autres citoyens; on ne peut les frapper que de condamnations régulières. Dès que le peuple sera convaincu de leur intégrité, et la chose dépend d'eux maintenant, il les entourera sans doute de cette considération et de ces égards qui sont partout la première récompense du pouvoir noblement porté.

L'Europe est pleine de préjugés. Nous vivons sur un fonds de vieilles idées, que nous ne prenons pas la peine de changer : en principe, elles ont bien eu quelque chose de vrai, mais il y a si longtemps, qu'il ne leur

en reste plus rien. La polygamie turque est un de ces sujets sur lesquels s'est le plus exercée la fantaisie des voyageurs qui écrivent leurs impressions de voyage dans le cabinet. On a beaucoup brodé sur ce thème brillant.

Voici ce que nous croyons la vérité.

Mahomet trouva chez les Arabes la polygamie qui a toujours existé en Orient; il la toléra plus qu'il ne l'autorisa; en tout cas il ne l'encouragea point. Elle n'est de sa part qu'une concession faite aux mœurs antiques; il a dit quelque part : « L'homme qui ne prend qu'une seule compagne est louable. » Il a dit ailleurs : « N'épousez que deux, trois ou quatre femmes. Si vous ne pouvez les maintenir avec équité (c'est-à-dire en les entretenant convenablement), n'en prenez qu'une. » Ceci, d'ailleurs, est une prescription politique, bien plutôt qu'une loi morale, car Mahomet ajoute aussitôt : « Dans ce cas, bornez-vous à vos esclaves; cette conduite vous facilitera le moyen d'être juste, et de doter vos femmes. » La loi chrétienne de la chasteté n'est pas dans sa pensée. En fait, les quatre cinquièmes de la population turque n'usent point de l'autorisation que le Koran leur accorde. A Constantinople, les fonctionnaires publics, tous les hommes qui sont à la tête de la réforme, n'ont qu'une seule femme légitime.

On pourrait abolir la polygamie. C'est notre conviction intime : à l'heure qu'il est, elle n'est plus dans les mœurs turques que comme exception. Elle est du reste entourée, pour ceux qui veulent en user, de restrictions et de devoirs, Le mari doit doter chacune de ses femmes, pourvoir seul à leur entretien, et leur donner à toutes une maison, ou du moins un harem parti-

culier, et des serviteurs qui leur soient propres. Aussi, comme nous le disions tout à l'heure, la polygamie est maintenant l'exception.

En général la femme turque est ignorante, c'est de quoi je n'ose pas trop plaindre les maris; elle est bonne et très-particulièrement attachée à ses enfants, dont on lui confie la première éducation. Elle est souveraine dans le harem, où elle reçoit toutes les femmes et les hommes de sa parenté étroite. Elle va où elle veut, à toute heure du jour, mais accompagnée et voilée. Le voile est pour elle une obligation religieuse. Le Prophète prescrit à ses épouses, à ses filles, et aux femmes des croyants d'abaisser un voile sur leur visage: « Ce voile sera la marque de leur vertu, et un frein contre les discours du public. » En Turquie, comme ailleurs, l'homme se croit assez volontiers supérieur à la femme; « aussi, dit un voyageur, M. le docteur Brayer, le Musulman pense comme la loi et se conforme à la loi. Il se croit supérieur à la femme; le Koran l'a dit, la nature le prouve; il est bon, affectueux envers elle; mais sa bonté est grave, protectrice, c'est celle d'un supérieur envers un être faible, nécessaire à son bonheur. L'homme, regardant la femme comme le plus grand des biens que la Divinité lui accorde, la préfère à tout autre bien. Au lieu d'exiger d'elle une dot, c'est lui qui lui en donne une; il fait des cadeaux aux parents de son épouse au lieu d'en recevoir. Ses devoirs sont tracés par la nature elle-même; il est chargé de l'extérieur; il est tenu de nourrir, d'habiller, d'entretenir sa famille suivant son rang dans la société, et suivant ses moyens. S'il ne le peut, l'épouse réclame le divorce et l'obtient; s'il le peut et ne le veut pas, elle

l'y contraint par la loi; s'il la maltraite, il est sévèrement puni. La femme préside à l'intérieur; elle doit d'abord obéissance à son époux, puis elle est chargée des détails du ménage, de la préparation des aliments, de l'allaitement et du soin de ses enfants. Si la médiocrité des moyens de son mari lui en fait une nécessité, elle emploie ses loisirs à filer et à tisser le lin qui lui est remis pour l'usage de la famille. »

Le Koran lui-même a reconnu cette supériorité de l'homme, et il lui donne une sanction à laquelle, hâtons-nous de le dire, les maris turks ont rarement recours.

« Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevés ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises; elles conservent soigneusement, pendant l'absence de leur mari, ce que Dieu a ordonné de conserver intact; vous réprimanderez celles dont vous aurez à blâmer l'inobéissance; vous les reléguerez dans des lits à part; vous les battrez; mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez pas querelle. Dieu est élevé et grand. »

En d'autres passages Mahomet à trouvé de nobles paroles pour louer les femmes : « Elles sont, dit-il aux hommes, elles sont votre vêtement, et vous êtes le leur. »

Le Koran laisse à la femme la responsibilité morale de ses actes, et lui donne une âme immortelle comme la nôtre. Elle a aussi parfois des droits et des devoirs que nous ne reconnaissons point à nos femmes, même dans notre civilisation plus clémente. Ainsi la femme

turke peut remplir les fonctions d'*imam*, et réciter la prière publique ; elle marche contre l'ennemi, quand le territoire de l'Islam est envahi, et elle peut accorder l'*aman* qui suspend la guerre ; elle marche à l'ennemi, même sans l'autorisation de son mari, mais elle marche voilée. Pendant que nous étions à Constantinople, une inconnue, une fille du désert, que l'on appelait la *Vierge-Noire*, traversa la ville, suivie d'une troupe d'irréguliers, pour aller joindre au camp de Várna le généralissime Omer-Pacha. Elle montait à cheval avec autant de hardiesse que de grâce. Sa haute taille disparaissait sous les plis nombreux d'un vaste féredgé d'éloffe brune, et elle portait sur le visage le *borghot* de crin noir, masque habituel des femmes égyptiennes.

Ce sont là de grands pouvoirs sans doute, et de hautes prérogatives. Hâtons-nous de dire cependant qu'on ne les rencontre qu'à l'état d'exception ; et d'autre part la seule possibilité de voir un jour partager l'affection de son époux, est déjà un outrage pour la dignité de la femme. Cette privation de tout commerce avec la pensée virile, cette longue réclusion au fond du harem énerve et alanguit la femme. Elle donne je ne sais quoi de puéril et de vain à sa grâce même. Et qu'on y prenne garde, il ne s'agit point seulement de la femme ici, il s'agit des générations à venir. C'est dans le sein des mères que se forme l'âme des fils.

Il est possible qu'un jour la polygamie disparaisse complétement des mœurs turques. Dès maintenant, elle n'y a plus que de faibles attaches. La réclusion et le voile sont au contraire dans les habitudes comme dans la religion du peuple. Les maris croient aussi y trouver des garanties matérielles qui les rassurent. Mais avec

ce système et cette complète séparation des sexes, le mariage est une loterie où l'on ne peut même pas choisir ses numéros; c'est un véritable jeu de hasard, avec l'inconnu pour partner, et n'est-ce point une loi humaine et sociale, que la possession avilit la femme, quand elle n'est pas ennoblie par son libre choix?

IX

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

Quand on parcourt les belles provinces de l'empire ottoman, on est également frappé de deux choses : de la libéralité prodigue de la nature et de l'incurie des hommes. On l'a dit avec raison : « L'agriculture, en Turquie, peut s'exercer à tous les degrés intermédiaires du sol et du climat ; depuis les sables arides de l'Arabie jusqu'aux plaines les plus fertiles de la Moldavie; depuis les grosses couches de neige qui couvrent la terre une grande partie de l'année, jusqu'à l'humidité causée par la rosée du ciel et les irrigations naturelles du Nil, depuis les froids les plus intenses jusqu'à la chaleur la plus ardente. Les produits de l'agriculture de l'empire, s'exerçant dans tous les degrés de chaleur et de froid, d'humidité et de sécheresse, de lumière et d'électricité, fournissent si bien à tous les besoins qu'aucun autre pays ne possède un ensemble plus complet de produits :

les blés, les riz, les châtaignes et les dattes; les chanvres, les lins, les soies et les cotons; les olives, les oranges, les amandes et le café..... A l'immense étendue des variations climatériques et agronomiques de la production agricole de l'empire, viennent se joindre les avantages d'une position géographique incomparable. La Turquie est à cheval sur l'Europe et sur l'Asie; là, elle possède la Roumélie, riche contrée; ici l'Anatolie, pays magnifique. Par la Bosnie et la Servie, elle touche à l'Autriche; par la Moldavie, la Bulgarie, la Dobrodja et l'Arménie, elle est limitrophe de la Russie, et par le Kurdistan, elle s'avance jusqu'au royaume de Perse; et cette vaste étendue de territoire réunit tous les systèmes d'agriculture, depuis l'état nomade, l'agriculture pastorale, jusqu'aux assolements de plantes industrielles.....

« En passant de la production à la consommation, l'écoulement des produits de l'agriculture présente les plus grandes facilités. Le pays possède quatre lacs, un grand nombre de baies et de golfes, et est sollicité par six mers dont les flots roulent sur ses rivages et l'enlacent de toutes parts pour le déterminer à produire et à vendre. Les grandes rivières et les grands fleuves n'attendent que l'ordre de charrier dans leur courant ses produits et de les porter à la mer. En Europe, ce sont le Danube, la Save, la Morava, le Sereth et l'Olto; en Asie, l'Euphrate, le Tigre, le Kizil-Irmaq et le Jourdain; en Afrique, le Nil. L'empire débouche dans la mer Noire par la Bulgarie, la Roumélie, le Bosphore, l'Arménie, le pays de Roum; dans l'Archipel, par l'Anatolie, la Macédoine et la Thessalie; dans l'Adriatique et la mer Ionienne, par l'Albanie: dans le golfe Persique, par

l'Irak. Par le Bosphore et les Dardanelles, dont il tient les clefs, il est maître absolu de la mer de Marmara, qui baigne les murs de la capitale. »

Mais il est impossible de rencontrer une terre à la fois plus féconde et moins cultivée. Ce vaste empire, réunit tous les climats offre à l'homme tous les produits : le froment, l'orge, l'avoine, le seigle, le millet, le dourah, le sarrazin, et ce blé, qui est le blé du pays par excellence, le blé de Turquie, dont l'épi rend *trois cents pour un ;* n'oublions pas le riz, dont l'importance est capitale en Orient; toutes les variétés des plantes potagères; le tabac, le chanvre, le coton; tous les arbres fruitiers, dont quelques-uns donnent, chaque année, deux ou trois récoltes. Quel parti les heureux possesseurs vont-ils tirer de tout cela? Ne nous fions pas aux apparences et voyons les faits.

Les Osmanlis tiennent l'agriculture en grande estime, mais c'est une estime qui ne se traduit point par les œuvres. La tradition dit bien : l'agriculteur est récompensé par son Dieu, mais, malgré cette promesse, personne ne se soucie d'être agriculteur. Cette terre précieuse, qui attend, qui appelle des bras, elle n'est point cultivée. Souvent le désert commence à la porte des villes; souvent l'on marche de longues heures sans trouver la trace vivante de l'activité humaine.

Une commission d'enquête, nommée par le gouvernement pour rechercher les causes de cet abandon fatal, les a groupées sous quatre chefs :

—Le défaut de connaissances pratiques chez les cultivateurs, qui se contentent de la plus grossière routine, effleurant à peine le sol avec une mauvaise charrue, n'engraissant jamais le sillon qui s'épuise, et ne le

rajeunissant point par l'alternance des assolements.— Le manque de bras : la population valide est incessamment attirée dans les villes, où l'attendent les emplois oisifs de la domesticité chez les grands. —Le manque de capital et de ces moyens d'échange qui donnent son prix immédiat à la production et sa récompense au travail. —Enfin, l'absence de communication. Voyez plutôt ce que dit à ce sujet M. Ionesco, dans ses *Souvenirs de voyage.*

« Les voies de communication qui existent actuellement dans la Dobrodja et dans une partie de la Bulgarie ne méritent cette dénomination que par la raison que les habitants de ces pays les ont tracées, plutôt pour indiquer et parcourir les distances entre les différents endroits, que pour faciliter le transport des produits aux marchés. Aucun travail de ce genre n'a été fait jusqu'à présent : aussi les moyens de transport sont-ils en harmonie avec les routes. Des chariots sans la plus petite parcelle de fer, et ne coûtant que 60 à 80 piastres l'un, roulent sur le sol de la Dobrodja, en traçant ainsi sur leur parcours un chemin et une route. La bonté de cette communication dépend de la chaleur, de l'humidité et de tous les agents atmosphériques. Lorsque la terre est trempée d'eau, la route est impraticable, et l'intelligent cultivateur attend que le beau temps, la chaleur et le vent aient desséché la terre et rendu la voie praticable. »

Ce sont là des obstacles, mais ils n'ont rien d'insurmontable. Viennent la paix, et le crédit, qu'elle apportera sans doute avec elle, l'influence européenne de plus en plus acceptée, rendra bientôt à ces terres bénies leur ancienne fécondité.

En attendant, faut-il plaindre beaucoup le paysan turk? je ne le crois pas. Tout est relatif en ce monde, et les jugements absolus sont les plus faux de tous les jugements. Les piastres n'abondent pas chez le paysan, mais peu d'hommes au monde sont plus capables de s'en passer; il a peu, mais ce peu lui suffit, et parce qu'il ne sent pas le désir, il ne sent pas non plus la privation. Il ne se retire pas comme un gentleman-farmer dans des quartiers confortables où s'entassent toutes les ressources d'une civilisation concentrée; il n'a pas toujours de maison, mais au-dessus de sa tente déchirée rit le ciel bleu; la bouilloire du café chante dans un coin; elle va lui verser la joie; sa pipe est allumée, et avec l'opium mêlé au tabac blond de Latakié, il va respirer des rêves.

Je ne voudrais point paraître faire ainsi l'apologie de l'incurie et de la paresse. Je veux seulement les expliquer, en disant ce qui les console.

L'industrie de l'empire ottoman est à peu près nulle aujourd'hui. Les forges de Samagoo et de Foynitza sont éteintes; j'ai acheté à Damas un couteau qui venait de Birmingham; on n'entend plus à Scutari et à Ternovo le bruit des métiers à mousseline; Salonique ne tisse plus la soie que Brousse filait pour elle; l'Europe ne demande plus à Bagdad ses toiles peintes et ses cuirs parfumés; Alep ne mêle plus l'or à la soie dans ses étoffes chatoyantes; l'Occident fait aujourd'hui *mieux* que l'Orient ce que l'Orient faisait seul autrefois, et depuis Mahmoud, c'est aux fabriques d'Europe que la Turquie demande le drap des uniformes du Nizam.

Quand la Turquie a voulu fabriquer en concurrence avec l'Angleterre ou la France, elle a subi de rudes

mécomptes. Je ne crois pas que d'ici longtemps la lutte soit possible; il lui restera toujours l'exportation des céréales, abondantes dès qu'elle voudra cultiver, et une richesse inépuisable des matières premières les plus précieuses. Le temps de l'industrie est passé pour elle, il ne reviendra pas avant que la nation tout entière ne se trouve dans le grand courant de la civilisation, qui coule maintenant à côté d'elle.

La Turquie est le pays du libre échange et de la liberté commerciale par excellence. *Le Moniteur ottoman* du mois de décembre 1832 contenait à ce sujet une déclaration de principes que personne n'est en droit de démentir.

« Le bon sens, la tolérance, l'hospitalité, ont, depuis longtemps, réalisé pour l'empire ottoman ce que les autres États de l'Europe cherchent à effectuer par des combinaisons politiques plus ou moins heureuses. Depuis que le trône des sultans s'est fixé à Constantinople, les prohibitions commerciales sont inconnues; ils ont ouvert tous les ports de leur empire au commerce, aux manufactures, aux produits territoriaux de l'Occident, ou, pour mieux parler, de l'univers entier. La liberté de commerce a régné sans limites, aussi large, aussi étendue qu'il était possible de l'imaginer. Jamais le divan n'a songé, sous aucun prétexte d'intérêt national, ou même de représailles, à restreindre cette faculté, qui a été et est encore aujourd'hui exercée, dans le sens le plus illimité, par toutes les nations qui désirent fournir à la consommation de ce vaste empire, et prendre leur part des produits de son territoire. Là, chaque objet d'échange est admis et circule sans rencontrer d'autre obstacle que le payement d'une partie

infiniment petite de la valeur à l'administration des douanes. La chimère de la balance du commerce n'est jamais entrée dans les têtes, assez raisonnables pour n'avoir jamais calculé s'il y avait plus de profit à vendre qu'à acheter. Aussi, les marchés de la Turquie, approvisionnés par tous les pays, ne repoussent aucun des produits que l'esprit commercial peut mettre en circulation; n'imposent aucune taxe sur les navires qui apportent les produits; ne sont que rarement, ou, pour mieux dire, ne sont jamais le théâtre de ces mouvements désordonnés occasionnés par la rareté imprévue de tel ou tel article, qui font parfois élever les prix d'une manière exorbitante, et font du commerce une carrière d'alarmes et de dangers perpétuels. »

Les principales relations du commerce extérieur de la Turquie la rattachent à l'Angleterre, à la Perse, à la France, à l'Autriche, à la Russie (quand on n'est pas en temps prohibé), à la Belgique, à la Grèce, aux îles Ioniennes, à l'Italie, à la Hollande et à la Suisse; j'ai suivi dans ce classement les degrés d'importance de ces différents pays.

Le commerce avec l'Europe se fait par mer au moyen de navires à voiles et de nombreux paquebots, aux départs fixes, dans presque tous les grands ports de la Méditerranée.

Le commerce avec l'Asie compte aussi quelques échelles sur les côtes du Levant, mais il se fait principalement au moyen des caravanes.

La caravane c'est la poésie du commerce, et vraiment, je ne lui connais que cette poésie-là.

En Orient, la religion qui se mêle à tout rend tout solennel et digne. Rien de plus prosaïque chez nous que le commerce; on s'inspirerait difficilement dans une arrière-boutique. Mais les Osmanlis se souviennent que Mahomet n'a pas dédaigné le trafic honnête, et aussitôt le caravane, qui est chez eux la plus haute expression du commerce, nous apparaît sous des aspects d'une grandeur inattendue.

Le départ de Constantinople est entouré de cérémonies et de solennités; le côté commercial disparaît, pour ne laisser voir que la partie religieuse et politique de la grande institution.

Le pélerinage de la Mekke est souverainement méritoire, c'est presque une obligation imposée au musulman pieux, de le faire au moins une fois en sa vie. Celui-là ne mourra point en paix qui n'aura pas conquis le titre sacré de hadji, en visitant le sanctuaire de l'Islam. Quinze jours avant le départ officiellement annoncé, on voit des troupes de musulmans pauvres qui parcourent la ville, chantant et dansant au son d'une musique barbare. Quand la foule s'est rassemblée autour d'eux, ils font la quête. Les piastres tombent abondamment dans l'escarcelle du mendiant. On donne avec confiance, parce que l'on sait que l'aumône ne sera jamais détournée de sa fin religieuse.

Enfin le jour arrive. Un coup de canon avertit Constantinople; une foule immense se presse dans les plaines de Scutari, la ville d'or; les soldats font la haie; les ministres, des aides-de-camp, des généraux représentent officiellement le sultan. Enfin le cortége défile. C'est d'abord une troupe de musulmans, qui chantent, en s'accompagnant du tambourin, agité au-

dessus de leurs têtes. Le *Sourré-Émini*, porteur des présents du Padischa, s'avance sur un cheval richement caparaçonné. On porte près de lui, dans un sachet de soie, les lettres du sultan à l'imam de la Mekke. Ses présents sont contenus dans des coffres ornés de plaques d'or et de petits miroirs, et portés par des mules, que mènent, bride en main, des serviteurs armés de pied en cap. Le bâton dans une main et le chapelet dans l'autre, chemine lentement la file des pèlerins, escortés de soldats, fantassins et cavaliers, détachés sur leurs flancs. Le premier soir, les pèlerins s'arrêtent sous les murs mêmes de Scutari. Leurs campements sont préparés dans la plaine d'Hyder-Pacha; ils y restent trois jours, ces trois jours se passent en visites et en adieux. Le matin du troisième jour, on lève le camp et on se dirige vers Damas.

Rien de plus poétique que ces voyages de la caravane. Elle s'avance dans un ordre parfait, marchant environ douze heures par jour. Les pèlerins sont divisés par groupes, selon leurs villes et leurs provinces; des troupes de cavalerie forment l'avant et l'arrière-garde, et protégent la foule pacifique contre les Arabes du désert.

Les stations, que l'on appelle *konak*, sont échelonnées sur la route : on en compte soixante. A chaque station où il y a de l'eau, on trouve un petit puits, un réservoir pour abreuver les chameaux et un vaste bâtiment où s'abritent les pèlerins. Ces établissements assez peu confortables, où il nous est plus d'une fois arrivé de passer la nuit entre un chamelier et un derviche, se nomment en turk Kiervanseraï. En été, les caravanes marchent depuis cinq heures de l'après-

midi jusqu'à une heure ou deux après le lever du soleil; en hiver, elles ne marchent guère que le jour.

Du persan kiervan-seraï, notre prononciation française est parvenue à faire *caravansérail.* Le caravansérail, que l'on appelle aussi *khan*, est plus long que large, et a de vastes cours dans lesquelles on met les chameaux, les chevaux, les carrosses, enfin tous les équipages. « Dans cette même cour, dit un vieil historien, est un grand espace qui est renfermé d'un mur haut de quatre pieds. C'est la chambre des étrangers, la salle à manger, la cuisine, la garde-robe, c'est tout; l'épaisseur de ce mur fait toute la séparation de ce bel appartement d'avec l'écurie; et comme c'est aux pieds du mur que l'on attache les chevaux et les chameaux, ils semblent, quand ils lèvent la tête, tenir la place des domestiques et des laquais qui doivent être derrière leurs maîtres lorsqu'ils sont à table et auprès du feu. J'ai même vu que les chameaux, allongeant leur cou au delà du mur, retiraient des mains le pain et les pommes que l'on portait à la bouche pendant qu'on était à table. L'on ignore dans ces hôtelleries l'usage des lits. Lorsque les Turcs veulent dormir, ils mettent sur le pavé un tapis qu'ils portent avec eux pour cet effet, ils ont la selle de leurs chevaux, et cette grande casaque fourrée qui leur sert le jour de robe de chambre, leur sert la nuit de couverture; c'est ainsi qu'ils dorment sans craindre que la mollesse de leur couche trouble leur sommeil par des songes trop voluptueux. »

Au milieu de la cour, on trouve ordinairement une fontaine assez richement décorée, ombragée de grands arbres, palmiers, platanes ou sycomores. Au-dessus de la porte d'entrée, découpant ses lettres d'or sur un

fond bleu, on lit quelque sentence du Koran, celle-ci, par exemple, que nous avons trouvée dans un des khans de la côte de Phénicie, entre Tyr et Sidon :

« Le paradis est à ceux qui, soupirant eux-mêmes après le repas, donnent cependant de quoi manger au pauvre, à l'orphelin et au captif. »

Ainsi marche-t-on pendant de longs mois. Les jours se succèdent, pareils au milieu des scènes changeantes de la nature, alternés de rêveries, de chants et de prières. Pieusement et aux heures voulues, on récite les cinq *namaz* du Prophète.

Quand on trouve des fontaines, on fait les ablutions sacrées. Quand le puits est tari et que l'on ne peut pas trouver d'eau, on frotte de sable ses mains et son visage, et le précepte est rempli. Souvent la mort traverse les rangs pressés de la caravane, et décime cette foule éprouvée par de rudes fatigues; on les enterre pendant les haltes du soir, et de fragiles mausolées de sable, que le vent bouleverse, indiqueront à d'autres, par un jalon funèbre, la route déjà suivie. Mais après tout, qu'importe? ceux qui meurent pendant le voyage ne sont-ils pas déjà sur la route du paradis! Les femmes, cachées sous l'yasmack, entr'ouvrent les rideaux flottants des tentes de coutil posées sur les vastes reins du chameau; la nuit on leur réserve une part du camp, inviolable comme le harem lui-même, sous la garde jalouse des eunuques noirs qui veillent à leur porte. Leur présence voilée ajoute à toutes ces poésies la poésie de l'inconnu.

Ces voyages à travers les déserts ont leurs périls aussi bien que leurs charmes. On avance lentement, à travers les dunes mouvantes, la main sur la poignée du sabre,

ou sur la détente des fusils. Parfois les tribus impies surprennent l'avant-garde, harcèlent les flancs, ou enlèvent les bagages. Mais le péril est un attrait, et les accidents sont rares : on est nombreux, on est fort, on est armé, on se défend, et, malgré l'obstacle, on arrive.

L'Orient rêveur trouve des joies infinies dans cette vie errante, qui lui rappelle, avec l'image des anciens jours, les souvenirs de la vie patriarcale et de ces grandes migrations des premières familles humaines, guidées par la voix de Dieu, soutenues par le long espoir, et marchant devant elle à la recherche d'une patrie fuyante. Quand on s'est mêlé à ces grandes scènes de la vie d'un peuple, vieux d'années, mais jeune d'âme, on comprend le profond attrait qu'elles garderont toujours pour ces organisations mobiles et toujours accessibles à l'impression nouvelle. Dans ce libre infini, comme on est fier et grand sous l'œil de Dieu!... quelle émotion d'enivrant accablement quand l'arène brûlante déroule au loin sa houle uniforme, quand le regard éperdu ne retrouve partout que les fauves aspects du désert!... Le soir, comme on écoute religieusement ces grands silences de la solitude! quel muet désespoir quand la soif ardente trouve le puits tari!... Mais quelles fraîches délices, quand l'ombre de l'oasis vous reçoit, quand on entend le liquide murmure du ruisseau!... Tout prend un charme et revêt une poésie; tout, jusqu'au décevant mensonge du mirage flottant à l'horizon mobile, qui vous promet sans cesse, en vous trompant toujours, le repos des gazons, l'ombre des arbres et la fraîcheur des eaux!

Tous ces vestiges de l'ancienne civilisation vont disparaître; le piston de la vapeur va faire éclater

la poésie de l'Orient. Maintenant les paquebots prendront les pèlerins à Beyrout, et les conduiront au port d'Alexandrie, où les attendra le train du rail-way de Suez. On organisera sur la mer Rouge, qui ne se retire jamais pour les pèlerins de Mahomet, un service régulier entre Suez et Djidda. Un tronc de fer reliera le rivage à la Mekke.... On pourrait, si les Musulmans n'étaient pas toujours graves, arranger des trains de plaisirs! trains de plaisirs pour la Kaaba!

En attendant, la caravane de Constantinople se dirige vers Damas. C'est le rendez-vous général des pèlerins du Nord et de l'Est. Une fois réunis, ils prennent le nom de grande caravane, et rencontrent, à un tiers environ du chemin de Médine à la Mekke, à la station de Bèdre-Hanin, la caravane du Kaire. La caravane du Kaire est composée de tous les pèlerins de la haute et de la basse-Égypte, et de tous les Maugrabins des États barbaresques, depuis Tripoli jusqu'au Maroc.

Les trois caravanes réunies, qui n'en font plus qu'une, arrivent ensemble à la Mekke quatre à cinq jours avant la fête qui commence le 10 du mois de zilhidjé[1]. La fête dure quatre jours. On va d'abord déposer les offrandes sur la margelle du puits *Zem-Zem*, à l'est

[1] Il ne nous est pas possible de donner la date correspondante du calendrier grégorien. L'année musulmane est lunaire, et se compose comme la nôtre de 12 mois, mais ces mois, qui sont alternativement de 30 à 29 jours, ne forment un total que de 364 jours par année. Il résulte de cette manière de compter qu'étant plus courts que les mois solaires, et se succédant sans interruption, les mois de l'année musulmane arrivent tantôt dans une saison, tantôt dans une autre; de telle sorte, par exemple, que le 15 chevval (jour du départ de Damas), qui correspondait pour l'année 1850, au 23 août, correspondra, dans un laps de treize années, au 23 février.

de la Kaaba. C'est la source enfermée dans ce puits sacré qui jaillit autrefois sous la main d'Agar, pour rafraîchir les lèvres mourantes d'Ismaël. Les pèlerins se revêtent de l'irham, habit religieux composé de deux pièces de laine, dont l'une entoure le corps, et dont l'autre se jette sur l'épaule; ils ne mettent que le bout du pied dans la babouche traînante, et marchent tête nue, sans fez ni turban; ils font sept fois le tour de la Kaaba, vont baiser la pierre noire, pierre angulaire de l'Islam, plus précieuse que les diamants du paradis; ils se prosternent sur la pierre blanche, qui servit de marchepied au patriarche Abraham, pendant que sous ses yeux les anges du ciel construisaient la Kaaba. Ils se rendent ensuite sur les collines de Merwâ et de Safa, où ils imitent les cris et le désespoir d'Agar, cherchant de l'eau pour Ismaël. On contemple et on adore sur le mont Arafa. On descend dans la vallée de Mina. On jette sept pierres contre les trois piliers près desquels Abraham lapida Éblis (le diable). On immole les victimes dont on mange la chair, on rase ses cheveux, on rogne ses ongles, on visite une dernière fois le *harem* du temple. La fête est terminée; le marché commence. Singulier marché, où l'on ne voit, pour ainsi dire, ni or ni argent, mais où, comme dans les premiers temps, toutes les transactions se règlent par voie d'échange. Les Maugrabins exposent les fez et les manteaux de laine. Les Turks, les pantoufles, la quincaillerie, les étoffes brodées, les bijoux d'Europe, les tapis, les étoffes de soie, les châles d'Angora; les Persans, des étoffes de cachemire, des perles et des diamants; les Afghans, des brosses et des châles grossiers; les Arabes apportent les fèves de Moka, le séné

et la gomme; les Indiens, les épices tout enivrées de soleil, les toiles éclatantes de Surate, les porcelaines, les bois d'aloës et les trésors de la mer du Sud.

Bientôt on se sépare pour ne plus se revoir jamais, — que dans le sein d'Allah ! — les Tcherkess regagnent le Caucase; les Indous, les bords du Gange; les Maugrabins, les côtes de la Méditerranée, et les Bédouins, les sables brûlants du Sahara.

Outre les trois caravanes, à la fois commerciales et religieuses, il y en a d'autres, moins régulières et moins considérables, que forment, quand il leur plaît, des négociants réunis sous la conduite d'un chef élu par eux. Ces caravanes apportent les produits de l'intérieur aux diverses échelles des côtes, et reportent dans les provinces lointaines les inventions de l'Europe.

Pour les provenances de l'Inde et de la Perse, il y a maintenant une double ligne de caravanes : l'une traverse le Candahar et le pays des Afghans, suit quelque temps la route d'Ispahan et gagne Alep, après avoir touché Bagdad ; l'autre traverse Téhéran, et après une double halte à Tiflis et à Erzeroum, gagne Trébizonde, où ses chameaux se déchargent dans les galiotes de Constantinople. Quant à la Perse, elle communique avec l'Europe par la voie de Bagdad, de Palmyre, de Damas et de Beyrout.

Les caravanes de Turquie emploient environ cent mille chameaux. Il en meurt environ dix mille par année. [1]

[1] Le trajet moyen des caravanes est de 32 à 33 milles par jour; quant au prix des transports, il varie en général selon la saison et l'abondance des produits, de 90 paras à 4 piastres par jour, et par *batman* de 6 oques (15 kilogr.).

Moins magnifiques sans doute que les grandes expéditions dont nous parlions tout à l'heure, ces caravanes, plus modestes, n'en sont pas moins pour l'empire d'une incontestable utilité. Elles échangent les produits du Nord contre ceux du Midi, tendent une main aux côtes barbaresques, et l'autre aux frontières de la Perse; puis elles portent les nouvelles d'un pays à l'autre, et rattachent ainsi les villes les plus lointaines au reste du monde. Elles ont bien aussi leur charme pittoresque dans le paysage oriental.

Un jour, il nous est arrivé de rencontrer une de ces petites caravanes campée sur les frontières de l'Arabie. Un instinct de poëte avait choisi l'emplacement du camp; un goût d'artiste avait présidé à sa disposition; les tentes légères d'étoffe rude et noire étaient rangées avec une symétrie parfaite et de manière à tracer sur le sable d'ingénieuses figures. On avait pratiqué des rues aux courbes gracieuses, au milieu de cette ville de toile, qu'un coup de vent pouvait enlever. Elle s'adossait à un petit monticule de sable, en pente douce; des nopals lui servaient de forteresses avancées, un sycomore l'abritait, et quelques palmiers s'élançaient entre les tentes, comme la flèche aiguë d'un minaret. Un ruisseau, échappé du rocher voisin, coulait à leurs pieds, tandis que devant eux le désert déroulait ses perspectives mélancoliques. On avait allumé un grand feu à la porte du camp; des hommes aux bras nus dépeçaient un chameau dont chaque tente avait sa part. De beaux enfants se baignaient dans le ruisseau; des groupes de femmes et de jeunes filles, posées comme pour le pinceau d'un peintre, drapées dans des burnous blancs, coiffées de kouffiehs

de soie rouge et bleue, d'où s'échappaient de longues tresses de cheveux noirs, causaient entre elles, à la porte de leurs tentes. Un peu plus loin, des hommes en manteau rayé de noir et de blanc écoutaient, assis sur leurs talons, un conteur grisonnant qui leur faisait, sans doute, un de ces récits merveilleux dans lesquels les poëtes orientaux dépensent en vingt pages plus d'or, de perles et de rubis que la terre et la mer n'en produisent en mille ans; l'écrin des rêveurs est plus riche que celui des rois! Les auditeurs naïfs écoutaient, suspendus aux lèvres intarissables; l'attention émue se lisait sur tous les traits. Au milieu des tentes, les chevaux et les mulets emprisonnés dans des entraves de fer mangeaient bruyamment l'orge et la paille hachée; les chameaux en liberté erraient autour du camp, sous la garde d'un troupeau de chiens fauves, aux oreilles pointues et piquées droit comme celles des loups. La nuit était venue, et je commençais à perdre quelques-uns des détails de la scène; je jouissais peut-être encore de l'effet d'ensemble, éclairé par cette lumière des étoiles, bleue et un peu douteuse, qui est comme le jour naturel des choses qui pour nous semblent toucher plus encore à la fantaisie qu'à la réalité.

TROISIÈME PARTIE.

CONSTANTINOPLE.

CONSTANTINOPLE.

Les paquebots de France ou d'Italie entrent avec le jour dans le port de Constantinople : peu à peu les voiles pâles de l'aube s'entr'ouvrent et s'écartent, le soleil chasse les nuages blancs du matin, et au moment où l'ancre qui dérape mord le sable de la Corne-d'Or, de toute part un éblouissant panorama se déroule devant vos yeux. Vous êtes le centre d'un cercle de merveilles. La première vue de Constantinople égale vos rêves et surpasse vos espérances. Je connais peu de chose dont on puisse dire autant. Celui qui a l'instinct du voyage chasse tout d'abord la foule importune et polyglotte qui couvre le pont, et quand il a fait taire ce ramage de turc, de grec, d'arménien, d'italien, de français et d'anglais, qui trouble l'oreille de ses notes confuses, il se recueille, contemple et admire. La pointe d'or des minarets étincelle, les coupoles s'enflamment sous la

lumière. Les palais découpent sur le fond du ciel, délicatement bleu, leur silhouette élégante; des massifs d'arbres qui réunissent toutes les nuances du vert, depuis le cyprès au feuillage sombre, jusqu'aux tons fins et clairs du platane, coupent d'oppositions brusques les lignes ondoyantes et bariolées que dessinent les toits de mille couleurs.

A l'éblouissement des premières minutes, succède un examen plus attentif. D'un côté s'arrondit le golfe immense de Nicomédie, vaste comme une mer, dominé par l'Olympe de Bithynie, dont les cimes neigeuse, à demi noyées dans des vapeurs roses, miroitent de ce reflet métallique, qui est comme le signe particulier de la lumière orientale. La caserne de Scutari éblouit dans sa blancheur de pierre neuve; la *Tour de la Fille*, qui garde l'entrée du Bosphore, semble, sous les caresses du soleil, une pyramide d'albâtre; à gauche, Péra s'échelonne avec ses amphithéâtres de maisons; la tour de Galata porte superbement sa couronne de créneaux; Stamboul groupe l'amas confus de ses vieilles maisons et de ses jeunes palais, ses mosquées de marbre, ses murailles flanquées de tours, et dentelées de machicoulis; ses kiosks, baignés par la mer, et ses jardins suspendus d'où s'élancent, entre de massifs de rosiers et de jasmins, les arbousiers, les sycomores, les térébinthes et les pins d'Italie. De toutes part les grandes lignes du terrain s'infléchissent avec cette grâce souple et cette mollesse onduleuse, qui semble être le caractère du paysage d'Asie. Les plans se reculent, se rapprochent, fuient et reviennent, de manière à vous présenter, comme dans une décoration théâtrale, la perspective la plus exquise. Des môles gigantesques, chargés de mai-

sons, de tours, de casernes, de mosquées et de palais s'avancent dans la mer, ou se retirent par des courbes lentes, ici projetant les grands caps qui séparent les trois villes, et plus loin creusant les bassins arrondis et profonds. Le port lui-même est tout un spectacle, avec ses navires sans nombre.

I

LES MOSQUÉES.

Comme les églises à Rome, les mosquées à Constantinople attirent tout d'abord le voyageur. Pendant de longs siècles ces mosquées se fermèrent impitoyablement devant les pas des *ghiaours*. Aujourd'hui, avec un firman et un millier de piastres, on peut visiter les plus belles : Sainte-Sophie, Sultan-Achmet, la Suleymanieh, l'Osmanieh, les mosquées de Mahomet II, de Sélim Ier, de Bajazet II. Il en est d'autres, dont le Musulman se réserve la jouissance exclusive. Ainsi le chrétien serait puni de mort, s'il franchissait le seuil de la mosquée d'Eyoub, où le sultan, trois jours après son avénement, vient ceindre le glaive du Prophète. Sainte-Sophie, qui garde encore son nom, à peine altéré, *Aïa Sophia*, est sans contredit la plus célèbre de ces mosquées. C'est aussi l'un des plus nobles temples que la piété de l'homme ait élevés à la majesté de Dieu. Sa

renommée rempli le monde, et chacun en sait l'histoire.

Le premier aspect n'a rien qui séduise. La place trop étroite ne permet pas de se placer au point de vue juste de la perspective. On est tout d'abord désagréablement frappé par un ensemble lourd de constructions hétérogènes et parasites, qui surchargent et déshonorent l'édifice. Des colléges, des bains, des hôpitaux, sombre végétation de pierres, ont poussé à l'ombre de la mos quée, et la couvrent de leur inextricable fouillis.

Quant au temple lui-même, je ne saurais mieux le comparer qu'à une montagne de granit, se rétrécissant de la base au sommet; progressivement les grandes assises se retirent à mesure qu'elles montent, et présentent à l'œil une suite de coupures à angles droits, qui figurent les degrés d'un escalier gigantesque. Les quatre minarets n'ont pas la grâce ordinaire de ces fines aiguilles arabes dont la pointe déchire le ciel. Le vaste dôme de plomb doré appuie sa calotte sur des consoles renversées, aux assises alternativement blanches et roses, entre lesquelles des fenêtres en plein cintre croisent en tous sens leurs châssis légers. Les contreforts d'Amurath III, qui soutiennent l'édifice, semblent l'écraser. Point de portique largement ouvert; point de ces propylées grandioses, conduisant à l'édifice, comme une avenue de marbre ou de granit. On entre de côté, subrepticement, après avoir suivi une sorte de ruelle bordée de sycomores et de turbés. Une porte de bronze, qui garde encore l'empreinte de la croix grecque, s'ouvre latéralement sur un vestibule haut et large, percé de huit autres portes. On pénètre enfin. La première vue est saisissante. La grande cou-

pole attire vos yeux tout d'abord : elle s'évase et s'arrondit comme la sphère des cieux.

Cette coupole est au centre de la nef, éclairée par quarante-quatre fenêtres. Quand on l'examine plus attentivement, on la trouve peut-être un peu écrasée, sa hauteur n'ayant que le tiers de son diamètre. Cette coupole est précédée et suivie de deux grandes voûtes hémisphériques; chacune d'elles, à son tour, est accompagnée de deux demi-dômes supportés par des colonnes. Il ne faut pas s'attendre à retrouver ici l'ombre mystique de nos cathédrales du Nord; c'est au contraire un jour tranquille et doux, tombant du ciel serein et, sans obstacle, glissant sur les parois polies, et tombant à plomb sur les mosaïques du parvis et sur les nattes de la nef.

Près de la grande entrée, non loin des urnes de Pergame, qui contiennent l'eau des ablutions, deux immenses piliers de marbre jaillissent du sol. On a remarqué que l'un de ces piliers était toujours humide. Sainte-Sophie est la mosquée des colonnes. Son tout-puissant architecte dépouilla, pour l'orner, tous les temples antiques; on retrouve, accouplés pour supporter la même coupole, les piliers de la Diane d'Ephèse et de l'Hélios de Palmyre. La nef, dirigée vers l'Orient, comme l'exige la pure symbolique du catholicisme, se termine par une abside surmontée d'une demi-coupole. Du reste, pas de mobilier dans le lieu saint, le génie iconoclaste des Musulmans n'a rien respecté, ni statues, ni tableaux, ni reliques; profanateurs par dévotion, ils ont brisé tout ce qui pouvait matérialiser à leurs yeux la grand idée de Dieu; pas d'intermédiaires entre Allah, silencieux et morne dans le ciel solitaire, et l'humble

créature qui l'adore le front dans la poussière. C'est philosophique et froid, mais j'estime que l'église catholique compatit mieux avec la faiblesse humaine.

L'ancien autel, une merveille de l'art byzantin, métal étrange et composite, formé de la fusion de l'or, de l'argent, du fer et des pierres précieuses, est remplacé par une lame de marbre rouge. C'est le *Mirab* qui indique aux croyants la direction de la Mekke. Au-dessus du Mirab pend un morceau de vieux tapis, relique sacrée de l'Islam, car c'est un des quatre tapis sur lesquels Mahomet s'agenouillait pour faire sa prière. Des nattes de jonc l'été, des tapis l'hiver, recouvrent les éclatantes mosaïques du pavé, dont les couleurs harmonieusement assorties représentaient les quatre fleuves sacrés de l'ancienne civilisation orientale, qui roulaient leurs flots brillants sous les pieds des fidèles.

L'Islam, ennemi des arts plastiques, a enlevé les statues de Sainte-Sophie et fait disparaître sous un badigeon d'or les fresques byzantines. Cependant, les pendentifs des quatre grands arcs de la coupole laissent voir encore des figures de chérubins gigantesques, à demi voilés de leurs ailes, tandis qu'au fond du sanctuaire, confusément, et comme à travers un nuage, on aperçoit les lignes d'une figure colossale, qui percent la couche de chaux et brillent malgré l'obstacle. C'est l'image symbolique de la sublime patronne de l'église, la Sainte-Sagesse, l'Αγια Σοφια de la Trinité catholique, « qui sous ce voile à demi transparent, assiste impassible aux cérémonies d'un culte étranger. »

L'ornementation musulmane est des plus simples ; elle se compose de larges disques verts, donnés par les sultans, appendus aux murailles et couverts de surates

calligraphiques, empruntées au Koran. Une plaque de porphyre offre aux yeux, en caractères arabes, les noms d'Allah, de Mahomet et des quatre grands khalifes, Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali. Des cordons de soie, chargés de grosses houppes, descendent de tous les points du plafond, et suspendent, au-dessus des fidèles, des lampes ciselées, des globes de cristal, des œufs d'autruche et des cassolettes d'or et d'argent.

On remarque, à droite du chœur et à la hauteur des fenêtres de l'abside, les treillages dorés qui ferment la tribune des sultans. En face est le *Nimbar*, où l'imam récite la prière du vendredi. C'est une niche étroite, recouverte d'un toît conique, et appuyée à l'un des vastes piliers qui supportent l'arche de l'abside. L'escalier raide grimpe entre deux balustrades découpées à jour et ouvragées avec l'exquise délicatesse des plus fines guipures.

Une rampe douce, voutée, et se contournant en spirale conduit aux galeries supérieures, jadis réservées aux femmes. Une large tribune, qui s'étend au-dessus du vestibule de l'entrée, réunit les deux tribunes latérales et domine tout l'édifice. Les tremblements de terre l'ont déjeté sur la droite, il penche comme la tour de Pise; les colonnes s'inclinent, les murs se crevassent, les balustrades se courbent. Cependant, autour de vous, des colonnes sans nombre s'élancent de toutes parts comme une forêt de porphyre et de marbre; les arcs découpés de rinceaux font comme une cime épaisse et emmêlée où leur fût s'engage dans un entrelacement de feuillages et de fleurs de pierre.

Si l'on abaisse ses regards vers le sol, on remarque tout d'abord que les nattes de la prière ne sont pas paral-

lèles à l'axe de l'église; le Mirab n'occupe pas non plus la place exacte de l'autel. L'orientation de la Mecque n'est pas celle de l'église, et comme la prière tourne sa face vers la ville sacrée, les nattes suivent un biais assez violent. Il a fallu choisir entre la religion et la symétrie. Les Turks n'ont pas hésité.

La nef principale est seule consacrée au culte. Les anciennes chapelles de la basilique chrétienne, qui s'ouvrent derrière des galeries à trois rangs de colonnes, sont employées à divers usages; ici le trésor, et plus loin, la bibliothèque. Quelques-unes de ces chapelles servent de dépôt aux Musulmans, comme l'opisthodome du Parthénon aux Athéniens. D'autres sont habitées par des idiots, *res sacra miser*, ou par des malades qui espèrent la guérison ou qui attendent la mort à l'ombre de Dieu. Il y a loin sans doute de la mosquée à l'église; les splendeurs de Justinien sont éteintes; les peintures murales ont disparu sous une couche uniforme; les corniches et les chapiteaux ont perdu la fine sculpture de leurs ornements; on a fondu l'or des six mille candélabres massifs; on a brisé les calices incrustés de perles fines; le pied des janissaires a renversé les siéges de vermeil des prêtres chrétiens, et les robes de pourpre n'ondulent plus devant le sanctuaire; on ne retrouve plus comme revêtement des colonnes le marbre blanc de Paros, le marbre rose de Synada, le marbre saphir de Béotie, et le marbre bleu de Lydie; on cherche en vain les mosaïques de cristaux étincelants, qui représentaient les évangélistes, les apôtres, et la Vierge toute sainte, cette *Panagia* des Grecs; et cependant, telle qu'elle est, Sainte-Sophie est encore un des plus beaux temples du monde; sa grandeur impressionne la

foule, la justesse de ses proportions charme l'artiste; pour tous, c'est un des plus nobles monuments de respect, d'adoration et d'amour que la terre ait élevés au ciel : elle est toute remplie de Dieu.

L'Orient a toujours eu des fontaines à côté de ses temples. Au sein de ce tiède climat qui invite aux ablutions fréquentes, les Grecs n'entraient jamais dans les églises avant d'avoir lavé, à la fontaine, leurs mains et leur visage. La fontaine de Sainte-Sophie appartient à la belle époque de l'architecture musulmane, elle peut avoir vingt-cinq pieds de long, quinze de large et dix-huit de haut; ses revêtements sont en marbre, ses angles décorés de sculptures exquises; çà et là, sur un fond d'azur, courent les arabesques d'or; au-dessus de la corniche, dont la mosaïque est tout à la fois élégante et bizarre, de grands auvents dentelés et surmontés d'aiguilles dominent et couronnent le coquet édifice; l'eau invisible grésille et murmure dans un bassin creusé profondément sous la voussure du milieu. Le passant qui a soif n'a qu'à se baisser pour boire.

La mosquée d'Achmet, *Alty-Minaréli-djami*, ou mosquée aux six minarets, est d'un style grandiose; on dit qu'elle a coûté des sommes folles, mais on ajoute qu'elle vaut ce qu'elle a coûté. Elle est précédée d'une cour carrée, entourée de galeries, dont les coupoles et les arcades s'appuient sur des colonnes de granit oriental; les fûts, portés sur des bases de bronze, sont couronnés de chapiteaux en marbre noir et blanc. Au milieu de la cour, une fontaine fleurie et protégée par une cage aux treillis dorés, verse aux croyants, l'eau pure des ablutions. Trois ou quatre marches vous

conduisent au seuil d'une porte de bronze, d'un style moresque irréprochable.

On entre : le regard ébloui par les plaques de faïence et les lames de marbre incrustées d'or qui revêtent les murs, s'embarrasse dans les arabesques capricieuses qui s'entrelacent autour des fenêtres, et contemple, sans les comprendre, les versets du Koran, qui reluisent en lettres éclatantes. Une coupole centrale s'appuie sur quatre piliers qui passent pour les plus gros du monde : on dirait quatre tours cannelées. Autour de cette vaste coupole, quatre voûtes demi-sphériques, s'adossent à trois demi-dômes plus petits. On dirait une série de dômes étagés qui s'arrondissent en fuyant dans l'espace. Des claveaux blancs et noirs bordent les voussures des arcades. Le Mirab qui renferme, outre le Koran, l'étendard sacré, le *Sandjack-Chérif*, est incrusté de lapis-lazuli, d'agate et de jaspe. On assure même qu'il s'y trouve un fragment de la pierre noire de la Kaaba. Nous n'avons pu toutefois éclaircir ce point, le gardien qui nous accompagnait ayant cru prudent de refuser toute explication à un infidèle. Outre le *Mirab*, il faut remarquer le *Nimbar*, où le cheikh explique le Koran, le *Khutbé*, où l'imam récite la prière, le *Mustaché*, d'où le muezzim appelle les croyants, et des *Kursi*, sorte de petites chaires destinées aux instructions familières, et placées en diverses parties de l'église. Tout a servi de prétexte à l'artiste, qui a semé partout des chefs-d'œuvre.

Non loin de la mosquée, un kiosk, à demi caché sous de larges platanes, sert de chapelle sépulcrale au sultan Achmet, à ses enfants et à ses sultanes favorites. Toutes ces glorieuses poussières dorment sous des

châles de cachemire; des armoires vitrées renferment les armes et les parures d'Achmet, dépouilles opimes du trépas, qui enrichiraient bien des vivants. Ce sont des cimeterres et des kandjars constellés de perles et de diamants, des aigrettes de rubis qui jettent des étincelles, des plaques rayonnantes d'émeraudes et de saphirs; tout l'éblouissement des royautés asiatiques.

Ces kiosks funéraires ont le tort impardonnable à mes yeux de ne point assez respecter l'idée de la mort; ils lui ôtent sa gravité, et cette tristesse qui est comme une part de sa grandeur : le tombeau n'est plus qu'un salon, où l'on est couché au lieu d'être assis; pour abriter le long sommeil, le marbre froid vaut mieux qu'un cachemire.

L'intérieur de la mosquée de Bajazet II ressemble à celui de bien des mosquées. On le visite cependant pour ses colonnes de vert antique et de jaspe africain; la rampe du nimbar passe pour le plus merveilleux travail de la patience arabe; mais la grâce aimable de la mosquée, c'est une troupe de pigeons sacrés et familiers qui peuplent et réjouissent le ciel à l'entour. Ils nichent entre les piliers, se posent sur les minarets, effleurent les coupoles de leur vol léger. Bajézsid, en entrant dans sa mosquée, acheta un jour deux pigeons d'une pauvresse courbée sur une marche du parvis. Il les donna à la mosquée, et ils ont crû et multiplié. — Un gros Turk se tient toujours sous le portique, entre deux sacs d'orge et de millet. Avec quelques paras, on obtient le droit de jeter une poignée de grain dans la cour. Aussitôt les sentinelles aériennes poussent un cri d'appel; les ailes diaprées s'agitent; un tourbillon de plumes vous enveloppe; le vol s'abat, la terre est cou-

verte; puis le grain disparaît, et l'essaim repu regagne en tournoyant ses dômes et ses coupoles.

La Suleymanieh est la plus riche des mosquées de Constantinople. On aperçoit tout d'abord ses galeries sarrazines superposées, ses fins minarets, ses fontaines « qui ne se taisent ni jour ni nuit, » et ses dômes surmontés du croissant d'or, où le soleil vient briser la pointe de ses rayons. Au pied de la mosquée, on remarque des cuisines pour les pauvres, des colléges, des caravansérai, des hôpitaux, des bibliothèques, qui rappellent au Turk reconnaissant que Suleïman avait vraiment mérité son titre de Magnifique.

A l'intérieur, la coupole hardie se pose sur quatre piliers de porphyre rouge, qui appartenaient jadis au temple d'Éphèse. Les murs sont de marbre, alternativement noir et blanc; des vitraux persans, d'une exquise beauté, tamisent la lumière recueillie et douce. Le nimbar n'est qu'une large incrustation d'écaille, d'ivoire, d'or et de nacre. En passant devant le turbé de Suleïman, les guides font voir au voyageur Franc le cercueil où dort sur un lit de parfums cette belle Roxelane à qui Suleïman remit plus d'une fois le destin des empires.

Nous ne quitterons point les mosquées sans faire connaître à nos lecteurs la prière qu'on y récite maintenant pour le succès des armes ottomanes dans la guerre contre les Moscos.

PRIÈRE [1]

POUR LE SUCCÈS DES ARMÉES MUSULMANES.

Grand Dieu ! nous t'en conjurons par les versets sacrés du Koran et par les lumières célestes de Mahomet;

[1] Cette prière a été composée il y a un an par un Muderris des

Grand Dieu! nous t'en conjurons par le mérite des prophètes et de tous tes envoyés, conserve l'empire ottoman,

Grand Dieu! fais resplendir sa gloire.

Grand Dieu! fortifie sa puissance! éclaire l'esprit de ses chefs.

Nous te prions, grand Dieu! ô Dieu riche! ô Dieu infiniment digne de louanges! ô libérateur! ô toi qui dois nous ressusciter! ô toi qui es assis sur un trône de gloire! ô toi qui accomplis infailliblement tous tes désirs, toutes les volontés! garde, conserve le sultan des deux continents, le souverain des deux mers, le sultan, fils de sultan, Abdul-Medjid!

Grand Dieu! prête-lui ton aide, ton assistance; montre-toi son gardien, son défenseur et son fidèle protecteur; atteins par son épée les princes impies et infidèles qui se montrent rebelles envers toi, envers ton royaume terrestre et ton royaume céleste!

O maître de l'univers! ô Dieu! accorde la victoire aux armées musulmanes; ne permets pas que les ennemis de la grande cité aient lieu de se réjouir de nos malheurs!

environs de Beyrouth; chaque vendredi, à la suite du *Khoutbé,* ou prière officielle, les *khatib* ou l'*imam* montent dans leurs chaires, et le visage tourné vers la Mekke sacrée, récitent cette prière devant les fidèles.

L'original arabe a été envoyé à un habitant de la bonne ville d'Angers, qui s'est trouvé fort empêché devant les pleins et les déliés de la calligraphie orientale et hiéroglyphique de ce petit morceau de papier.—Il envoya le message à Paris; il tomba entre les mains d'un de nos amis, qui voulut bien nous le confier. — Nous pouvons garantir la fidélité de la traduction que nous offrons à nos lecteurs; nous désirons qu'ils y trouvent un peu de la couleur orientale de l'original.

Grand Dieu! mets en fuite et disperse les ennemis des vrais croyants!

Grand Dieu! n'admets pas au nombre des élus les ennemis de ta sainte religion!

Grand Dieu! délivre le pays de la présence des infidèles.

Grand Dieu! livre leurs biens et leurs terres aux musulmans!

Grand Dieu! rends leurs femmes veuves!

Grand Dieu! rends leurs enfants orphelins!

Grand Dieu! donne leur chair aux lions!

Nous t'en conjurons, par le mérite de Notre-Seigneur Mahomet, le dernier des envoyés, fais que les infidèles deviennent la proie des musulmans. *Amin.*

II

LE SÉRAI ET LE PALAIS DU BOSPHORE, LA SUBLIME PORTE, L'ATMEIDAM ET LES CITERNES.

Il est difficile de se défendre, en entrant dans le séraï, d'une involontaire émotion; on sent revenir en sa mémoire toutes ces tragédies de l'histoire violente, que la fiction même ose à peine égaler: toute cette trame brillante et sinistre des voluptés et des crimes se déroule sous vos yeux; ces murailles ont vu plus de larmes que de sourires, et dans l'atmosphère où flottent des parfums, il semble qu'on respire aussi comme une vague odeur de sang.

Le séraï, à Constantinople, est comme une ville dans une ville. C'est un triangle assez régulier, qui escalade une colline, toute couverte de ses kiosks et de ses jardins. Ses murailles blanches, crénelées et flanquées de tours, sont baignées par les flots de la mer de Marmara, rapide comme un torrent, et par les eaux plus calmes de la Corne-d'Or. Le séraï mesure

trois milles de circonférence. On y pénètre par une porte magnifique qui s'ouvre sur la place de Sainte-Sophie. Cette porte est surmontée d'une haute arcade moresque, soutenue par quatre colonnes. Un cartouche de marbre présente une inscription en lettres d'or ; de chaque côté une niche, également en marbre, semble éternellement attendre la tête des grands coupables, pour l'exposer aux yeux du peuple.

Le drogman qui vous accompagne déploie avec une lenteur solennelle le firman revêtu du toughra du grand seigneur ; les soldats de garde contemplent silencieusement la signature auguste, portent la main à leur poitrine et à leur front, et s'inclinent. On passe.

Le séraï est un ensemble irrégulier et vaste de parcs, de jardins, de fontaines, de kiosks, de coupoles et de palais. Dès qu'on a franchi le seuil de la Sublime-Porte, on se trouve tout d'abord dans une vaste cour, plantée comme un parc. Ici, des platanes gigantesques semés en bouquet sur le vert gazon ; plus loin, des allées de cyprès enlacés de vignes, dont les grappes blondes et les pampres rouges retombent en festons ; çà et là des touffes de jasmin, étoiles d'argent parfumées qui étincellent dans le feuillage sombre ; partout des roses. La rose est la fleur des sultanes.

Çà et là, dispersées sous les arbres, des carrés de cultures maraîchères, arrosées par un petit ruisseau ; au-dessus d'elles des cannes de maïs balancent leurs têtes chargées d'épis ; un peu plus loin verdoient d'épais gazons, où de longues allées serpentent en mille détours. De ce côté, la vue s'arrête sur un massif irrégulier de chênes, de mélèzes et de pins.

Au milieu de ces idylles de la nature souriante, on

remarque un énorme mortier de marbre. On pile dans ses larges flancs le cheikh-ul-islam qui manque à ses devoirs, et dont la loi défend de *répandre* le sang.

Les constructions du séraï se développent sur une ligne immense, mais l'architecte a trouvé le secret d'éviter l'ennui, en évitant l'uniformité. Ses longues façades s'entre-mêlent de pavillons; des saillies inattendues rompent tout à coup la perspective au moment où elle allait devenir fatigante; les kiosks persans, sveltes, légers, aériens, vaporeux, se relient les uns aux autres par des galeries que supportent des gerbes de colonnes, s'épanouissant en trèfles et en ogives. A côté d'un bâtiment carré, un peu raide, et dont les pans se coupent à angles droits, une rotonde pousse en avant son ventre obèse. Rien n'est monotone : tout est varié à l'infini. Les toits, cette chose si plate dans notre architecture utilitaire, sont ici de la plus aimable extravagance.

A l'auvent des pagodes succèdent les coupoles d'étain qui renvoient les rayons du soleil avec des reflets d'argent; les kiosks se coiffent de chapeaux chinois; les terrasses à balustrades s'étendent sur les galeries; le dôme, qui tour à tour se renfle et s'amincit, surmonte les pavillons et dresse au-dessus du séraï la double pointe du croissant d'or. Cependant les peintures aux nuances délicates, aux teintes fondues, relèvent la sculpture des fines boiseries; les arabesques se poursuivent en passant du vert au bleu; les fenêtres arrondies surbaissent leur vaste cintre; les balcons découpent leur feuillage de fer; les grillages à maille étroite captivent les fenêtres où chantait l'oiseau du harem.

L'intérieur du séraï ne répond pas toujours aux espérances que fait naître ce coup d'œil enchanteur. Aussi, quand on pénètre dans le premier corps de logis, on éprouve tout d'abord une déception. Ce sont de grands appartements sans caractères, de vastes salles demi-nues; la décoration du plafond est maigre et d'assez mauvais goût. Les tentures des fenêtres et des meubles sont en mousseline française, ou en étoffe de Perse fort communes. Aucune trace de luxe asiatique ou de magnificence orientale. Enfin, après avoir erré quelque temps en ces solitudes meublées, et admiré, si l'on veut, des velours et des soieries de Lyon, et une pendule à tableau mécanique, qui représente la pointe du séraï avec des vaisseaux et des caïks, balancés au roulis de la vague, on arrive devant une modeste armoire d'acajou, dont les rideaux s'écartent et laissent resplendir l'écrin guerrier des Padischas. On peut affirmer hardiment que ce sont là les plus belles armes du monde. On sait que chaque sultan, à sa mort, doit laisser au séraï un objet qui lui ait servi pendant sa vie. Ils ont tous donné des armes, à l'exception de Mahmoud qui a donné son écritoire, un monceau d'or et un tas de pierreries. Cette armoire vous éblouit : elle rayonne comme un soleil, elle a des lueurs phosphorescentes. Les turquoises de Perse et les rubis de Péga étincellent sur les poignées d'or, les topazes du Brésil, les perles de Baharem et les saphirs de Ceylan constellent les fourreaux de vermeil, les opales de Hongrie et les diamants d'Hyderabad scintillent sur les crosses de corail. Je ne dirai rien de la finesse de ces lames, dont l'acier, qui lance des éclairs bleus, a été trempé deux fois dans les eaux vives de Damas. Le

bras vaillant peut également, avec ces cimeterres, abattre d'un coup la tête d'un chameau, ou partager *au vol* un coussin de plumes molles.

Un peu plus loin, une galerie éclairée par en haut, et pavée de mosaïques, sert à la promenade et aux jeux des cadines, quand le froid ou la pluie leur ferment les jardins.

Ces jardins sans nombre isolent et séparent chaque corps de logis : ils sont fort simples et presque tous dessinés à la française. Ce sont pour la plupart de petits bosquets de jasmins, de chèvrefeuilles, d'ébéniers, et surtout de rosiers, qui bordent des allées droites, semées de sable jaune et de coquilles nacrées.

Trois ou quatre salles groupées dans un kiosk sont consacrées au bain des sultanes. Ces diverses salles sont en marbre blanc; leur architecture moresque est d'une exquise élégance : c'est ce que j'ai vu de plus gracieux à Constantinople. La pierre délicate, ciselée comme un bijou, s'épanouit en fleurs et en feuillages, et brode de festons et d'arabesques les chapiteaux des colonnes et le linteau des portes. Le plafond de la salle du milieu est une merveille : des verres lenticulaires, si richement colorés, qu'à première vue on les prendrait pour des tranches légères d'onyx et d'agates transparentes, s'enchassent dans les mailles détendues d'un réseau de lapis, d'or et d'argent, qui laisse retomber des lampes de cristal, et décomposent le rayon qui se joue en lueurs molles et vagues sur l'épaule nue des baigneuses. On ne comprend pas un autre jour pour éclairer ce petit palais de dentelle. Des divans moelleux s'étendent le long des murs; çà et là de de belles urnes décorent des étagères de porphyre.

Cependant la vague de Marmara qui gémit doucement autour des murailles de marbre de cette salle sous-marine, endort et berce vos rêves. Bientôt un gardien vous secoue et vous rappelle que vous n'êtes point ici pour rêver.

Au milieu d'une cour carrée, autour de laquelle circule un vaste portique, un kiosk moresque sert de bibliothèque au séraï. Je n'affirmerai pas que les odalisques lisent beaucoup. On s'arrête devant une porte d'airain, d'un travail indescriptible, et d'une perfection inimitable, dont la matière, un peu sombre peut-être, se relève çà et là par des applications brillantes de jaspe et de lapis. Des casiers de cèdre incorruptible renferment un assez grand nombre de manuscrits arabes, turks et persans, qui tournent leur tranche vers le visiteur. Comme ornement de cette bibliothèque très-soigneusement tenue, on remarque une grande pancarte de parchemin, qui contient les portraits authentiques, à ce qu'on assure, de tous les sultans osmanlis, depuis Osman lui-même jusqu'à Mahmoud. Quoi qu'il en soit, et à juger d'après la ressemblance, la filiation est est incontestable. Ces portraits, en miniature gouachée, encadrés dans de petits médaillons ovales, représentent des têtes pâles, coiffées du turban, œil noir, barbe noire, nez aquilin, lèvres carminées.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici appartient au nouveau séraï, bâti sur le rivage longtemps après la conquête. Le vieux séraï de Sélim et de Mahomet II est posé sur le sommet de la colline. Les fils des vainqueurs descendirent pour respirer la fraîcheur et le parfum de la brise marine. On gravit quelque temps à travers des parcs, des cultures, des jardins en fleurs,

des futaies de vieux chênes, et des gazons coupés de petits ruisseaux, et des parterres tracés dans le goût décoratif de l'Orient, et encadrés de balustrades de marbre ; enfin on arrive au vieux séraï.

Ici nous entrons dans un autre monde. Aux idées de luxe et de magnificence, succèdent les idées de guerre et de grandeur barbare. On est dans un camp plutôt que dans un palais. Toutes les constructions sont longues, assez basses, et peintes de larges raies, alternativement blanches et noires. Les angles rentrants et sortants des divers corps de logis se juxta-posent assez durement. L'auvent des toits a des courbes raides.

Les bâtiments du vieux séraï sont en assez mauvais état, et il ne reste guère à visiter qu'un seul pavillon. Les guides le désignent sous le nom de *Salle du trône des sultans*. Cette salle est petite et carrée, assez obscure ; elle ne reçoit le jour que d'une fenêtre étroite et basse, grillée d'épais barreaux de fer doré. On marche sur un tapis de Téhéran qui éteint le bruit déjà sourd des pieds chaussés de sandales molles. Les murailles sont revêtues de plaques de faïence verte, avec des dessins d'or qui avivent et relèvent leur teinte un peu pâle. Le plafond, qui donne un assez juste idée du *lacunar* des maisons romaines, est sillonné de tringles de vermeil, avec incrustations de pierres précieuses, qui dessinent des entrelacs éblouissants. La porte basse contraint toutes les têtes à se courber sous son linteau de marbre vert, profondément entaillé d'une inscription arabe. Un cône à sept pans, en cuivre ciselé, troué à jour comme un gâteau d'abeille, et supporté par deux piliers, reçoit un *brasero*. Le trône fait face à la porte. C'est une sorte de divan surmonté d'un dais, soutenu

par quatre colonnes hexagones dorées et semées de turquoises, de grenats, d'émeraudes et de rubis, polis mais non taillés. Le cabochon est encore de mode dans cet Orient à demi-barbare, qui préfère le poids à la forme. Dans les jours de leur toute-puissance, les sultans n'admettaient point en leur présence les ambassadeurs chrétiens; il leur était seulement permis de venir derrière les grilles de la fenêtre dorée, et de contempler de loin le Padischa rayonnant dans sa gloire.

Les clefs des villes d'Europe et d'Asie conquises autrefois par les sultans sont l'unique décoration de ce que l'on si justement appelé « l'antre impérial. »

La dernière curiosité du séraï c'est l'arsenal. On l'a placé dans l'ancienne église de Saint-Irénée. On traverse un vestibule, où gisent pêle-mêle les marmites renversées des janissaires. Les murailles sont tapissées de brassards, de cuirasses et de sabres : c'est la décoration ordinaire de pareils lieux. On passe au milieu des faisceaux de carabines, de lances et de fusils, à travers lesquels des couleuvrines d'airain allongent leur col étroit, damasquiné d'argent, et l'on arrive à une petite rotonde bâtie au-dessus de l'ancienne abside qui est, si j'ose dire, le véritable sanctuaire de l'arsenal. C'est là que se conservent les armes historiques. La plus précieuse est sans contredit le sabre de Mahomet II; c'est une lame droite, mince et longue, large à la base, étroite à la pointe. Elle est en *traban* de Damas. Une longue inscription court en lettres d'or sur l'acier bleuâtre. On montre encore l'épée de fer de Scanderbeg, avec sa poignée en croix et sa pointe ébréchée, et le brassard de Tamerlan, niellé d'or, avec une rosace de rubis, et une autre d'améthyste.

Mahmoud ne rentra plus dans le sérai, depuis l'extermination des janissaires; Abdul-Medjid lui-même n'y vient que pour les cérémonies officielles. L'antique palais reste inhabité, vide et froid, dans l'isolement mélancolique de ses grands souvenirs.

Aujourd'hui les sultans habitent le palais du Bosphore.

Le palais du Bosphore est une profession de foi européenne, écrite avec du marbre.

Le sultan abandonne pour toujours l'architecture sarrasine du campement asiatique et de la conquête nomade. C'est une protestation éclatante contre le Stamboul de bois des vieux Turcs; c'est la pierre d'attente d'un autre architecture, c'est le premier palais d'une ville nouvelle. Je ne veux pourtant pas louer outre mesure. Le XIX[e] siècle n'a point trouvé encore sa forme architecturale. Je me résignerais difficilement à la voir dans les gares des chemins de fer ou dans le palais des exhibitions universelles. Je n'accepterai pas davantage celle que m'offre le Bosphore.

Le nouveau palais, bâti par un architecte arménien, est essentiellement composite, comme tout ce que nous faisons maintenant. Tous les systèmes du passé peuvent en revendiquer une part et y réclamer quelque chose. Tout s'y rencontre et s'y confond avec un luxe compliqué et dans un pêle-mêle magnifique.

Le palais s'élève, en face de la côte d'Asie, sur un terrain baigné par le Bosphore, et bordé de piliers monumentaux que relient des grilles de fer doré, formant balustrade, d'une richesse capricieuse, où l'arabesque s'épanouit dans les mille végétations de la

flore orientale. La disposition générale de l'édifice est assez simple : on peut l'embrasser d'un coup d'œil. De chaque côté d'un corps de logis principal se développent et s'étendent sur deux longues lignes des ailes basses, à colonnes tantôt ioniennes et tantôt doriques, reliées entre elle par des terrasses, des galeries et des colonnades. Des fleurs, des rameaux, des rosaces, vrais bijoux de pierre, sont jetés sur toute cette façade par des mains prodigues, qui n'ont jamais compté. Mais tout cela se suit et ne se tient pas : ce qui manque, c'est le plan primitif, c'est l'idée première et génératrice.

Tout le palais est bâti en marbre tiré des carrières de l'archipel des Princes, dans la mer de Marmara, blanc, avec une teinte bleuâtre : le blanc et le bleu d'une goutte de lait.

L'intérieur étale toutes les splendeurs décoratives du luxe européen. Les pièces se suivent en enfilade, mais sans *se commander;* chaque appartement s'ouvrant sur un vaste corridor. Pour les grands appartements qui dominent le Bosphore, on a épuisé les plus subtiles recherches de l'art pittoresque renfermé dans la représentation de la nature morte. L'artiste, à force d'imagination ingénieuse, supplée à la liberté qu'on lui refuse.

Il faut une grande souplesse de talent pour éviter la monotonie, avec un nombre de sujets assez restreint, que l'on peut diversifier mais non changer. Il reste toujours la nouveauté des combinaisons, l'inattendu des détails, la grâce du pinceau et l'opulence de la palette.

Il y a dans les appartement particuliers du sultan comme un reflet de Versailles. Presque tous les meubles

viennent de France, et sont dans le style Louis XIV. Le décorateur de notre Opéra a été chargé de disposer et de meubler complètement une des salles de ce palais. Il s'en est acquitté de façon à donner aux Ottomans une haute idée des magnificences de l'art français.

On parle beaucoup à Constantinople, parmi les singularités du palais, de certaine salle recouverte par un dôme de verre rouge, dans laquelle le rayon tombant d'aplomb projette des lueurs d'incendie pourpre comme on en voit dans les enfers d'un cinquième acte d'opéra. A cette curiosité d'un goût douteux, je préfère pour mon compte la salle de bains du sultan. C'est une grotte taillée dans l'albâtre rubanné d'Égypte; elle appartient à l'époque fleurie du style moresque; elle en en a les fines colonnettes, les chapiteaux qui s'évasent comme un calice, les arcades en cœurs et les voûtes constellées de fantaisies éclatantes.

RELIQUES TURQUES.

Les Turcs ont un profond respect pour les reliques. Les reliques turques sont à la fois religieuses et guerrières. Tels sont par exemple les sabres d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Osman, le sabre et l'arc du Prophète, conservés dans le séraï.

Mais la plus grande vénération des Osmanlis est pour la robe de Mahomet.

Elle est en *camelot* noir.

Beaucoup de gens préféraient son enveloppe, car on la conserve sous quarante couvertures en cachemires ou en soie.

On la découvre une fois chaque année, le 15 du

mois de *Ramazan*, qui est, comme on sait, le carême turk.

Le sultan et les grands dignitaires viennent la baiser avec respect.

Puis on la trempe légèrement dans un grand bassin rempli d'eau. Cette eau s'appelle l'eau de la noble robe.

L'agha des filles met cette eau en bouteille. On scelle les petites fioles du sceau de l'empire, et on les distribue aux personnes à qui on veut faire honneur.

C'est de l'homœopathie religieuse !

Un attaché d'ambassade a bien voulu se priver pour nous d'un précieux flacon du dernier Ramazan, que nous gardons maintenant entre deux bouteilles d'eau du Jourdain et de la mer Morte.

Il ne faut pas oublier non plus parmi les reliques le *Sandjagk-Chérif*, ou étendard illustre, qui est comme l'oriflamme de l'empire. On le cache sous treize enveloppes, dans le trésor de la mosquée d'Achmet, où le sultan le déploie de sa propre main, quand la guerre sainte est déclarée.

Jadis, alors que les Turcs n'étaient pas tout à fait nos amis, quand on promenait le Sandjagk-Chérif par les rues, les Européens étaient obligés de se renfermer dans leurs maisons et de clore hermétiquement leurs volets. Aujourd'hui, c'est la main jointe de la France et de l'Angleterre qui soutient le Sandjagk-Chérif, et il flotte dans le ciel bleu, entre le drapeau de Saint-George, écartelé de la croix d'Irlande, et nos trois couleurs nationales.

Non loin du séraï, sur la pente de la même colline, mais du côté qui regarde la Corne-d'Or, s'élève le palais de la Sublime-Porte.

A l'exception des ministères de la marine, de la guerre et de la police, il renferme toutes les grandes administrations de l'empire. Son nom résume toutes les forces vives de la Turquie, et pour l'étranger, désigne le gouvernement lui-même. C'est là que le Padischa réunit le *divan* dans les circonstances importantes. C'est là aussi que trois fois par semaine, le grand-vézir préside le conseil des ministres; c'est encore dans ce palais que toutes les affaires diplomatiques sont débattues avec les représentants des puissances.

Une foule immense assiége incessamment les abords de ce palais : c'est un pêle-mêle bizarre de soldats, de courriers, de marchands, de diplomates, de derwischs, de mendiants et de curieux. L'Asiatique paresseux, couché sur une natte et fumant le chibouk, regarde passer l'Européen affairé; des Saïs noirs, à demi nus, tiennent la bride des beaux chevaux persans, caparaçonnés de soie et d'or, ou des chevaux kurdes, à la selle de velours, pendant que des grooms habillés à l'anglaise attendent leurs maîtres à la portière des coupés venus de Paris ou des calèches de Vienne. Cette foule bruyante s'agite, vocifère ou discute, dans un patois composé de vingt langues. Autour du palais, dans le palais même, courent de vastes galeries, pleines de rumeurs et de pas. Sur ces galeries s'ouvrent les salles d'attente et les antichambres des cabinets ministériels, dont une double haie de soldats et d'huissiers gardent toujours la porte. Des marchands de plumes, de canifs et de papier s'efforcent de toucher l'âme des visiteurs et des employés; des paysans affamés mangent dans un coin en attendant leur tour d'audience; parfois un san-

ton pénitent ou un derwisch enthousiaste, pris d'un soudain accès de dévotion, se livre à quelque mortification trop exemplaire et qui ameute la foule autour de lui.

Le cabinet des ministres est d'une magnificence orientale. Les bureaux des employés sont d'une coquette élégance. Ce sont des petits salons, dont le parquet est recouvert de nattes aux couleurs artistement assorties, ou de tapis de Perse qui nuancent la laine avec un vif sentiment de l'harmonie des tons. Ces petits salons, où se tiennent ordinairement trois ou quatre employés, sont garnis de divans bas. Ces employés, qui travaillent le moins qu'ils peuvent, écrivent à la turque, sur leur genou, dans une attitude oisive, en se servant d'un long roseau taillé carrément et de bandes de papier étroites et longues.

Rien n'est plus facile que d'obtenir une audience d'un ministre; on s'y présente à peu près comme on veut et quand on veut. Un chamelier entre chez le grand-vézir avec un sentiment de l'égalité des hommes devant Dieu, qui lui permet, tout en gardant la déférence due au pouvoir, de traiter sans morgue et sans bassesse, avec dignité et d'égal à égal.

L'At-Meïdan, ou Hippodrome, que l'on trouve à droite du palais de la Sublime-Porte, en face du séraï, résume les grands souvenirs de la double histoire de Constantinople, de la Constantinople des empereurs et de la Constantinople des sultans. C'est là que les *verts* et les *bleus* lançaient leur quadrige sur l'arène unie, toute semée de poudre d'azur et de vermillon; c'est là que plus tard les jeux guerriers du *djérid* soulevaient des nuages de poussière blonde, sous le pied des chevaux des sipahis.

Rien de plus magnifique que l'Hippodrome sous les empereurs. Il mesurait deux mille pieds de long et sept cent cinquante de large, s'appuyait d'un côté à la basilique de Sainte-Sophie, et de l'autre au palais impérial. César s'avançait vers le balcon de sa terrasse, saluait son peuple et donnait le signal des applaudissements. Ce musée à ciel ouvert avait recueilli pieusement toutes les épaves du naufrage de l'art antique. Partout c'était le bronze animé et le marbre vivant, un Olympe descendu sur la terre : maintenant, une ruine; moins encore, le souvenir d'une ruine.... Où donc est allé tout celà? l'augustéon, le sigma serpentant, l'octogone aux pans droits, les thermes de Xeuxippe et d'Honorius, les portiques couronnés de statues, et le milliaire d'or, resplendissant sous le soleil ? De toute cette magnificence antique il ne reste plus aujourd'hui que trois souvenirs, qui se trouvent tous trois dans l'axe de la place : l'obélisque de Théodose, la colonne Serpentine et la pyramide murée.

L'obélisque de Théodose est un monolithe de granit rose, de soixante pieds de long sur six de large à sa base, et s'amoindrissant vers sa cime, mais dans une proportion à peu près insensible. Une ligne perpendiculaire d'hiéroglyphes sillonne profondément chacune de ses quatre faces. Quatre dés de bronze isolent l'obélisque de son socle de marbre couvert de bas-reliefs frustes, dont on devine difficilement le sujet : on voit seulement qu'il appartient à un mauvais artiste d'une mauvaise époque. D'autres bas-reliefs, à demi cachés sous le sol exhaussé par les ruines, marée qui monte toujours, figurent les manœuvres employées pour dresser l'obélisque sur sa base.

La colonne Serpentine est faite de trois serpents, debout sur leur queue, qui montent en entrelaçant la triple spirale de leur trois corps verdâtres. On dit que leur trois têtes aux crêtes d'argent avaient porté jadis le trépied prophétique d'Apollon delphien. Mahomet II, passant auprès de la colonne, la décapita d'un coup de sa masse d'armes. Ainsi parle la tradition, que l'histoire n'a ni démentie ni confirmée.

La pyramide murée de Constantin Porphyrogénète, n'est qu'une armature de maçonnerie, n'offrant aucun intérêt artistique. Autrefois elle était revêtue de plaques dorées, bosselées de reliefs; ce monceau d'or dut éblouir bien des convoitises. Chacun en a pris sa part comme il a pu; il ne reste plus aujourd'hui qu'un amas de pierres noircies de vingt-cinq ou trente mètres de hauteur.

L'Hippodrome, à l'aire inégale, se rétrécit misérablement entre des constructions parasites qui l'entament de tous côtés.

C'est à l'extrémité de l'Hippodrome que s'accomplit le dernier acte de la sanglante tragédie de Mahmoud, le massacre des janissaires. Une mosquée en ruine, des murs crevassés de boulets et noircis par le feu, semblent la décoration naturelle de la scène sinistre qui vit passer les vengeances de Mahmoud.

A quelques centaines de pas de l'Hippodrome, sur le revers d'une colline toute semée de décombres et de ruines, s'ouvre l'entrée de la citerne byzantine de *Ben-Bir-Derech*, ou citerne aux mille et une colonnes. Ce nombre est cher à l'Orient, mais une addition en chiffres exacts, donnerait le total plus modeste de deux cent vingt-quatre, ce qui est encore bien suffisant pour

une citerne. On descend par un escalier en bois, au haut duquel s'arrondit une porte basse; la superficie de cette citerne mesure vingt mille pieds carrés. Les deux cent vingt-quatre colonnes portent une voûte en brique élevée à cinquante pieds du sol; elles sont en marbre blanc, et se relient entre elles par des arcades en plein cintre qui reposent sur leurs chapiteaux corinthiens; ces chapiteaux sont fouillés d'hiéroglyphes byzantins dont le sens nous échappe. On remarque aussi sur un assez grand nombre de colonnes ces deux caractères grecs : Ε Φ, lettres initiales d'un salut hospitalier (εὖγε, φιλόξενα) adressé à l'étranger pour qui la citerne avait été creusée.

Le monogramme de Constantin est empreint sur les grandes briques romaines de la voûte, dont il atteste ainsi la noble origine.

La citerne sèche et vide n'est plus aujourd'hui qu'un immense caveau : l'industrie s'en est emparée; des juifs, des Arméniens et des Grecs ont établi là des métiers et des filatures, où de pauvres diables affamés consentent, pour quelques piastres, à passer leur vie dans cette ombre glaciale, toute chargée de rhumatismes.

Un chemin de quelques minutes, à travers des quartiers maussades, vous mène derrière Sainte-Sophie au *palais de Dessous-Terre* (Yeri-Batan-Séraï). C'est encore une citerne, mais celle-ci est remplie d'eau. On n'en peut guère apprécier la grandeur, car la nappe miroitante monte jusqu'au chapiteau des colonnes, et s'étend à travers l'ombre jusqu'à d'insondables profondeurs. Autrefois des caïks hardis naviguaient entre ces colonnes, où l'eau verdâtre clapote et murmure.

C'était un voyage dans l'autre monde, au milieu des djinns, des goules et des afrites, dont l'imagination turque a peuplé cette humidité malsaine. Les derniers voyageurs ne sont pas revenus. Des courants secrets les ont emportés vers quelque gouffre mystérieux, et le sultan a défendu qu'à l'avenir on affrontât ces tempêtes cachées. On regarde seulement du bord, et à la vue de cette eau verdâtre, où la lumière du demi-jour court en frissons sur des petites vagues indécises, on éprouve je ne sais quelle répulsion mêlée d'horreur et d'effroi.

III

LES BAZARS.



Les bazars de Constantinople n'ont pas la physionomie purement orientale de ceux du Caire ou de Damas. C'est quelque chose de plus composite. Constantinople, par sa situation unique, semble être vraiment l'entrepôt du monde. On le voit à ses bazars.

Au premier aspect, les bazars de Constantinople ne répondent pas aux idées de grandeur et de magnificence que leur nom réveille dans l'esprit du voyageur.

Cependant le bazar ne vous offre plus le spectacle de ces humbles échoppes et de ces misérables baraques qui déshonorent les autres quartiers de Stamboul. De belles galeries de pierres blanches développent leurs lointaines perspectives; les arceaux vont se succédant par longues séries, puis leurs lignes se courbent, se fuient, se cherchent, s'évitent, se retrouvent, et s'entre-croisent d'inextricables réseaux; rien de régu-

lier, rien de pareil; on descend des pentes, on gravit des montées : ici, dans une galerie vaste, aérée, éclairée, là dans un corridor humide et bas; tantôt le rayon qui tombe d'à-plomb chatoie sur les étoffes lustrées, ou se répercute en réverbérations ardentes sur l'acier des armures et l'or des bijoux; tantôt le demi-jour sombre s'éteint sur des tissus de laine ou des *machlahs* de poil de chameau.

Par une arcade sans aucun caractère architectural, on pénètre dans une ruelle étroite et sombre : des toiles tendues d'une rue à l'autre interceptent l'air et la lumière; des aromes infiniment mélangés saisissent vos nerfs olfactifs; vous êtes dans le bazar égyptien, où se vendent les parfums, les eaux, les huiles, les essences, les pâtes, les pommades, les pastilles odorantes, les sachets talismaniques, les peignes, les miroirs, en un mot tout l'attirail et tout l'arsenal de la coquetterie. Les boîtes sont historiées d'inscriptions en écriture fleurie, les flacons de cristal sont taillées à riches facettes; les étuis de velours sont pailletés d'or et semés de perles; le jade, l'ambre, l'ivoire, le coco, le bois de rose et de santal pyramident en riches monceaux et sollicitent le regard de l'acheteur. Ceci pourtant n'est que la marchandise vulgaire et banale. Les curiosités et les trésors se trouvent dans l'arrière-boutique, où l'on n'admet que les fins connaisseurs. C'est là que s'entassent dans le plus riche désordre et le plus harmonieux pêle-mêle, tous les trésors du bric-à-brac oriental; les armes et les étoffes, les bijoux et les habits, le fer et le cristal, l'or et l'acier : tout cela travaillé avec un caprice et une recherche de la perfection qui centuple le prix de la matière. Toutes les ressources de l'ornementation se

réunissent et s'épuisent pour lutter de fantaisie, de richesse et d'éclat; le pailleté et la broderie, le nielle et le damasquinage, la teinture et l'incrustation, la ciselure et le repoussé, en un mot toutes les délicatesses de la forme, toutes les splendeurs de la couleur.

Chaque rue du bazar a sa spécialité. On a ainsi pour chaque objet une variété et un choix presque infinis. Le bazar aux babouches vient après le bazar aux parfums. On y trouve tous les spécimens de la chaussure orientale, depuis la grande botte en maroquin dans laquelle on fait entrer le pied, la pantoufle, la jambe et le pantalon, jusqu'au terlik de velours, sans talons et couvrant à peine l'orteil, tout chamarré de cannetilles d'or, tout brodé de perles fines. La plupart des chaussures de femmes sont d'une petitesse chinoise, et les femmes qui les portent auraient vraiment le droit de les perdre comme la princesse Cendrillon.

Les bijoutiers se tiennent dans une vaste cour dont les longues galeries se découpent en arcades blanches et noires. Il n'y a pas d'étalage. Les diamants sans taille sont jetés dans de petits coffres de bois où on peut les remuer à poignées. Vissapour et Golgonde, Ormus, Ophyr et Giamschid ont vidé leurs trésors dans ces sébilles grossières qui payeraient la rançon d'un monde.

Le bazar par excellence, qui porte le nom de *Bezzazistân* (nous en avons fait Besestein), est consacré à la vente des armes et des objets précieux. Il est défendu d'y fumer. C'est le dernier sanctuaire du pur *islam*. Là, au fond des échoppes, accroupi sur des châles de cachemire, on retrouve le vieux parti turk, que la réforme n'a pas encore entamé. La redingote du nizam et le fez rouge au gland bleu n'ont pas franchi le seuil de sa

porte ogivale ; comme dans les bazars de Damas, vous retrouvez encore les châles roulés en turbans, les robes bordées d'astrakan, les larges ceintures et les pantalons à mille plis. La plupart de ces marchands sont des millionnaires artistes — rare espèce — ils tiennent beaucoup plus à leurs merveilles qu'à votre or. On dirait qu'il leur en coûte de vendre. Quand vous leur demandez le prix d'un article, ils ont l'air de ne pas le savoir ou de ne pas vous comprendre; ils lèvent au ciel un regard indolent, laissent tomber, d'une bouche qui s'entr'ouvre à peine, un certain chiffre, et attendent, impassibles et calmes, qu'il vous plaise de payer ou de vous en aller. Il y a des objets qu'un Turc ne veut pas vendre à un chrétien, par exemple un exemplaire complet du Koran, une pierre gravée qui porte un verset sacré. Souvent, si vous leur paraissez poli et grave, — notez ce dernier point! — ils vous offrent la pipe et le café, qu'ils savourent à côté de vous sans mot dire. Même quand ils devinent que vous n'achèterez pas beaucoup, ils vous laissent complaisamment tout voir, les cassolettes à parfums et les écritoires de Tiflis, les yatagans aux oreillettes d'ivoire, rehaussées d'améthystes, les turbans et les tapis, les colliers d'émeraudes et les selles de velours aux brides de maroquin plaqué d'or, aux étriers d'argent, et les pistolets albanais, et les fusils d'Alep, et les poignards de Damas.

Les portes de fer du Bezestein se ferment à midi.

Tous ces bazars particuliers aboutissent au bazar central ou grand bazar, qui est comme le marché de Constantinople. C'est là qu'on vient chercher les objets d'un usage commun et journalier : les mousselines, les soieries, les draperies et les toiles; c'est là qu'on

rencontre surtout les femmes turques; elles passent une partie de la journée devant ces boutiques, dépliant, mesurant, louant, blâmant, achetant ou n'achetant pas, en un mot mettant à l'épreuve de toutes les façons l'inaltérable patience des marchands. Le féredjé dérobe leurs formes sous de vastes plis, et par-dessus le masque de satin les yeux noirs lancent *aux giaours* des éclairs que saisissent au passage les eunuques attentifs et jaloux — pour le compte de leurs maîtres — pour leur compte peut-être.... ce qui force bien de croire un peu à l'amour platonique.

IV

LES CIMETIÈRES.

Une résignation profonde et une inaltérable confiance en Dieu semblent adoucir, pour l'Orient, cette pensée de la mort si pleine d'épouvante chez les nations chrétiennes, dont les œuvres sont peu d'accord avec leurs croyances. L'Orient vit avec la mort dans une sorte de familiarité intime. Le cimetière est la promenade favorite des femmes, et l'on rencontre des tombeaux partout; ils sont mal entretenus, mais très-fréquentés : une larme vaut bien une pierre.—Souvent sur la terre fraîchement remuée, on voit deux ou trois femmes assises, l'œil humide et parlant tout bas, tandis que de beaux enfants,—la douleur n'ose pas encore les toucher, — se jouent à leurs pieds : le passant s'écarte avec respect pour ne pas troubler leur recueillement pieux et doux.

Les trois principaux cimetières de Constantinople

sont, le *Grand-Champ des Morts, Scutari* et le faubourg d'Eyoub. La moitié de Constantinople appartient aux morts. Le Grand-Champ s'étend au-dessous du quartier européen de Péra, sur un terrain incliné, entre le Bosphore et la Corne d'Or. Ce cimetière n'est autre chose qu'un petit bois de cyprès. On creuse la fosse au pied d'un arbre, on la décore d'un cippe en marbre de Marmara, couronné d'un turban, dont la forme indique le rang du défunt. On y ajoute une inscription courte, souvent en lettres d'or. La stèle funèbre est bientôt renversée : Dieu l'a voulu ; on ne la relève pas. Mais la tombe sans ornement ne sera pas moins honorée. Ni luxe, ni rivalité dans la mort ; presque toutes ces tombes se ressemblent. Çà et là pourtant un petit mur, ou une grille modeste, enferme quelques mètres de terrain et réserve la sépulture privée d'une famille. Des massifs de cyprès, d'une beauté exquise et d'une grandeur prodigieuse, donnent au paysage je ne sais quel caractère de mélancolie, souverainement calme. Les tourterelles nichent et roucoulent dans leurs cimes noires. Quelques-unes de ces tombes ont une ornementation singulière; une fresque primitive y représente un lacet ou un cimeterre et l'inscription naïve ajoute, avec la date de la mort, que le défunt a été étranglé ou décapité. Le fils passe, non sans douleur, mais du moins sans honte, devant ce monument, qui chez nous semblerait éterniser le déshonneur de la famille. La peine, en Turquie, n'est qu'un accident et n'emporte jamais avec elle une idée d'infamie.

Malgré la beauté d'un site incomparable et d'un horizon à souhait pour le plaisir des yeux, charmes auxquels les morts sont assez insensibles, mais que

nous recherchons instinctivement pour eux, le Champ-des-Morts n'est pas le cimetière à la mode. Les vieux Turks lui préfèrent Scutari et l'Asie maternelle, tandis que les musulmans pieux ne veulent reposer que dans la terre bénie du cimetière d'Eyoub.

Le cimetière de Scutari est un véritable bois de cyprès, qui escalade une colline aux escarpements irréguliers; on l'a percé de vastes allées, qui se coupent à angles droits comme dans les forêts réservées aux plaisirs des chasses royales. Au pied de chaque tombe, on plante un cyprès. Il y a beaucoup de cyprès et beaucoup de tombes. On ne réveille jamais ces pauvres défunts pour leur prendre leur dernière couche, aussi le cimetière et le bois de Scutari s'étendent lentement, mais incessamment le long du Bosphore et sur le rivage de la mer de Marmara : la mort empiète sur la vie. Mais l'Asie déroule ses plaines infinies, et les inépuisables carrières de la Propontide fourniraient des dalles funèbres à la moitié du monde. Scutari, l'ancienne Chrysopolis, la ville d'or, s'élève sur la rive asiatique du Bosphore. C'est pour cela que les vieux Turks l'honorent de leur préférence. Malgré l'éclatante rapidité de leurs conquêtes, et les fortes assises d'un empire longtemps inébranlé, il est toujours resté une sorte de défiance au fond de la nation turque : c'est elle-même qui se dit campée en Europe. M. de Maistre lui a pris ce mot-là. Quoi qu'il en soit, ceux qui veulent dormir en paix et sans qu'aucune crainte trouble leur dernier sommeil, repassent une dernière fois le Bosphore dans le caïk bleu des défunts et confient leur dépouille à la poussière sacrée de l'Asie.

La grande allée, toute plantée de cyprès, monte avec la colline; les rangées de tombes s'allongent de chaque côté du chemin, mieux entretenues qu'au *Champ des Morts* de Constantinople; parfois, quand l'espace est moins envahi et la foule moins pressée, un petit jardinet entoure et fleurit la tombe. Quand on s'éloigne des allées que visite ordinairement le promeneur et qu'on arrive aux parties solitaires et abandonnées, on se sent comme glacé par un oubli funèbre. Les tombes sont à fleur de terre, les stèles renversées, les fleurs arrachées; et comme on ne recouvre les cadavres que de quelques pouces de terre, il arrive souvent que l'on marche à travers les ossements mis à nu.

Le troisième cimetière de Constantinople est dans le faubourg d'Eyoub.

On sait qu'après la conquête, une mosquée fut élevée par les soins de Mahomet II, à la place même où jadis était tombé le lieutenant du Prophète. Des maisons se groupèrent bientôt autour de la mosquée, solitaire d'abord. Le faubourg d'Eyoub devint un des plus peuplés de Constantinople, mais il fut surtout adopté par les vrais dévots. Aujourd'hui ce faubourg est une véritable nécropole. Ici les vivants cèdent pieusement le pas aux morts. Les rues sont bordées de tombes. Les maisons ne viennent qu'après, et sur l'arrière-plan. On marche sur une dalle funèbre avant de toucher le seuil d'un ami. Ces tombes sont toutes bâties; plusieurs sont monumentales, elles sont situées au milieu de la cour d'entrée et parallèlement à la façade des maisons, qu'elles cachent en grande partie. Elles sont entourées d'arbustes et de fleurs, et précédées d'un mur à hauteur d'appui, surmonté d'une

grille, qui s'étend sur toute la longueur de la rue. Ces tombes n'ont que de rares ornements : un turban, une tige de lotus, et, sur la blancheur du marbre, une inscription courte, tout éclatante de l'or de sa calligraphie. Les dévots vont et viennent autour de la mosquée d'où les enfants, trop zélés pour la gloire du Prophète, repoussent à coups de pierre les *giaours* qui veulent en approcher. On dirait le reste du faubourg inhabité. Un silence de mort règne dans les rues solitaires ; les bourgeois vertueux vivent en extase au fond de leurs maisons, en face de leur tombe future, dont quelques pas à peine les séparent. Seulement à l'heure de la prière on voit tout autour de la mosquée sainte, des ombres, coiffées du turban, qui semblent passer à travers les grilles et glisser sans bruit sur les dalles blanches.

Nous parlons trop des morts pour ne pas dire aussi quelques mots des cérémonies funèbres chez les Turks.

Les cérémonies funèbres sont simples et hâtées. Il y a là un contraste frappant avec la gravité ordinaire et la lenteur traditionnelle des Turks. A peine l'âme s'est-elle échappée avec le dernier soupir, que déjà les ministres de la mort s'emparent du cadavre ; on le lave et on le parfume, puis on le roule dans de longs voiles de mousseline blanche, chargés des *surates* du Koran qui célèbrent la miséricorde d'Allah. On élève une sorte d'estrade devant la porte ; parfois même on se contente de deux modestes tréteaux, et on expose le corps ainsi préparé. Arrive l'imam, non moins empressé que les autres. Il fait sur le défunt les aspersions lustrales ; les amis les plus chers du mort chargent le cercueil sur leurs épaules, et l'on se dirige en

courant vers le cimetière. Si vous demandez le motif de cette précipitation, on vous répondra que la paix n'est rendue à l'âme du défunt qu'après l'accomplissement de tous les rites funèbres. Le corps est placé sur le flanc gauche, dans la fosse qu'on lui a creusée à quelques pouces du sol. On tourne sa tête vers la Mekke. Alors, au milieu du silence de tous, l'imam, d'une voix lente, prononce le symbole de la foi musulmane : « Je crois en un Dieu unique; je crois que Mahomet est son apôtre, et le prophète des prophètes; je crois qu'Ali est le seul chef des croyants. » On rappelle ainsi au défunt les divers points de doctrine de l'islamisme. Les assistants répondent pour lui un *amin* retentissant. On descend la bière : la terre retombe avec ce bruit sourd que l'oreille humaine n'oublie jamais quand elle l'a seulement une fois entendu! Puis l'imam appelle à haute voix les deux anges interrogateurs Monkir et Nakir, invoque le Dieu du pardon, et s'éloigne de la fosse refermée. On dit qu'alors un ange de lumière illumine les ombres de la terre profonde, et rallumant la prunelle éteinte, annonce au mort la venue des deux noirs génies. Ils viennent, et déroulent la trame entière de cette vie. L'homme est-il trouvé coupable, ils le frappent sur le front avec des massues de fer rouge, jusqu'à ce qu'il pousse des cris de douleur si retentissants qu'ils soient entendus avec effroi par toutes les créatures de l'univers, excepté par les hommes. Ils entassent la terre sur son corps; tous ses péchés revêtent des formes de dragons, de scorpions, de serpents, et le rongent, le déchirent jusqu'à ce que Dieu l'appelle à comparaître devant son inaltérable justice. Lorsque l'âme, au con-

traire, a satisfait à leurs questions, un chérubin vient la chercher et la conduire au paradis, pour qu'elle soit placée selon qu'elle a mérité. Les âmes des prophètes sont admises au ciel et jouissent, sans attendre, de la contemplation de Dieu; celles des martyrs séjournent dans l'estomac des oiseaux que nourrissent les arbres et les fleuves divins, et celles des croyants sont renfermées dans la trompette qui doit sonner au jugement dernier, ou bien ils entourent le trône de Dieu sous forme de pigeons blancs.

Pendant ce temps, le cadavre se décompose et s'en va en poussière, à l'exception du coccyx, qui a été l'os le premier créé; il reste incorruptible, et quand sera venu le jour du jugement, une pluie de quarante années fécondera cet impérissable reste de nous-mêmes, et les corps germeront comme des plantes [1].

Outre ses quatre mois sacrés, de *Moharrem*, de *Radjeb*, *de Dul Kaada* et de *Dhub-Hajja* (janvier, mai, juillet et décembre), le calendrier musulman compte encore un mois de jeûne, le *Ramazan*, et plusieurs grandes fêtes : le *Mewloud*, ou nativité du Prophète, et les deux Baïram.

Le vendredi est consacré à Dieu, à la prière et au repos. Les Musulmans appellent le vendredi *le premier des jours, le plus excellent des jours dans lesquels le soleil se lève*. Mahomet le choisit, parce qu'il était déjà chez les Arabes le jour des grandes assemblées. Les riches passent le vendredi en fêtes et en promenades après les prières; les dévots en méditation.

[1] Maxime Du Camp.

Il n'est pas défendu aux plus pauvres de reprendre leurs travaux habituels après le service de la mosquée. C'est une permission dont ils profitent généralement peu dans les villes, où les heures se partagent entre l'oisiveté et la prière.

L'institution des mois sacrés remonte aux Arabes de l'Hedjaz. Elle est antérieure à Mahomet, qui la sanctionna par son approbation et défendit pendant leur cours la guerre entre Musulmans. Pendant ces mois, disent les Arabes, nous ôtons la pointe de nos lances.

Le mois du jeûne est déterminé par la lune de Ramazan. Pendant toute la durée de ce mois, il est défendu de prendre aucune nourriture, aucune boisson, et même de fumer, tant que le soleil reste sur l'horizon. A Constantinople, un coup de canon annonce aux Musulmans l'arrivée très-redoutée et le départ très-désiré de l'astre qui les affame. La journée se passe dans une sorte d'atonie morne et de languissante oisiveté, loin de tout travail. On attend le soir : on ne fait pas autre chose. Le soir venu, la ville endormie se réveille et se met à table : elle y reste jusqu'au matin. Les monuments publics s'illuminent, les palais resplendissent de feux de toutes couleurs; le balcon scintillant des minarets semble un anneau de lumière qui fait étinceler la pierre blanche; les mosquées découpent leur silhouette ardente sur le ciel bleu de la nuit, dont les étoiles pâlissent; les vaisseaux à l'ancre dessinent leurs mâts, leurs vergues et leurs bordages avec des lignes de lanterne de papier peint, dont les mille couleurs tremblotantes se heurtent, se mêlent, se confondent sur les flots de la Corne d'Or, irisés et trans-

parents dans leur plus lointaine profondeur, tandis que le Bosphore, à pleines rives, coule comme un fleuve de paillettes, qui roulerait, avec ses vagues, des diamants, des émeraudes, des saphirs et des rubis. La ville est changée en salle de festins. Tout le monde mange et boit: les riches dans leurs maisons, les petits bourgeois, les ouvriers, les portefaix sur le seuil de leur porte, sur les places publiques, ou bien au milieu de la rue autour des rôtisseurs de *kebabs* (brochettes de mouton), dont la chair mince se roule comme un coffin de papier, ou dans la boutique ambulante des pâtissiers qui découpent en triangle des gâteaux semés d'angélique et de sucre candi, dur et brillant comme des éclats de pierreries; des orchestres dans les carrefours et des farces en plein vent vont contribuer au plaisir désordonné et à l'agitation folle de ces nuits de carnaval qui succèdent à des jours de carême.

Quand l'aube aux lueurs d'opale annonce le retour prochain du soleil, et qu'on peut déjà, comme dit le proverbe arabe, distinguer un fil blanc d'un fil noir, on enlève les tables, on souffle sur les derniers pots de feu, et le canon de Top'khané donne le signal d'un nouveau sommeil et d'un jeûne nouveau.

La lune de Schewal vient enfin, après trente jours d'excès, mettre un terme à ces intempérances de mortification et de bombance; le petit Baïram a le privilége de clore cette période excentrique de divertissements et de jeûnes par trois jours de fêtes au soleil. Une vierge, belle entre les plus belles, quelque fleur éclose dans les solitudes de la Circassie ou de la Géorgie heureuse, est offerte au sultan par la Validé, comme pour annoncer à tous la fin d'une autre sorte

d'abstinence, non moins rigoureusement prescrite et plus difficilement observée.

Les fêtes du petit Baïram s'ouvrent par une procession pompeuse et solennelle du sultan allant à la mosquée de Sainte-Sophie. Sans doute on ne voit plus, comme autrefois, les longues files de turbans surmontés de plumes et d'aigrettes, les panaches flottants, les pelisses de martre zibeline, les kaftans de brocart, à fleurs vertes et rouges, les dalmatiques à ramages d'argent, et les *djubbés* noires, à manches fendues brodées d'or, et les dolimans *abricot* que portaient dans les solennités les grands-vézirs, les kislaragas, les kaïmakams, les selektas-agacis, les sérikdji-bachis, les itchoglans et les bombaradjis, dignitaires surannés du vieil empire évanoui.

Le défilé actuel est moins curieux : il est pourtant digne encore d'intérêt. Ce sont d'abord les officiers impériaux de la garnison, en tarbousch écarlate et en tunique de drap bleu, chamarrée d'or, les ulèmas en turban blanc, avec un tortil d'or ; puis vient la troupe des fonctionnaires portant l'uniforme du *nizam*, les pachas en manteau noir, le capitan-pacha, le séraskier, les ministres, les muchirs et les livas, *dorés sur toutes les coutures*, enfin le grand-vézir en fez et en tunique, et le grand-mufti en turban et en manteau blanc.

Des chevaux superbes, fils du Nedj et du Kurdistan, des juments de Perse à la robe fleur de pêcher, caparaçonnés d'or et constellés de pierreries, annoncent la maison du padischah. Les gardes du corps empanachés et portant des lances d'or, marchent à pied sur deux longues files. Le sultan est à cheval au milieu d'eux, vêtu de la tunique bleue du nizam, passementée

d'or et relevée de diamants. Derrière lui marche le chef des eunuques, entouré des officiers du *sélamlik* et précédé du nain de la cour, caricature d'homme de deux pieds de haut, ventru, trapu, lippu, parodie des pachas, dont il porte la tunique et le manteau. — Les troupes, échelonnées sur le passage du cortége, portent les armes, et crient avec le peuple : « Vive, vive à jamais le glorieux sultan ! »

Au retour de la mosquée, il y a réception dans un kiosk du séraï. Les grands dignitaires vont baiser la botte du sultan, en se prosternant dans la poussière de ses pieds. Les autres se contentent de poser leurs lèvres sur les franges d'or de sa ceinture, ou sur les plis de sa tunique.

Pendant les fêtes du Baïram, chaque famille prépare un festin, et, comme à la Pâque des Juifs, c'est un mouton sacrifié qui fait la base du repas. Tous ceux qui se présentent à la porte de la maison en liesse, amis ou inconnus, prennent part au régal. C'est la fraternité dans toute la générosité de son application. Sur les places publiques, des distributions de gâteaux, de sucreries et de fruits, attestent la magnificence des riches.

La fête du Courban-Baïram ou grand Baïram, arrive dans le mois sacré de dhulkajja ; on l'appelle aussi la fête des Sacrifices; on la célèbre avec avec des rites particuliers et obligatoires, à la Mekke seulement, où les pèlerins de l'Islam, qui s'y trouvent alors en grand nombre, immolent un chameau, un bœuf et une brebis, à l'ombre des palmiers de la vallée de Mina. Partout ailleurs ces fêtes n'offrent pas de caractère particulier. Nous les avons vu célébrer à Jérusalem par des pra-

tiques pieuses, des promenades dans les cimetières, et ce chômage général et ces réjouissances qui semblent en Orient faire partie de la religion même.

Les représentations dramatiques faisaient partie de la religion chez les Grecs, et c'était encore une manière d'honorer les dieux que d'aller entendre le récit glorieux de leurs aventures, célébrées par le génie des poëtes, et voir se dérouler sur la scène les épisodes de leur vie immortelle et tragique.

Je ne prétendrai pas que le dogme religieux et la poésie dramatique se tiennent de si près chez les Ottomans; je ferai remarquer seulement que l'unique théâtre national de Constantinople n'est ouvert que pendant les fêtes du carême musulman. Ce théâtre est celui de *Karagheuz,* — l'Homme aux yeux noirs. — Nous lui devons une mention, pour être complet, mais non pas une place, dans ce livre qui veut respecter la pudeur.

A vrai dire, les Ottomans n'ont pas de théâtre comme nous; ils s'attroupent assez volontiers devant les planches d'une parade, ils font cercle autour d'un chanteur bohême ou d'un jongleur qui avale des lames de sabres. Mais ils n'ont jamais songé à transporter leur vie de l'autre côté de la rampe, et à se voir eux-mêmes dans les fictions de leurs poëtes. La littérature dramatique n'est pas chez eux l'expression des mœurs sociales : ou plutôt, il n'y a pas chez eux de littérature dramatique. Karagheuz est un polichinelle, rien de plus. L'*impresario*, enfermé dans une guérite de coutil, tire les fils de ses marionnettes découpées, dont la silhouette chinoise, rehaussée de vives couleurs, se détache sur un transparent éclairé. Il met en scène et

fait parler les personnages. Karagheuz, figurine grotesque de six à huit pouces, offre la caricature du visage turk, accompagné de toutes sortes d'ornements accessoires et fantastiques : le nez crochu parodie le type aquilin, et se recourbe en bec de perroquet; le menton, brusquement coupé et projeté en avant, se hérisse d'une barbe noire, épaisse et courte. Le front s'arme de cornes plus ou moins menaçantes, une queue vissée aux reins fretille derrière le dos.

Dans un pays où le pouvoir est absolu, Karagheuz représente la liberté illimitée; c'est un vaudevilliste, moins la censure, un journal sans cautionnement, sans timbre et sans avertissement. A l'exception du sultan, dont la personne est sacrée et les actes inattaquables, pas un personnage dans tout l'empire qui échappe à ses traits satiriques : il fait le procès au grand-vézir, le condamne et l'enferme au château des Sept-Tours; il harcèle les ambassadeurs, attaque les amiraux de la mer Noire ou les généraux de Crimée : le peuple applaudit et le gouvernement tolère. Malheureusement la verve allumée de Karagheuz ne s'éteint pas de sitôt, et après Pasquin nous avons Pétrone et Vadé : l'impudicité succède à la raillerie, le geste complète la pensée, l'action explique la parole. Les graves Ottomans sont là, cou tendu, bouche béante, riant et applaudissant; des enfants de dix ans, fillettes et garçons, tâchent de comprendre,—et comprennent.—C'est la punition des parents qui laissent ainsi flétrir dans son bouton la fleur délicate de la pudeur.

V

LES DIVERS QUARTIERS DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople renferme plusieurs quartiers, dont les habitants, qui se coudoient sans cesse, ne se mêlent pourtant jamais. C'est d'abord Stamboul, la ville musulmane, l'ancienne Byzance ; Galata et Péra, demeure exclusive de la société franque; le Phanar, réservé aux Grecs, et Balata, où sont relégués les juifs.

Stamboul, la ville par excellence, l'ancienne résidence des empereurs, et qui possède encore les derniers vestiges de leur puissance, Stamboul, où l'on va voir Sainte-Sophie, le château des Sept-Tours et l'At-Meïdan (l'ancien Hippodrome), s'élève entre Péra et Scutari, sur une colline s'abaissant par une rampe assez douce jusqu'à la mer, qui baigne les jardins du séraï et la pointe de son triangle. C'est le quartier le plus considérable de la ville, les Turcs s'en montrent assez jaloux; on en ferme les portes à l'entrée de la

nuit, et il n'est pas permis à un chrétien d'y demeurer. Du reste, à part quelques monuments splendides, le quartier n'a rien de séduisant vraiment.

Jamais l'édilité musulmane n'a songé à promener le niveau sur les sept collines de Byzance; on passe sa vie à monter et à descendre. Les rues, dont aucun alignement n'entrave le libre caprice, s'élargissent, se rétrécissent, se contournent et se détournent avec toutes sortes de caprices. Vous croyez marcher tout droit; au bout d'une heure vous êtes revenu à votre point de départ. Vous voulez prendre un chemin raccourci, vous tombez dans une impasse. En guise de pavage on juxtapose des moellons et des cailloux, dont la pointe aiguë déchire le cuir des bottes parisiennes. En somme, ces rues sont des chemins raboteux.

De chaque côté s'élèvent les maisons turques, le plus souvent en bois peint. Les unes sont destinées à l'habitation des bourgeois aisés. Ces maisons se composent ordinairement d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage : l'étage surplombe et fait saillie ; il s'appuie sur des arcs-boutants qui le soutiennent. Des *moucharabys*, espèces de balcons fermés, se suspendent aux murailles, les femmes y prennent le frais et voient sans être vues; c'est souvent le seul plaisir qu'on leur accorde. Au-dessus de tout cela, et se projetant sur la rue, un toit en auvent, recouvert de tuiles rouges. La porte, à deux battants et garnie d'un anneau de fer, s'ouvre sur un vestibule. Souvent des jardins s'étendent derrière ces maisons; le harem est au milieu des bosquets et des fleurs: quand les chaînes sont d'or, on croit la captivité plus douce. Les ateliers des petits fabricants, les échoppes des marchands au détail se mêlent à ces mai-

sons bourgeoises. La boutique est élevée de deux où trois pieds au-dessus du sol, elle est assez étroite et surmontée d'un chapiteau colorié. Pendant le jour, cette boutique est complétement ouverte; pas même une glace pour la séparer du passant. Il n'y a pas de mur sur le devant : le soir venu, on ferme avec des planches et des auvents. L'habitation de la famille, cachée derrière le magasin, communique avec lui par quelque corridor obscur et dérobé. Les plus humbles maisons ont du moins une petite terrasse, à demi cachée entre les murs, et qui lui permet d'apercevoir un pan du ciel.

L'Orient sobre ne connaît pas l'usage des auberges. Il n'y en a peut-être pas une seule à Stamboul. Le Musulman en voyage emporte avec lui tout ce qui peut être nécessaire à sa vie. Je dois ajouter que ce tout est peu de chose. L'étranger qui arrive dans une ville, se fait conduire au khan. C'est un établissement à qui je ne saurais rien comparer dans notre civilisation. Le khan varie d'importance et de grandeur, et présente plus ou moins de confortabilité. Tantôt c'est un vaste ensemble de bâtiments, d'un aspect monumental, entourant une large cour, ombragée de platanes et de sycomores, avec une belle fontaine au milieu. Tantôt c'est un amas de baraques délabrées. Parfois c'est plus simple encore : deux pans de mur qui se rejoignent. On s'établit là comme on peut. On étend le tapis sur le sol ou sur le plancher; on attache les mules ou les chameaux au tronc des grands arbres; on allume les feux du bivouac dans un coin de la cour, et la cuisine fume en plein air.

Si les Turcs ont rejeté les Francs de Stamboul, ils

ont du moins laissé subsister les diverses nationalités qui s'y trouvaient lors de la conquête. Seulement ils les ont parquées dans des quartiers distincts, dont on ne peut sortir, quand une fois on y a établi sa demeure.

Balata, le quartier des juifs, est un bourbier infect. Ce ghetto de Constantinople renferme un spécimen de toutes les turpitudes, de toutes les laideurs et de toutes les dégradations. La boue, dans les rues effondrées, semble plus fétide et plus noire, les maisons tombent en ruines sans qu'on songe à les relever, des spectres efflanqués s'appuient aux murailles lépreuses qui tombent par écailles; des visages hâves, aux yeux enfiévrés, se montrent aux fenêtres en des accoutrements sans nom. On affirme que ces masures misérables cachent des millionnaires; le fisc lui-même recule d'horreur et n'ose pas avancer sa main crochue pour palper leur denier qui a la peste! Les juifs ont eu dans le passé une certaine importance, dont le progrès moderne les a dépouillés. On les employait autrefois dans les administrations fiscales : banquiers reconnus de l'État, ils concentraient tout le commerce entre leurs mains. On ne leur laisse aujourd'hui que les négoces infimes; du moins la persécution les épargne, et ils vivent tranquilles sous une triple couche de mépris, de vices et de saleté.

Le Phanar est le quartier grec de Stamboul. Le Phanar est quelque chose comme le *West-End* de Londres ou le faubourg Saint-Germain de Paris. C'est là que vivent dans le silence ceux qui se souviennent et qui regrettent. C'est là qu'on peut encore rencontrer, fiers et faibles, les descendants des Paléologue, des Co-

mnène, des Cantacuzène et des Ducas. Le sang impérial de Byzance coule dans les veines des Phanarcotes. Leurs maisons sont les plus belles de Constantinople; elles sont tout en pierres, et ont parfois une assez grande tournure architecturale. Leurs balcons sculptés, supportés par des piliers à demi engagés, ou par des consoles découpées en escalier, font saillie sur la voie publique comme dans la rue des Chevaliers, à Rhodes; d'autres, avec leurs façades étroites, leurs murs épais, leurs hautes fenêtres grillées, ressemblent à ces maisons guerrières du moyen âge, carapaces de bourgeois, qui défiaient l'arquebusade et bravaient l'assaut. Parfois de ces balcons l'on voit se pencher sur la rue une taille svelte et à la cambrure puissante; une longue main effilée et blanche retombe mollement sur la balustrade de pierre grise; un œil noir et profond se lève lentement vers le ciel, tout chargé de mélancolie et de reproches muets; les bandeaux de cheveux ondés qui coulent le long des tempes fines, la ligne droite, délicate et pure du profil, tout rappelle les antiques splendeurs d'une race idéale, et fait rêver aux jours où la Grèce, splendeur du monde, avait pour elle le triple prestige du génie, de la puissance et de la beauté.

La conquête de Mahomet II fut violente sans doute. On ne renverse point les empires sans faire couler des larmes et du sang. Les Grecs, tombés du pouvoir, ne furent plus que des *rayas*, — ce nom veut dire troupeau. — Ils conservèrent pourtant une partie de leurs églises, la liberté de leur culte, et leur administration extérieure. Les notables composaient le conseil de la nation; les artisans restèrent dans les cadres de leur

corporation, et les Turks, qui ont toujours eu besoin qu'on les servît, employèrent les plus intelligents et les plus déliés dans la diplomatie; les plus influents et les plus braves remplirent souvent les postes importants d'hospodars dans la Moldavie, la Valachie et la Servie. Depuis la guerre de l'indépendance qui arracha la Grèce au sultan, l'importance politique des Phanarcotes diminua de jour en jour. Les tentatives de l'Église orthodoxe de Russie n'étaient pas de nature à les remettre en faveur auprès du divan. Ils tournent aujourd'hui leur infatigable activité et leur prompte intelligence vers les spéculations du commerce. Leurs comptoirs s'échelonnent sur toutes les places de l'Europe, et le change laisse entre leurs mains, avec l'escompte, une prime sur toutes les valeurs. Mais les Phanariotes ne convoitent pas l'or pour l'amasser : ils l'aiment pour les jouissances qu'il donne, pour le luxe et l'éclat dont il entoure la vie. A Constantinople, cet éclat n'est point extérieur : ils ont la modestie que donne le souvenir d'une défaite dont les traces sont partout présentes; mais du moins leur vie intime est entourée de toutes les recherches de la fortune, et des serviteurs nombreux leur rendent parfois l'illusion des grandeurs évanouies; ils semblent croire, en s'entendant appeler Comnène et Paléologue, que le bandeau de Constantin peut se poser encore sur un front grec. L'espérance est éternellement jeune.

L'église cathédrale des Grecs schismatiques est située au Phanar. Elle n'est pas très-grande; l'extérieur n'a pas de caractère architectural réellement indiqué. Aux parois intérieures s'appuient des retables à colonnes torses et dorées; des lampes de cristal descendent nom-

breuses du plafond; une châsse en marqueterie d'écaille et de cette belle nacre d'Orient aux reflets de satin et de feu offre au respect des fidèles les reliques précieuses, mais apocryphes, de celle qui fut la mère des Machabées. Au-dessus de l'autel, quelques tableaux, d'une exécution naïve et d'un assez beau ton, rappellent ce style primitif que les Orcagna, Giotto et Cimabüe renouvelaient eux-mêmes de l'ancienne école de Byzance.

Le clergé grec est d'une déplorable ignorance, les établissements théologiques sont rares, et la facilité inouïe avec laquelle on confère les ordres contribue encore à diminuer le respect de la population pour ses ministres pauvres.

Les rues du Phanar, que bordent des maisons de pierre, sont larges et droites, pleines d'air et de lumière. Au moment de la conquête, on avait imposé aux Grecs l'obligation de peindre en brun la façade de leurs habitations. Ils ont conservé cette couleur, même après l'adoucissement des mœurs et la tolérance universelle proclamée par les derniers sultans. Mais cette humilité apparente cache des richesses réelles : on peut les deviner en apercevant à travers les hautes fenêtres les meubles somptueux entassés dans les appartements, ou la troupe des valets, oisive sur le seuil des portes.

Dès le matin, les femmes sont sous les armes de la coquetterie : elles semblent oublier que la sereine beauté est à elle seule sa plus belle parure; elles s'enchâssent dans le luxe des joyaux d'or et des pierreries; l'impalpable duvet des cygnes caresse leurs épaules de statues, le feu des rubis rayonne en diadème sur leurs fronts, les perles de Cléopâtre, transparentes et nacrées dans leurs pâleurs chaudes, allongent les fines oreilles,

et les sequins d'or mêlent leurs reflets fauves au lustre des cheveux noirs.

Les Arméniens', qui sont au nombre de cent mille à Constantinople, occupent aussi un quartier à part et qui porte leur nom. C'est un des mieux tenus de toute la ville; souvent un jardin parfume la maison lavée, peinte et vernie; mais dans les beaux jours d'été, quand l'heure du travail est passée, l'Arménien va rejoindre sa famille, dans quelque villa souriante, sur la côte asiatique du Bosphore. La race arménienne est positive, mais honnête; elle recherche plutôt le solide que le brillant des choses : elle s'occupe d'art et de science, elle a des architectes, des ingénieurs, des médecins : elle n'a pas de poëtes; c'est elle qui fabrique la poudre et qui tisse la toile, le coton, la soie et le velours; ses mousselines peintes séduiraient toutes les femmes d'Orient, et leurs étoffes zébrées d'or et d'argent surpassent toutes les splendeurs des Maugrabins de Tunis et de Tripoli. Les Arméniens sont souvent admis dans les hauts conseils du souverain. On prend leur avis sur la plupart des opérations financières, et ce sont toujours eux qu'on charge de la refonte des monnaies. Ajoutons que les Arméniens servent assez volontiers dans les armées. Le type arménien a presque la pureté du type grec, avec plus d'éclat peut-être, mais avec moins d'élégance. La courbe aquiline et tout orientale de son visage, gracieuse dans la première fleur de la beauté et de la jeunesse, s'accentue trop avec l'âge et dégénère en inflexions trop marquées. Les Arméniens parlent la langue turque, mais ils l'écrivent en caractères arméniens. Quoique chrétiens, leurs mœurs ont plus d'un trait de ressemblance avec celles des Turks;

mais ils sont d'une chasteté rare et méritoire dans ce pays du soleil et des passions brûlantes. Leur costume a toute l'ampleur de l'ancien doliman des Osmanlis, et leurs femmes, voilées comme les femmes turques, ne se montrent à eux que le jour de leur mariage. On épouse de confiance. Les Arméniens, qui ont des colléges à Rome et dans les grandes capitales d'Europe, se subdivisent en une foule de sectes rivales; un certain nombre, sous le nom d'Arméniens-Unis, adhèrent d'un cœur ferme à la confession romaine. Les autres se séparent de nous sur plusieurs points d'une interprétation plus ou moins délicate.

L'intérieur de la famille est presque aussi sévèrement défendu contre l'étranger chez les Arméniens que chez les Osmanlis. Cependant, quand on obtient la faveur d'y pénétrer, on est accueilli avec une cordialité aimable. Les femmes, qui ne sortent jamais que voilées, vous reçoivent cependant le visage découvert; mais, que vous sachiez leur langue où qu'elles sachent la vôtre, elles ne vous adressent jamais la parole que par l'intermédiaire de leur père, de leurs frères ou de leurs maris. Elles s'acquittent de tous les devoirs de l'hospitalité, avec une bonne grâce charmante et humble qui ne laisse pas de toucher vivement l'Européen, plus habitué à rendre qu'à recevoir des hommages. Elevées dans le respect de l'homme, ces reines de beauté ont pour vous des adorations d'esclave; elles s'agenouillent sur le divan où vous êtes assis; elles se lèvent à chaque instant pour vous offrir le café brûlant, le sorbet glacé ou la pipe allumée par elles. On reste comme ébloui devant cette incarnation vivante des rêves voluptueux de l'Asie. La taille élancée et mince ploie comme un

jonc sous le vent; la tête pâle et rêveuse s'incline sous le poids des lourdes tresses relevées de chaque côté, dont l'éclat sombre s'avive d'un bouquet de jasmin ou d'une fleur de grenadier, retenue par un ruban de soie tissé d'or; de longs cils voilent le regard toujours baissé et l'ombre de la paupière palpite sur la joue; les pieds, petits et paresseux, déchaussés dans la babouche traînante, se perdent sous de larges pantalons aux raies brillantes. Une ceinture de cachemire, aux couleurs éclatantes, retiennent sur les hanches l'extrémité de la jupe, qui bouffe au-dessus des genoux. Cependant la poitrine soulève à chaque battement la veste brune qui s'entr'ouvre....

Il faut se laisser servir par ces belles créatures, qui déploient naturellement et sans coquetterie toutes les séductions de la politesse orientale, s'inclinant devant vous, à demi prosternées, touchant avec humilité le bas de vos vêtements et portant sans cesse de leur bouche à leur front leurs longues mains pleines de grace, qui semblent semer des baisers.

Péra est la ville de l'étranger. Son nom, qui vient du grec, signifie *en face* ou *vis-à-vis*, et il indique très-exactement la position de ce quartier, par rapport à Constantinople. Les Turcs l'appellent *Bey-Oghlou*, c'est-à-dire le fils du prince. Au XVI[e] siècle ce n'était qu'un simple hameau. Il entra dans l'histoire avec les traités de Suléiman et de François I[er]. Il fut désigné comme lieu de résidence à l'envoyé du roi de France, et notre chancellerie data ses premières dépêches « des vignes de Péra. » Bientôt la faveur des capitulations y attira des émigrants de tous les points de l'Europe; le champ fut bâti; les maisons remplacèrent les vignes.

...C'est, avec Galata, le quartier *franc* par excellence. C'est là que se trouvent les industriels et les marchands de France, d'Angleterre et d'Italie avec toutes les importations de leurs pays. On a le bruit, la circulation et le mouvement d'une capitale, dans les rues d'une ville de province de troisième ordre. J'ai dit les rues, il n'y a, à vrai dire, qu'une rue et des ruelles. La rue de Péra a une physionomie exclusivement européenne. Les maisons en pierre à trois ou quatre étages ont quelque chose de lourd et de massif qui contraste assez avec la légèreté des maisons turques; les étalages des magasins rivalisent d'art et de savoir-faire avec les merveilles qu'on admire derrière les vitres de Regent's Street ou du boulevart des Italiens. Quand on arrive de Paris ou de Londres, il n'est pas nécessaire de s'arrêter bien longtemps dans cette rue-là. Inutile de dire qu'elle est surtout fréquentée par les Européens. De quatre à six heures, on est sûr d'y voir des gants jaunes, des bottes vernies et des cigares : notre civilisation ! il n'est pas rare cependant d'y rencontrer quelque Turk de la réforme qui vient acheter du vert de Lincoln ou des soieries de Lyon ; quelquefois même, une petite troupe de femmes, voilées sous le féredjé, masquées sous l'yasmack, suivies de beaux enfants en vestes pailletées d'or et passementées de soie, gardées par un grand ennuque abyssinien, au teint d'ébène mat, aux yeux blancs et au cou bronzé, viennent chercher des parfums de Guerlain ou de l'eau de Cologne. Seulement elles n'entrent pas dans les maisons : on leur présente les marchandises sur le seuil. Les maris turks redoutent les périls de l'arrière-boutique.

Les vingt mille chrétiens de Péra se groupent autour

des ambassades de l'Occident, dont les palais ou les hôtels achèvent de donner au quartier franc une physionomie européenne. La Prusse, la Sardaigne, la Suède, l'Espagne et les Etats-Unis n'ont que des hôtels assez modestes, mais l'internonce d'Autriche occupe la belle demeure des anciens délégués de Venise; l'Angleterre achève en ce moment un palais d'une élégance sévère; l'ambassadeur de France vit à demi caché dans des jardins délicieux. Peut-être est-ce trop de modestie; il ne faut être modeste que chez soi. A l'étranger, quand on représente un pays comme la France, un peu d'éclat me paraît permis; la pompe extérieure est parfois une nécessité politique, surtout dans cet Orient naïf et magnifique, qui croit aux apparences et juge d'après ce qu'il voit. C'est à peine si on aperçoit notre palais quand on est à sa porte: il est entouré d'un pâté de maisons que sillonnent des ruelles étroites; on n'y pénètre qu'en traversant une longue avenue, mais comme l'avenue même n'est pas en face du palais, elle ne relève point sa simplicité par le grandiose des perspectives. Dès qu'on arrive dans la cour d'honneur, l'impression est tout autre, et l'on admire le bon goût et la grâce charmante d'une villa italienne[1].

Si la France est trop modeste, la Russie ne l'est pas assez. Son palais domine la ville, le Bosphore, la Corne d'Or, la terre, la mer, tout. On l'aperçoit de partout; sa lourde masse de granit et de marbre pèse sur le regard, elle oppresse Péra tout entier, et poursuit l'Osmanli de son obsession calculée et de son aspect iné-

[1] Ce palais nous a coûté deux millions; on faisait venir la pierre de Malte, quand on avait du marbre sous la main.

vitable. Ce fastueux monument, semble attendre un vice-roi, comme la succursale de Péterhoff. Ajoutons cependant qu'il n'a jamais été habité; on l'achevait quand le prince Menschikoff arriva.

Péra n'est pas seulement un quartier européen, c'est presque un quartier français. Nous n'y sommes pas les plus nombreux, mais nous y sommes les plus influents; c'est nous que la mode importe, imite ou copie—le mot magique : « *A l'instar de Paris* » se lit sur l'enseigne de tous les magasins; on attend nos paquebots pour choisir les nouveautés de la saison; nos artisans sont à la tête de toutes les industries de luxe. On se défie des Autrichiens, on se lie difficilement avec les Anglais dont la probité est raide et l'honnêteté hautaine; les facilités accommodantes de notre caractère se prêtent merveilleusement à toutes les transactions que nécessitent vingt nationalités, dont le contact serait un froissement rude, si nous ne mettions entre toutes la souplesse de nos relations et de nos allures. Les bouches indigènes, accoutumées à leurs idiomes sonores et doux, l'Arménien, le Grec et le Turk, ne dissimulent pas leur répugnance pour les intonations gutturales de l'allemand, ou pour le sifflement de la prononciation anglaise; mais l'italien que l'on parle dans tout l'Orient les accoutume au français, langue fraternelle, et fille de la même mère latine. Une part de cette influence heureuse doit être attribuée aux Lazaristes, établis à Galata, et dont les écoles, ouvertes à tout le monde, reçoivent des milliers d'enfants de tous les pays, qui saisissent les délicatesses de notre langue avec une promptitude surprenante partout ailleurs que dans l'Orient, qui

est resté polyglotte depuis la tour de Babel. De leur côté nos religieuses, qui sont partout où il y a une larme à essuyer, un malade à consoler, une misère à secourir, achèvent une conquête morale, à laquelle l'Osmanli ne demande pas mieux que de se soumettre.

Depuis le dernier incendie (1848) Péra est rebâti presque entièrement en pierre. Il est défendu de placer deux constructions en bois l'une à côté de l'autre, mais on tolère encore une baraque entre deux maisons : il faut bien faire la part du feu. Du reste les architectes de Péra se livrent à tous les caprices de leur imagination et à toute la poésie de leurs souvenirs ; telle maison a sa terrasse italienne, telle autre sa façade parisienne, tandis que sa voisine accroche à chaque fenêtre un balcon maltais ; il y a bien aussi çà et là des maisons qui ne ressemblent à rien—pas même à des maisons.

Il y a un théâtre à Péra. On y chante l'opéra italien, on y joue le vaudeville français, on y traduit Molière en turc. Il y a parfois des représentations extraordinaires—le jour—auxquelles assiste le sultan. Cependant, il faut bien le dire, les Ottomans vont peu au spectacle franc ; ils aiment mieux Karagheuz. En revanche, nous avons beaucoup de Grecs au parterre, et beaucoup d'Arméniens aux premières loges. — Les Arméniens naïfs admirent surtout les décors ; les Grecs ont le goût fin et se passionnent pour une chanteuse, sur les planches, comme leurs pères se passionnaient jadis pour un cocher dans l'hippodrome.

Au point de vue des rapports sociaux, Péra est tout à fait *petite ville*. Ce qui fait le fond des relations, c'est la curiosité, la médisance et la calomnie—rien de ce qui,

partout ailleurs, est le charme de la vie : ni abandon, ni cordialité ; on s'y choisit et surtout on s'y exclut ; c'est un contrôle incessant où la vanité fait tout ce qu'elle peut pour remplacer l'orgueil. Chacun est parqué dans sa société qui est une coterie : société des ambassades, société des consulats, société de la banque ; puis du haut commerce, puis du petit. Les ouvriers eux-mêmes se toisent, se jugent et se méprisent.

Quand les Turks arrivent à comprendre tout cela, un sourire assez dédaigneux passe sur leurs lèvres discrètes.

Le sultan fait ses expériences de civilisation sur ce quartier composite ; c'est là qu'il tente ce qu'il ne voudrait pas risquer dans Stamboul même. Quand l'essai réussit, il applique la nouveauté ailleurs. C'est à Péra qu'on a établi la nouvelle école de médecine ; elle y dissèque les morts comme elle ferait à Londres ou à Paris.

Le gouvernement du sultan accorde aux Européens l'hospitalité la plus libérale. Ils jouissent sur ses domaines d'une franchise qu'ils n'auraient pas dans leur patrie ; leur foi y trouve une protection incessante, et leur culte un respect inaltérable ; tandis que nous autres chrétiens, nous donnons aux musulmans le triste spectacle de nos divisions haineuses et de nos persécutions mutuelles, eux, au contraire, nous accueillent tous et nous couvrent de la même tolérance. Les chrétiens sont plus libres chez les Turks que dans les pays chrétiens ; les catholiques y pratiquent les observances publiques de leur culte avec moins de restrictions et d'entraves que dans telle capitale d'un royaume catholique. A la Fête-Dieu, les soldats musul-

mans, suivent l'arme au bras, le Saint-Sacrement, qui chez nous, depuis 1830, ne sort plus qu'en voiture !

Péra est la boutique de l'Europe : Galata en est le comptoir. Galata, au moyen âge, était la ville des Génois et des Vénitiens; on y retrouve les souvenirs de l'Italie du xve siècle. On traverse pour y entrer des ponts jetés sur des fossés à demi comblés; une muraille forte s'entr'ouvre par des guichets avares; une grande tour, comme on en voit encore dans les villes toscanes, domine la cité tout entière. Seulement le drapeau de gueules, au croissant d'argent, remplace la bannière des gonfalonniers. Les habitations de pierre ou de brique, massives et trapues, crénelées comme des châteaux, percées de fenêtres rares et grillées, s'ouvrent par de lourdes portes bardées de fer, et surplombent la rue étroite.

C'est dans ce quartier de la féodalité financière que se traitent les grandes affaires et que les négociants pensifs ourdissent la trame des vastes spéculations.

Il ne faudrait pas croire pourtant que tout fût ainsi calme et silence à Galata. Quand on descend vers le port, on traverse des ruelles misérables, bordées de cabarets, où s'entasse une population dont le voisinage est assez malsain. C'est un ramassis d'Ioniens, de Croates, de Grecs, de Maltais et de Dalmates, population composite et dépravée qui vit aux dépens du prochain, tout occupée de vols, d'escroqueries et de métiers infâmes. La police elle-même prend des gants pour entrer dans cette sentine impure d'une grande ville. La plupart de ces bandits, quand le filet s'abat sur eux, se réclament de leurs consuls, et la diplomatie, qui croit ainsi bien mériter de ses gouvernements, entrave trop souvent l'action de la justice.

Galata n'a plus la physionomie purement européenne que nous remarquons à Péra. Ici les Levantins se mêlent aux Francs. Un commerce d'une incroyable activité se débat dans ces rues étroites, puantes, grouillantes et fourmillantes; c'est un va-et-vient sans repos, un tohu-bohu qui vous assourdit, un mouvement de la foule que vous donne le vertige; les étoffes communes, les paletots, les vareuses chères au matelot, les défroques de Paris et de Londres, les confections trop hâtées, s'entassent à côté des barils de poissons salés, des bocaux de conserve, des thés de la caravane, apportés par les marchands russes, des cafés de Moka et de la Martinique; il en est qui vendent de tout, et on peut acheter chez le même marchand des noix de muscade et des souliers vernis. Les portefaix bulgares aux larges braies, aux chaussures en entonnoir, au sayon de poil de chèvre, au bonnet fourré comme une peau d'ours, menacent de vous écraser avec la charge d'Atlas que soutiennent leurs vastes reins, tandis que deux ânes fixés chacun au bout de deux longues planches, qui les enferment comme deux brancards à flèches immobiles, font des razzias de passants, dès qu'ils s'écartent quelque peu de la ligne droite. Ajoutez à ces apparences de danger les supplices très-réels que peuvent faire endurer à des nerfs délicats tous les âcres fumets d'une cuisine en plein vent, la graisse du rôti et le beurre des fritures, les viandes à l'étal, que le vent balance au bout de leurs chaînettes de fer, les poissons de la veille et les fromages sans date.... Au milieu, je me trompe, au-dessus de toutes ces vulgarités assez plates, un souvenir et un monument : la tour de Galata.

La tour de Galata, autrefois la tour du Christ, fut bâtie vers le milieu du XV[e] siècle, par les Génois établis depuis deux cents ans au cœur même de Constantinople. Elle s'élève entre les cyprès, dans un coin du Petit Champ des Morts, et domine à l'entour les maisons, les arbres et les tombeaux. Elle est ronde, toute percée de meurtrières, imposante par sa masse, mais sans aucun ornement architectural; au-dessous d'un toit conique vivement incliné, un cercle de grandes fenêtres s'ouvre sur tout l'horizon; un peu au-dessous de ces fenêtres, une ceinture de machicoulis se renoue par de petits arcs plein cintre. Au-dessus des machicoulis, quatre guérites vitrées font saillie sous le toit et semblent attendre la sentinelle perdue des incendies. Moyennant quelque bacchich léger, on peut monter, — la rampe est assez raide, — jusqu'à la salle circulaire, où les gardiens, jour et nuit, surveillent la ville de bois qu'une flammèche et un coup de vent peuvent emporter. Quand du haut de cet observatoire on abaisse les regards à ses pieds et autour de soi, on voit se dérouler dans sa brillante variété le panorama de Constantinople, où vous attirent, comme des points lumineux, le séraï, le château des Sept-Tours, le dôme de Sainte Sophie, les minarets d'Achmet, la cime immobile et verte des cyprès de Scutari, puis la campagne lointaine, les villas à demi cachées sous des bouquets de roses, les grands aqueducs dont la pierre blanche étincelle, dont la pierre grise se cache à demi sous les festons flottants du lierre, et le Bosphore troublé par des courants contraires, et la Corne-d'Or immobile, et la mer de Marmara resplendissante sous le soleil.

VI

LE TOUR DES MURAILLES.

—◦◊◦—

Il faut une journée pour bien visiter les murs de Constantinople : je ne crois point qu'il y ait au monde une promenade à la fois plus mélancolique et plus charmante. Je ne connais ni des ruines plus grandioses, ni une nature plus exquise : on s'avance à travers des champs de roses en foulant les derniers débris de ce qui fut l'empire romain.

Quand on a quitté les pentes de Galata et traversé, pour quatre paras, le pont de bateaux jeté sur la Corne-d'Or, on s'enfonce dans un indescriptible labyrinthe de ruelles turques : bientôt, au sein même de la ville, la solitude se fait et la désolation commence. Voici ce que l'on voit tout d'abord. De longues files de maisons silencieuses, chancelantes ou penchées, des tombes renversées qu'aucune main ne relève, des jardins qu'envahissent la ronce et l'ortie, un khan ruiné, dont

les murailles de pierre ne protégent plus que les chameaux du pauvre, un hippodrome destiné aux cavaliers des premiers empereurs de Constantinople et dont on retrouve à présent les vastes assises et les gradins de pierre.

Puis on rencontre tout à coup un quartier de rayas —Psammathias, colonie grecque égarée dans la ville turque : la vie dans la mort! Enfin l'on arrive aux murailles et par la porte qui touche au château des Sept-Tours (l'*Heptapurgon* des Grecs, le *Yedi-Kouli* des Turks, qui n'a plus aujourd'hui ses sept tours, mais quatre seulement), nous atteignons l'extrémité de la ville : la campagne commence.

Au premier coup d'œil l'aspect est encore assez imposant, mais sans avoir le génie d'un Poliorcète, on s'aperçoit bientôt qu'on est devant des ruines, dont quelques pièces de siége auraient bientôt raison. Primitivement le rempart était composé de deux rangs de murailles, séparées par un assez large intervalle, et flanquées de grosses tours carrées; devant la muraille extérieure, on avait creusé un fossé profond, protégé par un large parapet de pierres. Aujourd'hui le parapet en plus d'une place est renversé, le fossé a été comblé presque partout, les tours sont démantelées, et de larges fissures, — brèches terribles des tremblements de terre, — semblent indiquer la place favorable au prochain assaut. Mais la nature, toujours féconde, parce qu'elle est toujours jeune, répare abondamment les désastres du temps et les ravages des hommes. Les pariétaires, comme une draperie flottante, couvrent de leur végétation vivace les rides du vieux mur. Les touffes de giroflée jaune remplissent de fleurs et de par-

fums le vide des créneaux, et les arbousiers aux fleurs rouges se dressent comme des panaches sur le front des grandes tours penchées.

De distance en distance, les vieilles portes byzantines, qui s'empâtent de maçonnerie turque, percent la muraille.

Voici d'abord la porte Dorée, dont la voussure cintrée est soutenue par deux colonnes d'ordre composite. C'est par la porte Dorée que le César nouvellement promu à l'empire entrait pour la première fois dans sa capitale. C'est aussi par elle qu'Alexis Stratégopolos pénétra, dans la nuit du 25 juillet 1261, pour reconquérir l'empire grec sur Baudouin II. Cette porte est maintenant murée, parce qu'une tradition, répandue par les Grecs, annonce qu'un jour elle donnera encore passage aux conquérants nouveaux de Constantinople.

La porte d'Andrinople n'est pas moins curieuse : on l'appelle aujourd'hui la porte du Canon (*Top-Kapoussi*), parce que c'est contre elle qu'on avait dirigé le canon d'Urbain, dont chaque détonation faisait trembler le sol comme un roulement de tonnerres souterrains. Cette porte est peut-être la plus pittoresque; elle ouvre sa large baie comme un trou noir, entre deux tours carrées ; deux minarets qui s'élancent du sol derrière elle, la dominent de leur pointe aiguë et contrastent, par leur légèreté svelte, avec les ornements lourds de cette porte massive.

La ronde hors des murs vous conduit aussi devant le palais des Blaquernes, ou palais des Fougères, qui était comme le *Windsor* et le *Sans-Souci* des empereurs byzantins. L'enceinte du palais renfermait une église bâtie par l'impératrice Pulchérie, on y révérait des

reliques chères aux chrétiens : le suaire et la robe de la Vierge; reliques, églises, palais, tout a disparu. Les fougères ont repris leur ancien empire, et le vent, qui les secoue, découpe leur ombre dentelée sur la pierre des ruines.

Une route large et facile, si l'on en excepte quelques mauvais pas, court le long des remparts; quelques maisons isolées se dispersent çà et là, le long des petits bois semés irrégulièrement dans la plaine. Tout autour de la ville le mouvement du terrain est doux et lent, sans manquer pourtant d'une certaine grandeur, que relèvent encore le ton même du sol doré par le soleil, les cyprès mêlés aux platanes et aux sycomores, et surtout les grands cimetières, qui jettent une ceinture de morts autour de la cité vivante.

VII

EXCURSIONS ET PROMENADES.

Constantinople est posée dans un site exquis. De toutes parts les paysages les plus charmants l'environnent; ici la mer de Marmara et les îles des Princes, jetées comme des taches brillantes sur la moire bleue des flots; plus près, Scutari, la ville des tombeaux, ombragée de cyprès éternels; à droite la Corne-d'Or — la corne d'abondance — avec des milliers de vaisseaux qui lui apportent les richesses du monde; à gauche le Bosphore, ce fleuve marin qui sépare l'Europe et l'Asie.

Le courant du Bosphore est sans rival au monde. Nulle part une foule plus pittoresque, plus nombreuse et plus diverse ne sillonne la face des eaux, les caïks se croisent avec les bateaux à vapeur; la rame lutte avec la voile : les uns montent, les autres descendent, rapides, silencieux, affairés—et pourtant calmes. On passe entre une double ligne de palais, de kiosks, de villas et de

jardins ; sur les deux rives les collines s'élèvent en amphithéâtres couronnés de maisons bleues, blanches, vertes et rouges, à demi cachées sous des buissons de roses et de grappes de jasmins. Des kiosks d'une architecture fantastique sortent d'un bouquet d'arbustes en fleurs ; des rochers sombres pointent çà et là à travers des rideaux de lianes flottantes, tandis que des massifs de cyprès, qui bordent l'horizon, enferment ce riant tableau dans un cadre sévère.

Voici ce que l'on voit quand on part du port de Galata pour aller dans la mer Noire.

C'est d'abord la *Tour de la Fille*, une silhouette blanche qu'effleurent de leur vol les alcyons mélancoliques. C'est le nouveau séraï, palais européen, qui baigne dans la mer ses pieds de marbre blanc, à l'endroit où Jason débarqua avec les Argonautes, à la recherche de la Toison d'or. Après les villages d'Orta-Keuï et de Kourou-Tchesmi, on passe devant les palais de la sultane Validé, des vézirs, des ministres et des pachas. Ces palais sont de bois, à l'exception de quelques colonnes de pierre ou de marbre supportant le balcon ou les galeries à claire-voie du premier étage. Tous ces palais sont d'une fantaisie délicieuse : ils sont bâtis sur la côte d'Europe. On en rencontre moins sur la côte d'Asie, où se trouvent pourtant les villages de Kous-Goundjouk, de Stavros, de Beiglerbey, de Tchengel-Keuï et de Vani-Keuï. C'est aussi sur cette côte d'Asie que se trouve le château bâti par Bajazet (Bayezid-il-Dirim) et nommé *Guzeldjé-Hyçar*, le beau château. C'est un faisceau de tourelles carrées ; il s'élève à l'endroit même où Darius jeta son pont de bateaux pour envahir la Thrace. En face du *Beau-Château*, mais cette

fois sur la rive d'Europe, s'élève le château de Coupe-Gorge (*Boghaz-Kecen*), bâti par Mahomet II.

On dépasse tour à tour Balta-Leman, Yéni-Keuï, Steneh, Kalender, lieux charmants où l'on voudrait vivre, et l'on s'arrête un instant à Thérapia, non loin du palais d'été de l'ambassade de France, dont les jardins et la colline furent donnés à Louis XVI par le sultan Sélim. Le palais est simple, la végétation opulente, l'horizon enchanteur.

Un peu plus loin, c'est le village de Buyuk-Déré, au fond de l'anse creusée sur le continent d'Europe, par les flots du Bosphore. Buyuk-Déré est la villégiature préférée de tous les riches de Constantinople, Turks, Grecs, Arméniens et Francs. Ce village est sans pareil : il a le luxe, l'élégance, le comfort, la recherche, la couleur, la poésie; ses maisons vastes reçoivent par de larges fenêtres l'air frais et embaumé, et par de larges canaux, que ferment des grilles de fer, l'eau courante et renouvelée du Bosphore, qui murmure dans les bassins de marbre des cours intérieures, ombragées de jasmins, d'orangers et de cédrats. Des Turks, couchés sur des divans de soie, fument le narghileh, immobiles et perdus dans une extase vague, tandis que les femmes voilées suivent d'un long regard mélancolique le vol des oiseaux qui sillonnent l'air libre.

Après Buyuk-Déré, le Bosphore se resserre, et prend le nom de *Canal de la mer Noire;* il effleure le cap Fanarki, et les Cyanées orageuses; à Kara-Deniez, commencent les tempêtes de l'Euxin.

Le Bosphore fait la joie de Constantinople. Ceux qui ne sont pas assez riches pour avoir une maison sur ses bords, vont du moins les visiter souvent. Les deux

excursions favorites sont celles des *Eaux-Douces* d'Europe et d'Asie.

Les *Eaux-Douces* d'Europe dorment au fond de la Corne-d'Or. On les trouve en remontant le cours du Barbyzès, un ruisseau charmant qui se jette dans le grand port, avec le Cydaris, non loin des cyprès d'Eyoub. Les Eaux d'Europe sont surtout fréquentées le dimanche, et plus particulièrement par la société franque. La prairie tout humide des sources du Barbyzès est d'un vert d'émeraude, parsemée de peupliers, d'ormes, de frênes, de platanes et de vieux chênes. Un kiosk impérial, au toit retroussé, se cache sous des roses et des clématites. Des tentes et des cafés offrent aux promeneurs des glaces, de la bière et du vin. Les belles Arméniennes en vestes brodées, des Grecques qui mêlent des piastres à leurs bandeaux ondés, des Françaises et des Italiennes, habillées d'après les modes de Paris, causent et rient, comme dans une rue d'Athènes, ou sous une allée du bois de Boulogne, tandis que des hommes, en habit noir, fument de mauvais cigares.

C'est le vendredi qu'on va aux Eaux d'Asie; la scène n'est plus la même; acteurs et décors sont aussi changés : il y a plus de douceur peut-être et moins de pittoresque. Autour d'une fontaine ombragée de grands arbres, des femmes se groupent en des poses diverses, mais toujours gracieuses; le féredjé dérobe leurs formes sous ses vastes plis, leur œil lance un éclair par dessus l'yasmak de satin : c'est tout ce qu'on voit. En face, mais loin d'elles, les hommes sont assis, aspirant gravement des bouffées de tabac à travers les longs tuyaux et l'eau parfumée du narghileh. Les Grecs passent d'un groupe à l'autre portant sur des plateaux

d'étain des sorbets à la neige et des confitures de feuilles de rose, couvertes d'une gelée brillante et légère comme des gouttelettes de rosée.

Le soir venu, chacun reprend paisiblement le chemin de la ville.

Ceux que ne retiennent à Constantinople ni les obligations de la vie occupée, ni les devoirs de la politique, vont passer les beaux mois de la villégiature dans l'archipel des Princes : c'est le Dieppe et le Trouville de la Turquie.

Les sept îles de *Proti*, d'*Antigona*, de *Kalki*, de *Prinkipo*, de *Nicandro*, d'*Oxéia* et de *Plata*, se groupent sur les flots de la Propontide, à l'entrée du Bosphore. Leur disposition figure un croissant dont la concavité regarde le Bosphore et la ville.

Un service régulier de paquebots vous y mène en moins de deux heures.

C'est à Prenkipo que l'on aborde, et l'île a donné son nom à l'archipel entier.

Ces îles furent célèbres pendant le Bas-Empire. C'était le lieu d'exil des grands personnages. On enfermait dans leurs monastères, aussi fameux que les couvents du mont Athos, les princes en disgrâce, les patriarches remuants, et les impératrices qui ne plaisaient plus.

L'archipel n'est guère habité maintenant que par les Grecs. Leur turbulence et leurs dissipations bruyantes en ont chassé les Turks, amis du silence et de la paix.

Pendant le jour, Prinkipo semble un désert brûlant. Sa vie commence quand descend la fraîcheur du soir. Le soir on fait assaut de luxe, sinon d'élégance, et les femmes en toilette folle, robe décolletée et fleurs dans

les cheveux, se promènent suivies d'un cortége d'adorateurs sur la falaise du *Magyar*—ainsi nommée en souvenir d'un ancien envoyé de Hongrie, qui en faisait son séjour favori.

Là, pendant ces belles nuits sans voiles, dont la transparence sereine laisse voir les profondeurs bleues du ciel semé d'étoiles, des spectacles d'une grandeur sereine se déroulent devant vos yeux. Les rochers blancs de la côte découpent dans l'air pur leurs silhouettes de créneaux, la mer roule ses flots étincelants, et, pour éclairer la scène enchanteresse la lune répand sa nappe de lumière égale et tranquille. Mais ici comme partout les hommes font ce qu'ils peuvent pour gâter la nature; d'affreux cafés déshonorent le paysage; le cigare empoisonne l'atmosphère, les lazzi de Karagheuz effarouchent le silence, et les lanternes de couleur font pâlir les étoiles. Nous ne sommes plus chez les *voilées*, et l'intrigue amoureuse est assez vivement poussée dans la société grecque. Le soir est l'heure propice aux soupirants. Pour déclarer sa flamme, on a recours au langage symbolique. On tire des pétards et on fait partir des fusées en l'honneur de sa belle; il est impossible d'exprimer plus clairement ses feux. Mais si ces sortes de déclarations trop éclatantes ont le tort de faire du bruit et de réveiller le soupçon endormi, elles ont du moins l'avantage de ne porter aucune adresse compromettante, et avec de l'habileté on peut avoir l'air de brûler pour plusieurs femmes.

Le plus beau et le mieux conservé des anciens monastères grecs de Prinkipo est aujourd'hui un hôpital de fous.

Les caloyers avaient bien choisi leurs site; le cou-

vent-hôpital s'élève sur une vaste plate-forme portée par un soubassement de rochers, et le vieil édifice, dont le soleil a doré la pierre poreuse et légère, semble placé entre les deux abîmes de la mer et du ciel. On obtient, moyennant quelques piastres, l'entrée de la chapelle ornée à outrance et dans le goût byzantin : dorures, moulures, émaux et couleurs; le tout un peu passé et légèrement terni. Presque tous ces tableaux sont médiocres et dans la manière iconographique du XII[e] siècle. C'est le même système que dans les églises grecques de Smyrne, mais avec moins d'éclat; que dans le couvent de Mar-Saba, mais avec moins de magnificence.

Tout à l'entour la végétation est vraiment splendide. Des haies de myrtes séparent les héritages; çà et là des bouquets de térébinthes semblent jetés au hasard sur le tapis d'or des moissons ou sur le velours vert des prairies: des pins d'Italie et des cyprès gigantesques pyramident dans l'air bleu.

VIII

MŒURS ET COUTUMES.

Le konak, ou maison de ville du bourgeois turk, se divise en deux parties très-distinctes et complétement séparées : le sélamlik abandonné aux hommes, et le harem réservé aux femmes.

L'ameublement du sélamlik est des plus simples. On n'y trouve rien de ce qui compose chez nous le mobilier ordinaire des appartements : ni lits, ni tables, ni chaises, ni fauteuils. Le sofa tient lieu de tout et remplace tout. C'est un meuble de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cabinet de travail. La seule occupation de l'Osmanli, dans ce cabinet de travail, c'est de fumer. Le soir on jette un matelas sur le sofa, un drap sur le matelas et une couverture sur le drap. Cela fait un lit. —Le lendemain, avant le jour, —le Turk est matinal,—on remet le lit dans une armoire, et le sélamlik redevient un salon. Le parquet, en longues

planches assemblées sans art, est couvert l'été de belles nattes brillantes et fraîches, l'hiver de tapis moelleux et chauds, venus de Smyrne ou de Perse. Dans les maisons de la petite bourgeoisie, le plafond et les lambris, toujours de bois, sont peints de couleurs claires; chez les riches, ils sont revêtus de stuc, et parfois décorés de peintures, dont l'ornementation légère se contente d'oiseaux, de fleurs et d'arabesques. Toutes les pièces du sélamlik sont meublées de la même manière : leur nombre varie suivant l'importance et la fortune de la famille.

Tout le monde connaît le disgracieux costume de la réforme : la tunique droite et boutonnée, le pantalon demi collant et à sous-pieds, la botte et le fez, qui ne garantit ni l'occiput d'un coup de sabre, ni le front d'un coup de soleil. Le bourgeois, ami des anciennes mœurs, ne porte jamais ce triste uniforme; il a gardé les vêtements larges et majestueux de l'Orient d'où il vient, les dolmans, les fourrures et les pelisses. Il roule un châle de Perse autour de ses flancs : c'est la ceinture; un autre autour de son front : c'est le turban. Il se chausse de souples bottines en maroquin, et quand il sort, enfonce ses pieds dans la babouche large, que le visiteur laisse toujours à la porte de l'appartement où il entre.

Les gens du peuple sont d'une extrême tempérance. Ils vivent de laitage et de légumes. Un portefaix se contentera de quelques feuilles de salades pour toute sa journée; le tabac supplée au reste. L'Ottoman partage avec l'Arabe le privilége de pouvoir absorber beaucoup ou se contenter de peu, suivant la fortune du jour.

Chez les riches, le service est plus compliqué. La table, extrêmement petite et basse, vous force à vous asseoir par terre, ou à peu près. On ne connaît pas l'usage de l'assiette, de la fourchette, de la cuillère ou du verre à boire. Le couteau seul est admis. Les plats sont nombreux, servis un à un, et ne font que paraître et disparaître, dans un ordre absolument inconnu à la hiérarchie gastronomique du service français. Les légumes, salades, compotes, conserves et pâtisseries précèdent les viandes, coupées menu et bouillies jusqu'à perdre toute saveur et tout goût originaire. Chacun se sert soi-même avec les doigts. On finit par le *pilau*, ce riz au mouton qui est pour les Turks, ce que le hotch-potch est pour les Écossais, et le macaroni pour les Napolitains. On ne boit que de l'eau. La même coupe sert à tous les convives et passe de l'un à l'autre, incessamment remplie par un domestique dont c'est là l'unique office pendant tout le repas. Après le pilau, on avale quelques gorgées de cherbet, espèce d'hydromel, comme le mjöd des Suédois, mais qui reçoit le mélange de divers ingrédients balsamiques ou aromatiques; chez les délicats il est au musc, ce qui, tout d'abord, ne laisse pas que d'étonner un peu le palais européen. Après le repas on présente à laver dans des aiguières d'argent, d'un modèle élégant; on savonne ses mains, on peigne, on lisse et on parfume sa barbe.

C'est alors que l'on sert le café et que l'on apporte les pipes.

Les conversations cessent tout à coup; chacun se recueille pour savourer en silence la liqueur bien-aimée, et la fumée, mère divine des rêves.

Ici, comme dans tout l'Orient, le café et le tabac

jouent un rôle immense ; ce sont les deux accompagnements nécessaires de presque tous les actes de la vie privée. L'Osmanli matinal est à peine levé qu'on lui apporte sa tasse de café et son tchibouk ; quand un ami ou un hôte vient en visite, sans même être averti le domestique ou l'esclave se présente portant sur un plateau le findjan de porcelaine et le zarf[1] d'or ou d'argent ; un autre va décrocher au ratelier de l'antichambre les tuyaux de noisetier, de cerisier, de noyer ou de jasmin, au fourneau de terre rouge, au bouquin d'ambre ciselé d'or ou constellé de pierreries. On s'assied, on ne cause guère, on boit un peu et l'on fume beaucoup. Après la première bouffée, le nouvel arrivant salue son hôte et toute l'assemblée, qui lui rend immédiatement sa politesse. — Puis chacun se remet à fumer. — L'étiquette turque ne permet pas que l'on crache en fumant.

Les Ottomans ne se défendent pas toujours d'une autre habitude plus funeste que le tabac et le café, je veux parler de l'usage de l'opium, immodéré chez quelques-uns. Les mangeurs d'opium portent le nom de *thériakis*. Ils sont pâles comme des morts, maigres et décharnés comme des spectres, incessamment agités de frissons nerveux. Ajoutez que lorsqu'on a une fois goûté ces énervantes délices, on ne peut plus vivre sans elles ; c'est avec une impatience fiévreuse qu'on attend l'heure où reviendra l'oubli du passé, l'espérance menteuse, l'illusion caressante, et des forces factices qui ne vous soulèvent de terre un instant que pour vous replonger bientôt dans une atonie accablée.

[1] La tasse et la soucoupe.

Les bourgeois de Stamboul ne prennent pas le café seulement chez eux, ils le prennent encore... au café.

Depuis que les chameaux du cheikh Schœdeli ont découvert les vertus joyeuses de la fève du caféier, les Musulmans ont moins regretté les *topazes* et les *rubis* de la vigne. *Le nègre ennemi du sommeil* a fait oublier la boisson *mère des vices* : « Divin frère du vin! s'écrie en des strophes lyriques le poëte Hafiz-Efendi, liqueur des houris célestes, rosée du soleil, donne à mon cerveau les rêves du paradis; détache-moi de l'argile où mes pieds rampent; élève-moi sur le dôme d'Aïa-Sofia, où se perchent les aigles! Je serai le roi de Stamboul la bien munie, et j'écouterai ce que disent les vents aux nues dans le voisinage du ciel! »

C'est à Constantinople que s'ouvrirent les premiers cafés d'Europe. On leur donnait le nom, au moins bizarre, d'*écoles des connaissances,* et à voir leur nombre, on est bien obligé de regarder les Turks comme un peuple très-savant. Mais il ne faut pas s'attendre à retrouver sur le Bosphore les splendeurs beaucoup plus orientales des mêmes établissements à Paris, à Vienne ou à Berlin. Les cafés de Constantinople ne connaissent point ces recherches du luxe, et depuis le café de l'Échelle de Yéni-Djami, hanté par des matelots, jusqu'au café de la Fontaine, non loin de Bournou-Séraï, rendez-vous des riches, c'est à peu près partout la même simplicité presque pauvre. Au rez-de-chaussée d'une maison très-humble, une salle de douze à quinze pieds carrés s'ouvre sur la rue. Cette salle est voûtée, blanchie à la chaux. Une boiserie rose ou vert-tendre court à hauteur d'homme tout à l'entour. Des divans garnissent les murs; parfois au milieu de la salle, une

fontaine babille, et son mince filet d'eau qui jaillit, retombe d'une vasque dans l'autre avec un murmure frais. Des tableaux de haute fantaisie , des illustrations de journaux européens, des gravures de modes font de ces cafés une parodie de musée dont l'orthodoxie turque a grand mal à ne pas se scandaliser. L'éclairage contribue singulièrement à la décoration. Une foule de petites lampes en verre, avec une mèche qui fume et brûle dans l'huile rance, descendent du plafond et se balancent dangereusement sur vos têtes, toujours prêtes à s'entre-choquer et à se répandre. Les pipes, les tchibouks et les narghilehs surchargent les étagères : chacun apporte son tabac dans une blague de cuir, et a droit seulement à la pipe qu'on lui prête gratis, et qu'un jeune drôle aux poses d'esclave présente tout allumée. De petites cafetières en cuivre jaune, qui peuvent contenir à peu près une tasse, s'alignent sur un fourneau ardent dans un coin de la salle ; on présente la liqueur brûlante dans une porcelaine légère qui porte, pour défendre vos doigts, un pied en filigrane d'argent. On verse en même temps la liqueur et le marc : c'est à vous à laisser reposer. Le café n'est pas moulu comme chez nous : il est pilé dans un mortier de marbre, et réduit en poudre impalpable. Il est habilement préparé, savoureux, tonique et léger; les Turks avant leur café avalent toujours un verre d'eau.

Le cawadgi cumule : il est aussi barbier de son métier, et les graves Osmanlis, assis devant la porte, livrent patiemment leur tête à la savonnette et au rasoir.

Cette réunion assez anormale du savon et du moka

est d'origine toute moderne. Elle date de 1828 et du sultan Mahmoud.

Les cafés, si paisibles d'ordinaire, deviennent, dans les temps de trouble, des centres remuants d'opposition. Ce sont les clubs de Constantinople, et plus d'une fois l'émeute en est sortie. Après le massacre des janissaires, Mahmoud, à l'exemple de plusieurs sultans, ordonna la fermeture en masse des cafés. Le lendemain Constantinople voyait s'ouvrir trois mille nouvelles boutiques de barbier. La cafetière était masquée par le plat à barbe.

Il y a maintenant des cafés partout, sur les places, aux abords des bazars, à la porte des mosquées.... A la campagne, ils semblent faire partie du paysage. C'est l'accessoire indispensable de tout site pittoresque. On voit et on boit. Les oisifs passent, comme chez nous, une partie de leur vie au café; mais la *consommation* est d'une insignifiance désespérante pour l'établissement. On fait durer toute une journée le plaisir d'une tasse de deux sous. Il ne faut demander ni revues, ni journaux à ces cafés illettrés; la fumée tient lieu de littérature, et le narghileh remplace le livre agréablement. C'est du moins l'opinion des Turks. Parfois on fait entrer dans la salle quelque musicien ambulant qui racle la guzla, ou souffle dans le neïh, sorte de sifflet de Pan, répandu dans l'Asie, en s'accompagnant d'une voix aigre et stridente; parfois c'est une *bande* de Maltais qui donne une sérénade avec des violons faux, des clarinettes enrouées et de petites flûtes suraiguës. Le grave auditeur ne donne aucune marque de son émotion; seulement, quand le concert est fini, il jette dans le chapeau du pitre une pincée de menue monnaie, et reprend sa pose contemplative.

Les cafés offrent encore aux Turks une autre espèce de divertissement : ce sont les récits des meddah, espèce de rhapsodes, qui cousent les lambeaux de l'épopée musulmane. Les meddah sont des conteurs fort en vogue, qui viennent le soir dans les cafés. On les place sur une estrade, ils s'asseoient à une petite table, et commencent de longs récits d'une voix sonore et douce, à qui leur physionomie énergique donne un charme particulier et une expression nouvelle, et que leur geste accompagne et mesure. Le sujet de ces récits varie. Tantôt c'est quelque épisode du poëme guerrier de la conquête, tantôt un conte satirique ou un apologue moral. Le plus souvent c'est une histoire galante, quelque rêve des mille et une nuits amoureuses, comme on aime à se les raconter dans l'oisiveté voluptueuse du harem. Du reste le conteur oriental réunit en lui toutes les variétés du genre littéraire : il est poëte, historien, fabuliste et légendaire. Il a le bonheur de trouver toujours un auditoire sympathique et bien préparé. L'Arabe et l'Ottoman sont les deux peuples du monde qui savent le mieux écouter : un mérite qui se fait rare.

Le bain alterne avec le café, et tous deux se partagent les heures indolentes de la journée trop longue. Le bain est obligatoire pour le musulman au moins une fois chaque semaine. Mais les riches ne se contentent pas d'accomplir la loi, et leur dévotion va beaucoup plus loin que le précepte. Le bain oriental a gardé tous les raffinements des civilisations antiques, qui avaient apporté une si délicate recherche dans ce qui touche aux jouissances de la vie matérielle. Les bains de Constantinople n'ont point l'apparence ridicule-

ment mesquine des établissements qui, chez nous, répondent à la même destination. Ce sont de véritables édifices, presque des monuments. Les corridors aux longues dalles de marbres, les galeries de promenade, les salles d'attente, les étuves, les hypocaustes, les lits de camp pour la sieste, les divans des fumoirs, les rafraîchissements de toute sorte, la hiérarchie savante des baigneurs, des tellacks, des masseurs, des épilateurs leur donnent un air de confort grandiose, très-supérieur à nos habitudes de vie chiche.

Peut-être faut-il un peu d'*accoutumance* pour goûter les joies du bain turc. Se voir étendre sur une dalle de marbre, comme un cadavre sur une table d'amphithéâtre, sentir pincer ses muscles et pétrir sa chair comme une pâte, ne vous semble pas tout d'abord le comble des félicités; les douches alternativement chaudes et froides et les caresses un peu rudes du gantelet de poil de chameau vous promènent à travers des sensations qui, tout d'abord, ne sont rien moins qu'agréables; et puis il y a des gens qui s'étonnent toujours de prendre un bain sans mettre le pied dans l'eau. On s'habitue pourtant à ces procédés de toilette excentrique, dont il faut bien reconnaître l'énergique efficacité comme moyen de propreté, et les vertus toniques au point de vue de l'hygiène.

La famille turque est assez fortement constituée. L'autorité du père, qui n'est pas le despotisme absurde de la loi romaine, s'appuie sur le respect et la tendresse des enfants. C'est peut-être en Turquie que la famille aura gardé le plus longtemps le type patriarcal des premiers jours du monde. Les musulmans ont des noms personnels, ils n'ont pas de noms patro-

nymiques; ils n'ont pas non plus de registres de l'état civil constatant les filiations : la famille est donc tout à la fois puissante et anonyme. Le nom, emprunté à la Bible, au Koran ou à l'histoire, est choisi dans une catégorie assez restreinte. Il y en a dix ou douze qui servent à peu près pour tout l'empire. Presque toujours à ce nom s'ajoute un surnom qui indique la relation de famille, mais ces relations se resserrent dans des limites très-étroites—fils ou père d'un tel—ou la relation de qualité ou d'origine, ou bien encore quelque qualité ou défaut moral ou physique de l'individu. D'un autre côté, la constitution de la société, l'absence complète des femmes en dehors du commerce de la famille, concentre toute la passion, toute la tendresse et tout le rêve de l'homme dans son harem.

Les stipulations du mariage sont inscrites sur le registre des imans. Il n'y a pas d'autre trace officielle de la vie turque. On ne prend note ni de sa naissance ni de sa mort.

Aussitôt après la naissance le nom est donné à l'enfant, ou par l'iman ou par son père. L'enfant sort du harem à l'âge de sept ans; il est circoncis dans la maison paternelle, en présence des parents et des amis. C'est alors que l'on commence à s'occuper de son instruction, en lui donnant un précepteur s'il est riche, ou bien en l'envoyant aux écoles primaires. Vers quinze ou seize ans, il passe dans les grandes écoles. Et cette circonstance, comme celle de la circoncision, est encore l'occasion d'une fête de famille. Dès-lors il est regardé comme un homme; il reçoit un appartement dans le sélamlik; il n'entre plus dans le harem qu'en visite,

après s'être fait annoncer, et les femmes esclaves se voilent devant lui.

Nous avons déjà dit que le musulman est obligé de réciter son *namaz* (prière) cinq fois par jour. Dans la journée chacun prie seul. Le soir, le chef de la famille prie tout haut dans le harem, au milieu des femmes voilées, des enfants, des serviteurs et des esclaves.

Le repos semble être maintenant l'idéal de la félicité pour un Turc. Il ne comprend pas cette fièvre de locomotion qui tourmente plus que jamais les races inquiètes de l'Occident. Pour lui le bonheur est au logis. Il y a des milliers de bourgeois à Constantinople qui ne sont jamais allés plus loin que le Bosphore et les Dardanelles. Spectacles, bals et concerts leur sont également inconnus. Ils se demandent comment un homme riche se résigne à danser lui-même, quand, avec son argent, il peut faire danser les autres; souvent, en effet, à l'occasion des fêtes de familles on fait venir dans le harem une petite troupe de danseuses qui exécutent quelque ballet oriental d'une mise en scène primitive.

Les Ottomans riches sont très-amis de la villégiature. Quand viennent les beaux jours, ils quittent les konaks de Stamboul et vont habiter les yali[1] du Bosphore et de la côte d'Asie. Quelques-uns vont plus loin dans l'intérieur des provinces; d'autres restent à la campagne toute l'année. Ils y vivent dans une simplicité de mœurs digne des premiers âges. Leur demeure, comme la tente du patriarche, est toujours ouverte à

[1] Le konak est la maison de ville, le yali la maison de campagne de l'Osmanli.

l'étranger, et ils exercent leur hospitalité abondante à la façon des rois pasteurs, pratiquant autour d'eux toutes les vertus qu'ordonne le Koran, construisant des khans pour les caravanes, au milieu des déserts ardents; établissant sur le bord des routes de belles fontaines entourées d'arbres, où le voyageur trouvera toujours la fraîcheur et l'ombre. Le Turk n'est pas chasseur. Il a horreur du sang versé, et la chasse est pour lui un passe-temps barbare et un divertissement cruel. Il économise la vie et ménage le mouvement. Parfois il joue aux dames ou aux échecs, mais le plus souvent il choisit un beau site, le bord d'un ruisseau, un promontoire regardant la mer bleue, l'ombre d'un platane ou d'un térébinthe : il fait étendre le tapis sur le gazon, s'assied, caresse sa longue barbe, récite ses prières, fume et rêve.

Ainsi passe, un peu monotone, mais tranquille et heureuse dans son calme même, la vie oisive des riches.

L'humble bourgeoisie, l'*infinitus numerus* de ceux qui sont obligés de travailler pour vivre, se livre à toutes sortes de petits métiers.

Les grandes industries sont accaparées par les rayas; la banque intérieure appartient aux Arméniens; le change sur les places d'Europe, les exportations lointaines sont dévolues aux maisons grecques.

Les Turks se réservent le commerce de détail, où ils se montrent d'une probité à peu près inconnue aux pays chrétiens.

Les petites industries, à Constantinople, sont distribuées en corporations que l'on appelle *esnafs*, et qui se choisissent un chef, officiellement reconnu par le

gouvernement; tels sont les pelletiers, les fourreurs, les orfèvres, les bijoutiers, les confiseurs, les parfumeurs, les graveurs, etc., etc.

Constantinople renferme encore près de quatre-vingt mille individus qui, sous le nom de *bekiars* (célibataires), se livrent à une foule de professions ambulantes. Parmi ces professions, qui exigent en général peu d'industrie et encore moins de capitaux, nous citerons celles des portefaix (*hamal*), des porteurs d'eau (*saqqa*), des vendeurs de confitures et de sucrerie (*chekerdji*) et des marchands de foie de mouton (*djiguerdji*). Les foies de mouton et les mous de veau sont en général achetés par des bourgeois compatissants qui les distribuent aux chats et aux chiens de leur quartier. Il faut bien que tout le monde vive.

Nous avons réservé une place à part aux rameurs des caïks (*caïdjis*) et aux écrivains publics (*kiatibs*).

Outre l'animation et le mouvement que l'on rencontre toujours dans un vaste port, il y a dans les bassins de la Corne d'Or, ou sur les flots salés du Bosphore, des particularités distinctives, des traits de caractère, et, pour ainsi parler, des touches de couleur locale. Ainsi, les caïks et les caïdjis ne se rencontrent point ailleurs qu'à Constantinople. Les caïks sont les gondoles, et les caïdjis les gondoliers du Bosphore. Il faudrait aller jusque dans les mers du Sud pour retrouver des embarcations aussi élégantes ou plus légères. Le caïk est une barque de vingt pieds de long sur deux de large, sans poupe, mais avec deux proues en lame de fer, fendant la vague et permettant à l'embarcation de marcher également des deux côtés : on évite ainsi d'avoir à *virer*, manœuvre difficile au milieu d'un

courant rapide, avec une barque frêle et longue. Le caïk est le plus souvent en bois de hêtre, verni, lustré, luisant; parfois des filets de couleur ou d'or égayent ses teintes un peu sombres. Il est toujours d'une exquise propreté; on sculpte à l'intérieur les planches du bordage, sur lesquelles court une frise chargée d'ornements de fantaisie; d'autres planches, qui s'arc-boutent d'un flanc à l'autre de la barque la divisent en deux ou trois compartiments. Le caïk, taillé en dos d'âne, est un miracle d'équilibre instable: un mouvement brusque le fait chavirer. Le passager s'assied, ou plutôt s'accroupit, sur un tapis à fond de cale; on lui prescrit de ne pas faire un mouvement sous peine de mort, et il est emporté immobile à travers les flots que le caïk sillonne à peine. Le caïdji, les deux mains posées l'une sur l'autre, manie agilement ses longues rames, garnies de bourrelets de bois à la poignée, pour rétablir l'équilibre. Les caïks des particuliers ont une, deux ou trois paires de rames. Ceux des ministres en ont cinq; seul le sultan peut atteindre ou dépasser le nombre sept. Le soleil vous brûle dans ces caïks qu'aucun tendelet ne défend; parfois cependant on interpose entre sa tête et le rayon un vaste parasol blanc, que l'on a soin de fermer — c'est l'étiquette — quand on passe devant le palais du sultan. Parfois aussi, quand le vent succède au soleil, le parasol se change en voile mobile, et les bourgeois de Constantinople prennent des ris très-habilement. Rien n'est plus curieux que de voir ces ombrelles gonflées, qui entraînent une barque où elles veulent; une inclinaison légère change tout à coup la direction, et le caïk mobile obéit comme un cheval bien dressé.

Les caïdjis, doux et forts, sont pour la plupart des Arnautes ou des Albanais; leur costume est simple, mais non sans élégance, et fait ressortir vigoureusement leur taille à la fois robuste et svelte. C'est un large caleçon de toile éblouissante, laissant à nu la jambe musculeuse et bronzée, et le pied nerveux qui prend son appui contre un tasseau de bois; la chemise de soie, fine et aérienne comme une gaze, rayée transversalement, blanc sur blanc, s'ouvre sur la poitrine au souffle puissant, tandis que les manches fendues laissent voir les biceps que l'exercice développe démesurément; une ceinture de laine bariolée ceint les flancs et soutient la forte cambrure des reins. La tête est complétement rasée, et la face glabre, à l'exception d'une moustache longue et fine. Le fez rouge colle aux tempes et laisse retomber sur la nuque brunie sa longue houppe de soie bleue, que chaque mouvement éparpille.

L'écrivain public est un homme de lettres dans toute l'acception du mot : on lui donne le titre d'*efendi*. Le plus souvent il exerce sa profession en plein air; parfois aussi il a une petite échoppe : c'est alors un aristocrate. Le mobilier du kiatib est des plus simples : il se compose d'un tapis sur lequel il s'accroupit, et d'une table haute de six pouces, qui porte le papier. Parfois le kiatib supprime la table, alors il écrit sur ses genoux; il porte à la ceinture son écritoire et ses plumes de roseau. L'écrivain public est d'ordinaire un homme *d'un certain âge,* toujours coiffé du turban et les besicles sur le nez, grave de maintien, au geste rare, à l'œil calme. Il n'est pas seulement chargé d'écrire les lettres qu'on lui dicte, il est aussi obligé de lire celles qu'un autre confrère aura écrites. On sait toutes les

difficultés que présentent en Turquie les connaissances élémentaires qui semblent chez nous la base de toute éducation. En un mot, beaucoup d'hommes ne savent ni lire ni écrire. La clientèle de l'écrivain public n'est pas la même à Constantinople et à Paris. Chez nous elle se compose généralement de cuisinières tendres et de caporaux amoureux. En Turquie le sentiment joue un rôle moins considérable dans les confidences que reçoit le kiatib. La position sociale des femmes explique assez cette différence. Ces aimables et fragiles créatures trouvent partout des surveillants, des espions et des gardiens, et le kiatib chargé d'écrire une lettre d'amour pourrait fort bien livrer sa cliente aux vengeances d'un époux trahi.

Depuis deux ans l'écrivain public prospère : l'absence des fils et des maris lui procure une besogne lucrative, et à chaque départ de navire, il est chargé d'une vaste correspondance pour le théâtre de la guerre.

Quand le kiatib a du loisir, il se livre aux charmes de la calligraphie. Le papier sous ses mains devient un tableau qui se couvre d'arabesques intelligentes; il se rappelle les *belles mains* d'Abdallah de Crimée, de Babaschah d'Ispahan et de Koutbeddin d'Yezd; il se rappelle l'école persane de Hussein de Tauris et la gloire des calligraphes de Murad III—et il fait des chefs-d'œuvre! Ces chefs-d'œuvre se payent cinq sous pièce!

Un des traits particuliers du caractère turk, je parle des pauvres comme des riches, c'est ce que j'appellerai volontiers l'esprit de religion. La religion tient une place immense dans l'existence d'un Osmanli; elle règle tous les actes de sa vie; elle est sa vie même; rien n'ébranle sa foi; aucun argument ne prévaudra jamais

contre elle. L'abjuration d'un musulman est un fait presque inouï. Cette conviction de l'excellence de leur religion donne aux Ottomans un mépris hautain de tout ce qui n'est pas elle. Il m'est arrivé plusieurs fois de passer avec un fonctionnaire musulman devant la porte de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem : il ne manquait jamais de lever les mains au ciel en murmurant à dem-ivoix : « Ceci est la mosquée des chiens de chrétiens, que Dieu les confonde ! » Ce dédain n'enfante jamais la persécution ou l'intolérance. La Turquie est ouverte, comme un inviolable asile, aux proscrits de toutes nos sectes. L'hospitalité est peut-être la plus grande vertu des Turks; fastueuse chez les riches, cordiale chez les pauvres, elle ne se contente pas d'accueillir l'étranger, elle le cherche : il y a dans chaque village une chambre pour les hôtes, entretenue à frais communs.

L'Osmanli est naturellement réfléchi, calme et digne; sa parole est mesurée, lente et douce. Cet esprit de religion, qui tempère sa vie, le préserve de ces excès d'émotion qui troublent la sereine harmonie de l'âme humaine. Aussi se trouve-t-il toujours, et sans avoir la peine d'y monter, à la hauteur de toutes les positions, pouvant supporter patiemment l'adversité et sagement la fortune, qui est pour l'homme une plus dangereuse épreuve. Il n'y a point de parvenus chez les Turks. Leur charité est inépuisable. Ils ne se contentent pas d'avoir des hôpitaux pour les malades, ils ont aussi des cuisines pour les pauvres, et plusieurs fois par jour on donne publiquement à manger à ceux qui ont faim.

Cette compassion, qui est une vertu quand elle s'adresse à l'homme, est encore une grâce quand elle

va plus loin, et qu'elle descend plus bas, dans l'ordre des créatures; alors même qu'elle est moins bien placée, on ne peut s'empêcher de la trouver touchante.

Les Osmanlis, qui ont tué tant d'hommes, ont une sorte de respect tendre pour la vie des animaux. Les chiens règnent en maîtres à Constantinople. On les trouve partout. Ce sont d'affreux produits de toutes sortes d'unions de hasard, croisés, mélangés, mâtinés, où l'on ne reconnaît plus aucune race. Ces horribles chiens roux tiennent à la fois du loup et du renard. Leur *influence* date de la conquête; ils descendent des meutes que Mahomet II traînait à sa suite : ils ont choisi leurs quartiers, s'y sont établis, s'y plaisent et y demeurent. Par bonheur ils ne connaissent pas la rage : sans quoi ce serait promptement fait de Constantinople. Les Turks protègent ces chiens, et au besoin les défendent contre les Européens, et même contre le gouvernement. Sultan Mahmoud, qui n'avait pas de préjugés, n'osa pourtant pas les faire mettre à mort, lui qui n'avait pas épargné les janissaires. Il se contenta de les faire déporter dans les îles de la mer de Marmara. On entendait leurs cris nocturnes : le peuple murmura; il fallut ramener la bande affamée. Depuis ce temps personne ne les a plus troublés dans leur empire reconquis. Ils errent par troupes dans les cimetières; surveillent le seuil des maisons, où ils attendent des reliefs opulents, se creusent des tanières au bord des rues effondrées, et cantonnent autour d'eux leurs familles incessamment multipliées. Le jour on peut encore obtenir une certaine réserve de ces voisins malfaisants. La nuit il faut leur céder le haut du pavé. Ils accompagnent de leurs grognements le Franc

attardé, qui passe sur leur demeure, sa lanterne à la main, comme s'ils connaissaient les ordonnances de la police; mais celui qui s'aventure, après le soleil couché, sans s'être assuré de toutes les précautions légales, celui-là est livré aux vengeances de tous les crocs qui s'aiguisent sur la pierre du Champ-des-Morts... et rien n'est prompt comme la justice turque... même quand elle est exercée par les chiens.

Les égards pieux des Osmanlis pour les oiseaux me paraissent mieux justifiés. Ces aimables créatures semblent deviner l'affection qu'on a pour elles, et s'en montrent reconnaissantes. Leur présence familière donne à Constantinople je ne sais quelle grâce et quel charme naïf, qu'on ne rencontre point dans les autres capitales de l'Europe tumultueuse. Nulle part on n'est plus près de la nature ; des essaims de colombes nichent dans les grands cyprès ; des pigeons sacrés couvrent de leurs ailes diaprées le dôme des palais et des temples; tous les passereaux chanteurs donnent leurs concerts dans les jardins; les moineaux hardis entrent dans les maisons, et picorent leur butin sur l'appui des fenêtres ouvertes. Dans le port c'est un autre spectacle. Les goëlands attentifs surveillent les repas des matelots; les mouettes suivent, en poussant des cris de joie, le sillon des caïks, pendant que les alcyons plaintifs volent en longues files étroites, rasent la vague soulevée, et trempent dans l'eau le bout de leur aile noire. Le caïdji les regarde de loin, essuie la sueur de son front, et parfois les larmes de ses yeux, en se disant tout bas que ce sont les âmes de chers défunts qui veulent revoir ceux qu'ils ont aimés.

Les hirondelles familières font leurs nids dans les

maisons, dans les bazars, dans les cafés : elles entrent, elles sortent sans que jamais on les inquiète. Parfois, dans les faubourgs, près des campagnes, c'est un essaim d'abeilles qui loge ses rayons dans un trou du plafond, se suspendant aux poutres et aux solives comme une grappe bourdonnante et parfumée. Parfois de vieux juifs ou de jeunes Grecs exploitent à leur profit cette sympathie universelle de l'Othman. Ils se postent aux carrefours des rues fréquentées, et montrent des oiseaux piteux dans de petites cages de bois. Souvent l'honnête bourgeois tourne les yeux vers les captifs, s'arrête, atteint sa bourse, ouvre la cage, et paye la rançon des captifs en jetant sur l'infidèle, qui tourmente la créature de Dieu, un regard d'écrasante pitié.

IX

LA VIE DES FEMMES.—LES ESCLAVES.

Nous avons étudié déjà la condition politique et sociale des femmes turques : il nous reste maintenant à les considérer dans leurs rapports de famille.

La polygamie a existé de tout temps en Orient. On n'a pas la même opinion sur la femme dans la froide patrie des brouillards, ou dans le pays du soleil. La Bible n'a fait nulle part un reproche à Jacob de donner des enfants à ses esclaves, bien qu'il eût déjà deux épouses légitimes; Abraham, père de la grande race arabe, engendra Ismaël de sa concubine Agar, et le saint roi David, devenu vieux, reçut dans son lit Abisag, sa jeune et belle servante.

A cette idée antique de la polygamie, l'Orient moderne ajoute celle de la séquestration absolue de la femme. Le mot *harem* veut dire inviolable, et on s'en sert éga-

lement pour désigner l'appartement impénétrable de la femme et le territoire sacré des deux villes saintes, la Mekke et Médine.

On sait que les Orientaux ne prononcent jamais le nom de leurs femmes devant un homme. Un Turk de Damas ou d'Alep, qui n'a pas voyagé en Europe, regarde comme une mortelle offense qu'on lui demande des nouvelles de sa femme ou de sa fille. Si lui-même est obligé d'en parler, il trouve pour la nommer, ou plutôt pour la désigner, une forme elliptique des moins compromettantes. Il dit : « *la maison.* » Il est sûr comme cela de ne scandaliser personne. Quand un père veut annoncer la naissance d'une fille, il a recours à cette circonlocution ingénieuse : « *Il vient de me naître une voilée !* » Auprès de cette réserve, la langue anglaise me semble badine et licencieuse.

Quoi qu'il en soit, le culte de la femme se retrouve à chaque page dans les poëtes arabes du moyen âge. Rien de plus galant que les Maures d'Espagne et les poëtes de Grenade! Les Arabes du Désert ont rempli leurs chants d'entreprises merveilleuses, dont les femmes étaient le but et la récompense.

Le génie grave de l'Osmanli a éteint tout ce rayonnement de jeune poésie : l'existence de la femme turque est tout intérieure et domestique. Elle n'a que la vue du monde ; elle peut le traverser quelquefois, s'y mêler jamais ; sa famille est son univers. Chez nous la position de la femme peut se résumer d'un mot : subordination dans l'égalité.

L'Orient au contraire semble se souvenir encore de l'antique esclavage. En présence de son mari, la femme se tient debout ; au lieu de partager ses repas, c'est elle

qui le sert à table. Quand elle lui parle, elle le salue du titre de seigneur ou tout au moins de monsieur (*agha, tchèlébi*). Mais l'habitude rend tout familier; l'éducation et les mœurs ont préparé les femmes à ce genre de vie. Elles n'ont jamais vu s'entr'ouvrir devant elles une perspective plus riante. Fiancées à quatre ans, mariées à douze, elles ne font que changer de prison. Ces mariages sont arrangés par la famille et tous les rites qui les accompagnent sont parfois célébrés en l'absence des époux. Du reste il n'y a pas de consécration religieuse, et l'iman n'intervient ici que comme magistrat de l'état civil. Nous avons déjà dit que la dot était apportée par le mari et non par la femme, et que celui-ci doit établir autant de harems qu'il veut avoir de femmes. Celui qui n'est pas assez riche pour se marier, achète une esclave. C'est plus simple. Il peut légitimer les enfants qu'il a eus d'elle; à sa mort, l'esclave mère sera affranchie par le fait seul de la légitimation des enfants : dans l'intervalle elle ne pourra être ni vendue ni donnée.

En cas de mariage légitime, la dot est payée entre la signature du contrat et la célébration du mariage. Les noces durent quatre jours, depuis le lundi matin jusqu'au jeudi soir. C'est dans la nuit du jeudi au vendredi qu'on livre l'épouse à l'époux. Dans la suite, cette nuit-là sera privilégiée entre les six autres, et le mari sera tenu de la regarder comme une échéance.

Chacun des quatre jours consacrés aux noces est marqué par un incident particulier. Le lundi, il y a visites de parents, repas, danses de baladins, ombres chinoises et musique; le mardi, on porte le trousseau de la mariée dans la maison du mari; le mercredi, on

mène la jeune femme au bain; le jeudi soir, on la conduit à son nouveau harem.

La femme peut réclamer le divorce dans certains cas déterminés. Le mari est toujours maître de renvoyer sa femme, en lui faisant l'abandon de la dot. Il ne pourra plus la reprendre qu'après qu'elle aura été épousée et répudiée par un autre.

Le harem est une belle prison avec des grilles d'or. La galanterie matérialiste des Orientaux y prodigue toutes les recherches voluptueuses qui peuvent enivrer l'âme et l'endormir. On voudrait lui faire boire l'oubli de la liberté. Ce sont partout des tapis moelleux, l'or et la soie tissés ensemble, des gerbes de fleurs rares, l'eau vive jaillissant du sol et retombant dans des vasques de marbre, des kiosks cachés sous les ramures, où suspendus sur la mer, des parfums flottant dans l'air comme de vagues bouffées d'encens.... Et sur le seuil, pour qui veut le franchir,—la mort.

Dans le harem, la femme est libre, absolument libre : elle ne connaît les entraves d'aucune tyrannie conjugale. La femme élève ses enfants et commande aux esclaves; elle reçoit et rend les visites de femmes sans subir aucun contrôle. Le mari lui-même s'arrête à la porte du harem, où d'autres femmes sont venues voir la sienne. Les babouches jaunes ont le même privilége que la pantoufle du moine espagnol. Quand ces femmes sortent du harem, un petit cri particulier avertit les hommes de rentrer dans leur appartement pour ne pas se trouver sur le passage des visiteuses; l'escalier surtout est immédiatement abandonné. Ceux qui sont surpris par un mouvement trop brusque, retournent la tête vers le mur.

La femme turque sort à toutes les heures de la journée, seule ou accompagnée de ses femmes ou de ses eunuques, jamais de son mari. Elle est toujours hermétiquement voilée. La femme d'une intelligence supérieure peut avoir une véritable influence politique et sociale, mais elle ne la fait prévaloir que par l'intermédiaire de son mari, sur lequel tout d'abord elle l'exerce. Il n'y a pas là d'Égérie politique patronant officiellement ses favoris. On ne compte pas non plus un seul *bas-bleu* dans tout l'empire de la Sublime-Porte : c'est là une de ses plus grandes supériorités sur l'empire français.

La journée semble longue au harem, on y lit peu et on n'y travaille jamais; quoiqu'il arrive maintenant quelque pianos de France et d'Allemagne, on n'y fait guère de musique. La causerie offre peu de ressources à des femmes chez qui rien ne renouvelle les idées. On joue, on court dans les jardins, on tourmente un peu ses esclaves, on s'habille, on babille et on se déshabille ; mais surtout on se baigne. Toutes les maisons riches ont des salles de bains d'une extrême élégance. Entre amies on s'invite au bain comme on s'invite chez nous à un souper, à un bal, à un concert. Une Anglaise, qui, malgré le *cant* et la *pruderie* de sa nation, a écrit sur la Turquie plus d'une lettre piquante, lady Montague, raconte ainsi un bain de femmes turques auquel elle fut conviée.

« Le bain était déjà rempli de femmes. C'est un bâtiment de pierres en forme de dôme, du centre desquels descend la lumière, ce qui ne la rend pas moins belle. Il y a cinq dômes joints ensemble ; le plus près de la porte est le plus petit et sert seulement d'antichambre ;

la portière se tient à l'entrée. La pièce qui vient ensuite est très-grande et pavée de marbre; tout autour sont des sofas de marbre, disposés les uns au-dessus des autres. Il y a là quatre fontaines d'eau froide, coulant d'abord dans des bassins de marbre, et s'épanchant ensuite sur le pavé en suivant de petites rigoles faites exprès qui conduisent l'eau dans la pièce voisine, laquelle est un peu moins grande que l'autre. Les mêmes sofas de marbre s'y trouvent; mais la salle est tellement échauffée par des vapeurs de soufre venues des bains voisins, qu'il serait impossible d'y demeurer vêtue. Les deux autres dômes sont des bains chauds, et dans l'un des deux passe un conduit d'eau froide, dont on tourne, quand on veut, le robinet pour tempérer la chaleur et obtenir le degré que l'on désire pour son bain.

« J'avais mon habit de voyageuse, c'est-à-dire de cavalière, et certainement je devais avoir l'air bien singulière. Néanmoins, pas une baigneuse ne témoigna un trop grand étonnement ou une curiosité déplacée, et je fus reçue avec toute la politesse possible. Je ne sache pas de cour en Europe où les dames se seraient montrées plus délicatement obligeantes à l'égard d'une étrangère. Je pense qu'en tout il y avait là deux cents femmes, et je ne vis personne faire de ces petites moues dédaigneuses, ou bien rire et chuchoter ironiquement, avec ces manières qui sont si fréquentes dans nos réunions, lorsqu'il se présente quelqu'un dont la mise n'est pas rigoureusement à la mode. Seulement elles répétaient ces mots en me regardant : « *Guzel, pek,* « *guzel!* » ce qui veut dire : charmante, en vérité, charmante!

« Les premiers sofas furent couverts de coussins et de riches tapis sur lesquels se placèrent les baigneuses; sur les seconds sofas, s'établirent leurs esclaves pour les coiffer. Il n'y a là aucune distinction de rang, et toutes les femmes étaient dans l'état de nature, ou, si vous aimez mieux l'expression propre, elles étaient nues, parées seulement de leurs beaux cheveux qui retombaient en tresses sur leurs épaules, et parmi lesquels étaient mêlées des perles et des rubans.

« . . . . A vous dire le vrai, j'avais la malice de désirer *in petto* que M. Gervas pût se glisser ici sans y paraître. Son talent gagnerait beaucoup à voir de si belles femmes dans ce simple appareil, avec des postures diverses, les unes causant, les autres travaillant, celles-ci prenant du café ou du sorbet, et celles-là négligemment couchées sur leurs coussins, pendant que leurs esclaves (qui sont généralement de jolies filles de dix-sept ou de dix-huit ans) s'occupent à tresser leurs cheveux de mille manières. Et, comme dans un café d'hommes, elles se racontent là toutes les nouvelles de la ville, les anecdotes scandaleuses, etc. Elles prennent généralement ce plaisir une fois la semaine, et demeurent ainsi pendant quatre ou cinq heures, au moins, sans prendre le moindre rhume, quoique en sortant de leur bain chaud elles aillent subitement dans des salles assez froides, et cela m'a bien surprise. »

Ce ne sont pas là les seuls plaisirs du harem. Dans les grandes occasions, aux fêtes de familles, aux anniversaires qu'on veut célébrer, on fait venir des danseuses syriennes ou égyptiennes qui dansent tour à tour dans le sélamlik et dans le harem. Non-seulement on ne

veut pas que les hommes et les femmes puissent se voir, mais on ne veut même pas qu'ils voient la même chose ! Il est, je crois, difficile de pousser la réserve plus loin.

Les femmes turques, aujourd'hui, se peignent presque autant que les Françaises.—Elles allongent leurs sourcils avec l'encre de Chine,—brunissent leurs paupières avec le surmeh, avivent la flamme de la prunelle en teignant de khol le dedans de leur œil, fardent leurs joues avec le suc rouge du henné, et blanchissent leurs épaules et leurs bras avec des pâtes d'amande et des crèmes de jasmin.

A cela près,—ce sont bien les femmes les plus naturelles du monde !

Voici les diverses pièces qui composent leur costume :

Une chemise fendue dans toute sa longueur, comme nos robes de chambre ; de petits bas brodés, très-courts ; des pantalons larges retenus aux hanches par une ceinture ; une camisole de mousseline ou de soie, une robe, et pardessus une veste brodée, très-riche. Pour chaussure, des pantoufles ou des brodequins que l'on coule, pour sortir, dans des babouches de cuir jaune. Pour coiffure, une calotte rouge, entourée d'un foulard semé de fleurs de diamants. Je ne parle que pour mémoire des boucles d'oreilles et des bagues, qui se retrouvent dans tous les pays. Quand elles sortent, les femmes turques ajoutent à tout cela un voile blanc plusieurs fois roulé sur lui-même, et qui cache leur visage comme fait un *loup* chez nous, et ne découvre que les yeux.—Un vaste manteau enveloppe la femme du cou aux talons, comme un domino de bal d'Opéra. Ce

domino donne à Constantinople l'aspect d'un immense bal masqué, qui n'est jamais,—ou presque jamais, suivi du souper de rigueur.

Il y a entre tous les maris turks une confraternité sincère ; —c'est une compagnie d'assurances mutuelles. —La vertu de *chacune* est la prime de *tous*. En Turquie, il n'y a pas de conversations innocentes ; on vous fait tout de suite passer au criminel. Un agent de police, un mendiant, un porte-faix peut administrer sur-le-champ une correction efficace à la plus grande dame de Constantinople qui aurait le malheur d'écouter les propos séducteurs de quelque giaour galant.— Tous les témoins prendraient parti... contre la femme battue.

La mode turque est aussi changeante que la nôtre ; mais le seul changement sensible aux yeux européens ne porte pas sur la coupe, mais sur la couleur du vêtement.

Ainsi, il y a deux ans, le féredjé des femmes était gris-perle ; il y a un an, il était orangé ; cette année, il est rouge vif.

Les femmes de Constantinople ont, chaque semaine, trois jours de promenades privilégiés : le jeudi, le vendredi et le dimanche.

Le jeudi elles vont aux Eaux Douces d'Europe ; —le dimanche, aux Eaux Douces d'Asie. Le vendredi est consacré aux cimetières.—Les Eaux d'Europe à gauche, les Eaux d'Asie à droite du Bosphore, sont deux sites exquis, pleins de douceur, de mélancolie et de grâces charmantes. La rivière d'Europe brode d'arabesques grises, glacées de bleu, le velours vert des prés de la Roumélie. On a planté ses bords de bosquets

égayés par des cafés, peints en blanc et en rouge, où l'on sert aux musulmanes voilées des sorbets à la neige et des confitures de feuilles de roses, saupoudrées d'un œil de poudre... de sucre, qui leur donne l'aspect d'une fleur frileuse où le souffle piquant du matin aurait congelé des gouttelettes de rosée.—La rivière d'Asie, qui se jette dans le Bosphore avec un violent remous, vous conduit à une pelouse de gazon ras, au sein d'un paysage doux et calme. Çà et là, de grands noyers,—un térébinthe, un bouquet de cyprès,—ou quelques platanes gigantesques. Les cadines paresseuses s'asseoient en rond ou s'accroupissent sur leurs talons, goûtant le frais silencieusement. Leurs esclaves immobiles les surveillent de loin, ou bien c'est quelque eunuque jaloux—pour le compte de son maître, ou même pour le sien,—qui tourmente le manche de son kandjar incrusté de nacre, avec des gestes d'Otello après qu'Iago a parlé. Cette jalousie des eunuques est une grande preuve de la spiritualité de l'amour, et démontre que l'on peut aimer *rien qu'avec son âme.*

Mais c'est surtout dans les cimetières, à la promenade du vendredi, qu'il faut voir les femmes turques, —soit au grand champ des morts de Péra, soit à Scutari, sous les hauts cyprès, ou dans la nécropole d'Eyoub, ou bien encore dans les cimetières qui bordent les murs, entre la porte d'Andrinople et la porte du Canon. Les femmes turques sont doucement familières avec la mort ; elles ne la craignent point; elles ne s'en détournent point; au contraire, elles la coudoient à chaque instant et vivent avec elle; elles vont s'asseoir sur la pierre à demi brisée d'une tombe, s'appuient sur quelque stèle coiffée du turban ou du tar-

bouch, et là, calmes, à l'ombre d'un cyprès séculaire, à demi penchées, elles parlent tout bas du cher défunt qu'elles regrettent—ou de la dernière mode.

Un des mérites que les Turks prisent surtout dans les femmes, c'est l'embonpoint de leurs charmes: — au lieu de dire comme nous : « est-elle belle? » ils diraient assez volontiers: « est-elle lourde? »— Elles ont bon appétit; on peut même dire qu'elles mangent beaucoup: non pas qu'elles engloutissent gloutonnement de gros morceaux,—comme font quelquefois nos Anglaises blondes et sentimentales,—mais elles grignottent toute la journée,—tantôt un fruit, tantôt un gâteau; à défaut d'autres choses, elles croquent agréablement, et d'une dent fine et blanche, des bonbons et des sucreries.

Le tabac prend aussi, dans la vie des femmes, une place plus grande de jour en jour.—Elles le fument dans des narghilehs dont le lulé (fourneau), en terre de couleur, repose sur un plateau de cuivre luisant ou d'étain poli, et dont le tuyau, en tresse élastique, traverse un flacon de cristal tailladé, à moitié rempli d'eau de rose et d'essence de benjoin, qui enlève au tabac ses aromes trop âcres.—Parfois aussi elles roulent entre leurs doigts et renferment dans la *mince papillotte de hilo* « les blonds cheveux du Latakié. » La cigarette devient fort à la mode;— les *kanounes* et les odalisques suivent d'un air mélancolique les spirales bleuâtres qui s'échappent de leurs lèvres, emportant avec elles leurs rêves et leurs désirs sans nom!

Les femmes d'une certaine condition ne sortent guère qu'en voiture, surtout pour la promenade. Celles qui appartiennent au parti de la réforme (par leur mari, bien entendu) ont des calèches européennes. Les

autres conservent l'antique araba, voiture primitive dont la caisse longue et large est portée immédiatement sur l'essieu, sans qu'aucun ressort adoucisse les contre-coups de la marche. Le talika est plus moderne, sans être plus confortable. A la caisse, aussi peu suspendue que celle de l'araba, on ajoute une sorte de dais soutenu par quatre piliers qui protége les belles promeneuses contre la pluie et le soleil; des rideaux glissant sur des tringles permettent un système de clôture qui, au besoin, peut devenir absolue. On chercher à suppléer par la magnificence des décors à la confortabilité absente de ces voitures à demi barbares. On les peint de vives couleurs, on sème des fleurs sur leurs caissons, on promène des arabesques ingénieuses sur leurs brancards. Les arabas et les talikas sont traînés par des bœufs à la mine pacifique et douce, au beau pelage gris de perle, au pas tranquille et lent.

Quand on est arrivé au paysage, au café, ou au point de vue qui sert de but de la promenade, les serviteurs étendent des tapis par terre et l'on s'assied. La petite troupe forme un cercle; le milieu est occupé par la maîtresse de maison, ses enfants et ses amies. Un peu plus loin, et fermant le cercle, les esclaves noires et blanches. Jusqu'au départ, tout ce petit monde reste dans une immobilité parfaite ; ce qui a fait dire à un spirituel touriste qu'en Orient on se promène assis. Les esclaves mâles surveillent le groupe; s'ils trouvent la foule trop nombreuse, s'ils craignent que le regard indiscret d'un passant ne perce le double pli du voile, ils posent devant leur maîtresse un grillage à hauteur d'appui. On trouve ainsi le moyen d'être enfermé en

plein air. La femme se résigne, et elle regarde à travers les mailles du treillage léger.

Il y a encore des esclaves en Turquie; mais il ne faut pas se laisser tromper par les mots. Ils ne disent pas toujours ce qu'ils semblent dire. Il n'y a aucune comparaison possible entre l'esclavage oriental et l'esclavage américain, par exemple, qui prend l'homme, comme une machine prend une chose, et le presse à mort pour en exprimer, par le travail forcé, la substance et la sève avec la vie.

En Orient, au contraire, en Turquie surtout, l'esclave fait partie de la famille. Il participe de l'indolence de ses maîtres, et on le fait travailler le moins possible. Sa condition est plus douce que celle des serviteurs libres, et en fait, il est le plus souvent aussi libre que son maître. Il est placé dans la famille, il est de la famille; le maître l'appelle mon fils, et les enfants du maître lui donnent le nom de père. S'il est acheté jeune, on l'envoie aux écoles; quand il a servi quelques années, on l'affranchit, on le dote, on le marie. Affranchi, il peut monter aux honneurs : je dis aux honneurs suprêmes. Pour ne parler que du gouvernement actuel, Riza, Khalil et Ali,— trois pachas,— sont d'anciens esclaves.

Des perspectives plus brillantes encore s'ouvrent devant les femmes, et plus d'une a rêvé le titre de sultane, que plusieurs ont obtenu. La plupart de ces esclaves viennent de la Géorgie, de la Circassie et des provinces du Caucase. Elles sont vendues par leurs parents. Trop pauvres pour les nourrir et leur assurer une vie heureuse, ils trouvent tout simple de s'enrichir un peu en faisant ce qu'ils appellent « le bonheur » de

leurs enfants. Ces pauvres filles suivent sans répugnance le marchand qui les emmène et qui les traite du reste avec une sorte de bonté paternelle. Plus d'une fois, en Asie, j'ai visité le bazar des esclaves: j'ai trouvé ces jeunes filles insouciantes et rieuses comme les pensionnaires de nos couvents. Elles ne sentent pas au prix de quelle abjection morale s'achètent parfois les jouissances matérielles du luxe. Les plus belles partagent pour un temps la couche de leur maître.

Depuis plusieurs années le nombre des esclaves diminue graduellement. Le bazar de Constantinople est fermé depuis sept ans. Un firman du mois d'octobre 1854 interdit le commerce des esclaves sur toutes les côtes de la mer Noire. « L'homme, dit le firman impérial, est la plus noble des créatures sorties de la main de Dieu, qui lui a donné sa part de bonheur en le faisant naître libre. » Aujourd'hui une belle fille se paye dix ou douze mille francs. Espérons que bientôt on n'en vendra plus.

La femme n'a sa vraie dignité que là où elle est vraiment libre de se donner dans l'amour.

X

SULTAN ABDUL-MEDJID-KHAN.

Aujourd'hui que les yeux de l'Europe sont fixés sur le sultan Abdul-Medjid, nous voudrions qu'il nous fût permis d'offrir à nos lecteurs le portrait que nous esquissions de lui pour nous-mêmes, dans des notes de voyage ; il y a si peu de temps, que l'original n'a pas encore pu changer.

« J'ai vu deux fois, aujourd'hui, sultan Abdul-Medjid. Mon caïk a effleuré sa barque impériale, comme il allait à la mosquée d'Eyoub recevoir le titre de ghazir (triomphateur), après une première victoire de ses armes. Il était pâle, un peu triste, à demi couché sur une pile de coussins, à la poupe de sa barque pavoisée. Trente-six rameurs en vestes blanches faisaient glisser cette barque, qui semblait immobile en sa rapidité même, sur le miroir du Bosphore. A cent pas devant lui, un autre caïk rempli de musiciens,

jouait tour à tour des marches turques et des motifs empruntés à nos opéras européens. Le tambour de basque et la flûte des derwischs, habilement introduits dans l'orchestre, lui donnaient une teinte suffisante de couleur locale ; la surface des eaux prolonge et adoucit leur sonorité trop vive, et la barque impériale semble s'avancer dans un sillage harmonieux.

Le sultan est descendu.

Une grande foule, respectueuse et muette, assiégeait la mosquée. Les dignitaires de l'empire ont seuls pénétré avec le prince. J'ai fait aborder, et je me suis mêlé à la foule.

Chaque vendredi le sultan va dans une mosquée, tantôt dans la plus magnifique, tantôt dans la plus pauvre. C'est un acte de religion et en même temps un certificat de vie qu'il se délivre lui-même devant son peuple. Le reste du temps il vit caché au fond du séraï, dans un mystère que nul pénètre.

Abdul-Medjid resta une demi-heure en prière ; la foule attendait toujours. Un aide de camp vint annoncer que Sa Hautesse sentait le besoin de se recueillir et de demeurer plus longtemps dans la *présence d'Allah.*

Le peuple se retira sans donner aucun signe d'impatience ou de désappointement.

J'allai prendre des sorbets aux roses dans un café voisin, bien décidé à rester jusqu'à la fin de la prière.

Au bout d'une heure je vis passer des chevaux de main, tenus par des *saïs* et des esclaves noirs aux bouches lippues.

Je courus me poster sur le mur d'un cimetière, d'où je pouvais découvrir une longue étendue de la route qu'il allait suivre.

Le sultan allait au pas, au milieu d'un cortége peu nombreux. Il me sembla fort bien en selle. Il montait un cheval persan aux membres fins et délicats, à la tête fière, à l'œil ardent, et dont la robe claire et pâle se glaçait de tons lilas, comme on en voit dans quelques tableaux de M. Delacroix, que jusqu'ici je m'étais contenté de croire impossibles. Le noble animal s'avançait lentement, avec une souplesse moëlleuse, onduleux comme un cou de cygne, frissonnant sous sa longue crinière, et secouant son mors blanc d'écume. Il était magnifiquement enharnaché : selle de velours rouge brodée d'arabesques d'or, le frontal ruisselant de perles, un soleil de rubis étincelant sur le poitrail.

L'empereur a trente-deux ans; c'est encore le printemps de la beauté virile. Il est de taille moyenne, brun sous sa pâleur; son visage est à la fois doux et triste. La bouche, aux lèvres rouges, tranche vivement sur cette pâleur. Il porte toute la barbe, mais elle est clair-semée, courte, soyeuse et brune. Le nez est un peu gros, et ce visage allongé manque peut-être de la régularité correcte qu'on retrouve dans les types du beau artistique. Mais les traits calmes, à travers leur impassibilité marmoréenne, laissent deviner l'inaltérable sérénité de ce pouvoir absolu, immense, incontesté, qui s'appuie d'une main sur un livre sacré et de l'autre sur une épée nue. Les yeux sont noirs, fixes et comme immuables; ils voient sans regarder; le rayon semble éteint sous leur paupière immobile.

Abdul-Medjid, à l'exemple de Mahmoud, son père, a répudié l'antique magnificence des sultans. Autrefois les sultans n'apparaissaient à leurs peuples, comme Dieu à Moïse, qu'à travers « un buisson ardent de

[illegible] de phosphorescence. » C'étaient des [illegible] les châsses de pierreries. « [illegible] le [illegible] du pouvoir, épanouis au milieu d'une aur[illegible] [illegible] »

On a changé tout cela; et la châsse, aujourd'hui, n'est plus qu'un paletot sac !

Mahmoud, le père du sultan, avait rejeté le turban et la robe, à l'époque de ses réformes. Ce fut un scandale parmi les vieux Turks. A l'avénement du fils de Mahmoud, les grands dignitaires déclarèrent qu'ils n'assisteraient pas au sacre si le sultan ne reprenait, au moins pour ce jour-là, l'antique turban des Osmanlis. Abdul-Medjid résista, et il parut dans la mosquée d'Eyoub, vêtu du pantalon et de la redingote *à la française*. Cependant les femmes, touchées de sa jeunesse et de sa beauté, se disaient entre elles : « *Oglumuz né guzeb?* » N'est-ce pas, que notre fils est beau ?

Le jour où je le vis, le costume du sultan était des plus simples. C'était, comme je le disais tout à l'heure, un paletot sac, en drap bleu foncé, un pantalon d'un bleu un peu plus clair, des bottes vernies à éperons d'or. Le paletot flottant et rejeté de chaque côté, laissait voir la tunique nationale, rehaussée de quelques dorures, et un nichan-iftikhar resplendissant de pierreries; pour coiffure, le *fez* en feutre rouge, laissant passer d'une ligne la calotte de lin blanc, qui recouvre la tête rasée du Musulman. Une aigrette droite de plume de héron était fixée à la coiffure par un bouton de gros diamants.

Les deux traits distinctifs du caractère d'Abdul-Medjid sont la douceur et la fermeté : il s'enferme des journées entières quand il sait qu'on doit lui présenter

un arrêt de mort à signer. Les gouverneurs de provinces sont quelquefois obligés de faire mourir les criminels *par accident,* quand ils craignent la contagion de l'exemple à la suite de quelque forfait retentissant. Le bostangi-bachi, ou chef des jardins, se plaignait un jour devant moi de ce que le sultan, dans son horreur du sang versé, ne voulait pas lui permettre de détruire les lapins qui fourrageaient dans ses plates-bandes ; et ce même homme, après avoir contemplé sans crainte le réveil de la liberté dans les provinces limitrophes de son empire, sut résister aux exigences de deux grandes puissances, et sauver à la fois la vie des proscrits hongrois—et son honneur ! On sait avec quelle impassibilité profonde il a résisté aux exigences de la Russie. Il porte écrit sur le front le mot suprême de l'*Islam* : « Résigne-toi ! » Mais, en sa qualité de souverain absolu qui voit le monde à ses pieds, c'est devant Dieu qu'il se résigne.

Sa Hautesse Abdul-Medjid, 38e sultan de la dynastie des Osmanlis, 28e sultan de Constantinople, Grand Seigneur d'Europe, d'Afrique et d'Asie, est allié par les femmes à l'Empereur des Français. La grand'mère d'Abdul-Medjid était une créole de la Martinique, Mlle Aimée Dubuc de Rivery, parente de Joséphine de La Pagerie, aïeule maternelle de Napoléon.

Mlle Aimée de Rivery, destinée à une aussi étrange fortune, vint en France à l'âge de dix ans. Elle fit son éducation à Nantes, au couvent des dames de la Visitation.

A dix-huit ans elle reprit la mer pour gagner la Martinique. Une voie d'eau se déclare. La jeune créole est sauvée et prise à bord par un bâtiment en route pour

Mayorque. Ce n'était pas précisément la ligne droite pour aller de Nantes à la Martinique.

Survient un corsaire algérien qui enlève l'équipage et les passagers.

Mlle de Rivery fut conduite à Alger, achetée par le dey et envoyée par lui au sultan. Abdul-Hamed en fit sa favorite, et, par la naissance de Mahmoud, elle devint *Validé*, c'est-à-dire sultane-mère.

On sera peut-être curieux de connaître la formule exécutoire des actes de la souveraineté dans l'empire ottoman.—Voici un modèle des protocoles d'Abdul-Medjid :

« L'empereur Abdul-Medjid, fils du sultan Mahmoud, toujours victorieux.

« Voici ce qu'ordonne ce signe glorieux et impérial, conquérant du monde, cette marque noble et sublime dont l'efficacité procède de l'assistance divine.

« Moi, qui par l'excellence des faveurs infinies du Très-Haut et par l'éminence des miracles remplis de bénédictions du chef des prophètes (à qui soient les saluts des plus amples, de même qu'à sa famille et ses compagnons), suis le sultan des glorieux sultans, l'empereur des puissants empereurs, le distributeur des couronnes aux rois qui sont assis sur les trônes, l'ombre de Dieu sur la terre, le serviteur des deux illustres villes, la Mekke et Médine, lieux augustes et sacrés où tous les musulmans adressent leurs vœux; le protecteur et le maître de la sainte Jérusalem, le souverain des trois grandes villes, Constantinople, Andrinople et Brousse, de même que de Damas, odeur de paradis, de Tripoli, de Syrie, de l'Égypte, la rareté du siècle, et renommée pour ses délices, de toute l'Ara-

bie, de l'Afrique, de Barca, de Carravan, d'Alep, de Bassora, de Lahza, de Dalim et particulièrement de Bagdad, capitale des khalifes, de Mossul, de Djarbékir, d'Erzeroum la délicieuse, d'Ochoste, d'Adana, de la Caramanie, de Kahrs, de Tchildir, de Van, des îles, de Morée, de Candie, Chypre, Scio et Rhodes; de la Barbarie, de l'Éthiopie, des places de guerre, d'Alger (on oublie 1830), de Tripoli et Tunis; des îles, des côtes de la mer Blanche, de Marmara et de la mer Noire, des pays d'Anatolie et du royaume de Roumélie, de tout le Kurdistan, de la Grèce, de la Turcomanie, de la Circassie, de la Géorgie, des nobles tribus des Tartares et de toutes les hordes qui en dépendent; de Caffas et autres lieux circonvoisins, de toute la Bosnie et dépendances, de la forteresse et châteaux qui s'y trouvent; des pays d'Albanie, de toute la Valachie, de la Moldavie et des forts qui se trouvent dans ces cantons; possesseur enfin de nombre de villes et de forteresses dont il est inutile de rapporter et de vanter ici les noms; moi, qui suis l'empereur, l'asile et la justice, le roi des rois, le centre de la victoire, le sultan fils de sultan, l'empereur Abdul-Medjid le conquérant, fils du sultan Mahmoud, fils du sultan Mustapha; moi, qui par ma puissance, origine de la félicité, suis orné du titre d'empereur des deux terres, et pour comble de la grandeur de mon khalifat, suis illustré du titre d'empereur des deux mers, moi, Abdul-Medjid le conquérant, j'ordonne.... »

Le sultan n'a pas seul droit à un pompeux assemblage de titres. L'Orient prodigue en toute occasion les richesses de son vocabulaire adorateur.—Voici comment on parle à la sultane Validè : « Femme de modes-

tie, couronne des femmes bien élevées, reine des reines, diadême des maîtresses voilées, à laquelle le bonheur et la noblesse sont soumis, que sa chasteté fleurisse éternellement. »

Le grand-vézir reçoit une litanie de titres en rapport avec l'excellence de ses fonctions: « Très-honoré vézir, conseil infaillible pour le maintien de l'ordre du monde; direction des affaires publiques, dont les pensées jaillissent comme les éclairs, qui démêle les affaires importantes de l'État avec une sagacité pénétrante; qui affermit l'édifice de la domination et du bonheur de l'empire; sentier des colonnes de la domination et de la destinée heureuse; entouré des grâces multipliées du plus grand roi, lui le premier des vézirs; que Dieu accorde de la durée à son bonheur. » Un ministre en disgrâce emporte loin du pouvoir un souvenir de ses grandeurs, à chaque instant ravivé par le respect qu'on lui témoigne. On l'appelle : Gloire des nobles, lui, grand-vézir, qui réunit en sa personne les ornements des hautes qualités, et qu'entourent les grâces multipliées du plus grand roi : que ses hautes qualités puissent durer toujours !

Les gouverneurs des provinces ne sont pas entourés de moins d'honneur : quand on leur écrit, on débute ainsi : « Très-honoré vézir, conseiller intime dans le conseil infaillible assemblé pour le maintien de l'ordre du monde; toi qui gères les affaires de l'État avec la promptitude de l'éclair, et termines les affaires les plus importantes des hommes par ta pénétration; qui affermis l'édifice de la domination et du bonheur; qui soutiens les colonnes de la destinée heureuse et qu'entourent les grâces multipliées du plus

grand roi : que Dieu accorde de la durée à ta Grandeur ! »

Un officier de police est appelé : Modèle des hommes honorés et estimés, qui réunis en toi les qualités les plus louables !

Quand on s'adresse aux souverains des nations chrétiennes, on les nomme : Gloire des princes les plus augustes de la religion de Jésus ; colonne des grands qui reconnaissent le Messie, conciliateur des affaires publiques du peuple chrétien ; toi qui traînes après toi le caudataire de l'autorité et de la puissance, et qui réunis en ta personne les preuves de la gloire et de la splendeur.

Jadis, le sultan disait *toi* à tous les souverains d'Europe, excepté aux rois de France et d'Angleterre. Les chancelleries d'aujourd'hui ont établi une sorte d'égalité officielle dans les titres que l'on donne aux têtes couronnées.

Né le 23 avril 1823, le sultan Abdul-Medjid est monté sur le trône le 8 juillet 1839. Dix jours après il ceignait le sabre d'Osman dans la mosquée d'Eyoub. Depuis ce jour, l'espérance de son peuple reposa sur lui. Bien que les sultans s'éloignent rarement de leur capitale, Abdul-Medjid a cependant visité une partie de ses états, la Roumélie, l'Archipel et une partie du littoral de l'Anatolie. Malgré les exigences de l'étiquette formaliste du séraï, Abdul-Medjid sort parfois sans cortége et sans suite, à pied, accompagné seulement d'un ou deux officiers ; il parcourt les bazars, entre dans les boutiques et s'entretient familièrement avec les marchands.

Le sultan habite l'hiver sur la côte d'Europe, son

palais de Tchiragan ; et l'été sur la côte d'Asie, au palais de Béglerbey ;—il fait chaque jour de nouvelles concessions à l'esprit européen ; — parle aux femmes ; —va visiter les princes étrangers dans leur palais ; — et par un signe de la main rend le salut que les étrangers lui adressent. Autrefois, les padischahs ne saluaient pas même les drapeaux qui s'inclinaient devant eux.

MAISON DU SULTAN.

La liste civile du sultan est maintenant fixée à dix-sept millions deux cent cinquante mille francs. Le sultan, au moyen de cette liste civile, doit subvenir aux dépenses de sa maison, qu'on appelle *Séraï* par excellence.

Il sera peut-être curieux pour des lecteurs français de jeter les yeux sur la liste des officiers qui composent la maison du Grand-Seigneur.

On les distingue, suivant la nature de leurs fonctions, en *Aghas* de l'extérieur et *Aghas* de l'intérieur.

On range dans la première classe les *Imams*, ou aumôniers de la maison impériale ; le grand-écuyer, qui a aussi l'intendance des prairies du domaine privé ; le premier secrétaire du sultan, le chef de sa maison militaire, et le premier médecin du palais, qui a douze médecins ordinaires sous ses ordres : c'est le chef du corps médical de tout l'empire.

Les *Aghas de l'intérieur* sont presque toujours des eunuques. Ils ont eu souvent une influence prépondérante : forts sous les empereurs faibles, faibles sous empereurs forts.

Le chef des eunuques, que l'on nomme aussi l'*Agha des filles,* est le premier dignitaire du palais. Les Turks l'appellent, dans leur langue fort galante, « l'*Agha de la demeure de la félicité.* » C'est le seul officier du palais à qui l'on reconnaisse le droit d'avoir à son service des filles esclaves : c'est un droit dont on est sûr qu'il n'abusera pas. Viennent ensuite le trésorier impérial et le trésorier de la couronne, qui est préposé au garde-meuble de l'empire, que l'on suppose rempli de trésors accumulés depuis les premiers empereurs grecs jusqu'à nos jours. On conserve dans une des salles du garde-meuble un portrait et un costume complet de chaque sultan. Je laisse à penser si cette chambre est intéressante à visiter pour les amateurs de la toilette turque.

Le chef des eunuques blancs s'appelle aussi *Gardien de la porte.*

On range après lui le grand maître de la cour, qui porte comme insigne un bâton garni de lames d'argent; puis viennent le maître de la garde-robe, le premier eunuque de la chambre, le directeur des itchoglans (ou pages), le préposé à la garde des reliques, le premier messager référendaire et l'huissier en chef. — Celui qui remplit aujourd'hui cette fonction est un homme fort gras. Dans les cérémonies il marche à la droite du sultan, tenant la main posée sur la croupe de son cheval; il porte partout sur sa poitrine les sandales de son maître, enfermées dans un fourreau de satin.

Tout ceci, comme on le voit, fait un état de maison convenable, mais assez simple. Avant le sultan Mahmoud, le personnel du séraï s'élevait à douze mille hommes.

On les appelait *Kilidji :* comme qui dirait les *sabres.*

HAREM.

Le harem du sultan est un des sujets sur lesquels la fantaisie occidentale s'est le plus exercée ; où trouver un meilleur thème pour les broderies poétiques des conteurs ? Quelles exagérations ne seraient point permises, et pour ainsi dire justifiées à l'avance, quand on parle de ce *jardin de la beauté,* comme disent les Ottomans, où l'on réunit pour l'*ombre de Dieu,* les fleurs de tous les cieux et de tous les climats ? Par cela même que le contrôle est assez difficile, on se croit permis de beaucoup oser, —de tout oser— en des récits magnifiques.

Voici pourtant ce que l'on sait, ou ce que l'on croit savoir.

Le harem du sultan, objet d'une vénération toute religieuse pour les Ottomans, est compris dans l'enceinte de son palais ; on y pénètre par deux portes en bronze doré. Des esclaves noirs en gardent éternellement le seuil.

C'est une maxime d'état que le sultan ne peut contracter de mariage légitime. Il est exclu de ce que les Romains appelaient les *justes noces ;* il a des concubines et non pas des épouses, et lui-même son peuple l'appelle le *fils de l'esclave.* Cette coutume, aujourd'hui sacrée comme une loi, remonte à Ibrahim Ier. Avant lui, les sultans se mariaient comme tous leurs sujets. Plusieurs même ont épousé des chrétiennes.

Les esclaves du harem se divisent en cinq classes : les premières en dignité sont appelées *cadines* ou dames, ce sont les maîtresses en titre du sultan ; elles ont toutes les prérogatives officielles des anciennes

sultanes. On a fixé leur nombre légal à sept. Une pour chaque jour, ou plutôt pour chaque nuit de la semaine. Les cadines perdent leur nom à l'entrée du harem; elles ne répondent plus qu'à un numéro; ce ne sont plus des femmes : ce sont des chiffres. On pourrait aussi les désigner par le nom de *leur* jour; au lieu de dire Mme Première, on dirait Mme Dimanche, etc.; ce serait plus poétique, les jours ayant en turk des noms charmants.

Quoi qu'il en soit, voici quelques détails rapportés par un voyageur sur les sept étoiles de première grandeur qui brillent pour le sultan « dans le ciel bleu du plaisir, » comme dirait le poëte Hafiz.

Mme Première est, dit-on, une femme de vingt-huit ans, d'une taille élevée, dont les traits sont assez vulgaires; elle a donné au padischah sa première progéniture, et, d'après la loi, elle tient le rang d'impératrice. Mme Deuxième était, vers 1840, lors de la naissance du fils aîné d'Abdul-Medjid, une petite blonde d'un appétissant embonpoint, vive, joyeuse, sémillante. Mme Troisième est une belle Circassienne, qui n'a su donner le jour qu'à une princesse. Mme Quatrième est une beauté accomplie, mais inféconde. Mme Cinquième est une brune aux yeux bleus. Mme Sixième est une blonde ravissante, achetée à Salonique. Mme Septième est une beauté circassienne un peu épaisse, mais dont le visage est éclatant comme la lune et les yeux pareils à ceux des houris.

On assure qu'il y a aussi une Française dans le harem. On ne sait si elle est rangée parmi les odalisques ou parmi les cadines.

Immédiatement au-dessous des cadines se trouvent

les odalisques ou filles de la chambre impériale. Elles sont au nombre de cinquante, et destinées au service particulier du sultan, qui n'est jamais entouré que d'une domesticité féminine. Il est servi, baigné, botté, habillé par ces mains délicates; c'est le privilége de son rang suprême de ne jamais sentir le contact grossier de l'homme. Les odalisques *remarquées* par le sultan prennent le nom d'*ikbal*, ou favorites; mais rien ne les distingue de leurs compagnes, dont elles partagent toujours les travaux, jusqu'à ce qu'une heureuse grossesse les fasse passer au rang des cadines.

Au-dessous des odalisques il y a les *oustas*, qui servent la sultane-mère, les cadines et les enfants des cadines, puis les *novices*, et enfin les simples *esclaves*, chargées de tous les travaux de la domesticité vulgaire.

Il y a environ cinq cents femmes dans le harem du sultan. Depuis *Mme Première*, jusqu'à la dernière esclave, toutes attendent les regards du maître. Ce petit monde est placé sous la direction souveraine d'une *grande maîtresse*, chargée de contenir et d'apaiser les révoltes que soulèvent tant de rivalités jalouses. Un léger bâton garni de lames d'argent est à tous les yeux le signe sensible de son pouvoir.

Le harem se déplace avec le sultan, et habite toujours le même palais que lui. Du reste les cadines ne voient presque jamais de femmes étrangères au harem, si ce n'est d'anciennes esclaves du séraï affranchies et mariées en ville, ou bien encore quelques vieilles femmes qui s'y présentent en qualité de marchandes de broderies ou d'empiriques, avec la recommandation d'une sultane ou de quelque dame de distinction.

Abdul-Medjid a aujourd'hui douze enfants : six fils

et six filles. L'aîné des fils, Mohammed-Mourad, est dans sa quatorzième année ; il accompagne quelquefois son père dans ses promenades à cheval. L'aînée des filles, Fatmé-Sultane, a épousé, en 1854, un des fils de Reschid. Les princes du sang ottoman n'ajoutent aucun titre à leur nom. On les appelle *efendi* (monsieur). Jusqu'à l'âge de quatorze ans, les princes restent dans le harem avec leurs sœurs. A quatorze ans ils quittent le harem. Pendant toute la vie du sultan leur père, ils jouissent d'une assez grande liberté; à sa mort, on les enferme tous, et ils vivent, entourés de mystère, dans une réclusion étroite, à l'exception de celui qui monte sur le trône. C'est un adoucissement aux anciennes lois de l'État ; et cette réclusion, qui nous semble sévère, remplace la mort, édictée par le Kanounamé de Mahommet II. Le sultan a un frère, âgé de vingt-quatre ans, et que personne ne voit jamais. Il s'appelle Abdul-Afiz, et vit au fond de quelque tour solitaire, attendant l'heure de régner, car la loi de succession ne porte pas au trône le fils aîné du sultan, mais l'aîné des princes de la race d'Osman. Abdul-Afiz est donc aujourd'hui l'héritier présomptif.

Les sœurs du sultan ont épousé d'anciens esclaves affranchis, et parvenus aux plus hauts honneurs : l'un est grand amiral ; un autre, après avoir passé à travers les emplois militaires et civils, s'est retiré dans un faubourg, où il vit tranquille comme un bourgeois. La troisième sœur est mariée au fils d'un riche Musulman de l'île de Rhodes : c'est Ahmed-Fethi, ancien ambassadeur à Vienne et à Paris, aujourd'hui grand-maître de l'artillerie.

XI

LES DERWISCHS.

Les derwischs sont pour l'étranger qui arrive à Constantinople l'objet d'une véritable curiosité. Tout le monde lui en parle : ils jouissent d'un immense crédit parmi le peuple. Les docteurs de la loi les appellent des *scélérats*, mais le peuple les appelle des *saints*. J'en ai vu un au Kaire qui entrait dans toutes les boutiques du bazar, choisissait, prenait et emportait, sans jamais offrir un para. A Damas, il y en avait un autre, l'an passé, qui se promenait dans les rues avec son bonnet pour tout vêtement (il est vrai qu'il faisait très-chaud). On l'avertit que le pacha, qui avait des mœurs, était assez mécontent : il alla rendre visite au pacha *dans son costume*—et le pacha ne dit rien. Un derwisch arrêta un jour le sultan sur le pont de bois de Constan-

tinople, et se jetant à la bride de son cheval : Eh bien, giaour ! quand finiras-tu tes damnées réformes?

— Tâchez qu'il me laisse passer, dit doucement Abdul-Medjid, en se retournant vers sa suite.

Parmi leurs diverses sectes, que nous avons signalées, deux surtout sont connues en Europe : les *derwischs tourneurs* de Constantinople, et les *derwischs hurleurs* de Scutari.

Nous avons voulu, pendant notre voyage en Orient, assister aux diverses cérémonies de ce culte étrange.

On appelle *tekkés* les monastères des derwischs.

Le tekké des *derwischs tourneurs* est situé dans le faubourg européen de Constantinople, à Péra, sur une petite place encombrée de tombeaux en assez mauvais état. L'intérieur de la cour est peint de vives couleurs. Trois côtés sont occupés par les cellules riantes des derwischs; un grand cyprès et une fontaine complètent la décoration. A l'est, la vue s'échappe sur le Bosphore, étincelant comme un miroir d'acier bleuâtre. La *chapelle de danse* est au fond de la cour. Les murs extérieurs sont couverts de surates empruntées au Koran et tracées en arabesques bleues, avec une habileté de calligraphie qui, d'une page d'écriture, fait une décoration.

Nous entrons.

Le parquet uni, ciré, luisant, est entouré d'une balustrade circulaire, à hauteur d'appui. En face du mehrab, qui indique l'orientation de la Mekke, une place est réservée à l'orchestre. C'est dimanche; il est midi : des Francs et des Turcs, qui ont laissé leurs bottes ou leurs babouches à la porte, se pressent autour de la balustrade.

Les derwischs arrivent en procession, lentement, deux par deux, gilet blanc, veste blanche, jupe blanche, caleçon blanc, fermant aux chevilles.

Le chef va s'asseoir sous le mehrab, ou plutôt s'accroupir sur un tapis recouvert de peaux de gazelle, et deux jeunes derwischs se tiennent à ses côtés.

Les derwischs, s'avançant d'un mouvement doux, lent et rhythmé, défilent devant lui en le saluant profondément. Tous vont alors se placer devant le mehrab.

La prière commence par une sorte de bourdonnement pieux, accompagné de génuflexions et de prosternations : c'est la préparation à l'extase. Bientôt la procession recommence et passe devant le chef, qui fait sur chaque derwisch un geste onctueux de bénédiction.

La musique prélude : ce sont de petites flûtes jouant à l'unisson, avec un accompagnement de tarboukas marquant le rhythme. Cette musique, à la fois suave et bizarre, vous saisit peu à peu et finit par vous pénétrer comme un charme étrange.

D'abord les derwischs écoutent, immobiles au milieu de l'enceinte, puis un d'eux ouvre ses bras, les étend horizontalement, et commence à tourner sur lui-même, lentement et déplaçant peu à peu et sans bruit ses pieds nus; puis le mouvement s'accélère, la valse se précipite, l'homme devient tourbillon. Toute la bande suit. C'était un curieux spectacle de voir tous ces hommes vêtus de blanc, les bras étendus en croix, la tête penchée sur une épaule, les yeux à demi-fermés, la bouche entr'ouverte par le sourire divin de l'extase. Le mouvement de cette valse avait je ne sais quoi de souple, d'onduleux et de doux qui vous emportait dans le vertige de sa rotation.

Le chef se promenait à travers les groupes, frappant dans ses mains, pressant ou ralentissant le rhythme.

Après un temps d'arrêt et une seconde procession, couple par couple, la valse recommença, plus ardente cette fois, plus entraînante et plus éperdue. Il m'eût été impossible de compter le nombre de tours accomplis dans une minute. Légèrement, et comme des ailes d'oiseaux, les bras s'élevaient ou s'abaissaient; une écume légère venait de temps en temps tremper et blanchir la lèvre rouge; tantôt la tête se renversait en arrière, la paupière battait des ailes, la prunelle retournée se noyait dans l'infini, et l'on ne voyait plus que la nacre vitreuse et troublée du cristallin; tantôt, au contraire, elle retombait sur la poitrine, comme accablée du poids d'une volupté surhumaine.

Quand l'épuisement, survenant au milieu du rêve mystique, jetait le valseur dans une prostration invincible, il se laissait tomber sur ses genoux, puis s'étendait, la face contre terre, et de jeunes servants le recouvraient d'un manteau bariolé, puis le chef s'approchait, murmurant tout bas quelques paroles de son rituel. La musique ne cessa qu'après que tous furent ainsi terrassés par la fatigue des muscles et le ravissement de l'âme.

C'est à Scutari, de l'autre côté du Bosphore, sur la terre sacrée d'Asie, qu'il faut aller voir, ou plutôt entendre, les *derwischs hurleurs*.

La salle des hurleurs est un parallélogramme sans aucune espèce de décoration architecturale. Les murs vous présentent une panoplie d'outils féroces; cela vous fait malgré vous rêver torture et question. Ici ce

sont des masses d'armes, des tenailles et des pinces, des scies, des haches, des marteaux, des lardoires affilées, des fléaux terminés par des balles de plomb, des disciplines avec du fer dans les nœuds, enfin tous les instruments des supplices mystiques.

Les derwischs, rangés sur une seule ligne, psalmodiaient à l'unisson, sur un ton de mélodie traînante, une sorte de litanie entonnée par un jeune homme à la poitrine vaillante. Tout en chantant ils se balançaient lentement d'avant en arrière, mesurant sur le même rhythme le mouvement et la voix. Bientôt on décrocha les tambours de basque; les frères entre-croisèrent leurs bras passés sur les épaules, et tirèrent du fond de leur poitrine un hurlement rauque qui pourrait se noter assez exactement sur les trois syllabes *Allah-hou*. Ce formidable *Allah-hou* fut répété pendant une heure avec une énergie croissante, et sur toutes les gammes sourdes des voix de basses. On eût dit des lions en fureur; et parfois, tout à coup, brusquement, sans transition, on pouvait noter un râle de volupté, un soupir d'ineffable tristesse. Cependant la troupe fortement enlacée se pliait, se tordait, reculait, avançait, tantôt par mouvements onduleux et doux, tantôt par saccades brusques et soubresauts violents, et à chaque mouvement, avec un *rinforzando* indomptable, éclatait plus violemment le sauvage *Allah-hou, Allah-hou !*

De temps en temps un musulman dévot venait s'agenouiller devant le chef des derwischs, qui lui sanglait les reins avec son fléau plombé, perçait ses joues avec des broches aiguës, ou hachait ses épaules à coups de couteau. Le patient semblait le plus heureux du monde.

Puis on apporta des châles et des tapis. Les femmes voilées étendirent leurs petits enfants sur ces tapis, et le grand derwisch se tint debout sur leurs reins souples, qu'on voyait plier. Ces pauvres enfants pleuraient et criaient, tandis que leurs mères joignaient les mains d'un air béat.

A Scutari comme à Péra, une foule empressée, pieuse, enthousiaste, assiste dévotement aux exercices des tourneurs et des hurleurs. Quand les derwischs sortent de leur tekké, hommes du peuple, femmes, soldats, c'est à qui se précipitera vers eux pour toucher leurs mains ou baiser le pan de leur robe flottante.

C'est plus qu'un engouement populaire et passager, c'est un respect, une confiance, un enthousiasme qui datent de plusieurs siècles. N'y a-t-il point un enseignement dans un pareil fait? Le mahométisme est de toutes les religions celle qui s'approche le plus du rationalisme pur. Le Koran, si facilement dégagé de ces superfétations parasites qui ne sont pas lui, aboutit au déisme le plus simple qu'un philosophe puisse formuler ou désirer. Eh bien! le peuple ne s'en contente pas : il sent en lui-même que cela ne lui suffit point, et il se détourne vers les jongleurs; il lui faut à tout prix du surnaturel et du merveilleux; il a des aspirations plus hautes que son intelligence; il éprouve comme un vague besoin de ne pas comprendre; il lui faut exercer sa *foi* sur des choses surnaturelles et suprasensibles, et plutôt que de ne pas user de ce que j'appellerai les facultés mystiques de l'âme humaine, il en abuse.

Oui, je le demande encore, n'y a-t-il point là un avertissement et comme une leçon pour ceux qui

pensent que les abstractions pures pourront jamais suffire à l'ardeur religieuse des peuples, éternellement croyants parce qu'ils sont éternellement jeunes?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES RÉFORMES DE TANZIMAT.

ÉTAT ACTUEL DE LA TURQUIE.

TROISIÈME PARTIE.

CONSTANTINOPLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris.— Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Gr.-Augustins.




3 2044 018 171 553



